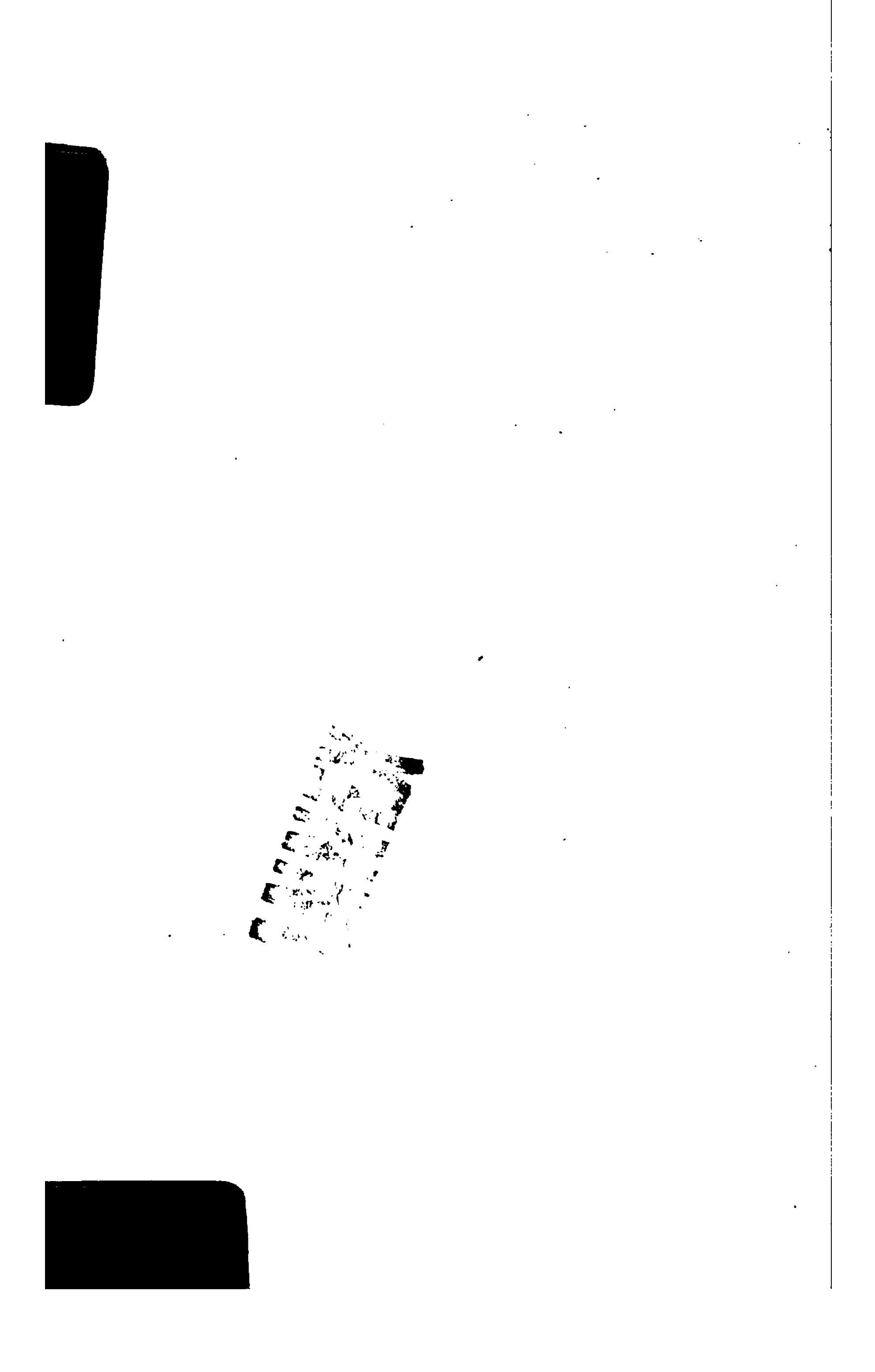




OEUVRES

DE

P. CORNEILLE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

ŒUVRES

DE

P. CORNEILLE

AVEC

LE COMMENTAIRE DE VOLTAIRE,

ET LES JUGEMENTS DE LA HARPE.

TOME DIXIÈME.



A PARIS,

Chez JANET ET COTELLE, LIBRAIRES.

M DCCC XXII.

TROIS DISCOURS

DE P. CORNEILLE.

Ier. SUR LE POEME DRAMATIQUE.
IIe. SUR LA TRAGÉDIE.
IIIe. SUR LES TROIS UNITÉS.

PREMIER DISCOURS.

DE L'UTILITÉ ET DES PARTIES DU POËME DRAMATIQUE.

Bien que, selon Aristote, le seul but de la poésie dramatique soit de plaire aux spectateurs, et que la plupart de ces poëmes leur aient plu, je veux bien avouer toutefois que beaucoup d'entre eux n'ont pas atteint le but de l'art. « Il ne faut pas prétendre, dit « ce philosophe, que ce genre de poésie nous donne « toute sorte de plaisir, mais seulement celui qui lui « est propre; » et, pour trouver ce plaisir qui lui est propre, et le donner aux spectateurs, il faut suivre les préceptes de l'art, et leur plaire selon ses régles. Il est constant qu'il y a des préceptes, puisqu'il y a un art; mais il n'est pas constant quels ils sont. On convient du nom sans convenir de la chose, et on s'accorde sur les paroles pour contester sur leur signification. Il faut observer l'unité d'action, de lieu et de jour, personne n'en doute[1]; mais ce n'est pas une pe-

[1] On en doutait tellement du temps de Corneille, que ni les Espagnols ni les Anglais ne connurent cette régle. Les Italiens seuls l'observèrent. La *Sophonisbe* de Mairet fut la première pièce en

tite difficulté de savoir ce que c'est que cette unité d'action, et jusqu'où peut s'étendre cette unité de jour et de lieu. Il faut que le poëte traite son sujet selon le vraisemblable et le nécessaire; Aristote le dit, et tous ses interprètes répètent les mêmes mots, qui leur semblent si clairs et si intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que lui, ce que c'est que ce vraisemblable et ce nécessaire. Beaucoup même ont si peu considéré ce dernier, qui accompagne toujours l'autre chez ce philosophe, hormis une seule fois, où il parle de la comédie, qu'on en est venu jusqu'à établir une maxime très fausse[1], *qu'il faut que le sujet d'une tragédie soit vraisemblable;* appliquant ainsi aux conditions du sujet la moitié de ce qu'il a dit de la manière de le traiter. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire une tragédie d'un sujet purement vraisemblable; il en donne pour exemple *la Fleur d'Agathon*, où les noms et les choses étoient de pure invention, aussi bien qu'en la comédie: mais les grands sujets qui remuent fortement les passions, et en opposent l'impétuosité aux lois du devoir ou aux tendresses du sang, doivent toujours aller au-delà du

France où ces trois unités parurent. La Motte, homme de beaucoup d'esprit et de talent, mais homme à paradoxes, a écrit de nos jours contre ces trois unités; mais cette hérésie en littérature n'a pas fait fortune.

[1] Cette maxime au contraire est très vraie, en quelque sens qu'on l'entende. Boileau dit, avec raison, dans son *Art poétique*:

> Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable;
> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
> Une merveille absurde est pour moi sans appas:
> L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

vraisemblable, et ne trouveroient aucune croyance parmi les auditeurs, s'ils n'étoient soutenus, ou par l'autorité de l'histoire qui persuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces mêmes auditeurs déja tout persuadés. Il n'est pas vraisemblable que [1] Médée tue ses enfants, que Clytemnestre assassine son mari, qu'Oreste poignarde sa mère; mais l'histoire le dit, et la représentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'est ni vrai ni vraisemblable qu'Andromède, exposée à un monstre marin, ait été garantie de ce péril par un cavalier volant qui avoit des ailes aux pieds: mais c'est une fiction que l'antiquité a reçue; et, comme elle l'a transmise jusqu'à nous, personne ne s'en offense [2] quand on la voit sur le théâtre. Il ne seroit pas permis toutefois d'inventer sur ces exemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter seroit rejeté, s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une ressemblance à cette vérité ou à cette opinion. C'est pourquoi notre docteur dit que *les sujets viennent de la fortune*, qui fait arriver les choses, *et non de l'art*, qui les

[1] Cela n'est pas commun; mais cela n'est pas sans vraisemblance dans l'excès d'une fureur dont on n'est pas le maître. Ces crimes révoltent la nature, et cependant ils sont dans la nature; c'est ce qui les rend si convenables à la tragédie, qui ne veut que du vrai, mais un vrai rare et terrible.

[2] Il semble que les sujets d'*Andromède*, de *Phaéton*, soient plus faits pour l'opéra que pour la tragédie régulière. L'opéra aime le merveilleux. On est là dans le pays des métamorphoses d'Ovide. La tragédie est le pays de l'histoire, ou du moins de tout ce qui ressemble à l'histoire par la vraisemblance des faits et par la vérité des mœurs.

imagine. Elle est maîtresse des évènements, et le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous présente enveloppe une secrète défense d'entreprendre sur elle, et d'en produire sur la scène qui ne soient pas de sa façon. Aussi « les anciennes tragédies se sont « arrêtées autour de peu de familles, parcequ'il étoit « arrivé à peu de familles des choses dignes de la tra- « gédie. » Les siècles suivants nous en ont assez fourni pour franchir ces bornes, et ne marcher plus sur les pas des Grecs : mais je ne pense pas qu'ils nous aient donné la liberté de nous écarter de leurs règles. Il faut, s'il se peut, nous accommoder avec elles, et les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des chœurs nous oblige à remplir nos poëmes de plus d'épisodes qu'ils ne faisoient; c'est quelque chose de plus, mais qui ne doit pas aller au-delà de leurs maximes, bien qu'il aille au-delà de leur pratique.

Il faut donc savoir quelles sont ces régles; mais notre malheur est qu'Aristote, et Horace après lui, en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'interprétes, et que ceux qui leur en ont voulu servir jusqu'ici ne les ont souvent expliqués qu'en grammairiens ou en philosophes. Comme ils avoient plus d'étude et de spéculation que d'expérience du théâtre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumières fort sûres pour y réussir.

Je hasarderai quelque chose sur cinquante ans de travail pour la scène, et en dirai mes pensées tout simplement, sans esprit de contestation qui m'engage

à les soutenir, et sans prétendre que personne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conçues.

Ainsi ce que j'ai avancé dès l'entrée de ce discours, que *la poésie dramatique a pour but le seul plaisir des spectateurs*, n'est pas pour l'emporter opiniâtrément sur ceux qui pensent ennoblir l'art, en lui donnant pour objet de profiter aussi bien que de plaire. Cette dispute même seroit très inutile, puisqu'il est impossible de plaire selon les régles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il est vrai qu'Aristote, dans tout son *Traité de la Poétique*, n'a jamais employé ce mot une seule fois; qu'il attribue l'origine de la poésie au plaisir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes; qu'il préfère la partie du poëme qui regarde le sujet à celle qui regarde les mœurs, parceque cette première contient ce qui agrée le plus, comme les *agnitions* et les *péripéties;* qu'il fait entrer, dans la définition de la tragédie, l'agrément du discours dont elle est composée; et qu'il l'estime enfin plus que le poëme épique, en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure et la musique, qui délectent puissamment, et qu'étant plus courte et moins diffuse, le plaisir qu'on y prend est plus parfait: mais il n'est pas moins vrai qu'Horace nous apprend que nous ne saurions plaire à tout le monde, si nous n'y mêlons l'utile; et que les gens graves et sérieux, les vieillards et les amateurs de la vertu, s'y ennuieront, s'ils n'y trouvent rien à profiter.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.

Ainsi, quoique l'utile n'y entre que sous la forme du

délectable, il ne laisse pas d'y être nécessaire; et il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver sa place, que d'agiter, comme je l'ai déja dit, une question inutile touchant l'utilité de cette sorte de poëmes. J'estime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre sortes.

La première consiste aux sentences et instructions morales qu'on y peut semer presque par-tout: mais il en faut user sobrement, les mettre rarement en discours généraux, ou ne les pousser guère loin, sur-tout quand on fait parler un homne passionné, ou qu'on lui fait répondre par un autre; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de quiétude d'esprit pour les concevoir et les dire. Dans les délibérations d'état, où un homme d'importance consulté par un roi s'explique de sens rassis, ces sortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue; mais enfin il est toujours bon de les réduire souvent de la thèse à l'hypothèse; et j'aime mieux faire dire à un acteur, *l'amour vous donne beaucoup d'inquiétude*, que, *l'amour donne beaucoup d'inquiétude aux esprits qu'il possède*. Ce n'est pas que je voulusse entièrement bannir cette dernière façon de s'énoncer sur les maximes de la morale et de la politique. Tous mes poëmes demeureroient bien estropiés, si on en retranchoit ce que j'y en ai mêlé; mais, encore un coup, il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier; autrement c'est un lieu commun, qui ne manque jamais d'ennuyer l'auditeur, parcequ'il fait languir l'action; et, quelque heureusement que réussisse cet étalage de moralité, il faut toujours

craindre que ce ne soit un de ces ornements ambitieux qu'Horace nous ordonne de retrancher[1].

J'avouerai toutefois que les discours généraux ont souvent grace, quand celui qui les prononce et celui qui les écoute ont tous deux l'esprit assez tranquille pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatrième acte de *Mélite*, la joie qu'elle a d'être aimée de Tircis lui fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa nourrice, qui de son côté satisfait à cette démangeaison qu'Horace attribue aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais si elle savoit que

[1] Il nous semble qu'on ne peut donner de meilleures leçons de goût, et raisonner avec un jugement plus solide. Il est beau de voir l'auteur de *Cinna* et de *Polyeucte* creuser ainsi les principes de l'art dont il fut le père en France. Il est vrai qu'il est tombé souvent dans le défaut qu'il condamne : on pensait que c'était faute de connaître son art, qu'il connaissait pourtant si bien; il déclare ici qu'il vaut beaucoup mieux mettre les maximes en sentiment que les étaler en préceptes; et il distingue très finement les situations dans lesquelles un personnage peut débiter un peu de morale, de celles qui exigent un abandonnement entier à la passion.... Ce sont les passions qui font l'ame de la tragédie. Par conséquent un héros ne doit point prêcher, et doit peu raisonner. Il faut qu'il sente beaucoup, et qu'il agisse.

Pourquoi donc Corneille, dans plus de la moitié de ses pièces, donne-t-il tant aux lieux communs de politique, et presque rien aux grands mouvements des passions? La raison en est, à notre avis, que c'était là le caractère dominant de son esprit. Dans son *Othon*, par exemple, tous les personnages raisonnent, et pas un n'est animé.

Peut-être aurait-il dû apporter ici un autre exemple que celui de *Mélite*. Cette comédie n'est aujourd'hui connue que par son titre, et parcequ'elle fut le premier ouvrage dramatique de Corneille.

Tircis la crût infidéle, et qu'il en fût au désespoir, comme elle l'apprend ensuite, elle n'en souffriroit pas quatre vers. Quelquefois même ces discours sont nécessaires pour appuyer des sentiments dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actions particulières de ceux dont on parle. Rodogune, au premier acte, ne sauroit justifier la défiance qu'elle a de Cléopâtre, que par le peu de sincérité qu'il y a d'ordinaire dans la réconciliation des grands après une offense signalée, parceque, depuis le traité de paix, cette reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine qu'elle lui conserve dans le cœur. L'assurance que prend Mélisse, au quatrième acte de la *Suite du Menteur*, sur les premières protestations d'amour que lui fait Dorante, qu'elle n'a vu qu'une seule fois, ne se peut autoriser que sur la facilité et la promptitude que deux amants nés l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entredisent; et les douze vers qui expriment cette moralité en termes généraux ont tellement plu, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire. Vous en trouverez ici quelque autre de cette nature. La seule régle qu'on y peut établir, c'est qu'il les faut placer judicieusement, et sur-tout les mettre en la bouche de gens qui aient l'esprit sans embarras, et qui ne soient point emportés par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du poëme dramatique[1] se ren-

[1] Ni dans la tragédie, ni dans l'histoire, ni dans un discours public, ni dans aucun genre d'éloquence et de poésie, il ne faut peindre la vertu odieuse et le vice aimable. C'est un devoir assez connu. Ce précepte n'appartient pas plus à la tragédie qu'à tout autre

contre en la naïve peinture des vices et des vertus, qui ne manque jamais à faire son effet, quand elle est bien achevée, et que les traits en sont si reconnoissables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour la vertu. Celle-ci se fait alors toujours aimer, quoique malheureuse; et celui-là se fait toujours haïr, bien que triomphant. Les anciens se sont fort souvent contentés de cette peinture, sans se mettre en peine de faire récompenser les bonnes actions, et punir les mauvaises. Clytemnestre et son adultère tuent Agamemnon impunément; Médée en fait autant de ses enfants, et Atrée de ceux de son frère Thyeste, qu'il lui fait manger. Il est vrai qu'à bien considérer ces actions, qu'ils choisissoient pour la catastrophe de leurs tragédies, c'étoient des criminels qu'ils faisoient punir, mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avoit abusé de la femme de son frère; mais la vengeance qu'il en prend a quelque chose de plus affreux que ce premier crime. Jason étoit un perfide d'abandonner Médée, à qui il devoit tout; mais massacrer ses enfants à ses yeux est quelque chose de plus. Clytemnestre se plaignoit des concubines qu'Agamemnon ramenoit de Troie; mais il n'avoit point attenté sur sa vie, comme elle fait sur la sienne: et ces maîtres de l'art ont trouvé le

genre; mais de savoir s'il faut que le crime soit toujours récompensé et la vertu toujours punie sur le théâtre, c'est une autre question. La tragédie est un tableau des grands évènements de ce monde; et malheureusement, plus la vertu est infortunée, plus le tableau est vrai. Intéressez, c'est le devoir du poëte; rendez la vertu respectable, c'est le devoir de tout homme.

crime de son fils Oreste, qui la tue pour venger son père, encore plus grand que le sien, puisqu'ils lui ont donné des Furies vengeresses pour le tourmenter, et n'en ont point donné à sa mère, qu'ils font jouir paisiblement avec son Égisthe du royaume d'un mari qu'elle avoit assassiné.

Notre théâtre souffre difficilement de pareils sujets. Le *Thyeste* de Sénèque n'y a pas été fort heureux: *Médée* y a trouvé plus de faveur; mais aussi, à le bien prendre, la perfidie de Jason et la violence du roi de Corinthe la font paroître si injustement opprimée, que l'auditeur entre aisément dans ses intérêts, et regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-même de ceux qui l'oppriment.

C'est cet intérêt qu'on aime à prendre pour les vertueux qui a obligé d'en venir à cette autre manière de finir le poëme dramatique par la punition des mauvaises actions et par la récompense des bonnes, qui n'est pas un précepte de l'art, mais un usage que nous avons embrassé, dont chacun peut se départir à ses périls. Il étoit dès le temps d'Aristote, et peut-être qu'il ne plaisoit pas trop à ce philosophe, puisqu'il dit « qu'il n'a eu vogue que par l'imbécillité du jugement des spectateurs, et que ceux qui le pratiquent s'accommodent au goût du peuple, et écrivent selon les souhaits de leur auditoire. » En effet, il est certain que nous ne saurions voir un honnête homme sur notre théâtre, sans lui souhaiter de la prospérité, et nous fâcher de ses infortunes[1]. Cela fait que quand il

[1] On ne sort point indigné contre Racine et contre les comédiens, de la mort de Britannicus et de celle d'Hippolyte. On sort

en demeure accablé, nous sortons avec chagrin, et remportons une espèce d'indignation contre l'auteur et les acteurs: mais quand l'événement remplit nos souhaits, et que la vertu y est couronnée, nous sortons avec pleine joie, et remportons une entière satisfaction de l'ouvrage, et de ceux qui l'ont représenté. Le succès heureux de la vertu, en dépit des traverses et des périls, nous excite à l'embrasser, et le succès funeste du crime ou de l'injustice est capable de nous en augmenter l'horreur naturelle, par l'appréhension d'un pareil malheur.

C'est en cela que consiste la troisième utilité du théâtre, comme la quatrième en la purgation des passions par le moyen de la pitié et de la crainte[1]. Mais, comme cette utilité est particulière à la tragédie, je m'expliquerai sur cet article au second discours, où je traiterai de la tragédie en particulier, et passe à

enchanté du rôle de Phèdre et de celui de Burrhus. On sort la tête remplie des vers admirables qu'on a entendus:

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

C'est là le grand point. C'est le seul moyen de s'assurer un succès éternel; c'est le mérite d'Auguste et de Cinna; c'est celui de Sévère dans *Polyeucte*.

[1] Pour la purgation des passions, je ne sais pas ce que c'est que cette médecine. Je n'entends pas comment la crainte et la pitié purgent, selon Aristote; mais j'entends fort bien comment la crainte et la pitié agitent notre ame pendant deux heures, selon la nature, et comment il en résulte un plaisir très noble et très délicat, qui n'est bien senti que par les esprits cultivés.

Sans cette crainte et cette pitié tout languit au théâtre. Si on ne remue pas l'ame, on l'affadit. Point de milieu entre s'attendrir et s'ennuyer.

l'examen des parties qu'Aristote attribue au poëme dramatique. Je dis au poëme dramatique en général, bien qu'en traitant cette matière il ne parle que de la tragédie; parceque tout ce qu'il en dit convient aussi à la comédie, et que la différence de ces deux espèces de poëmes ne consiste qu'en la dignité des personnages, et des actions qu'ils imitent, et non pas en la façon de les imiter, ni aux choses qui servent à cette imitation.

Le poëme est composé de deux sortes de parties. Les unes sont appelées parties de quantité, ou d'extension[1]; et Aristote en nomme quatre: le prologue, l'épisode, l'exode, et le chœur. Les autres se peuvent nommer des parties intégrantes, qui se rencontrent dans chacune de ces premières pour former tout le corps avec elles. Ce philosophe y en trouve six: le sujet, les mœurs, les sentiments, la diction, la musique, et la décoration du théâtre. De ces six, il n'y a que le sujet dont la bonne constitution dépende proprement de l'art poétique; les autres ont besoin d'autres arts subsidiaires: les mœurs, de la morale; les sentiments, de la rhétorique; la diction, de la grammaire; et les deux autres parties ont chacune leur art, dont il n'est pas besoin que le poëte soit instruit, parcequ'il y peut faire suppléer par d'autres que lui, ce qui fait qu'Aristote ne les traite pas. Mais comme il faut qu'il exécute lui-même ce qui concerne les quatre premières, la connoissance des arts dont elles dépendent lui

[1] Il est à croire que ni Molière, ni Racine, ni Corneille lui-même, ne pensèrent aux parties de quantité et aux parties intégrantes quand ils firent leurs chefs-d'œuvre.

est absolument nécessaire, à moins qu'il n'ait reçu de la nature un sens commun assez fort et assez profond pour suppléer à ce défaut.

Les conditions du sujet sont diverses pour la tragédie et pour la comédie. Je ne toucherai à présent qu'à ce qui regarde cette dernière, qu'Aristote [1] définit simplement *une imitation de personnes basses et fourbes*. Je ne puis m'empêcher de dire que cette définition ne me satisfait point; et, puisque beaucoup de savants tiennent que son *Traité de la Poétique* n'est pas venu tout entier jusqu'à nous, je veux croire que dans ce que le temps nous en a dérobé il s'en rencontroit une plus achevée.

La poésie dramatique, selon lui, est une imitation des actions, et il s'arrête ici à la condition des personnes, sans dire quelles doivent être ces actions. Quoi qu'il en soit, cette définition avoit du rapport à l'usage de son temps, où l'on ne faisoit parler, dans la comédie, que des personnes d'une condition très médiocre; mais elle n'a pas une entière justesse pour le nôtre, où les rois même y peuvent entrer, quand leurs actions ne sont point au-dessus d'elle. Lorsqu'on met sur la scène une simple intrigue d'amour entre

[1] Corneille a bien raison de ne pas approuver la définition d'Aristote, et probablement l'auteur du *Misanthrope* ne l'approuva pas davantage. Apparemment Aristote était séduit par la réputation qu'avait usurpée ce bouffon d'Aristophane, bas et fourbe lui-même, et qui avait toujours peint ses semblables. Aristote prend ici la partie pour le tout, et l'accessoire pour le principal. Les principaux personnages de Ménandre et de Térence, son imitateur, sont honnêtes. Il est permis de mettre des coquins sur la scène; mais il est beau d'y mettre des gens de bien.

des rois, et qu'ils ne courent aucun péril, ni de leur vie, ni de leur état, je ne crois pas que, bien que les personnes soient illustres [1], l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérêt d'état, ou quelque passion plus noble et plus mâle que l'amour, telles que sont l'ambition ou la vengeance, et veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maîtresse. Il est à propos d'y mêler l'amour, parcequ'il a toujours beaucoup d'agrément, et peut servir de fondement à ces intérêts, et à ces autres passions dont je parle; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le poëme, et leur laisse le premier.

Cette maxime semblera nouvelle d'abord; elle est toutefois de la pratique des anciens, chez qui nous ne voyons aucune tragédie où il n'y ait qu'un intérêt d'amour à démêler. Au contraire, ils l'en bannissoient souvent; et ceux qui voudront considérer les miennes reconnoîtront qu'à leur exemple, je ne lui ai jamais laissé y prendre le pas devant, et que dans *le Cid* même, qui est sans contredit la pièce la plus remplie d'amour que j'aie faite, le devoir de la naissance et le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux amants que j'y fais parler.

[1] Nous sommes entièrement de l'avis de Corneille. *Bérénice* ne nous paraît pas une tragédie; l'élégant et habile Racine trouva, à la vérité, le secret de faire de ce sujet une pièce très intéressante; mais ce n'est pas une tragédie : c'est, si l'on veut, une comédie héroïque, une idylle, une églogue entre des princes, un dialogue admirable d'amour, une très belle paraphrase de Sapho, et non pas de Sophocle, une élégie charmante; ce sera tout ce qu'on voudra, mais ce n'est point, encore une fois, une tragédie.

Je dirai plus. Bien qu'il y ait de grands intérêts d'état dans un poëme, et que le soin qu'une personne royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en *Don Sanche*, s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de perte d'états, ou de bannissement, je ne pense pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé que celui de comédie; mais, pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celui-là représente les actions, je me suis hasardé d'y ajouter l'épithète d'héroïque, pour le distinguer d'avec les comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les anciens; mais aussi il est sans exemple parmi eux de mettre des rois sur le théâtre sans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous attacher si servilement à leur imitation, que nous n'osions essayer quelque chose de nous-mêmes, quand cela ne renverse point les règles de l'art; ne fût-ce que pour mériter cette louange que donnoit Horace aux poëtes de son temps:

> Nec minimum meruere decus, vestigia græca
> Ausi deserere.

et n'avoir point de part en ce honteux éloge,

> O imitatores, servum pecus!

« Ce qui nous sert maintenant d'exemple, dit Tacite, « a été autrefois sans exemple, et ce que nous faisons « sans exemple en pourra servir un jour. »

La comédie diffère donc en cela de la tragédie, que celle-ci veut pour son sujet une action illustre, extraordinaire, sérieuse: celle-là s'arrête à une action com-

mune et enjouée : celle-ci demande de grands périls pour ses héros; celle-là se contente de l'inquiétude et des déplaisirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmi ses acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit être complète et achevée; c'est-à-dire que dans l'événement qui la termine le spectateur doit être si bien instruit des sentiments de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il sorte l'esprit en repos, et ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, sa conspiration est découverte, Auguste le fait arrêter. Si le poëme en demeuroit là, l'action ne seroit pas complète, parceque l'auditeur sortiroit dans l'incertitude de ce que cet empereur auroit ordonné de cet ingrat favori. Ptolémée craint que César, qui vient en Égypte, ne favorise sa sœur dont il est amoureux, et ne le force à lui rendre sa part du royaume, que son père lui a laissée par testament : pour attirer la faveur de son côté par un grand service, il lui immole Pompée; ce n'est pas assez, il faut voir comment César recevra ce grand sacrifice. Il arrive, il s'en fâche, il menace Ptolémée, il le veut obliger d'immoler les conseillers de cet attentat à cet illustre mort; ce roi, surpris de cette réception, si peu attendue, se résout à prévenir César, et conspire contre lui, pour éviter, par sa perte, le malheur dont il se voit menacé. Ce n'est pas encore assez; il faut savoir ce qui réussira de cette conspiration. César en a l'avis, et Ptolémée, périssant dans un combat avec ses ministres, laisse Cléopâtre en paisible possession du royaume dont elle demandoit la moitié et César hors de péril; l'auditeur n'a plus rien à de-

mander, et sort satisfait, parceque l'action est complète.

Je connois des gens d'esprit[1], et des plus savants en l'art poétique, qui m'imputent d'avoir négligé d'achever *le Cid*, et quelques autres de mes poëmes, parceque je n'y conclus pas précisément le mariage des premiers acteurs, et que je ne les envoie point marier au sortir du théâtre. A quoi il est aisé de répondre que le mariage n'est point un achèvement nécessaire pour la tragédie heureuse, ni même pour la comédie. Quant à la première, c'est le péril d'un héros qui la constitue, et lorsqu'il en est sorti, l'action est terminée. Bien qu'il ait de l'amour, il n'est point besoin qu'il parle d'épouser sa maîtresse quand la bienséance ne le permet pas; et il suffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empêchements, sans lui en faire déterminer le jour. Ce seroit une chose insupportable que Chiméne en convînt avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué son père; et Rodrigue seroit ridicule, s'il faisoit la moindre démonstration de le desirer. Je dis la même chose d'Antiochus. Il ne pourroit dire de douceurs à Rodogune qui ne fussent de mauvaise grace, dans l'instant que sa mère se vient d'empoisonner à leurs yeux, et meurt dans la

[1] Ces savants en l'art poétique ne paraissent pas savants dans la connaissance du cœur humain. Corneille en savait beaucoup plus qu'eux. Ce qui nous paraît ici de plus extraordinaire, c'est que, dans les premiers temps si tumultueux de la grande réputation du *Cid*, les ennemis de Corneille lui reprochaient d'avoir marié Chimène avec le meurtrier de son père le propre jour de sa mort, ce qui n'était pas vrai : au contraire la pièce finit par ce beau vers :

Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

rage de n'avoir pu les faire périr avec elle. Pour la comédie, Aristote ne lui impose point d'autre devoir pour conclusion, *que de rendre amis ceux qui étoient ennemis*. Ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne semblent porter, et l'étendre à la réconciliation de toute sorte de mauvaise intelligence; comme quand un fils rentre aux bonnes graces d'un père, qu'on a vu en colère contre lui pour ses débauches, ce qui est une fin assez ordinaire aux anciennes comédies; ou que deux amants, séparés par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, se réunissent par l'éclaircissement de cette fourbe, ou par le consentement de ceux qui y mettoient obstacle; ce qui arrive presque toujours dans les nôtres, qui n'ont que très rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce consentement ne vienne pas par un simple changement de volonté, mais par un événement qui en fournisse l'occasion. Autrement il n'y auroit pas grand artifice au dénouement d'une pièce, si, après l'avoir soutenue, durant quatre actes, sur l'autorité d'un père qui n'approuve point les inclinations amoureuses de son fils ou de sa fille, il y consentoit tout d'un coup au cinquième, par cette seule raison que c'est le cinquième, et que l'auteur n'oseroit en faire six. Il faut un effet considérable qui l'y oblige, comme si l'amant de sa fille lui sauvoit la vie en quelque rencontre où il fût prêt d'être assassiné par ses ennemis; ou que, par quelque accident inespéré, il fût reconnu pour être de plus grande condition, et mieux dans la fortune qu'il ne paroissoit.

Comme il est nécessaire que l'action soit complète, il faut aussi n'ajouter rien au-delà; parceque quand l'effet est arrivé, l'auditeur ne souhaite plus rien, et s'ennuie de tout le reste. Ainsi les sentiments de joie qu'ont deux amants qui se voient réunis après de longues traverses doivent être bien courts; et je ne sais pas quelle grace a eue chez les Athéniens la contestation de Ménélas et de Teucer pour la sépulture d'Ajax, que Sophocle fait mourir au quatrième acte; mais je sais bien que, de notre temps, la dispute du même Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille après sa mort lassa fort les oreilles, bien qu'elle partît d'une bonne main. Je ne puis déguiser même que j'ai peine encore à comprendre comment on a pu souffrir le cinquième acte de *Mélite* et de *la Veuve*. On n'y voit les premiers acteurs que réunis ensemble, et ils n'y ont plus d'intérêt qu'à savoir les auteurs de la fausseté ou de la violence qui les a séparés. Cependant ils en pouvoient être déja instruits, si je l'eusse voulu, et semblent n'être plus sur le théâtre que pour servir de témoins au mariage de ceux du second ordre; ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Je n'ose attribuer le bonheur qu'eurent ces deux comédies à l'ignorance des préceptes, qui étoit assez générale en ce temps-là, d'autant que ces mêmes préceptes, bien ou mal observés, doivent faire leur effet, bon ou mauvais, sur ceux même qui, faute de les savoir, s'abandonnent au courant des sentiments naturels: mais je ne puis que je n'avoue du moins que la vieille habitude qu'on avoit alors à ne voir rien de mieux ordonné a été cause qu'on ne s'est point indigné contre

ces défauts, et que la nouveauté d'un genre de comédie très agréable, et qui jusque-là n'avoit point paru sur la scène, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaisoit à la vue, bien qu'il n'eût pas toutes ses proportions dans leur justesse.

La comédie et la tragédie se ressemblent encore en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter « doit « avoir une juste grandeur, c'est-à-dire [1] qu'elle ne « doit être, ni si petite qu'elle échappe à la vue « comme un atome, ni si vaste qu'elle confonde la « mémoire de l'auditeur et égare son imagination. » C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du poëme, et ajoute que « pour être d'une juste gran« deur, elle doit avoir un commencement, un mi« lieu, et une fin. » Ces termes sont si généraux, qu'ils semblent ne signifier rien; mais, à les bien entendre, ils excluent les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut-être la mort de la sœur d'Horace, qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois actes qui la précèdent; et je m'assure que si Cinna attendoit au cinquième à conspirer contre Auguste, et qu'il consumât les quatre autres en protestations d'amour à Émilie, ou en jalousies contre Maxime, cette conspiration surprenante feroit bien des révoltes dans les esprits, à qui ces

[1] Tout ce qu'ont dit Aristote et Corneille sur ce commencement, ce milieu et cette fin, est incontestable. Et la remarque de Corneille sur le meurtre de Camille par Horace est très fine; on ne peut trop estimer la candeur et le génie d'un homme qui recherche un défaut dans un de ses ouvrages étincelant des plus grandes beautés, qui trouve la cause de ce défaut, et qui l'explique.

quatre premiers auroient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action, pour être d'une juste grandeur, ait un commencement, un milieu, et une fin. Cinna conspire contre Auguste, et rend compte de sa conspiration à Émilie, voilà le commencement; Maxime en fait avertir Auguste, voilà le milieu; Auguste lui pardonne, voilà la fin. Ainsi dans les comédies, j'ai presque toujours établi deux amants en bonne intelligence; je les ai brouillés ensemble par quelque fourbe, et les ai réunis par l'éclaircissement de cette même fourbe qui les séparoit.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action, j'ajoute un mot touchant celle de sa représentation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques uns réduisent le nombre des vers qu'on y récite à quinze cents[1], et veulent que les pièces de théâtre ne puissent aller jusqu'à dix-huit, sans laisser un chagrin capable de

[1] Deux mille vers, dix-huit cents, quinze cents, douze cents; il n'importe: ce ne sera pas trop de deux mille vers, s'ils sont bien faits, s'ils sont intéressants; ce sera trop de douze cents, s'ils ennuient. Il est vrai que, depuis l'excellent Racine, nous avons eu des tragédies très longues, et généralement très mal écrites, qui ont eu de grands succès, soit par la force du sujet, soit par des vers heureux qui brillaient à travers la barbarie du style, soit encore par des cabales qui ont tant d'influence au théâtre; mais il demeure toujours très vrai que douze cents bons vers valent mieux que dix-huit cents vers obscurs, enflés, pleins de solécismes ou de lieux communs pires que des solécismes. Ils peuvent passer sur le théâtre à la faveur d'une déclamation imposante; mais ils sont à jamais réprouvés par tous les lecteurs judicieux.

faire oublier les plus belles choses. J'ai été plus heureux que leur régle ne me le permet, en ayant donné pour l'ordinaire deux mille aux comédies, et un peu plus de dix-huit cents aux tragédies, sans avoir sujet de me plaindre que mon auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'est assez parlé du sujet de la comédie, et des conditions qui lui sont nécessaires. La vraisemblance en est une dont je parlerai en un autre lieu; il y a de plus que les événements en doivent toujours être heureux, ce qui n'est pas une obligation de la tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas besoin de commentaire. Je viens à la seconde partie du poëme, qui sont les mœurs.

Aristote leur prescrit quatre conditions, *qu'elles soient bonnes, convenables, semblables, et égales*. Ce sont des termes qu'il a si peu expliqués, qu'il nous laisse grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu[1] entendre par ce mot de *bonnes*, qu'il faut qu'elles soient

[1] Quand on dispute sur un mot, c'est une preuve que l'auteur ne s'est pas servi du mot propre. La plupart des disputes en tout genre ont roulé sur des équivoques. Si Aristote avait dit, *il faut que les mœurs soient vraies*, au lieu de dire, *il faut que les mœurs soient bonnes*, on l'aurait très bien entendu. On ne niera jamais que Louis XI doive être peint violent, fourbe, et superstitieux, soutenant ses imprudences par des cruautés; Louis XII, juste envers ses sujets, faible avec les étrangers; François I[er], brave, ami des arts et des plaisirs; Catherine de Médicis, intrigante, perfide, cruelle. L'histoire, la tragédie, les discours publics doivent représenter les mœurs des hommes telles qu'elles ont été.

vertueuses. La plupart des poëmes, tant anciens que modernes, demeureroient en un pitoyable état, si l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de personnages méchants, ou vicieux, ou tachés de quelque foiblesse qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en général les mœurs de chaque âge, et leur attribue plus de défauts que de perfections; et quand il nous prescrit de peindre Médée fière et indomptable, Ixion perfide, Achille emporté de colère, jusqu'à maintenir que les lois ne sont pas faites pour lui, et ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes de mœurs; et s'il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par là, je crois que c'est le caractère brillant et élevé d'une habitude vertueuse ou criminelle, selon qu'elle est propre et convenable à la personne qu'on introduit. Cléopâtre, dans *Rodogune*, est très méchante; il n'y a point de parricide qui lui fasse horreur, pourvu qu'il la puisse conserver sur un trône qu'elle préfère à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent; mais tous ses crimes sont accompagnés d'une grandeur d'ame qui a quelque chose de si haut, qu'en même temps qu'on déteste ses actions, on admire la source dont elles partent. J'ose dire la même chose du *Menteur*. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir; mais il débite ses menteries avec une telle présence d'esprit et tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en sa personne, et fait confesser aux spectateurs que le talent de men-

tir ainsi est un vice dont les sots ne sont point capables. Pour troisième exemple, ceux qui voudront examiner la manière dont Horace décrit la colère d'Achille ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote, qui suit d'assez près celui que je tâche d'expliquer. « La poésie, dit-il, « est une imitation de gens meilleurs [1] qu'ils n'ont été; « et comme les peintres font souvent des portraits flat« tés, qui sont plus beaux que l'original, et conser« vent toutefois la ressemblance, ainsi les poëtes, re« présentant des hommes colères ou fainéants, doivent « tirer une haute idée de ces qualités qu'ils leur attri« buent, en sorte qu'il s'y trouve un bel exemplaire « d'équité ou de dureté; et c'est ainsi qu'Homère a fait « Achille bon. » Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homère a donné aux emportements de la colère d'Achille cette bonté nécessaire aux mœurs, que je fais consister en cette élévation de leur caractère, et dont Robortel parle ainsi : *Unum quodque genus per se supremos quosdam habet decoris gradus, et absolutissimam recipit formam, non tamen degenerans à suâ naturâ et effigie pristinâ.*

Ce texte d'Aristote, que je viens de citer, peut faire

[1] *Meilleurs* est encore ici une équivoque d'Aristote; il entend qu'il faut un peu exagérer dans la poésie, que les hommes y doivent paraître plus grands, plus brillants qu'ils n'ont été; il faut frapper l'imagination. Voilà pourquoi, dans la sculpture, on donnait aux héros une taille au-dessus du commun des hommes.

Il se pourrait que les mots grecs qui répondent, chez Aristote, à *bon* et à *meilleur* ne signifiassent pas précisément ce que nous leur faisons signifier. Il n'y avait peut-être pas d'équivoque dans le texte grec, et il y en a dans le français.

de la peine, en ce qu'il porte « que les mœurs des « hommes colères ou fainéants[1] doivent être peintes « dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un « haut exemplaire d'équité ou de dureté. » Il y a du rapport de la dureté à la colère; et c'est ce qu'attribue Horace à celle d'Achille en ce vers :

.... Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantise, et je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractère. C'est ce qui me fait douter si le mot grec ῥᾳθυμοῖ a été rendu dans le sens d'Aristote par les interprètes latins que j'ai suivis. Pacius le tourne *desides;* Victorius, *inertes;* Heinsius, *segnes;* et le mot de *fainéants* dont je me suis servi pour le mettre en notre langue, répond assez à ces trois versions; mais Castelvetro le rend en la sienne par celui de *mansueti*, *débonnaires*, ou *pleins de mansuétude;* et non seulement ce mot a une opposition plus juste à celui de *colère*, mais aussi il s'accorderoit mieux avec cette habitude qu'Aristote appelle ἐπιεικεία, dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois interprètes traduisent ce mot grec par celui d'*équité* ou de *probité*, qui répondroit mieux au *mansueti* de l'italien, qu'à leurs *segnes*, *desides*, *inertes*, pourvu qu'on n'entendît par là qu'une bonté na-

[1] Corneille n'a-t-il pas grande raison de traduire par *débonnaire* le mot grec si mal traduit par *fainéant?* En effet, le caractère de *mansuétude*, de *débonnaireté*, est opposé à *colère; fainéant* est opposé à *laborieux*.

Avouons ici que toutes ces dissertations ne valent pas deux bons vers du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*.

turelle, qui ne se fâche que malaisément : mais j'aimerois mieux encore celui de *piacevolezza*, dont l'autre se sert pour l'exprimer en sa langue ; et je crois que pour lui laisser sa force en la nôtre, on le pourroit tourner par celui de *condescendance*, ou *facilité équitable d'approuver, excuser, et supporter tout ce qui arrive.* Ce n'est pas que je me veuille faire juge entre de si grands hommes ; mais je ne puis dissimuler que la version italienne de ce passage me semble avoir quelque chose de plus juste que ces trois latines. Dans cette diversité d'interprétations chacun est en liberté de choisir, puisque même on a droit de les rejeter toutes, quand il s'en présente une nouvelle qui plaît davantage, et que les opinions des plus savants ne sont pas des lois pour nous.

Il me vient encore une autre conjecture, touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de mœurs qu'il leur impose pour première condition. C'est qu'elles doivent être vertueuses, tant qu'il se peut, en sorte que nous n'exposions point de vicieux ou de criminels sur le théâtre, si le sujet que nous traitons n'en a besoin. Il donne lieu lui-même à cette pensée, lorsque, voulant marquer un exemple d'une faute contre cette régle, il se sert de celui de Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, dont le défaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans nécessité.

Je trouve dans Castelvetro une troisième explication qui pourroit ne déplaire pas, qui est que cette bonté de mœurs ne regarde que le premier personnage, qui doit toujours se faire aimer, et par conséquent être vertueux, et non pas ceux qui le persécu-

tent, ou le font périr; mais comme c'est restreindre à un seul ce qu'Aristote dit en général, j'aimerois mieux m'arrêter, pour l'intelligence de cette première condition, à cette élévation ou perfection de caractère dont j'ai parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroissent sur la scène; et je ne pourrois suivre cette dernière interprétation sans condamner *le Menteur*, dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le premier rang dans la comédie qui porte ce titre.

En second lieu, les mœurs doivent être convenables. Cette condition est plus aisée à entendre que la première. Le poëte doit considérer l'âge, la dignité, la naissance, l'emploi, et le pays de ceux qu'il introduit: il faut qu'il sache ce qu'on doit à sa patrie, à ses parents, à ses amis, à son roi; quel est l'office d'un magistrat, ou d'un général d'armée, afin qu'il puisse y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux spectateurs, et en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr; car c'est une maxime infaillible que, pour bien réussir, il faut intéresser l'auditoire pour les premiers acteurs. Il est bon de remarquer encore que ce qu'Horace dit des mœurs de chaque âge n'est pas une régle dont on ne puisse se dispenser sans scrupule. Il fait les jeunes gens prodigues et les vieillards avares : le contraire arrive tous les jours sans merveille; mais il ne faut pas que l'un agisse à la manière de l'autre, bien qu'il ait quelquefois des habitudes et des passions qui conviendroient mieux à l'autre. C'est le propre d'un jeune homme d'être amoureux, et non pas d'un vieillard; cela n'empêche pas qu'un vieillard ne le devienne : les exemples en sont assez souvent de-

vant nos yeux ; mais il passeroit pour fou, s'il vouloit faire l'amour en jeune homme, et s'il prétendoit se faire aimer par les bonnes qualités de sa personne. Il peut espérer qu'on l'écoutera, mais cette espérance doit être fondée sur son bien, ou sur sa qualité, et non pas sur ses mérites ; et ses prétentions ne peuvent être raisonnables, s'il ne croit avoir affaire à une ame assez intéressée pour déférer tout à l'éclat des richesses, ou à l'ambition du rang.

La qualité de *semblables*, qu'Aristote demande aux mœurs, regarde particulièrement les personnes que l'histoire ou la fable nous fait connoître, et qu'il faut toujours peindre telles que nous les y trouvons. C'est ce que veut dire Horace par ce vers :

Sit Medea ferox invictaque.

Qui peindroit Ulysse en grand guerrier, ou Achille en grand discoureur, ou Médée en femme fort soumise, s'exposeroit à la risée publique. Ainsi ces deux qualités, dont quelques interprètes ont beaucoup de peine à trouver la différence qu'Aristote veut qui soit entre elles, sans la désigner, s'accorderont aisément, pourvu qu'on les sépare, et qu'on donne celle de *convenables* aux personnes imaginées, qui n'ont jamais eu d'être que dans l'esprit du poëte, en réservant l'autre pour celles qui sont connues par l'histoire ou par la fable, comme je le viens de dire.

Il reste à parler de l'*égalité*, qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos personnages les mœurs que nous leur avons données au commencement.

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

L'inégalité y peut toutefois entrer sans défaut, non seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit léger et inégal, mais encore lorsqu'en conservant l'égalité au-dedans, nous donnons l'inégalité au-dehors, selon l'occasion. Telle est celle de Chimène, du côté de l'amour; elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur; mais cet amour agit autrement en la présence du roi, autrement en celle de l'infante, et autrement en celle de Rodrigue; et c'est ce qu'Aristote appelle des mœurs inégalement égales.

Il se présente une difficulté à éclaircir sur cette matière, touchant ce qu'entend Aristote, lorsqu'il dit, « que la tragédie se peut faire sans mœurs [1], et que la « plupart de celles des modernes de son temps n'en ont

[1] Peut-être qu'Aristote entendait, par des tragédies sans mœurs, des pièces fondées uniquement sur des aventures funestes qui peuvent arriver à tous les personnages, soit qu'ils aient des passions ou qu'ils n'en aient pas, soit qu'ils aient un caractère frappant ou non. Le malheur d'Œdipe, par exemple, peut arriver à tout homme, indépendamment de son caractère et de ses mœurs.

Qu'une princesse, ayant appris la mort de son mari, tué sur le rivage de la mer, aille lui dresser un tombeau, et qu'elle voie le corps de son fils étendu mort sur le même rivage, cela est déplorable et tragique, mais n'a aucun rapport à la conduite et aux mœurs de cette princesse.

Au contraire, les destinées d'Émilie, de Roxane, de Phèdre, d'Hermione, dépendent de leurs mœurs. Aussi les pièces de caractère sont bien supérieures à celles qui ne représentent que des aventures fatales.

« point. » Le sens de ce passage est assez malaisé à concevoir, vu que, selon lui-même, c'est par les mœurs qu'un homme est méchant ou homme de bien, spirituel ou stupide, timide ou hardi, constant ou irrésolu, bon ou mauvais politique, et qu'il est impossible qu'on en mette aucun sur le théâtre qui ne soit bon ou méchant, et qu'il n'ait quelqu'une de ces autres qualités. Pour accorder ces deux sentiments qui semblent opposés l'un à l'autre, j'ai remarqué que ce philosophe dit ensuite que « si un poëte a fait de belles narra« tions morales et des discours bien sentencieux, il « n'a fait encore rien par là qui concerne la tragédie. » Cela m'a fait considérer que les mœurs ne sont pas seulement le principe des actions, mais aussi du raisonnement. Un homme de bien agit et raisonne en homme de bien, un méchant agit et raisonne en méchant, et l'un et l'autre étalent de diverses maximes de morale suivant cette diverse habitude. C'est donc de ces maximes que cette habitude produit, que la tragédie peut se passer, et non pas de l'habitude même, puisqu'elle est le principe des actions, et que les actions sont l'ame de la tragédie, où l'on ne doit parler qu'en agissant et pour agir. Ainsi, pour expliquer ce passage d'Aristote par l'autre, nous pouvons dire que, quand il parle d'une tragédie sans mœurs, il entend une tragédie où les acteurs énoncent simplement leurs sentiments, ou ne les appuient que sur des raisonnements tirés du fait, comme Cléopâtre, dans le second acte de *Rodogune*, et non pas sur des maximes de morale ou de politique, comme *Rodogune*, dans son premier acte. Car, je le répète encore, faire un poëme de

théâtre, où aucun des acteurs ne soit ni bon ni méchant, prudent ni imprudent; cela est absolument impossible.

Après les mœurs viennent les sentiments, par où l'acteur fait connoître ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoi il peut se contenter d'un simple témoignage de ce qu'il se propose de faire, sans le fortifier de raisonnements moraux, comme je le viens de dire. Cette partie a besoin de la rhétorique pour peindre les passions et les troubles de l'esprit, pour consulter, délibérer, exagérer ou exténuer; mais il y a cette différence pour ce regard [1] entre le poëte dramatique et l'orateur, que celui-ci peut étaler son art, et le rendre remarquable avec pleine liberté, et que l'autre doit le cacher avec soin, parceque ce n'est jamais lui qui parle, et que ceux qu'il fait parler ne sont pas des orateurs.

La diction dépend de la grammaire [2]. Aristote lui attribue les figures, que nous ne laissons pas d'appeler communément figures de rhétorique. Je n'ai rien à dire là-dessus, sinon que le langage doit être net, les figures placées à propos et diversifiées, et la versification aisée et élevée au-dessus de la prose, mais

[1] Grande règle, toujours observée par Racine et par Molière, rarement par d'autres. Il faut au théâtre, comme dans la société, savoir s'oublier soi-même. Corneille, qui aimait à disserter, rend quelquefois ses personnages trop dissertateurs; et, sur-tout dans ses dernières pièces, il met le raisonnement à la place du sentiment.

[2] Oui; et encore plus du génie, témoins les beaux vers de Corneille, dans ses premières tragédies.

non pas jusqu'à l'enflure du poëme épique, puisque ceux que le poëte fait parler ne sont pas des poëtes.

Le retranchement que nous avons fait des chœurs a retranché la musique de nos poëmes. Une chanson y a quelquefois bonne grace [1], et dans les pièces de machines cet ornement est redevenu nécessaire pour remplir les oreilles de l'auditeur pendant que les machines descendent.

La décoration du théâtre a besoin de trois arts pour la rendre belle, de la peinture, de l'architecture et de la perspective. Aristote prétend que cette partie, non plus que la précédente, ne regarde pas le poëte; et comme il ne la traite point, je me dispenserai d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours, je n'ai plus qu'à parler des parties de quantité, qui sont le prologue, l'épisode, l'exode, et le chœur. Le prologue est *ce qui se récite avant le premier chant du chœur* [2]: l'épisode, ce

[1] Cela fut écrit avant que l'opéra fût à la mode en France. Depuis ce temps, il s'est fait de grands changements. La musique s'est introduite avec beaucoup de succès dans de petites comédies; et ce nouveau genre de spectacle a pris le nom d'opéra comique.

[2] Il est difficile d'appliquer à notre usage le prologue, l'épisode, l'exode et le chœur des Grecs. Les Anglais ont un prologue et un épilogue, qui sont deux petites pièces de vers détachées; dans la première, on demande l'indulgence des spectateurs pour la tragédie ou la comédie qu'on va jouer; dans la seconde, on fait des plaisanteries, et sur-tout des allusions à tout ce qui a pu, dans la pièce, avoir quelque rapport aux mœurs de la nation et aux aventures de Londres. C'est une espèce de farce récitée par un seul acteur. Cette facétie n'est pas admise en France, et pourra l'être, tant on aime depuis quelque temps à prendre les modes anglaises.

qui se récite entre les chants du chœur; et l'exode, *ce qui se récite après le dernier chant du chœur.* Voilà tout ce que nous en dit Aristote, qui nous marque plutôt la situation de ces parties, et l'ordre qu'elles ont entre elles dans la représentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi pour les appliquer à notre usage, le prologue est notre premier acte, l'épisode fait les trois suivants, et l'exode le dernier.

Je dis que le prologue est ce qui se récite devant le premier chant du chœur, bien que la version ordinaire porte, *devant la première entrée du chœur*, ce qui nous embarrasseroit fort, vu que dans beaucoup de tragédies grecques, le chœur parle le premier; et ainsi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Aristote n'eût pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ai considéré qu'encore que le mot grec πάροδος dont se sert ici ce philosophe, signifie communément l'entrée en un chemin ou place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos anciens faisoient parler leurs acteurs; en cet endroit toutefois il ne peut signifier que le premier chant du chœur. C'est ce qu'il m'apprend lui-même un peu après, en disant que le πάροδος du chœur est la première chose que dit tout le chœur ensemble. Or, quand le chœur entier disoit quelque chose, il chantoit; et quand il parloit sans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit composé qui parlât au nom de tous. La raison en est que le chœur tenoit alors lieu d'acteur, et que ce qu'il disoit servoit à l'action, et devoit par conséquent être entendu; ce qui n'eût pas été possible, si tous ceux qui le composoient, et qui étoient

quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé ou chanté tous à-la-fois. Il faut donc rejeter ce premier πάροδος du chœur, qui est la borne du prologue, à la première fois qu'il demeuroit seul sur le théâtre, et chantoit: jusque-là il n'y étoit introduit que parlant avec un acteur par une seule bouche; ou s'il y demeuroit seul sans chanter, il se séparoit en deux demi-chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur côté que par un seul organe, afin que l'auditeur pût entendre ce qu'ils disoient, et s'instruire de ce qu'il falloit qu'il apprît pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce prologue à notre premier acte, suivant l'intention d'Aristote; et, pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son livre, je dirai qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale que pour les épisodiques; en sorte qu'il n'entre aucun acteur dans les actes suivants, qui ne soit connu par ce premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit. [1] Cette maxime est nouvelle et assez sévère, et je ne l'ai pas

[1] Cette maxime nouvelle, établie par Corneille, était très judicieuse. Non seulement il est utile pour l'intelligence parfaite d'une pièce de théâtre que tous les personnages essentiels soient annoncés dès le premier acte, mais cette sage précaution contribue à augmenter l'intérêt. Le spectateur en attend avec plus d'émotion l'acteur qui doit servir au nœud, ou à le redoubler, ou à le dénouer, ne fût-il qu'un subalterne. Rien ne fait mieux voir combien Corneille avait approfondi tous les secrets de son art.

Molière, si admirable par la peinture des mœurs, par les tableaux de la vie humaine, par la bonne plaisanterie, a manqué à cette

toujours gardée; mais j'estime qu'elle sert beaucoup à fonder une véritable unité d'action, par la liaison de toutes celles qui concourent dans le poëme. Les anciens s'en sont fort écartés, particulièrement dans les agnitions, pour lesquelles ils se sont presque toujours servis de gens qui survenoient par hasard au cinquième acte, et ne seroient arrivés qu'au dixième, si la piéce en eût eu dix. Tel est ce vieillard de Corinthe dans l'*Œdipe* de Sophocle et de Sénèque, où il semble tomber des nues par miracle, en un temps où les acteurs ne sauroient plus par où en prendre, ni quelle posture tenir, s'il arrivoit une heure plus tard. Je ne l'ai introduit qu'au cinquième acte non plus qu'eux; mais j'ai préparé sa venue dès le premier, en faisant dire à OEdipe qu'il attend dans le jour la nouvelle de la mort de son père. Ainsi dans *la Veuve*, bien que Célidan ne paroisse qu'au troisième, il y est amené par Alcidon qui est du premier. Il n'en est pas de même des Maures dans *le Cid*, pour lesquels il n'y a aucune préparation au premier acte. Le plaideur de Poitiers, dans *le Menteur*, avoit le même défaut; mais j'ai trouvé le moyen d'y remédier en cette édition, où le dénouement se trouve préparé par Philiste, et non plus par lui.

Je voudrois donc que le premier acte contînt le fondement de toutes les actions, et fermât la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reste du poëme. Encore que souvent il ne donne pas

règle de Corneille dans la plupart de ses dénouements; les personnages ne sont pas assez annoncés, assez préparés.

toutes les lumières nécessaires pour l'entière intelligence du sujet, et que tous les acteurs n'y paroissent pas, il suffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paroître aient besoin de les aller chercher pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des personnages qui agissent dans la pièce par quelque propre intérêt considérable, ou qui apportent une nouvelle importante qui produit un notable effet. Un domestique qui n'agit que par l'ordre de son maître, un confident qui reçoit le secret de son ami, et le plaint dans son malheur; un père qui ne se montre que pour consentir ou contredire le mariage de ses enfants; une femme qui console et conseille son mari; en un mot, tous ces gens sans action n'ont point besoin d'être insinués au premier acte; et, quand je n'y aurois point parlé de Livie, dans *Cinna* [1], j'aurois pu la faire entrer au quatrième, sans pécher contre cette règle. Mais je souhaiterois qu'on l'observât inviolablement quand on fait concourir deux actions différentes, bien qu'ensuite elles se mêlent ensemble. La conspiration de Cinna, et la consultation d'Auguste avec lui et Maxime, n'ont aucune liaison entre elles, et ne font que concourir d'abord,

[1] Il eût été mieux de ne point du tout faire paraître Livie. Elle ne sert qu'à dérober à Auguste le mérite et la gloire d'une belle action. Corneille n'introduisit Livie que pour se conformer à l'histoire, ou plutôt à ce qui passait pour l'histoire; car cette aventure ne fut d'abord écrite que dans une déclamation de Sénèque, sur la clémence. Il n'était pas dans la vraisemblance qu'Auguste eût donné le consulat à un homme très peu considérable dans la république, pour avoir voulu l'assassiner.

bien que le résultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre, et soit cause que Maxime en fait découvrir le secret à cet empereur[1]. Il a été besoin d'en donner l'idée dès le premier acte, où Auguste mande Cinna et Maxime. On n'en sait pas la cause; mais enfin il les mande, et cela suffit pour faire une surprise très agréable, de le voir délibérer s'il quittera l'empire ou non avec deux hommes qui ont conspiré contre lui. Cette surprise auroit perdu la moitié de ses graces s'il ne les eût point mandés dès le premier acte, ou si on n'y eût point connu Maxime pour un des chefs de ce grand dessein. Dans *Don Sanche*, le choix que la reine de Castille doit faire d'un mari, et le rappel de celle d'Aragon dans ses états, sont deux choses tout-à-fait différentes: aussi sont-elles proposées toutes deux au premier acte; et quand on introduit deux sortes d'amour il ne faut jamais y manquer.

Ce premier acte s'appeloit prologue du temps d'Aristote, et communément on y faisoit l'ouverture du sujet, pour instruire le spectateur de tout ce qui s'étoit passé avant le commencement de l'action qu'on alloit représenter, et de tout ce qu'il falloit qu'il sût pour comprendre ce qu'il alloit voir. La manière de

[1] C'est un grand coup de l'art, en effet, c'est une des beautés les plus théâtrales, qu'au moment où Cinna vient de rendre compte à Émilie de la conspiration; lorsqu'il a inspiré tant d'horreur contre les cruautés d'Auguste; lorsqu'on ne desire que la mort de ce triumvir; lorsque chaque spectateur semble devenir lui-même un des conjurés, tout-à-coup Auguste mande Cinna et Maxime, les chefs de la conspiration. On craint que tout ne soit découvert; on tremble pour eux. Et c'est là cette terreur qui produit dans la tragédie un effet si admirable et si nécessaire.

donner cette intelligence a changé suivant les temps [1].
Euripide en a usé assez grossièrement, en introduisant tantôt un dieu dans une machine, par qui les spectateurs recevoient cet éclaircissement, et tantôt un de ses principaux personnages qui les en instruisoit lui-même; comme dans son *Iphigénie*, et dans son *Hélène*, où ces deux héroïnes racontent d'abord toute leur histoire, et l'apprennent à l'auditeur, sans avoir aucun acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je veuille dire, que quand un acteur parle seul, il ne puisse instruire l'auditeur de beaucoup de choses; mais il faut que ce soit par les sentiments d'une passion qui l'agite, et non pas par une simple narration. Le monologue d'Émilie, qui ouvre le théâtre dans *Cinna*, fait assez connoître qu'Auguste a fait mourir son père, et que pour venger sa mort elle engage son amant à conspirer contre lui; mais c'est par le trouble et la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans son ame, que nous en avons

[1] Toutes les tragédies d'Euripide commencent ou par un acteur principal qui dit son nom au public, et qui lui apprend le sujet de la pièce, ou par une divinité qui descend du ciel pour jouer ce rôle, comme Vénus dans *Phèdre et Hippolyte*.

Iphigénie elle-même, dans la pièce d'*Iphigénie en Tauride*, explique d'abord le sujet du drame, et remonte jusqu'à Tantale, dont elle fait l'histoire. Corneille a bien raison de dire que cet artifice est grossier. Ce qui est surprenant, c'est que ce défaut, qui semblerait venir de l'enfance de l'art, ne se trouve point dans Sophocle, un peu antérieur à Euripide. Ce sont toujours, dans les tragédies de Sophocle, les principaux acteurs qui expliquent le sujet de la pièce sans paraître vouloir l'expliquer; leurs desseins, leurs intérêts, leurs passions s'annoncent de la manière la plus naturelle. Le dialogue porte l'émotion dans l'ame dès la première scène.

la connoissance. Sur-tout le poëte se doit souvenir que, quand un acteur est seul sur le théâtre, il est présumé ne faire que s'entretenir en lui-même, et ne parle qu'afin que le spectateur sache de quoi il s'entretient, et à quoi il pense. Ainsi ce seroit une faute insupportable si un autre acteur apprenoit par là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente, qu'elle force d'éclater, bien qu'on n'ait personne à qui la faire entendre; et je ne le voudrois pas condamner en un autre, mais j'aurois de la peine à me le souffrir.

Plaute[1] a cru remédier à ce désordre d'*Euripide* en introduisant un prologue détaché, qui se récitoit par un personnage, qui n'avoit quelquefois autre nom que celui de prologue, et n'étoit point du tout du corps de la pièce. Aussi ne parloit-il qu'aux spectateurs pour les instruire de ce qui avoit précédé, et amener le sujet jusqu'au premier acte, où commençoit l'action.

Térence[2], qui est venu depuis lui, a gardé ces pro-

[1] Plaute fait encore pis : non seulement il fait paraître d'abord Mercure dans l'*Amphitryon*, pour annoncer le sujet de sa tragi-comédie, pour prévenir les spectateurs sur tout ce qu'il fera dans la pièce, mais, au troisième acte, il dépouille Jupiter de son rôle d'acteur. Ce Jupiter adresse la parole au public, l'instruit de tout, et lui annonce le dénouement. C'est prendre assurément bien de la peine pour ôter aux spectateurs tout leur plaisir. Cependant la pièce plut beaucoup aux Romains, malgré ce défaut énorme, et malgré les basses plaisanteries qu'Horace condamne dans Plaute : tant le sujet d'*Amphitryon* est piquant, intéressant, et comique par lui-même.

[2] Les prologues de Térence sont dans un goût qui est encore imité

logues, et en a changé la matière. Il les a employés à faire son apologie contre ses envieux; et, pour ouvrir son sujet, il a introduit une nouvelle sorte de personnages, qu'on a appelés protatiques, parcequ'ils ne paroissent que dans la protase, où se doit faire la proposition et l'ouverture du sujet. Ils en écoutoient l'histoire, qui leur étoit racontée par un autre acteur; et, par ce récit qu'on leur en faisoit, l'auditeur demeuroit instruit de ce qu'il devoit savoir, touchant les intérêts des premiers acteurs, avant qu'ils parussent sur le théâtre. Tels sont Sosie, dans son *Andrienne*, et Davus, dans son *Phormion*, qu'on ne revoit plus après la narration, et qui ne servent qu'à l'écouter. Cette méthode est fort artificieuse; mais je voudrois, pour sa perfection, que ces mêmes personnages servissent encore à quelque autre chose dans la pièce, et qu'ils y fussent introduits par quelque autre occasion que celle d'écouter ce récit. Pollux, dans *Médée*, est de cette nature. Il passe par Corinthe, en allant au mariage de sa sœur, et s'étonne d'y rencontrer Jason qu'il croyoit en Thessalie; il apprend de lui sa fortune et son divorce avec Médée, pour épouser Créuse, qu'il aide ensuite à sauver des mains d'Égée, qui l'avoit

par les Anglais. C'est un discours en vers adressé aux spectateurs, pour se les rendre favorables. Ce discours était prononcé d'ordinaire par l'entrepreneur de la troupe. Aujourd'hui, en Angleterre, ces prologues sont toujours composés par un ami de l'auteur. Térence employa presque toujours ses prologues à se plaindre de ses envieux, qui se servaient contre lui des mêmes armes. Une telle guerre est honteuse pour les beaux arts.

fait enlever, et raisonne avec le roi sur la défiance qu'il doit avoir des présents de Médée. Toutes les pièces n'ont pas besoin de ces éclaircissements, et par conséquent on se peut passer souvent de ces personnages, dont Térence ne s'est servi que ces deux fois dans les six comédies que nous avons de lui.

Notre siècle a inventé une autre espèce de prologue pour les pièces de machines, qui ne touche point au sujet, et n'est qu'une louange adroite du prince, devant qui ces poëmes doivent être représentés. Dans l'*Andromède*, Melpomène emprunte au soleil ses rayons pour éclairer son théâtre en faveur du roi, pour qui elle a préparé un spectacle magnifique. Le prologue de *la Toison d'Or* sur le mariage de Sa Majesté, et la paix avec l'Espagne, a quelque chose encore de plus éclatant. Ces prologues doivent avoir beaucoup d'invention; et je ne pense pas qu'on y puisse raisonnablement introduire que des dieux imaginaires de l'antiquité, qui ne laissent pas toutefois de parler des choses de notre temps, par une fiction poétique [1], qui fait un grand accommodement de théâtre.

L'épisode, selon Aristote, en cet endroit, sont nos

[1] Il reste à savoir si ces fictions poétiques font au théâtre un accommodement si heureux. Le prologue de la Nuit et de Mercure dans l'*Amphitryon* de Molière réussit autant que la pièce même; mais c'est qu'il est plein d'esprit, de graces, et de bonnes plaisanteries. Le prologue d'*Amadis* fut regardé comme un chef-d'œuvre. On admira l'art avec lequel Quinault sut joindre l'éloge de Louis XIV avec le sujet de la pièce, la beauté des vers et celle de la musique. Le siècle de grandeur et de prospérité qui produisait ces brillants spectacles augmentait encore leur prix.

trois actes du milieu; mais, comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui sont hors de la principale, et qui lui servent d'un ornement dont elle se pourroit passer, je dirai que, bien que ces trois actes s'appellent épisode, ce n'est pas à dire qu'ils ne soient composés que d'épisodes. La consultation d'Auguste, au second acte de *Cinna*, les remords de cet ingrat, ce qu'il en découvre à Émilie, et l'effort que fait Maxime pour persuader à cet objet de son amour caché de s'enfuir avec lui, ne sont que des épisodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'empereur, les irrésolutions de ce prince, et les conseils de Livie, sont de l'action principale; et dans *Héraclius*, ces trois actes ont plus d'action principale que d'épisodes. Ces épisodes sont de deux sortes, et peuvent être composés des actions particulières des principaux acteurs, dont toutefois l'action principale pourroit se passer, ou des intérêts des seconds amants qu'on introduit, et qu'on appelle communément des personnages épisodiques. Les uns et les autres doivent avoir leur fondement dans le premier acte, et être attachés à l'action principale, c'est-à-dire y servir de quelque chose; et particulièrement ces personnages épisodiques doivent s'embarrasser si bien avec les premiers, qu'une seule intrigue brouille les uns et les autres. Aristote blâme fort les épisodes détachés[1], et dit « que les mauvais poëtes en font par ignorance, et

[1] Un épisode inutile à la pièce est toujours mauvais; et en aucun genre ce qui est hors d'œuvre ne peut plaire ni aux yeux, ni aux oreilles, ni à l'esprit. Nous avons dit ailleurs que *le Cid* réussit mal-

« les bons en faveur des comédiens, pour leur donner « de l'emploi. » L'Infante du *Cid* est de ce nombre, et on la pourra condamner, ou lui faire grace par ce texte d'Aristote, suivant le rang qu'on voudra me donner parmi nos modernes.

Je ne dirai rien de l'exode, qui n'est autre chose que notre cinquième acte. Je pense en avoir expliqué le principal emploi, quand j'ai dit que l'action du poëme dramatique doit être complète. Je n'y ajouterai que ce mot: qu'il faut, s'il se peut, lui réserver toute la catastrophe, et même la reculer vers la fin, autant qu'il est possible. Plus on la diffère, plus les esprits demeurent suspendus, et l'impatience qu'ils ont de savoir de quel côté elle tournera est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir: ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet acte. L'auditeur qui la sait trop tôt n'a plus de curiosité; et son attention languit durant tout le reste, qui ne lui apprend rien de nouveau. Le contraire s'est vu dans la *Marianne*, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui sépare le quatrième acte du cinquième, n'a pas empêché que les déplaisirs d'Hérode, qui occupent tout ce dernier, n'aient plu extraordinairement; mais je ne conseillerois à personne de s'assurer sur cet exemple. Il ne se fait pas des miracles tous les jours; et, quoique son auteur eût bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avoit fait à peindre les désespoirs

gré l'infante, et non pas à cause de l'infante. Corneille parle ici en homme modeste et supérieur.

de ce monarque, peut-être que l'excellence de l'acteur, qui en soutenoit le personnage[1], y contribuoit beaucoup.

Voilà ce qui m'est venu en pensée touchant le but, les utilités, et les parties du poëme dramatique. Quelques personnes de condition, qui peuvent tout sur moi, ont voulu que je donnasse mes sentiments au public sur les règles d'un art qu'il y a si long-temps que je pratique assez heureusement. Pour observer quelque ordre, j'ai séparé les principales matières en trois discours. Dans le premier, j'ai traité de l'utilité et des parties du poëme dramatique; je parle au second des conditions particulières de la tragédie, des qualités des personnes et des événements qui lui peuvent fournir de sujet, et de la manière de le traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire. Je m'explique dans le troisième sur les trois unités, d'action, de jour, et de lieu.

Cette entreprise méritoit une longue et très exacte étude de tous les poëmes qui nous restent de l'antiquité, et de tous ceux qui ont commenté les traités qu'Aristote et Horace ont faits de l'art poétique, ou qui en ont écrit en particulier : mais je n'ai pu me résoudre à en prendre le loisir; et je m'assure que beaucoup de mes lecteurs me pardonneront aisément cette paresse, et ne seront pas fâchés que je donne à des

[1] La *Mariamne* de Tristan eut en effet long-temps une très grande réputation. Nous avons entendu dire au comédien Baron que, lorsqu'il voulut débuter, Louis XIV lui faisait quelquefois réciter des vers de *Mariamne :* les belles pièces de Corneille la firent enfin oublier.

productions nouvelles le temps qu'il m'eût fallu consumer à des remarques sur celles des autres siécles. J'y fais quelques courses et y prends des exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de modernes que chez moi, tant parceque je connois mieux mes ouvrages que ceux des autres, et en suis plus le maître, que parceque je ne veux pas m'exposer au péril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque chose, ou que je ne louerois pas assez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris sans ambition et sans esprit de contestation; je l'ai déja dit. Je tâche de suivre toujours le sentiment d'Aristote dans les matières qu'il a traitées; et, comme peut-être je l'entends à ma mode, je ne suis point jaloux qu'un autre l'entende à la sienne. Le commentaire dont je m'y sers le plus est l'expérience du théâtre et les réflexions sur ce que j'ai vu y plaire ou déplaire. J'ai pris pour m'expliquer un style simple, et me contente d'une expression nue de mes opinions, bonnes ou mauvaises, sans y chercher aucun enrichissement d'éloquence. Il me suffit de me faire entendre. Je ne prétends pas qu'on admire ici ma façon d'écrire, et ne fais point de scrupule de m'y servir souvent des mêmes termes, ne fût-ce que pour épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut-être la variété ne diroit pas si justement ce que je veux dire. J'ajoute à ces trois discours généraux l'examen de chacun de mes poëmes en particulier, afin de voir en quoi ils s'écartent ou se conforment aux régles que j'établis. Je n'en dissimulerai point les défauts, et en revanche je me donnerai la liberté de remarquer ce que j'y trouverai de moins imparfait.

Balzac accorde ce privilége à une certaine espèce de gens, et soutient qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes par franchise ce que d'autres diroient par vanité. Je ne sais si j'en suis; mais je veux avoir assez bonne opinion de moi pour n'en désespérer pas.

SECOND DISCOURS.

DE LA TRAGÉDIE,

ET DES MOYENS DE LA TRAITER SELON LE VRAISEMBLABLE OU LE NÉCESSAIRE.

Outre les trois utilités du poëme dramatique dont j'ai parlé dans le discours précédent, la tragédie a celle-ci de particulière que *par la pitié et la*[1] *crainte elle purge de semblables passions*. Ce sont les termes dont Aristote se sert dans sa définition, et qui nous apprennent deux choses : l'une, qu'elle excite la pitié et la crainte; l'autre, que par leur moyen elle purge de semblables passions. Il explique la première assez au long, mais il ne dit pas un mot de la dernière; et de toutes les conditions qu'il emploie en cette définition, c'est la seule qu'il n'éclaircit point. Il témoigne

[1] Nous avons dit un mot de cette prétendue médecine des passions dans le commentaire sur le premier discours. Nous pensons avec Racine, qui a pris le *phobos* et l'*eleos* pour sa devise, que, pour qu'un acteur intéresse, il faut qu'on craigne pour lui, et qu'on soit touché de pitié pour lui : voilà tout. Que le spectateur fasse ensuite quelque retour sur lui-même; qu'il examine ou non quels seraient ses sentiments, s'il se trouvait dans la situation du personnage qui l'intéresse; qu'il soit purgé ou qu'il ne soit pas purgé, c'est, selon nous, une question fort oiseuse.

toutefois dans le dernier chapitre de ses Politiques un dessein d'en parler fort au long dans ce traité, et c'est ce qui fait que la plupart de ses interprètes veulent que nous ne l'ayons pas entier, parceque nous n'y voyons rien du tout sur cette matière. Quoi qu'il en puisse être, je crois qu'il est à propos de parler de ce qu'il a dit, avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les maximes qu'il établit pour l'un pourront nous conduire à quelques conjectures pour l'autre, et sur la certitude de ce qui nous demeure, nous pourrons fonder une opinion probable de ce qui n'est point venu jusqu'à nous.

« Nous avons pitié, dit-il, de ceux que nous voyons « souffrir un malheur qu'ils ne méritent pas, et nous « craignons qu'il ne nous en arrive un pareil, quand « nous le voyons souffrir à nos semblables. » Ainsi la pitié embrasse l'intérêt de la personne que nous voyons souffrir, la crainte qui la suit regarde le nôtre, et ce passage seul nous donne assez d'ouverture pour trouver la manière dont se fait la purgation des passions dans la tragédie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables nous porte à la crainte d'un pareil pour nous; cette crainte, au desir de l'éviter; et ce desir, à purger, modérer, rectifier, et même déraciner en nous la passion qui plonge à nos yeux dans ce malheur les personnes que nous plaignons, par cette raison commune, mais naturelle et indubitable, que pour éviter l'effet il faut retrancher la cause. Cette explication ne plaira pas à ceux qui s'attachent aux commentateurs de ce[1] philosophe. Ils se gênent sur

[1] Paul Beny peut rapporter quinze opinions sur un sujet aussi

ce passage, et s'accordent si peu l'un avec l'autre, que Paul Beny marque jusqu'à douze ou quinze opinions diverses, qu'il réfute avant que de nous donner la sienne. Elle est conforme à celle-ci pour le raisonnement, mais elle diffère en ce point, qu'elle n'en applique l'effet qu'aux rois et aux princes, peut-être par cette raison que la tragédie ne peut nous faire craindre que les maux que nous voyons arriver à nos semblables, et que n'en faisant arriver qu'à des rois et à des princes, cette crainte ne peut faire d'effet que sur des gens de leur condition. Mais sans doute il a entendu trop littéralement ce mot de *nos semblables*, et n'a pas assez considéré qu'il n'y avoit point de rois à Athènes, où se représentoient les poëmes dont Aristote tire ses exemples, et sur lesquels il forme ses régles. Ce philosophe n'avoit garde d'avoir cette pensée qu'il lui attribue, et n'eût pas employé dans la définition de la tragédie une chose dont l'effet pût arriver si rarement, et dont l'utilité se fût restreinte à si peu de personnes. Il est vrai qu'on n'introduit d'ordinaire que des rois pour premiers acteurs dans la tragédie, et

frivole, et en ajouter encore une seizième. Cela n'empêchera pas que tout le secret ne consiste à faire de ces vers charmants tels qu'on en trouve dans *le Cid* :

> Va, je ne te hais point. — Tu le dois. — Je ne puis....
> Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable!
> Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix....

Il n'y a point là de purgation. Le spectateur ne réfléchit point s'il aura besoin d'être purgé. S'il réfléchissait, le poëte aurait manqué son coup.

> Et quocumque volent animum auditoris agunto.

que les auditeurs n'ont point de sceptre par où leur ressembler, afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent: mais ces rois sont hommes comme les auditeurs, et tombent dans ces malheurs par l'emportement des passions dont les auditeurs sont capables. Ils prêtent même un raisonnement aisé à faire du plus grand au moindre; et le spectateur peut concevoir avec facilité, que si un roi pour trop s'abandonner à l'ambition, à l'amour, à la haine, à la vengeance, tombe dans un malheur si grand qu'il lui fait pitié, à plus forte raison, lui qui n'est qu'un homme du commun, doit tenir la bride à de telles passions, de peur qu'elles ne l'abyment dans un pareil malheur. Outre que ce n'est pas une nécessité de ne mettre que les infortunes des rois sur le théâtre, celles des autres hommes y trouveroient place, s'il leur en arrivoit d'assez illustres, et d'assez extraordinaires pour la mériter, et que l'histoire prît assez[1] de soin d'eux

[1] Rois, empereurs, princes, généraux d'armées, principaux chefs de républiques, il n'importe; mais il faut toujours dans la tragédie des hommes élevés au-dessus du commun, non seulement parceque le destin des états dépend du sort de ces personnages importants, mais parceque les malheurs des hommes illustres exposés aux regards des nations, font sur nous une impression plus profonde que les infortunes du vulgaire.

Je doute beaucoup qu'un paysan de Leuctres, nommé Scedase, dont on a violé deux filles, fût un aussi beau sujet de tragédie que *Cinna* et *Iphigénie*. Le viol d'ailleurs a toujours quelque chose de ridicule, et n'est guère fait pour être joué que dans le beau lieu où l'on prétend que sainte Théodore fut envoyée, supposé que cette Théodore ait jamais existé, et que jamais les Romains aient condamné les dames à cette espèce de supplice; ce qui n'était assurément ni dans leurs lois ni dans leurs mœurs.

pour nous les apprendre. Scédase n'étoit qu'un simple paysan de Leuctres, et je ne tiendrois pas la sienne indigne d'y paroître, si la pureté de notre scène pouvoit souffrir qu'on y parlât du violement effectif de ses deux filles, après que l'idée de la prostitution n'y a pu être soufferte dans la personne d'une sainte qui en fut garantie.

Pour nous faciliter les moyens de faire naître cette pitié et cette crainte, où Aristote semble nous obliger, il nous aide à choisir les personnes et les événements qui peuvent exciter l'un et l'autre. Sur quoi je suppose, ce qui est très véritable, que notre auditoire n'est composé ni de méchants, ni de saints, mais de gens d'une probité commune, et qui ne sont pas si sévèrement retranchés dans l'exacte vertu, qu'ils ne soient susceptibles des passions, et capables des périls où elles engagent ceux qui leur déferent trop. Cela supposé, examinons ceux que ce philosophe exclut de la tragédie, pour en venir avec lui à ceux dans lesquels il fait consister sa perfection.

En premier lieu, il ne veut point[1] « qu'un homme

[1] S'il était permis de chercher un exemple dans nos livres saints, nous dirions que l'histoire de Job est une espèce de drame, et qu'un homme très vertueux y tombe dans les plus grands malheurs; mais c'est pour l'éprouver; et le drame finit par rendre Job plus heureux qu'il n'a jamais été.

Dans la tragédie de *Britannicus*, si ce jeune prince n'est pas un modèle de vertu, il est du moins entièrement innocent; cependant il périt d'une mort cruelle; son empoisonneur triomphe. *Cet événement est tout-à-fait injuste.* Pourquoi donc *Britannicus* a-t-il eu enfin un si grand succès, sur-tout auprès des connaisseurs et des hommes d'état? c'est par la beauté des détails, c'est par la pein-

« fort vertueux y tombe de la félicité dans le mal-« heur, » et soutient que « cela ne produit ni pitié, ni « crainte, parceque c'est un évènement tout-à-fait in-« juste. » Quelques interprètes poussent la force de ce mot grec μιαρὸν, qu'il fait servir d'épithète à cet évènement, jusqu'à le rendre par celui d'*abominable;* à quoi j'ajoute qu'un tel succès excite plus d'indignation et de haine contre celui qui fait souffrir, que de pitié pour celui qui souffre, et qu'ainsi ce sentiment, qui n'est pas le propre de la tragédie à moins que d'être bien ménagé, peut étouffer celui qu'elle doit produire, et laisser l'auditeur mécontent par la colère qu'il remporte, et qui se mêle à la compassion, qui lui plairoit s'il la remportoit seule.

Il ne veut pas non plus[1] « qu'un méchant homme « passe du malheur à la félicité, parceque non seule-« ment il ne peut naître d'un tel succès aucune pitié, « ni crainte, mais il ne peut pas même nous toucher

ture la plus vraie d'une cour corrompue. Cette tragédie, à la vérité, ne fait point verser de larmes, mais elle attache l'esprit, elle intéresse; et le charme du style entraîne tous les suffrages, quoique le nœud de la pièce soit très petit, et que la fin, un peu froide, n'excite que l'indignation. Ce sujet était le plus difficile de tous à traiter, et ne pouvait réussir que par l'éloquence de Racine.

[1] Il y a de grands exemples de tragédies qui ont eu des succès permanents, et dans lesquelles cependant le vertueux périt indignement, et le criminel est au comble de la gloire; mais au moins il est puni par ses remords. La tragédie est le tableau de la vie des grands. Ce tableau n'est que trop ressemblant quand le crime est heureux. Il faut autant d'art, autant de ressources, autant d'éloquence dans ce genre de tragédie, et peut-être plus que dans tout autre.

« par ce sentiment naturel de joie dont nous remplit « la prospérité d'un premier acteur, à qui notre faveur « s'attache. » La chute d'un méchant dans le malheur a de quoi nous plaire par l'aversion que nous prenons pour lui; mais comme ce n'est qu'une juste punition, elle ne nous fait point de pitié, et ne nous imprime aucune crainte, d'autant que nous ne sommes pas si méchants que lui, pour être capables de ses crimes, et en appréhender une aussi funeste issue.

Il reste donc à trouver un milieu entre ces deux extrémités, par le choix d'un homme qui ne soit ni tout-à-fait bon, ni tout-à-fait méchant, et qui, par une faute, ou foiblesse humaine, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. Aristote en donne pour exemples OEdipe et Thyeste, en quoi véritablement je ne comprends point sa pensée. Le premier me semble ne faire aucune faute, bien qu'il tue son père, parcequ'il ne le connoît pas, et qu'il ne fait que disputer le chemin en homme de cœur contre un inconnu qui l'attaque avec avantage. Néanmoins, comme la signification du mot grec ἁμάρτημα peut s'étendre à une simple erreur de méconnoissance, telle qu'étoit la sienne, admettons-le avec ce philosophe, bien que je ne puisse voir quelle passion il nous donne à purger, ni de quoi nous pouvons nous corriger sur son exemple. Mais pour Thyeste, je n'y puis découvrir cette probité commune, ni cette faute sans crime qui le plonge dans son malheur. Si nous le regardons avant la tragédie qui porte son nom, c'est un incestueux qui abuse de la femme de son frère: si nous le considérons dans la tragédie, c'est un homme de bonne foi

qui s'assure sur la parole de son frère, avec qui il s'est réconcilié. En ce premier état il est très criminel, en ce dernier, très homme de bien. Si nous attribuons son malheur à son inceste, c'est un crime dont l'auditoire n'est point capable, et la pitié qu'il prendra de lui n'ira point jusqu'à cette crainte qui purge, parce-qu'il ne lui ressemble point. Si nous imputons son désastre à sa bonne foi, quelque crainte pourra suivre la pitié que nous en aurons; mais elle ne purgera qu'une facilité de confiance sur la parole d'un ennemi réconcilié, qui est plutôt une qualité d'honnête homme qu'une vicieuse habitude; et cette purgation ne fera que bannir la sincérité des réconciliations. J'avoue donc avec franchise que je n'entends point l'application de cet exemple.

J'avouerai plus. Si la purgation des passions se fait dans la tragédie, je tiens qu'elle se doit faire de la manière que je l'explique; mais je doute si elle s'y fait jamais, et dans celles-là même qui ont les conditions que demande Aristote. Elles se rencontrent dans *le Cid*, et en ont causé le grand succès: Rodrigue et Chimène y ont cette probité sujette aux passions, et ces passions font leur malheur, puisqu'ils ne sont malheureux qu'autant qu'ils sont passionnés l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infélicité par cette foiblesse humaine dont nous sommes capables comme eux; leur malheur fait pitié, cela est constant, et il en a coûté assez de larmes aux spectateurs pour ne le point contester. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, et purger en nous ce trop d'amour qui cause leur infortune, et nous les fait

plaindre; mais je ne sais si elle nous la donne, ni si elle le purge; et j'ai bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée, qui n'ait jamais son effet dans la vérité. Je m'en rapporte à ceux qui en ont vu les représentations : ils peuvent en demander compte au secret de leur cœur, et repasser sur ce qui les a touchés au théâtre, pour reconnoître s'ils en sont venus par là jusqu'à cette crainte réfléchie, et si elle a rectifié en eux la passion qui a causé la disgrace qu'ils ont plainte. Un des interprétes d'Aristote veut qu'il n'ait parlé de cette purgation des passions dans la tragédie que parcequ'il écrivoit après Platon, qui bannit les poëtes tragiques de sa république, parcequ'ils les remuent trop fortement[1]. Comme il écrivoit pour le contredire, et montrer qu'il n'est pas à propos de les bannir des états bien policés, il a voulu trouver cette utilité dans ces agitations de l'ame, pour les rendre recommandables par la raison même, sur qui l'autre se fonde pour les bannir. Le fruit qui peut naître des impressions que fait la

[1] Après tout ce qu'a dit judicieusement Corneille sur les caractères vertueux ou méchants, ou mêlés de bien et de mal, nous penchons vers l'opinion de cet interpréte d'Aristote, qui pense que ce philosophe n'imagina son galimatias de la purgation des passions que pour ruiner le galimatias de Platon, qui veut chasser la tragédie et la comédie, et le poëme épique, de sa république imaginaire. Platon, en rendant les femmes communes dans son Utopie, et en les envoyant à la guerre, croyait empêcher qu'on ne fît des poëmes pour une Hélene; et Aristote, attribuant aux poëmes une utilité qu'ils n'ont peut-être pas, imaginait sa purgation des passions. Que résulte-t-il de cette vaine dispute? qu'on court à *Cinna* et à *Andromaque* sans se soucier d'être purgé.

force de l'exemple lui manquoit: la punition des méchantes actions, et la récompense des bonnes, n'étoient pas de l'usage de son siécle, comme nous les avons rendues de celui du nôtre; et n'y pouvant trouver une utilité solide, hors celle des sentences et des discours didactiques, dont la tragédie se peut passer selon son avis, il en a substitué une qui peut-être n'est qu'imaginaire. Du moins, si pour la produire il faut les conditions qu'il demande, elles se rencontrent si rarement, que Robortel ne les trouve que dans le seul *Œdipe*, et soutient que ce philosophe ne nous les prescrit pas comme si nécessaires que leur manquement rende un ouvrage défectueux, mais seulement comme des idées de la perfection des tragédies. Notre siécle les a vues dans *le Cid*[1], mais je ne sais s'il les a vues en beaucoup d'autres; et si nous voulons rejeter un coup d'œil sur cette régle, nous avouerons que le succès a justifié beaucoup de piéces où elle n'est pas observée.

L'exclusion des personnes tout-à-fait vertueuses qui tombent dans le malheur bannit les martyrs de notre théâtre[2]. Polyeucte y a réussi contre cette maxime, et Héraclius et Nicoméde y ont plu, bien qu'ils n'impriment que de la pitié, et ne nous donnent rien à craindre, ni aucune passion à purger, puisque nous les y voyons opprimés et près de périr,

[1] *Le Cid*, comme nous l'avons dit, n'est beau que parcequ'il est très touchant.

[2] Un martyr qui ne serait que martyr serait très vénérable, et figurerait très bien dans la *Vie des Saints*, mais assez mal au théâtre. Sans Sévère et Pauline, *Polyeucte* n'aurait point eu de succès.

sans aucune faute de leur part dont nous puissions nous corriger sur leur exemple.

Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ni pitié, ni crainte, parcequ'il n'est pas digne de la première, et que les spectateurs ne sont pas méchants comme lui pour concevoir l'autre à la vue de sa punition. Mais il seroit à propos de mettre quelque distinction entre les crimes : il en est dont les honnêtes gens sont capables par une violence de passion, dont le mauvais succès peut faire effet dans l'ame de l'auditeur. Un honnête homme ne va pas voler au coin d'un bois, ni faire un assassinat de sang froid ; mais, s'il est bien amoureux, il peut faire une supercherie à son rival, il peut s'emporter de colère et tuer dans un premier mouvement, et l'ambition le peut engager dans un crime ou dans une action blâmable [1]. Il est peu de mères qui voulussent assassiner ou empoisonner leurs enfants de peur de leur rendre leur bien, comme Cléopâtre dans *Rodogune* : mais il en est assez qui prennent goût à en jouir, et ne s'en dessaisissent qu'à regret et le plus tard qu'il leur est possible. Bien qu'elles ne soient pas capables d'une action si noire et si dénaturée que celle de cette reine de Syrie, elles ont en elles quelque teinture du principe qui l'y porta ; et la vue de la juste punition qu'elle en reçoit leur peut faire craindre, non pas un pareil malheur, mais une infortune proportionnée à ce qu'elles sont capables de commettre. Il en est ainsi de quelques autres

[1] On s'intéresse pour un jeune criminel que la passion emporte, et qui avoue ses fautes ; témoins Venceslas et Rhadamiste.

crimes qui ne sont pas de la portée de nos auditeurs. Le lecteur en pourra faire l'examen et l'application sur cet exemple.

Cependant quelque difficulté qu'il y ait à trouver cette purgation effective et sensible des passions par le moyen de la pitié et de la crainte, il est aisé de nous accommoder avec Aristote. Nous n'avons qu'à dire que, par cette façon de s'énoncer, il n'a pas entendu que ces deux moyens y servissent toujours ensemble, et qu'il suffit, selon lui, de l'un des deux pour faire cette purgation, avec cette différence toutefois que la pitié n'y peut arriver sans la crainte, et que la crainte peut y parvenir sans la pitié. La mort du comte n'en fait aucune dans *le Cid*, et peut toutefois mieux purger en nous cette sorte d'orgueil envieux de la gloire d'autrui, que toute la compassion que nous avons de Rodrigue et de Chiméne ne purge les attachements de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un et l'autre. L'auditeur peut avoir de la commisération pour Antiochus, pour Nicomède, pour Héraclius; mais s'il en demeure là, et qu'il ne puisse craindre de tomber dans un pareil malheur, il ne guérira d'aucune passion. Au contraire il n'en a point pour Cléopâtre, ni pour Prusias, ni pour Phocas; mais la crainte d'une infortune semblable ou approchante peut purger en une mère l'opiniâtreté à ne se point dessaisir du bien de ses enfants, en un mari le trop de déférence à une seconde femme au préjudice de ceux de son premier lit, en tout le monde l'avidité d'usurper le bien ou la dignité d'autrui par la violence; et tout cela proportionnément à la condition d'un chacun et à ce qu'il est ca-

pable d'entreprendre. Les déplaisirs et les irrésolutions d'Auguste dans *Cinna* peuvent faire ce dernier effet par la pitié et la crainte jointes ensemble; mais, comme je l'ai déja dit, il n'arrive pas toujours que ceux que nous plaignons soient malheureux par leur faute. Quand ils sont innocents, la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte; et, si nous en concevons quelqu'une qui purge nos passions, c'est par le moyen d'une autre personne que de celle qui nous fait pitié, et nous la devons toute à la force de l'exemple.

Cette explication se trouvera autorisée par Aristote même, si nous voulons bien peser la raison qu'il rend de l'exclusion de ces événements qu'il désapprouve dans la tragédie. Il ne dit jamais « celui-là n'y est pas « propre parcequ'il n'excite que la pitié et ne fait « point naître de crainte; et cet autre n'y est pas sup-« portable parcequ'il n'excite que de la crainte et ne « fait point naître de pitié; mais il les rebute parce, « dit-il, qu'ils n'excitent ni pitié ni crainte; » et nous donne à connoître par là que c'est par le manque de l'une et de l'autre qu'ils ne lui plaisent pas, et que, s'ils produisoient l'une des deux, il ne leur refuseroit point son suffrage. L'exemple d'Œdipe qu'il allègue me confirme dans cette pensée. Si nous l'en croyons, il a toutes les conditions requises en la tragédie; néanmoins son malheur n'excite que de la pitié, et je ne pense pas qu'à le voir représenter aucun de ceux qui le plaignent s'avise de craindre de tuer son père ou d'épouser sa mère. Si sa représentation nous peut imprimer quelque crainte, et que cette crainte soit ca-

pable de purger en nous quelque inclination blâmable ou vicieuse, elle y purgera la curiosité de savoir l'avenir, et nous empêchera d'avoir recours à des prédictions, qui ne servent d'ordinaire qu'à nous faire choir dans le malheur qu'on nous prédit par les soins même que nous prenons de l'éviter; puisqu'il est certain qu'il n'eût jamais tué son père, ni épousé sa mère, si son père et sa mère, à qui l'oracle avoit prédit que cela arriveroit, ne l'eussent fait exposer de peur que cela n'arrivât. Ainsi, non seulement ce seront Laïus et Jocaste qui feront naître cette crainte, mais elle ne naîtra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on représente, et ne s'imprimera en nous que par un autre acteur que le premier et par une action hors de la tragédie.

Pour recueillir ce discours, avant que de passer à une autre matière, établissons pour maxime que la perfection de la tragédie consiste bien à exciter de la pitié et de la crainte par le moyen d'un premier acteur, comme peut faire Rodrigue dans *le Cid*, et Placide[1] dans *Théodore*, mais que cela n'est pas d'une nécessité si absolue qu'on ne se puisse servir de divers personnages pour faire naître ces deux sentiments, comme dans *Rodogune;* et même ne porter l'auditeur qu'à l'un des deux, comme dans *Polyeucte,* dont la représentation n'imprime que de la pitié sans aucune crainte. Je ne dis pas la même chose de la crainte sans la pitié, parceque je n'en sais point d'exemple, et n'en conçois point d'idée que je puisse

[1] Il est triste de mettre Placide à côté du Cid.

croire agréable. Cela posé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces régles du philosophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'être pas obligés de condamner beaucoup de poëmes que nous avons vu réussir sur nos théâtres.

Il ne veut point qu'un homme tout-à-fait innocent tombe dans l'infortune, parceque cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celui qui le persécute que de pitié pour son malheur; il ne veut pas non plus qu'un très méchant y tombe, parcequ'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il mérite, ni en faire craindre un pareil à des spectateurs qui ne lui ressemblent pas; mais quand ces deux raisons cessent, en sorte qu'un homme de bien qui souffre excite plus de pitié pour lui que d'indignation contre celui qui le fait souffrir, ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous quelque imperfection qui a du rapport avec lui, j'estime qu'il ne faut point faire de difficulté d'exposer sur la scène des hommes très vertueux ou très méchants dans le malheur. En voici deux ou trois manières, que peut-être Aristote n'a su prévoir, parcequ'on n'en voyoit pas d'exemples sur les théâtres de son temps.

La première est, quand un homme très vertueux est persécuté par un très méchant, et qu'il échappe du péril, où le méchant demeure enveloppé, comme dans *Rodogune* et dans *Héraclius*, qu'on n'auroit pu souffrir si Antiochus et Rodogune eussent péri dans la première, et Héraclius, Pulchérie, et Martian, dans l'autre, et que Cléopâtre et Phocas y eussent triomphé. Leur malheur y donne une pitié, qui n'est point

étouffée par l'aversion qu'on a pour ceux qui les tyrannisent, parcequ'on espère toujours que quelque heureuse révolution les empêchera de succomber; et, bien que les crimes de Phocas et de Cléopâtre soient trop grands pour faire craindre l'auditeur d'en commettre de pareils, leur funeste issue peut faire sur lui les effets dont j'ai déja parlé. Il peut arriver d'ailleurs qu'un homme très vertueux soit persécuté et périsse même par les ordres d'un autre, qui ne soit pas assez méchant pour attirer trop d'indignation sur lui, et qui montre plus de foiblesse que de crime dans la persécution qu'il lui fait. Si Félix fait périr son gendre Polyeucte, ce n'est pas par cette haine enragée contre les chrétiens qui nous le rendroit exécrable, mais seulement par une lâche timidité qui n'ose le sauver en présence de Sévère, dont il craint la haine et la vengeance après les mépris qu'il en a faits durant son peu de fortune. On prend bien quelque aversion pour lui, on désapprouve sa manière d'agir; mais cette aversion ne l'emporte pas sur la pitié qu'on a de Polyeucte, et n'empêche pas que sa conversion miraculeuse, à la fin de la pièce, ne le réconcilie pleinement avec l'auditoire [1]. On peut dire la même chose de Prusias dans *Nicomède*, et de Valens dans *Théodore*. L'un maltraite son fils, bien que très vertueux; et l'autre est cause de la perte du sien, qui ne l'est pas moins; mais tous les deux n'ont que des foiblesses qui ne vont point jusques au crime; et, loin d'exciter

[1] La conversion miraculeuse de Félix le réconcilie sans doute avec le ciel, mais point du tout avec le parterre.

une indignation qui étouffe la pitié qu'on a pour ces fils généreux, la lâcheté de leur abaissement sous des puissances qu'ils redoutent, et qu'ils devroient braver pour bien agir, fait qu'on a quelque compassion d'eux-mêmes et de leur honteuse politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié, qui fait de si beaux effets sur nos théâtres, Aristote nous donne une lumière. « Toute action, dit-il, se « passe, ou entre des amis, ou entre des ennemis, ou « entre des gens indifférents l'un pour l'autre. Qu'un « ennemi tue ou veuille tuer son ennemi, cela ne « produit aucune commisération, sinon en tant qu'on « s'émeut d'apprendre ou de voir la mort d'un homme, « quel qu'il soit. Qu'un indifférent tue un indifférent, « cela ne touche guère davantage, d'autant qu'il « n'excite aucun combat dans l'ame de celui qui fait « l'action [1]; mais quand les choses arrivent entre des « gens que la naissance ou l'affection attache aux inté-« rêts l'un de l'autre, comme alors qu'un mari tue ou « est prêt de tuer sa femme, une mère ses enfants, un « frère sa sœur; c'est ce qui convient merveilleuse-« ment à la tragédie. » La raison en est claire. Les oppositions des sentiments de la nature aux emportements de la passion, ou à la sévérité du devoir, forment de puissantes agitations, qui sont reçues de l'auditeur avec plaisir; et il se porte aisément à plaindre un malheureux opprimé ou poursuivi par une personne qui devroit s'intéresser à sa conservation, et

[1] Aristote montre ici un jugement bien sain, et une grande connaissance du cœur de l'homme. Presque toute tragédie est froide sans les combats des passions.

qui quelquefois ne poursuit sa perte qu'avec déplaisir, ou du moins avec répugnance. Horace et Curiace ne seroient point à plaindre, s'ils n'étoient point amis et beaux-frères; ni Rodrigue, s'il étoit poursuivi par un autre que par sa maîtresse; et le malheur d'Antiochus toucheroit beaucoup moins, si un autre que sa mère lui demandoit le sang de sa maîtresse, ou qu'un autre que sa maîtresse lui demandât celui de sa mère; ou si, après la mort de son frère, qui lui donne sujet de craindre un pareil attentat sur sa personne, il avoit à se défier d'autres que de sa mère et de sa maîtresse.

C'est donc un grand avantage, pour exciter la commisération, que la proximité du sang, et les liaisons d'amour ou d'amitié entre le persécutant et le persécuté, le poursuivant et le poursuivi, celui qui fait souffrir et celui qui souffre; mais il y a quelque apparence que cette condition n'est pas d'une nécessité plus absolue que celle dont je viens de parler, et qu'elle ne regarde que les tragédies parfaites, non plus que celle-là. Du moins les anciens ne l'ont pas toujours observée; je ne la vois point dans l'*Ajax* de Sophocle, ni dans son *Philoctète;* et qui voudra parcourir ce qui nous reste d'Eschyle et d'Euripide, y pourra rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-ci. Quand je dis que ces deux conditions ne sont que pour les tragédies parfaites, je n'entends pas dire que celles où elles ne se rencontrent point soient imparfaites: ce seroit les rendre d'une nécessité absolue, et me contredire moi-même. Mais, par ce mot de tragédies parfaites, j'entends celles du genre le plus sublime et le plus touchant; en sorte que celles qui man-

quent de l'une de ces deux conditions, ou de toutes les deux, pourvu qu'elles soient régulières, à cela près, ne laissent pas d'être parfaites en leur genre, bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé, et n'approchent pas de la beauté et de l'éclat des autres, si elles n'en empruntent de la pompe des vers, ou de la magnificence du spectacle, ou de quelque autre agrément qui vienne d'ailleurs que du sujet.

Dans ces actions tragiques, qui se passent entre proches, il faut considérer si celui qui veut faire périr l'autre le connoît, ou ne le connoît pas, et s'il achève, ou n'achève pas. La diverse combinaison de ces deux manières d'agir forme quatre sortes de tragédies, à qui notre philosophe attribue divers degrés de perfection. « On connoît celui qu'on veut perdre, et on « le fait périr en effet, comme Médée tue ses enfants, « Clytemnestre son mari, Oreste sa mère; » et la moindre espèce est celle-là. « On le fait périr sans le « connoître, et on le reconnoît avec déplaisir après « l'avoir perdu; et cela, dit-il, ou avant la tragédie, « comme Œdipe, ou dans la tragédie, comme l'*Alc-« mæon* d'Astydamas, et Télégonus dans *Ulysse bles-« sé,* » qui sont deux pièces que le temps n'a pas laissé venir jusqu'à nous; et cette seconde espèce a quelque chose de plus élevé, selon lui, que la première. La troisième est dans le haut degré d'excellence, « quand « on est prêt de faire périr un de ses proches sans le « connoître, et qu'on le reconnoît assez tôt pour le « sauver, comme Iphigénie reconnoît Oreste pour son « frère, lorsqu'elle devoit le sacrifier à Diane, et s'en-« fuit avec lui. » Il en cite encore deux autres exemples,

de Mérope dans *Cresphonte*, et de Hellé, dont nous ne connoissons ni l'un ni l'autre. Il condamne entièrement la quatrième espèce de ceux qui connoissent, entreprennent et n'achèvent pas, qu'il dit *avoir quelque chose de méchant, et rien de tragique*, et en donne pour exemple Æmon qui tire l'épée contre son père dans l'*Antigone*, et ne s'en sert que pour se tuer lui-même. Mais si cette condamnation n'étoit modifiée, elle s'étendroit un peu loin, et envelopperoit non seulement *le Cid*, mais *Cinna*, *Rodogune*, *Héraclius*, et *Nicomède*.

Disons donc qu'elle ne doit s'entendre que de ceux qui connoissent la personne qu'ils veulent perdre, et s'en dédisent par un simple changement de volonté, sans aucun événement notable qui les y oblige, et sans aucun manque de pouvoir de leur part[1]. J'ai déja marqué cette sorte de dénouement pour vicieux; mais quand ils y font de leur côté tout ce qu'ils peuvent, et qu'ils sont empêchés d'en venir à l'effet par quelque puissance supérieure, ou par quelque changement de fortune qui les fait périr eux-mêmes, ou les réduit sous le pouvoir de ceux qu'ils vouloient perdre, il est hors de doute que cela fait une tragédie d'un genre

[1] Il nous semble qu'on ne peut mieux expliquer ce qu'Aristote a dû entendre. Si un homme commence une action funeste, et ne l'achève pas sans avoir un motif supérieur et tragique qui le force, il n'est alors qu'inconstant et pusillanime; il n'inspire que le mépris. Il faut, ou que la nature ou la gloire l'arrête, et un tel dénouement peut faire un très bel effet; ou bien le crime commencé par lui est puni avant d'être achevé; et le spectateur est encore plus content.

peut-être plus sublime que les trois qu'Aristote avoue; et que, s'il n'en a point parlé, c'est qu'il n'en voyoit point d'exemples sur les théâtres de son temps, où ce n'étoit pas la mode de sauver les bons par la perte des méchants, à moins que de les souiller eux-mêmes de quelque crime, comme Électre, qui se délivre d'oppression par la mort de sa mère, où elle encourage son frère et lui en facilite les moyens.

L'action de Chimène n'est donc pas défectueuse pour ne perdre pas Rodrigue après l'avoir entrepris, puisqu'elle y fait son possible, et que tout ce qu'elle peut obtenir de la justice de son roi, c'est un combat où la victoire de ce déplorable amant lui impose silence. Cinna et son Émilie ne pèchent point contre la régle en ne perdant point Auguste, puisque la conspiration découverte les en met dans l'impuissance, et qu'il faudroit qu'ils n'eussent aucune teinture d'humanité, si une clémence si peu attendue ne dissipoit toute leur haine. Qu'épargne Cléopâtre pour perdre Rodogune? Qu'oublie Phocas pour se défaire d'Héraclius? Et si Prusias demeuroit le maître, Nicomède n'iroit-il pas servir d'otage à Rome, ce qui lui seroit un plus rude supplice que la mort? Les deux premiers reçoivent la peine de leurs crimes, et succombent dans leurs entreprises sans s'en dédire; et ce dernier est forcé de reconnoître son injustice après que le soulèvement de son peuple et la générosité de ce fils qu'il vouloit agrandir aux dépens de son aîné, ne lui permettent plus de la faire réussir.

Ce n'est pas démentir Aristote que de l'expliquer ainsi favorablement, pour trouver dans cette qua-

trième manière d'agir qu'il rebute une espéce de nouvelle tragédie plus belle que les trois qu'il recommande, et qu'il leur eût sans doute préférée, s'il l'eût connue. C'est faire honneur à notre siècle, sans rien retrancher de l'autorité de ce philosophe; mais je ne sais comment faire pour lui conserver cette autorité, et renverser l'ordre de la préférence qu'il établit entre ces trois espèces. Cependant je pense être bien fondé sur l'expérience à douter si celle qu'il estime la moindre des trois n'est point la plus belle, et si celle qu'il tient la plus belle n'est point la moindre: la raison est que celle-ci ne peut exciter de pitié. Un père y veut perdre son fils sans le connoître, et ne le regarde que comme indifférent, et peut-être comme ennemi: soit qu'il passe pour l'un ou pour l'autre, son péril n'est digne d'aucune commisération, selon Aristote même, et ne fait naître en l'auditeur qu'un certain mouvement de trépidation intérieure, qui le porte à craindre que ce fils ne périsse avant que l'erreur soit découverte, et à souhaiter qu'elle se découvre assez tôt pour l'empêcher de périr; ce qui part de l'intérêt qu'on ne manque jamais à prendre dans la fortune d'un homme assez vertueux pour se faire aimer; et, quand cette reconnoissance arrive, elle ne produit qu'un sentiment de conjouissance, de voir arriver la chose comme on le souhaitoit.

Quand elle ne se fait qu'après la mort de l'inconnu, la compassion qu'excitent les déplaisirs de celui qui le fait périr ne peut avoir grande étendue, puisqu'elle est reculée et renfermée dans la catastrophe; mais lorsqu'on agit à visage découvert, et qu'on sait à qui

on en veut, le combat des passions contre la nature, ou du devoir contre l'amour, occupe la meilleure partie du poëme; et de là naissent les grandes et fortes émotions qui renouvellent à tous moments et redoublent la commisération. Pour justifier ce raisonnement par l'expérience, nous voyons que Chimène et Antiochus en excitent beaucoup plus que ne fait OEdipe de sa personne. Je dis de sa personne, parceque le poëme entier en excite peut-être autant que *le Cid* ou que *Rodogune;* mais il en doit une partie à Dircé [1], et ce qu'elle en fait naître n'est qu'une pitié empruntée d'un épisode.

Je sais que l'*agnition* est un grand ornement dans les tragédies : Aristote le dit; mais il est certain qu'elle a ses incommodités. Les Italiens l'affectent en la plupart de leurs poëmes, et perdent quelquefois, par l'attachement qu'ils y ont, beaucoup d'occasions de sentiments pathétiques qui auroient des beautés plus considérables. Cela se voit manifestement en *la Mort de Crispe* [2], faite par un de leurs plus beaux esprits, Jean-Baptiste Ghirardelli, et imprimée à Rome en l'année 1653. Il n'a pas manqué d'y cacher sa naissance à Constantin, et d'en faire seulement un grand capi-

[1] Il est toujours étonnant que Corneille ait cru que sa Dircé ait pu faire quelque sensation dans son *OEdipe.*

[2] On ne connaît plus guère *la Mort de Crispe Il Costantino,* de Jean-Baptiste-Philippe Ghirardelli, et pas davantage celle du jésuite Stéphonius; mais il est clair qu'il n'y a presque rien de tragique dans cette pièce, si Constantin ne connaît pas son fils, s'il n'y a point dans son cœur de combats entre la nature et la vengeance.

taine, qu'il ne reconnoît pour son fils qu'après qu'il l'a fait mourir. Toute cette pièce est si pleine d'esprit et de beaux sentiments, qu'elle eut assez d'éclat pour obliger à écrire contre son auteur, et à la censurer sitôt qu'elle parut. Mais combien cette naissance cachée sans besoin, et contre la vérité d'une histoire connue, lui a-t-elle dérobé de choses plus belles que les brillants dont il a semé cet ouvrage! les ressentiments, le trouble, l'irrésolution et les déplaisirs de Constantin auroient été bien autres à prononcer un arrêt de mort contre son fils que contre un soldat de fortune. L'injustice de sa préoccupation auroit été bien plus sensible à Crispe de la part d'un père que de la part d'un maître; et la qualité de fils augmentant la grandeur du crime qu'on lui imposoit, eût en même temps augmenté la douleur d'en voir un père persuadé: Fauste même auroit eu plus de combats intérieurs pour entreprendre un inceste que pour se résoudre à un adultère; ses remords en auroient été plus animés, et ses désespoirs plus violents. L'auteur a renoncé à tous ces avantages pour avoir dédaigné de traiter ce sujet comme l'a traité de notre temps le père Stéphonius, jésuite, et comme nos anciens ont traité celui d'*Hippolyte;* et, pour avoir cru l'élever d'un étage plus haut selon la pensée d'Aristote, je ne sais s'il ne l'a point fait tomber au-dessous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande apparence que ce qu'a dit ce philosophe de ces divers degrés de perfection pour la tragédie avoit une entière justesse de son temps, et en la présence de ses compatriotes; je n'en veux point douter: mais aussi je ne puis m'empêcher de dire que le

goût de notre siècle n'est point celui du sien sur cette préférence d'une espèce à l'autre, ou du moins que ce qui plaisoit au dernier point à ses Athéniens ne plaît pas également à nos François; et je ne sais point d'autre moyen de trouver mes doutes supportables, et de demeurer tout ensemble dans la vénération que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la poétique.

Avant que de quitter cette matière, examinons son sentiment sur deux questions touchant ces sujets entre des personnes proches : l'une, si le poëte les peut inventer; l'autre, s'il ne peut rien changer en ce qu'il tire de l'histoire ou de la fable.

Pour la première, il est indubitable que les anciens en prenoient si peu de liberté, qu'ils arrêtoient leurs tragédies autour de peu de familles, parceque ces sortes d'actions étoient arrivées en peu de familles; ce qui fait dire à ce philosophe que la fortune leur fournissoit des sujets, et non pas l'art. Je pense l'avoir dit en l'autre discours. Il semble toutefois qu'il en accorde un plein pouvoir aux poëtes par ces paroles : *Ils doivent bien user de ce qui est reçu, ou inventer eux-mêmes.* Ces termes décideroient la question, s'ils n'étoient point si généraux ; mais, comme il a posé trois espèces de tragédie, selon les divers temps de connoître et les diverses façons d'agir, nous pouvons faire une revue sur toutes les trois, pour juger s'il n'est point à propos d'y faire quelque distinction qui resserre cette liberté. J'en dirai mon avis d'autant plus hardiment, qu'on ne pourra m'imputer de contredire Aristote, pourvu que je la laisse entière à quelqu'une des trois.

J'estime donc, en premier lieu, qu'en celles où l'on se propose de faire périr quelqu'un que l'on connoît, soit qu'on achève, soit qu'on soit empêché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit être tirée de l'histoire ou de la fable [1]. Ces entreprises contre des proches ont toujours quelque chose de si criminel et de si contraire à la nature, qu'elles ne sont pas croyables, à moins que d'être ap-

[1] C'est ici une grande question, s'il est permis d'inventer le sujet d'une tragédie. Pourquoi non? puisqu'on invente toujours les sujets de comédie. Nous avons beaucoup de tragédies de pure invention qui ont eu des succès durables à la représentation et à la lecture. Peut-être même ces sortes de pièces sont plus difficiles à faire que les autres. On n'y est pas soutenu par cet intérêt qu'inspirent les grands noms connus dans l'histoire, par le caractère des héros déja tracé dans l'esprit du spectateur; il est au fait avant qu'on ait commencé. Vous n'avez nul besoin de l'instruire; et, s'il voit que vous lui donniez une copie fidèle du portrait qu'il a déja dans la tête, il vous en tient compte. Mais, dans une tragédie où tout est inventé, il faut annoncer les lieux, les temps, et les héros; il faut intéresser pour des personnages dont votre auditoire n'a aucune connaissance. La peine est double; et, si votre ouvrage ne transporte pas l'ame, vous êtes doublement condamné. Il est vrai que le spectateur peut vous dire, si l'événement que vous me présentez était arrivé, les historiens en auraient parlé. Mais il peut en dire autant de toutes les tragédies historiques dont les événements lui sont inconnus; ce qui est ignoré, et ce qui n'a jamais été écrit, sont pour lui la même chose; il ne s'agit ici que d'intéresser:

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Il ne faut pas sans doute choquer l'histoire connue, encore moins les mœurs des peuples qu'on met sur la scène. Peignez ces mœurs, rendez votre fable vraisemblable; qu'elle soit touchante et tragique; que le style soit pur; que les vers soient beaux, et je vous réponds que vous réussirez.

puyées sur l'une ou sur l'autre; et jamais elles n'ont cette vraisemblance sans laquelle ce qu'on invente ne peut être de mise.

Je n'ose décider si absolument de la seconde espèce. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, et que, l'ayant tué, il vienne à le reconnoître pour son père ou pour son frère, et en tombe au désespoir, cela n'a rien que de vraisemblable, et par conséquent on le peut inventer; mais d'ailleurs cette circonstance de tuer son père ou son frère, sans le connoître, est si extraordinaire et si éclatante, qu'on a quelque droit de dire que l'histoire n'ose manquer à s'en souvenir, quand elle arrive entre des personnes illustres, et de refuser toute croyance à de tels événements, quand elle ne les marque point. Le théâtre ancien ne nous en fournit aucun exemple qu'*OEdipe;* et je ne me souviens point d'en avoir vu aucun autre chez nos historiens. Je sais que cet événement sent plus la fable que l'histoire, et que par conséquent il peut avoir été inventé, ou en tout, ou en partie; mais la fable et l'histoire de l'antiquité sont si mêlées ensemble, que, pour n'être pas en péril d'en faire un faux discernement, nous leur donnons une égale autorité sur nos théâtres. Il suffit que nous n'inventions pas ce qui de soi n'est point vraisemblable, et qu'étant inventé de longue main, il soit devenu si bien de la connoissance de l'auditeur, qu'il ne s'effarouche point à lè voir sur la scène. Toute la métamorphose d'Ovide est manifestement d'invention; on peut en tirer des sujets de tragédies, mais non pas inventer sur ce modèle, si ce n'est des épisodes de même trempe: la raison en est que bien

que nous ne devions rien inventer que de vraisemblable, et que ces sujets fabuleux, comme Andromède et Phaéton, ne le soient point du tout, inventer des épisodes, ce n'est pas tant inventer qu'ajouter à ce qui est déja inventé; et ces épisodes trouvent une espèce de vraisemblance dans leur rapport avec l'action principale; en sorte qu'on peut dire que, supposé que cela se soit pu faire, il s'est pu faire comme le poëte le décrit.

De tels épisodes toutefois ne seroient pas propres à un sujet historique, ou de pure invention, parce-qu'ils manqueroient de rapport avec l'action principale, et seroient moins vraisemblables qu'elle. Les apparitions de Vénus et d'Éole ont eu bonne grace dans *Andromède*[1]; mais, si j'avois fait descendre Jupiter pour réconcilier Nicomède avec son père, ou Mercure pour révéler à Auguste la conspiration de Cinna, j'aurois fait révolter tout mon auditoire, et cette merveille auroit détruit toute la croyance que le reste de l'action auroit obtenue. Ces dénouements par des dieux de machine sont fort fréquents chez les Grecs, dans des tragédies qui paroissent historiques, et qui sont vraisemblables, à cela près: aussi Aristote ne les condamne pas tout-à-fait, et se contente de leur préférer ceux qui viennent du sujet. Je ne sais ce qu'en décidoient les Athéniens, qui étoient leurs juges; mais les deux exemples que je viens de citer montrent suffisamment qu'il seroit dangereux pour

[1] Pas si bonne grace.

nous de les imiter en cette sorte de licence. On me dira que ces apparitions n'ont garde de nous plaire, parceque nous en savons manifestement la fausseté, et qu'elles choquent notre religion; ce qui n'arrivoit pas chez les Grecs: j'avoue qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'auditeur, et, à plus forte raison, à sa croyance; mais aussi doit-on m'accorder que nous avons du moins autant de foi pour l'apparition des anges et des saints, que les anciens en avoient pour celle de leur Apollon et de leur Mercure: cependant qu'auroit-on dit, si, pour démêler Héraclius d'avec Martian, après la mort de Phocas, je me fusse servi d'un ange[1]? Ce poëme est entre des chrétiens, et cette apparition y auroit eu autant de justesse que celle des dieux de l'antiquité dans ceux des Grecs; c'eût été néanmoins un secret infaillible de rendre celui-là ridicule, et il ne faut qu'avoir un peu de sens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me per-

[1] Nous avouons ingénument que nous aimerions presque autant un ange descendant du ciel, que le froid procès par écrit qui suit la mort de Phocas, et qu'on débrouille à peine par une ancienne lettre de l'impératrice Constantine, lettre qui pourrait encore produire bien des contestations.

Louis Racine, fils du grand Racine, a très bien remarqué les défauts de ce dénouement d'*Héraclius*, et de cette reconnaissance qui se fait après la catastrophe. Nous avons toujours été de son avis sur ce point; nous avons toujours pensé qu'un dénouement doit être clair, naturel, touchant; qu'il doit être, s'il se peut, la plus belle situation de la pièce. Toutes ces beautés sont réunies dans *Cinna*. Heureuses les pièces où tout parle au cœur, qui commencent naturellement, et qui finissent de même!

mette donc de dire avec Tacite : *Non omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis et artium imitanda posteris tulit.*

Je reviens aux tragédies de cette seconde espèce, où l'on ne connoît un père ou un fils qu'après l'avoir fait périr ; et, pour conclure en deux mots après cette digression, je ne condamnerai jamais personne pour en avoir inventé[1] ; mais je ne me le permettrai jamais.

Celles de la troisième espèce ne reçoivent aucune difficulté :non seulement on les peut inventer, puisque tout y est vraisemblable, et suit le train commun des affections naturelles, mais je doute même si ce ne seroit point les bannir du théâtre, que d'obliger les poëtes à en prendre les sujets dans l'histoire. Nous n'en voyons point de cette nature chez les Grecs, qui n'aient la mine d'avoir été inventés par leurs auteurs : il se peut faire que la fable leur en ait prêté quelques uns. Je n'ai pas les yeux assez pénétrants pour percer de si épaisses obscurités, et déterminer si l'Iphigénie *in Tauris* est de l'invention d'Euripide, comme son *Hélène* et son *Ion*, ou s'il l'a prise d'un autre ; mais je crois pouvoir dire qu'il est très malaisé d'en trouver dans l'histoire, soit que de tels évènements n'arrivent que très rarement, soit qu'ils n'aient pas assez d'éclat pour y mériter une place : celui de Thésée, re-

[1] Nous ne voyons pas pourquoi Corneille ne se serait pas permis une tragédie dans laquelle un père reconnaîtrait un fils après l'avoir fait périr. Il nous semble qu'un tel sujet pourrait produire un très beau cinquième acte : il inspirerait cette crainte et cette pitié qui sont l'ame du spectacle tragique.

connu par le roi d'Athènes, son père, sur le point qu'il l'alloit faire périr, est le seul dont il me souvienne. Quoi qu'il en soit, ceux qui aiment à les mettre sur la scène peuvent les inventer sans crainte de la censure : ils pourront produire par là quelque agréable suspension dans l'esprit de l'auditeur; mais il ne faut pas qu'ils se promettent de lui tirer beaucoup de larmes.

L'autre question, s'il est permis de changer quelque chose aux sujets qu'on emprunte de l'histoire ou de la fable, semble décidée en termes assez formels par Aristote, lorsqu'il dit « qu'il ne faut point changer « les sujets reçus [1], et que Clytemnestre ne doit point « être tuée par un autre qu'Oreste, ni Eriphyle par un « autre qu'Alcmæon. » Cette décision peut toutefois recevoir quelque distinction et quelque tempérament. Il est constant que les circonstances, ou si vous l'aimez mieux, les moyens de parvenir à l'action, demeurent en notre pouvoir : l'histoire souvent ne les marque pas, ou en rapporte si peu, qu'il est besoin d'y suppléer pour remplir le poëme; et même il y a quelque apparence de présumer que la mémoire de l'auditeur qui les aura lues autrefois ne s'y sera pas si fort attachée qu'il s'aperçoive assez du changement que nous y aurons fait, pour nous accuser de mensonge; ce qu'il ne manqueroit pas de faire s'il voyoit que nous changeassions l'action principale. Cette falsification seroit cause qu'il n'ajouteroit aucune foi à tout le

[1] Nous pensons qu'on pourrait changer quelque circonstance principale dans les sujets reçus, pourvu que ces circonstances changées augmentassent l'intérêt, loin de le diminuer :

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas

reste ; comme au contraire il croit aisément tout ce reste quand il le voit servir d'acheminement à l'effet qu'il sait véritable, et dont l'histoire lui a laissé une plus forte impression. L'exemple de la mort de Clytemnestre peut servir de preuve à ce que je viens d'avancer ; Sophocle et Euripide l'ont traitée tous deux, mais chacun avec un nœud et un dénouement tout-à-fait différents l'un de l'autre ; et c'est cette différence qui empêche que ce ne soit la même pièce, bien que ce soit le même sujet, dont ils ont conservé l'action principale. Il faut donc la conserver comme eux ; mais il faut examiner en même temps si elle n'est point si cruelle ou si difficile à représenter qu'elle puisse diminuer quelque chose de la croyance que l'auditeur doit à l'histoire, et qu'il veut bien donner à la fable en se mettant à la place de ceux qui l'ont prise pour une vérité. Lorsque cet inconvénient est à craindre, il est bon de cacher l'événement à la vue, et de le faire savoir par un récit qui frappe moins que le spectacle, et nous impose plus aisément.

C'est par cette raison qu'Horace ne veut pas que Médée tue ses enfants, ni qu'Atrée fasse rôtir ceux de Thyeste à la vue du peuple. L'horreur de ces actions engendre une répugnance à les croire, aussi bien que la métamorphose de Progné en oiseau, et de Cadmus en serpent, dont la représentation, presque impossible, excite la même incrédulité quand on la hasarde aux yeux du spectateur :

> Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi [1].

[1] Médée ne doit point tuer ses enfants devant des mères qui s'en-

Je passe plus outre : et pour exténuer ou retrancher cette horreur dangereuse d'une action historique, je voudrois la faire arriver sans la participation du premier acteur, pour qui nous devons toujours ménager la faveur de l'auditoire. Après que Cléopâtre eut tué Séleucus, elle présenta du poison à son autre fils Antiochus, à son retour de la chasse ; et ce prince, soupçonnant ce qui en étoit, la contraignit de le prendre, et la força à s'empoisonner. Si j'eusse fait voir cette action sans y rien changer, c'eût été punir un parricide par un autre parricide ; on eût pris aversion pour Antiochus, et il a été bien plus doux de faire qu'elle-même, voyant que sa haine et sa noire perfidie alloient être découvertes, s'empoisonne dans son désespoir, à dessein d'envelopper ces deux amants dans sa perte, en leur ôtant tout sujet de défiance. Cela fait deux effets. La punition de cette impitoyable mère laisse un plus fort exemple, puisqu'elle devient un effet de la justice du ciel, et non pas de la vengeance des hommes ; d'autre côté, Antiochus ne perd

fuiraient d'horreur ; un tel spectacle révolterait des cannibales et des inquisiteurs même. Cadmus ne peut guère être changé en serpent qu'à l'Opéra. Nous aurions souhaité qu'Horace eût dit *aversor*, *et odi*, au lieu de *incredulus odi* ; car le sujet de ces pièces étant connu et reçu de tout le monde, la fable passant pour une vérité, le spectateur n'est point *incredulus* : mais il est révolté, il recule, il fuit à l'aspect de deux figures d'enfants qu'on met à la broche. A l'égard de la métamorphose de Cadmus en serpent, et de Progné en hirondelle, c'étaient encore des fables qui tenaient lieu d'histoire ; mais l'exécution de ces prodiges serait d'une telle difficulté, et l'exécution même la plus heureuse serait si puérile et si ridicule, qu'elle ne pourrait amuser que des enfants et de vieilles imbéciles.

rien de la compassion et de l'amitié qu'on avoit pour lui, qui redoublent plutôt qu'elles ne diminuent; et enfin l'action historique s'y trouve conservée malgré ce changement, puisque Cléopâtre périt par le même poison qu'elle présente à Antiochus.

Phocas étoit un tyran, et sa mort n'étoit pas un crime; cependant il a été sans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupère que par celle d'Héraclius. C'est un soin que nous devons prendre de préserver nos héros du crime tant qu'il se peut, et les exempter même de tremper leurs mains dans le sang, si ce n'est en un juste combat. J'ai beaucoup osé dans Nicomède: Prusias son père l'avoit voulu faire assassiner dans son armée; sur l'avis qu'il en eut par les assassins mêmes, il entra dans son royaume, s'en empara, et réduisit ce malheureux père à se cacher dans une caverne, où il le fit assassiner lui-même. Je n'ai pas poussé l'histoire jusque-là; et, après l'avoir peint trop vertueux pour l'engager dans un parricide, j'ai cru que je pouvois me contenter de le rendre maître de la vie de ceux qui le persécutoient, sans le faire passer plus avant.

Je ne saurois dissimuler une délicatesse que j'ai sur la mort de Clytemnestre, qu'Aristote nous propose pour exemple des actions qui ne doivent point être changées: je veux bien avec lui qu'elle ne meure que de la main de son fils Oreste; mais je ne puis souffrir chez Sophocle que ce fils la poignarde de dessein formé pendant qu'elle est à genoux devant lui, et le conjure de lui laisser la vie. Je ne puis même pardonner à Électre, qui passe pour une vertueuse oppri-

mée dans le reste de la pièce, l'inhumanité dont elle encourage son frère à ce parricide. C'est un fils qui venge son père, mais c'est sur sa mère qu'il le venge. Séleucus et Antiochus avoient droit d'en faire autant dans *Rodogune*, mais je n'ai osé leur en donner la moindre pensée : aussi notre maxime de faire aimer nos principaux acteurs n'étoit pas de l'usage des anciens ; et ces républicains avoient une si forte haine des rois, qu'ils voyoient avec plaisir des crimes dans les plus innocents de leur race. Pour rectifier ce sujet à notre mode, il faudroit qu'Oreste n'eût dessein que contre Égisthe ; qu'un reste de tendresse respectueuse pour sa mère lui en fît remettre la punition aux dieux ; que cette reine s'opiniâtrât à la protection de son adultère, et qu'elle se mît entre son fils et lui si malheureusement qu'elle reçût le coup que ce prince voudroit porter à cet assassin de son père : ainsi elle mourroit de la main de son fils, comme le veut Aristote, sans que la barbarie d'Oreste nous fît horreur, comme dans Sophocle, ni que son action méritât des furies vengeresses pour le tourmenter, puisqu'il demeureroit innocent.

Le même Aristote nous autorise à en user de cette manière, lorsqu'il nous apprend que « le poëte n'est « pas obligé de traiter les choses comme elles se sont « passées, mais comme elles ont pu ou dû se passer, « selon le vraisemblable ou le nécessaire [1]. » Il répete

[1] Tout ce que dit ici Corneille, sur l'art de traiter des sujets terribles sans les rendre trop atroces, est digne du père et du législateur du théâtre ; et ce qu'il propose sur la manière de sauver l'horreur du parricide d'Oreste et d'Électre est si judicieux, que

souvent ces derniers mots, et ne les explique jamais: je tâcherai d'y suppléer le moins mal qu'il me sera possible, et j'espère qu'on me pardonnera si je m'abuse.

Je dis donc premièrement que cette liberté qu'il nous laisse d'embellir les actions historiques par des inventions vraisemblables n'emporte aucune défense de nous écarter du vraisemblable dans le besoin. C'est un privilége qu'il nous donne, et non pas une servitude qu'il nous impose: cela est clair par ses paroles mêmes. Si nous pouvons traiter les choses selon le vraisemblable ou selon le nécessaire, nous pouvons quitter le vraisemblable pour suivre le nécessaire; et cette alternative met en notre choix de nous servir de celui des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du poëte se trouve encore en termes plus formels dans le vingt-cinquième chapitre, qui contient les excuses ou plutôt les justifications dont il peut se servir contre la censure: « Il faut, dit-il,

les poëtes qui, depuis lui, ont manié ce sujet, si cher à l'antiquité, se sont absolument conformés aux conseils qu'il donne.

A l'égard du conseil d'Aristote, de représenter les évènements *selon le vraisemblable ou le nécessaire*, voici comment nous entendons ces paroles:

Choisissez la manière la plus vraisemblable, pourvu qu'elle soit tragique, et non révoltante; et, si vous ne pouvez concilier ces deux choses, choisissez la manière dont la catastrophe doit arriver nécessairement par tout ce qui aura été annoncé dans les premiers actes.

Par exemple, vous mettez sur le théâtre le malheur d'OEdipe: il faut que ce malheur arrive; voilà le nécessaire. Un vieillard lui apprend qu'il est incestueux et parricide, et lui en donne de funestes preuves; voilà le vraisemblable.

« qu'il suive un de ces trois moyens de traiter les cho-
« ses, et qu'il les représente ou comme elles ont été
« ou comme on dit qu'elles ont été, ou comme elles
« ont dû être : » par où il lui donne le choix, ou de la vérité historique, ou de l'opinion commune sur quoi la fable est fondée, ou de la vraisemblance. Il ajoute ensuite : « Si on le reprend de ce qu'il n'a pas écrit
« les choses dans la vérité, qu'il réponde qu'il les a
« écrites comme elles ont dû être : si on lui impute de
« n'avoir fait ni l'un ni l'autre, qu'il se défende sur ce
« qu'en publie l'opinion commune, comme en ce
« qu'on raconte des dieux, dont la plus grande partie
« n'a rien de véritable. » Et un peu plus bas : « Quel-
« quefois ce n'est pas le meilleur qu'elles se soient
« passées de la manière qu'il les décrit; néanmoins
« elles se sont passées effectivement de cette ma-
« nière, » et par conséquent il est hors de faute. Ce dernier passage montre que nous ne sommes point obligés de nous écarter de la vérité pour donner une meilleure forme aux actions de la tragédie par les ornements de la vraisemblance, et le montre d'autant plus fortement, qu'il demeure pour constant, par le second de ces trois passages, que l'opinion commune suffit pour nous justifier quand nous n'avons pas pour nous la vérité, et que nous pourrions faire quelque chose de mieux que ce que nous faisons si nous recherchions les beautés de cette vraisemblance. Nous courons par là quelques risques d'un plus foible succès; mais nous ne péchons que contre le soin que nous devons avoir de notre gloire, et non pas contre les régles du théâtre.

Je fais une seconde remarque sur ces termes de *vraisemblable* et de *nécessaire*, dont l'ordre se trouve quelquefois renversé chez ce philosophe, qui tantôt dit, *selon le nécessaire ou le vraisemblable*, et tantôt *selon le vraisemblable ou le nécessaire*. D'où je tire une conséquence qu'il y a des occasions où il faut préférer le vraisemblable au nécessaire, et d'autres où il faut préférer le nécessaire au vraisemblable. La raison en est que ce qu'on emploie le dernier dans les propositions alternatives y est placé comme pis-aller, dont il faut se contenter quand on ne peut arriver à l'autre, et qu'on doit faire effort pour le premier avant que de se réduire au second, où l'on n'a droit de recourir qu'au défaut de ce premier.

Pour éclaircir cette préférence mutuelle du vraisemblable au nécessaire, et du nécessaire au vraisemblable, il faut distinguer deux choses dans les actions qui composent la tragédie. La première consiste en ces actions mêmes, accompagnées des inséparables circonstances du temps et du lieu; et l'autre en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les fait naître l'une de l'autre. En la première le vraisemblable est à préférer au nécessaire, et le nécessaire au vraisemblable dans la seconde.

Il faut placer les actions où il est plus facile et mieux séant qu'elles arrivent, et les faire arriver dans un loisir raisonnable, sans les presser extraordinairement, si la nécessité de les renfermer dans un lieu et dans un jour ne nous y oblige. J'ai déja fait voir en l'autre discours que, pour conserver l'unité de lieu, nous faisons parler souvent des personnes

dans une place publique, qui vraisemblablement s'entretiendroient dans une chambre; et je m'assure que si on racontoit dans un roman ce que je fais arriver dans *le Cid*, dans *Polyeucte*, dans *Pompée*, ou dans *le Menteur*, on lui donneroit un peu plus d'un jour pour l'étendue de sa durée. L'obéissance que nous devons aux régles de l'unité de jour et de lieu nous dispense alors du vraisemblable, bien qu'elle ne nous permette pas l'impossible; mais nous ne tombons pas toujours dans cette nécessité; et *la Suivante, Cinna, Théodore*, et *Nicomède*, n'ont point eu besoin de s'écarter de la vraisemblance à l'égard du temps, comme ces autres poëmes.

Cette réduction de la tragédie au roman est la pierre de touche pour démêler les actions nécessaires d'avec les vraisemblables. Nous sommes gênés au théâtre par le lieu, par le temps, et par les incommodités de la représentation, qui nous empêchent d'exposer à la vue beaucoup de personnages tout à-la-fois, de peur que les uns ne demeurent sans action, ou ne troublent celle des autres. Le roman n'a aucune de ces contraintes: il donne aux actions qu'il décrit tout le loisir qu'il leur faut pour arriver; il place ceux qu'il fait parler, agir ou rêver dans une chambre, dans une forêt, en place publique, selon qu'il est plus à propos pour leur action particulière; il a pour cela tout un palais, toute une ville, tout un royaume, toute la terre, où les promener; et s'il fait arriver ou raconter quelque chose en présence de trente personnes, il en peut décrire les divers sentiments l'un après l'autre. C'est pourquoi il n'a jamais aucune liberté de se dé-

partir de la vraisemblance, parcequ'il n'a jamais aucune raison ni excuse légitime pour s'en écarter.

Comme le théâtre ne nous laisse pas tant de facilité de réduire tout dans le vraisemblable, parcequ'il ne nous fait rien savoir que par des gens qu'il expose à la vue de l'auditeur en peu de temps, il nous en dispense aussi plus aisément. On peut soutenir que ce n'est pas tant nous en dispenser, que nous permettre une vraisemblance plus large; mais puisqu'Aristote nous autorise à y traiter les choses selon le nécessaire, j'aime mieux dire que tout ce qui s'y passe d'une autre façon qu'il ne se passeroit dans un roman n'a point de vraisemblance, à le bien prendre, et se doit ranger entre les actions nécessaires.

L'*Horace* en peut fournir quelques exemples: l'unité de lieu y est exacte, tout s'y passe dans une salle. Mais si on en faisoit un roman avec les mêmes particularités de scène en scène que j'y ai employées, feroit-on tout passer dans cette salle? A la fin du premier acte, Curiace et Camille sa maîtresse vont rejoindre le reste de la famille, qui doit être dans un autre appartement; entre les deux actes, ils y reçoivent la nouvelle de l'élection des trois Horaces: à l'ouverture du second, Curiace paroît dans cette même salle pour l'en congratuler: dans le roman, il auroit fait cette congratulation au même lieu où l'on en reçoit la nouvelle en présence de toute la famille, et il n'est point vraisemblable qu'ils s'écartent eux deux pour cette conjouissance; mais il est nécessaire pour le théâtre: et, à moins que cela, les sentiments des trois Horaces, de leur père, de leur sœur, de Cu-

riace, et de Sabine, se fussent présentés à faire paroître tous à-la-fois. Le roman, qui ne fait rien voir, en fût venu aisément à bout: mais sur la scène il a fallu les séparer, pour y mettre quelque ordre, et les prendre l'un après l'autre, en commençant par ces deux-ci que j'ai été forcé de ramener dans cette salle sans vraisemblance. Cela passé, le reste de l'acte est tout-à-fait vraisemblable, et n'a rien qu'on fût obligé de faire arriver d'une autre manière dans le roman. A la fin de cet acte, Sabine et Camille, outrées de déplaisir, se retirent de cette salle avec un emportement de douleur, qui vraisemblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre, où le roman les feroit demeurer et y recevoir la nouvelle du combat. Cependant, par la nécessité de les faire voir aux spectateurs, Sabine quitte sa chambre au commencement du troisième acte, et revient entretenir ses douloureuses inquiétudes dans cette salle, où Camille la vient trouver. Cela fait, le reste de cet acte est vraisemblable comme en l'autre; et, si vous voulez examiner avec cette rigueur les premières scènes des deux derniers, vous trouverez peut-être la même chose, et que le roman placeroit ses personnages ailleurs qu'en cette salle, s'ils en étoient une fois sortis, comme ils en sortent à la fin de chaque acte.

Ces exemples peuvent suffire pour expliquer comme on peut traiter une action selon le nécessaire, quand on ne la peut traiter selon le vraisemblable, qu'on doit toujours préférer au nécessaire lorsqu'on ne regarde que les actions en elles-mêmes.

Il n'en va pas ainsi de leur liaison qui les fait naître

l'une de l'autre : le nécessaire y est à préférer au vraisemblable; non que cette liaison ne doive toujours être vraisemblable, mais parcequ'elle est beaucoup meilleure quand elle est vraisemblable et nécessaire tout ensemble. La raison en est aisée à concevoir. Lorsqu'elle n'est que vraisemblable sans être nécessaire, le poëme s'en peut passer, et elle n'y est pas de grande importance; mais quand elle est vraisemblable et nécessaire, elle devient une partie essentielle du poëme, qui ne peut subsister sans elle. Vous trouverez dans *Cinna* des exemples de ces deux sortes de liaisons; j'appelle ainsi la manière dont une action est produite par l'autre. Sa conspiration contre Auguste est causée nécessairement par l'amour qu'il a pour Émilie, parcequ'il la veut épouser, et qu'elle ne veut se donner à lui qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une est vraie, l'autre est vraisemblable, et leur liaison est nécessaire. La bonté d'Auguste donne des remords et de l'irrésolution à Cinna : ces remords et cette irrésolution ne sont causés que vraisemblablement par cette bonté et n'ont qu'une liaison vraisemblable avec elle, parceque Cinna pouvoit demeurer dans la fermeté et arriver à son but, qui est d'épouser Émilie. Il la consulte dans cette irrésolution : cette consultation n'est que vraisemblable, mais elle est un effet nécessaire de son amour, parceque s'il eût rompu la conjuration sans son aveu il ne fût jamais arrivé à ce but qu'il s'étoit proposé; et par conséquent voilà une liaison nécessaire entre deux actions vraisemblables, ou, si vous l'aimez mieux, une production

nécessaire d'une action vraisemblable par une autre pareillement vraisemblable.

Avant que d'en venir aux définitions et divisions du vraisemblable et du nécessaire, je fais encore une réflexion sur les actions qui composent la tragédie, et trouve que nous pouvons y en faire entrer de trois sortes, selon que nous le jugeons à propos : les unes suivent l'histoire, les autres ajoutent à l'histoire, les troisièmes falsifient l'histoire. Les premières sont vraies, les secondes quelquefois vraisemblables et quelquefois nécessaires, et les dernières doivent toujours être nécessaires.

Lorsqu'elles sont vraies il ne faut point se mettre en peine de la vraisemblance, elles n'ont pas besoin de son secours. « Tout ce qui s'est fait manifestement « s'est pu faire, dit Aristote, parceque, s'il ne s'étoit « pu faire, il ne se seroit pas fait. » Ce que nous ajoutons à l'histoire, comme il n'est pas appuyé de son autorité, n'a pas cette prérogative. « Nous avons une « pente naturelle, ajoute ce philosophe, à croire que « ce qui ne s'est point fait n'a pu encore se faire ;» et c'est pourquoi ce que nous inventons a besoin de la vraisemblance la plus exacte qu'il est possible pour le rendre croyable.

A bien peser ces deux passages, je crois ne m'éloigner point de sa pensée quand j'ose dire, pour définir le vraisemblable, que c'est « une chose manifeste« ment possible dans la bienséance, et qui n'est ni ma« nifestement vraie ni manifestement fausse. » On en peut faire deux divisions, l'une en vraisemblable gé-

néral et particulier, l'autre en ordinaire et extraordinaire.

Le vraisemblable général est ce que peut faire et qu'il est à propos que fasse un roi, un général d'armée, un amant, un ambitieux, etc. Le particulier est ce qu'ont pu ou dû faire Alexandre, César, Alcibiade, de compatible avec ce que l'histoire nous apprend de leurs actions. Ainsi tout ce qui choque l'histoire sort de cette vraisemblance, parcequ'il est manifestement faux; et il n'est pas vraisemblable que César, après la bataille de Pharsale, se soit remis en bonne intelligence avec Pompée, ou Auguste avec Antoine après celle d'Actium, bien qu'à parler en termes généraux il soit vraisemblable que, dans une guerre civile, après une grande bataille, les chefs des partis contraires se réconcilient, principalement lorsqu'ils sont généreux l'un et l'autre.

Cette fausseté manifeste, qui détruit la vraisemblance, se peut rencontrer même dans les pièces qui sont toutes d'invention: on n'y peut falsifier l'histoire, puisqu'elle n'y a aucune part; mais il y a des circonstances des temps et des lieux qui peuvent convaincre un auteur de fausseté quand il prend mal ses mesures. Si j'introduisois un roi de France ou d'Espagne sous un nom imaginaire, et que je choisisse pour le temps de mon action un siècle dont l'histoire eût marqué les véritables rois de ces deux royaumes, la fausseté seroit toute visible; et c'en seroit une encore plus palpable si je plaçois Rome à deux lieues de Paris, afin qu'on pût y aller et revenir en un même jour. Il y a des choses sur qui le poëte n'a jamais au-

cun droit : il peut prendre quelque licence sur l'histoire, en tant qu'elle regarde les actions des particuliers, comme celle de César ou d'Auguste, et leur attribuer des actions qu'ils n'ont point faites, ou les faire arriver d'une autre manière qu'ils ne les ont faites; mais il ne peut pas renverser la chronologie pour faire vivre Alexandre du temps de César, et moins encore changer la situation des lieux, ou les noms des royaumes, des provinces, des villes, des montagnes, et des fleuves remarquables. La raison est que ces provinces, ces montagnes, ces rivières, sont des choses permanentes. Ce que nous savons de leur situation étoit dès le commencement du monde; nous devons présumer qu'il n'y a point eu de changement, à moins que l'histoire ne le marque; et la géographie nous en apprend tous les noms anciens et modernes. Ainsi un homme seroit ridicule d'imaginer que, du temps d'Abraham, Paris fût au pied des Alpes, ou que la Seine traversât l'Espagne, et de mêler de pareilles grotesques dans une pièce d'invention. Mais l'histoire est des choses qui passent, et qui, succédant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échappe beaucoup à la connoissance de ceux qui l'écrivent : aussi n'en peut-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'est passé dans les lieux dont elle parle, ni tout ce qu'ont fait ceux dont elle décrit la vie. Je n'en excepte pas même les *Commentaires de César*, qui écrivoit sa propre histoire, et devoit la savoir tout entière. Nous savons quels pays arrosoient le Rhône et la Seine avant qu'il vînt dans les Gaules; mais nous ne savons que fort peu de

chose, et peut-être rien du tout, de ce qui s'y est passé avant sa venue. Ainsi nous pouvons bien y placer des actions que nous feignons arrivées avant ce temps-là, mais non pas, sous ce prétexte de fiction poétique et d'éloignement des temps, y changer la distance naturelle d'un lieu à l'autre. C'est de cette façon que Barclay en a usé dans son *Argénis*, où il ne nomme aucune ville ni fleuve de Sicile ni de nos provinces que par des noms véritables, bien que ceux de toutes les personnes qu'il y met sur le tapis soient entièrement de son invention aussi bien que leurs actions.

Aristote semble plus indulgent sur cet article, puisqu'il « trouve le poëte excusable quand il pèche contre « un autre art que le sien, comme contre la médecine « ou contre l'astrologie. » A quoi je réponds « qu'il ne « l'excuse que sous cette condition qu'il arrive par là « au but de son art, auquel il n'auroit pu arriver au- « trement : encore avoue-t-il qu'il pèche en ce cas, et « qu'il est meilleur de ne point pécher du tout. » Pour moi, s'il faut recevoir cette excuse, je ferois distinction entre les arts qu'il peut ignorer sans honte, parcequ'il lui arrive rarement des occasions d'en parler sur son théâtre, tels que sont la médecine et l'astrologie que je viens de nommer, et les arts sans la connoissance desquels, ou en tout ou en partie, il ne sauroit établir de justesse dans aucune pièce, tels que sont la géographie et la chronologie. Comme il ne sauroit représenter aucune action sans la placer en quelque lieu et en quelque temps, il est inexcusable s'il fait paroître de l'ignorance dans le choix de ce lieu et de ce temps où il la place.

Je viens à l'autre division du vraisemblable en ordinaire et extraordinaire : l'ordinaire est une action qui arrive plus souvent, ou du moins aussi souvent que sa contraire ; l'extraordinaire est une action qui arrive, à la vérité, moins souvent que sa contraire, mais qui ne laisse pas d'avoir sa possibilité assez aisée pour n'aller point jusqu'au miracle, ni jusqu'à ces événements singuliers qui servent de matière aux tragédies sanglantes par l'appui qu'ils ont de l'histoire ou de l'opinion commune, et qui ne se peuvent tirer en exemple que pour les épisodes de la pièce dont ils font le corps, parcequ'ils ne sont pas croyables à moins que d'avoir cet appui. Aristote donne deux idées ou exemples généraux de ce vraisemblable extraordinaire : l'un d'un homme subtil et adroit qui se trouve trompé par un moins subtil que lui ; l'autre d'un foible qui se bat contre un plus fort que lui et en demeure victorieux, ce qui sur-tout ne manque jamais à être bien reçu quand la cause du plus simple ou du plus foible est la plus équitable. Il semble alors que la justice du ciel ait présidé au succès, qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant plus facile qu'il répond aux souhaits de l'auditoire qui s'intéresse toujours pour ceux dont le procédé est le meilleur. Ainsi la victoire du Cid contre le comte se trouveroit dans la vraisemblance extraordinaire quand elle ne seroit pas vraie. « Il est vraisemblable, dit notre docteur, « que beaucoup de choses arrivent contre le vraisem-« blable ; » et, puisqu'il avoue par là que ces effets extraordinaires arrivent contre la vraisemblance, j'aimerois mieux les nommer simplement croyables, et

les ranger sous le nécessaire, attendu qu'on ne s'en doit jamais servir sans nécessité.

On peut m'objecter que le même philosophe dit « qu'au regard de la poésie on doit préférer l'impos-« sible croyable au possible incroyable [1], » et conclure de là que j'ai peu de raison d'exiger du vraisemblable par la définition que j'en ai faite, qu'il soit manifestement possible pour être croyable, puisque, selon Aristote, il y a des choses impossibles qui sont croyables.

Pour résoudre cette difficulté et trouver de quelle nature est cet impossible croyable dont il ne donne aucun exemple, je réponds qu'il y a des choses impossibles en elles-mêmes qui paroissent aisément possibles, et par conséquent croyables quand on les envisage d'une autre manière. Telles sont toutes celles où nous falsifions l'histoire. Il est impossible qu'elles se soient passées comme nous les représentons, puisqu'elles se sont passées autrement, et qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu même de rien changer au passé; mais elles

[1] Il nous semble que Corneille aurait pu s'épargner toutes les peines qu'il prend pour concilier Aristote avec lui-même. Nous n'entendons point ce que c'est que *l'impossible croyable*, et *le possible incroyable*. On a beau donner la torture à son esprit, l'impossible ne sera jamais croyable; l'impossible, selon la force du mot, est ce qui ne peut jamais arriver. C'est abuser de son esprit que d'établir de telles propositions; c'est en abuser encore de vouloir les expliquer; c'est vouloir plaisanter de dire que, quand une chose est faite, il est impossible qu'elle ne soit pas faite, et qu'on n'y peut rien changer. Ces questions sont de la nature de celles qu'on agitait dans les écoles : Si Dieu pouvait se changer en citrouille, et si, en montant à une échelle, il pouvait se casser le cou.

paroissent manifestement possibles quand elles sont dans la vraisemblance générale, pourvu qu'on les regarde détachées de l'histoire et qu'on veuille oublier pour quelque temps ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui se passe dans *Nicomède* est impossible, puisque l'histoire porte qu'il fit mourir son père sans le voir, et que ses frères du second lit étoient en otage à Rome lorsqu'il s'empara du royaume. Tout ce qui arrive dans *Héraclius* ne l'est pas moins, puisqu'il n'étoit pas fils de Maurice, et que, bien loin de passer pour celui de Phocas et être nourri comme tel chez ce tyran, il vint fondre sur lui à force ouverte des bords de l'Afrique, dont il étoit gouverneur, et ne le vit peut-être jamais. On ne prend point néanmoins pour incroyables les incidents de ces deux tragédies; et ceux qui savent le désaveu qu'en fait l'histoire la mettent aisément à quartier pour se plaire à leur représentation, parcequ'ils sont dans la vraisemblance générale, bien qu'ils manquent de la particulière.

Tout ce que la fable nous dit de ses dieux et de ses métamorphoses est encore impossible, et ne laisse pas d'être croyable par l'opinion commune et par cette vieille traditive qui nous a accoutumés à en ouïr parler. Nous avons droit d'inventer même sur ce modéle et de joindre des incidents également impossibles à ceux que ces anciennes erreurs nous prêtent. L'auditeur n'est point trompé dans son attente quand le titre du poëme le prépare à n'y rien voir que d'impossible en effet: il y trouve tout croyable; et cette première supposition faite qu'il est des dieux et qu'ils prennent

intérêt et font commerce avec les hommes, à quoi il vient tout résolu, il n'a aucune difficulté à se persuader du reste.

Après avoir tâché d'éclaircir ce que c'est que le vraisemblable, il est temps que je hasarde une définition du nécessaire dont Aristote parle tant, et qui seul nous peut autoriser à changer l'histoire et à nous écarter de la vraisemblance. Je dis donc que le nécessaire, en ce qui regarde la poésie, n'est autre chose que *le besoin du poëte pour arriver à son but ou pour y faire arriver ses acteurs*. Cette définition a son fondement sur les diverses acceptions du mot grec ἀναγκαῖον, qui ne signifie pas toujours ce qui est absolument nécessaire, mais aussi quelquefois ce qui est seulement utile à parvenir à quelque chose.

Le but des acteurs est divers, selon les divers desseins que la variété des sujets leur donne. Un amant a celui de posséder sa maîtresse; un ambitieux, de s'emparer d'une couronne; un homme offensé, de se venger, et ainsi des autres: les choses qu'ils ont besoin de faire pour y arriver constituent ce nécessaire, qu'il faut préférer au vraisemblable, ou, pour parler plus juste, qu'il faut ajouter au vraisemblable dans la liaison des actions, et leur dépendance l'une de l'autre. Je pense m'être déja assez expliqué là-dessus; je n'en dirai pas davantage.

Le but du poëte est de plaire selon les régles de son art: pour plaire, il a besoin quelquefois de rehausser l'éclat des belles actions et d'exténuer l'horreur des funestes; ce sont des nécessités d'embellissement où il peut bien choquer la vraisemblance particulière

par quelque altération de l'histoire, mais non pas se dispenser de la générale, que rarement, et pour des choses qui soient de la dernière beauté, et si brillantes, qu'elles éblouissent : sur-tout il ne doit jamais les pousser au-delà de la vraisemblance extraordinaire, parceque ces ornements qu'il ajoute de son invention ne sont pas d'une nécessité absolue, et qu'il fait mieux de s'en passer tout-à-fait que d'en parer son poëme contre toute sorte de vraisemblance. Pour plaire selon les régles de son art, il a besoin de renfermer son action dans l'unité de jour et de lieu; et, comme cela est d'une nécessité absolue et indispensable, il lui est beaucoup plus permis sur ces deux articles que sur celui des embellissements.

Il est si malaisé qu'il se rencontre dans l'histoire ni dans l'imagination des hommes quantité de ces événements illustres et dignes de la tragédie, dont les délibérations et leurs effets puissent arriver en un même lieu et en un même jour, sans faire un peu de violence à l'ordre commun des choses, que je ne puis croire cette sorte de violence tout-à-fait condamnable, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à l'impossible : il est de beaux sujets où on ne la peut éviter; et un auteur scrupuleux se priveroit d'une belle occasion de gloire, et le public de beaucoup de satisfaction, s'il n'osoit s'enhardir à les mettre sur le théâtre, de peur de se voir forcé à les faire aller plus vite que la vraisemblance ne le permet. Je lui donnerois, en ce cas, un conseil que peut-être il trouveroit salutaire, c'est de ne marquer aucun temps préfix dans son poëme, ni aucun lieu déterminé où il pose ses acteurs. L'ima-

gination de l'auditeur auroit plus de liberté de se laisser aller au courant de l'action, si elle n'étoit point fixée par ces marques; et il pourroit ne s'apercevoir pas de cette précipitation, si elles ne l'en faisoient souvenir, et n'y appliquoient son esprit malgré lui. Je me suis toujours repenti d'avoir fait dire au roi, dans *le Cid*, qu'il vouloit que Rodrigue se délassât une heure ou deux après la défaite des Maures avant que de combattre don Sanche: je l'avois fait pour montrer que la pièce étoit dans les vingt-quatre heures; et cela n'a servi qu'à avertir les spectateurs de la contrainte avec laquelle je l'y ai réduite. Si j'avois fait résoudre ce combat sans en désigner l'heure, peut-être n'y auroit-on pas pris garde.

Je ne pense pas que, dans la comédie, le poëte ait cette liberté de presser son action, par la nécessité de la réduire dans l'unité de jour. Aristote veut que toutes les actions qu'il y fait entrer soient vraisemblables, et n'ajoute point ce mot, *ou nécessaires*, comme pour la tragédie. Aussi la différence est assez grande entre les actions de l'une et celles de l'autre: celles de la comédie partent de personnes communes, et ne consistent qu'en intrigues d'amour et en fourberies, qui se développent si aisément en un jour, qu'assez souvent, chez Plaute et chez Térence, le temps de leur durée excède à peine celui de leur représentation: mais, dans la tragédie, les affaires publiques sont mêlées d'ordinaire avec les intérêts particuliers des personnes illustres qu'on y fait paroître; il y entre des batailles, des prises de villes, de grands périls, des révolutions d'états; et tout cela va malaisément avec la prompti-

tude que la régle nous oblige de donner à ce qui se passe sur la scène.

Si vous me demandez jusqu'où peut s'étendre cette liberté qu'a le poëte d'aller contre la vérité et contre la vraisemblance par la considération du besoin qu'il en a, j'aurai de la peine à vous faire une réponse précise. J'ai fait voir qu'il y a des choses sur qui nous n'avons aucun droit; et, pour celles où ce privilége peut avoir lieu, il doit être plus ou moins resserré, selon que les sujets sont plus ou moins connus[1]. Il m'étoit beaucoup moins permis dans *Horace* et dans *Pompée*, dont les histoires ne sont ignorées de personne, que dans *Rodogune* et dans *Nicomède*, dont peu de gens savoient les noms avant que je les eusse mis sur le théâtre. La seule mesure qu'on y peut prendre, c'est que tout ce qu'on y ajoute à l'histoire, et tous les changements qu'on y apporte, ne soient jamais plus incroyables que ce qu'on en conserve dans le même poëme. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers d'Horace touchant les fictions d'ornement:

> Ficta voluptatis causâ sint proxima veris;

et non pas en porter la signification jusqu'à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'histoire ou dans la fable, hors du sujet qu'on traite. Le même Horace décide la question, autant qu'on la peut dé-

[1] Voilà tout le précis de cette dissertation : ne changez rien d'important dans la mort de Pompée, parcequ'elle est connue de tout le monde; changez, imaginez tout ce qu'il vous plaira dans l'histoire de Pertharite et de don Sanche d'Aragon, parceque ces gens-là ne sont connus de personne.

cider, par cet autre vers avec lequel je finis ce discours :

Dabiturque licentia sumpta pudenter.

Servons-nous-en donc avec retenue, mais sans scrupule ; et, s'il se peut, ne nous en servons point du tout : il vaut mieux n'avoir point besoin de grace que d'en recevoir.

TROISIÈME DISCOURS.

DES TROIS UNITÉS, D'ACTION, DE JOUR, ET DE LIEU.

Les deux discours précédents et l'examen de mes pièces de théatre m'ont fourni tant d'occasions d'expliquer ma pensée sur ces matières, qu'il m'en resteroit peu de chose à dire, si je me défendois absolument de répéter.

Je tiens donc, et je l'ai déja dit, que l'unité d'action consiste, dans la comédie, en l'unité d'intrigue [1], ou

[1] Nous pensons que Corneille entend ici par unité d'action et d'intrigue une action principale, à laquelle les intérêts divers et les intrigues particulières sont subordonnés, un tout composé de plusieurs parties qui toutes tendent au même but; c'est un bel édifice dont l'œil embrasse toute la structure, et dont il voit avec plaisir les différents corps.

Il condamne avec une noble candeur la duplicité d'action dans ses *Horaces*, et la mort inattendue de Camille, qui forme une pièce nouvelle. Il pouvait ne pas citer *Théodore*: ce n'est pas la double action, la double intrigue qui rend *Théodore* une mauvaise tragédie; c'est le vice du sujet, c'est le vice de la diction et des sentiments, c'est le ridicule de la prostitution.

Il y a manifestement deux intrigues dans l'*Andromaque* de Racine: celle d'Hermione aimée d'Oreste et dédaignée de Pyrrhus; celle d'Andromaque qui voudrait sauver son fils et être fidèle aux mânes d'Hector. Mais ces deux intérêts, ces deux plans sont si

d'obstacle aux desseins des principaux acteurs, et en l'unité de péril dans la tragédie, soit que son héros y succombe, soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une, et plusieurs intrigues ou obstacles dans l'autre, pourvu que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre; car alors la sortie du premier péril ne rend point l'action complète, puisqu'elle en attire un second; et l'éclaircissement d'une intrigue ne met point les acteurs en repos, puisqu'il les embarrasse dans une nouvelle. Ma mémoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls attachés l'un à l'autre qui ne détruit point l'unité d'action; mais j'en ai marqué la duplicité indépendante pour un défaut dans *Horace* et dans *Théodore*, dont il n'est point besoin que le premier tue sa sœur au sortir de sa vic-

heureusement rejoints ensemble, que si la pièce n'était pas un peu affaiblie par quelques scènes de coquetterie et d'amour, plus dignes de Térence que de Sophocle, elle serait la première tragédie du théâtre français.

Nous avons déja dit que, dans *la Mort de Pompée*, il y a trois à quatre actions, trois à quatre espèces d'intrigues mal réunies; mais ce défaut est peu de chose en comparaison des autres qui rendent cette tragédie trop irrégulière. Le célèbre *Caton* d'Addison pèche par la multiplicité des actions et des intrigues, mais encore plus par l'insipidité des froids amours et d'une conspiration en masque: sans cela Addison aurait pu, par l'éloquence de son style noble et sage, réformer le théâtre anglais.

Corneille a raison de dire qu'il ne doit y avoir qu'une action complète. Nous doutons qu'on ne puisse y parvenir que par plusieurs autres actions imparfaites. Il nous semble qu'une seule action sans aucun épisode, à-peu-près comme dans *Athalie*, serait la perfection de l'art.

toire, ni que l'autre s'offre au martyre après avoir échappé à la prostitution, et je me trompe fort si la mort de Polyxène et celle d'Astianax, dans *la Troade* de Sénèque, ne font la même irrégularité.

En second lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le théâtre. Celle que le poëte choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu, et une fin; et ces trois parties non seulement sont autant d'actions qui aboutissent à la principale, mais en outre chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la même subordination. Il n'y doit avoir qu'une action complète, qui laisse l'esprit de l'auditeur dans le calme; mais elle ne peut le devenir que par plusieurs autres imparfaites qui lui servent d'acheminement, et tiennent cet auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque acte pour rendre l'action continue. Il n'est pas besoin qu'on sache précisément tout ce que font les acteurs durant les intervalles qui les séparent, ni même qu'ils agissent lorsqu'ils ne paroissent point sur le théâtre; mais il est nécessaire que chaque acte laisse une attente de quelque chose qui se doive faire dans celui qui le suit.

Si vous me demandiez ce que fait Cléopâtre dans *Rodogune* depuis qu'elle a quitté ses deux fils au second acte jusqu'à ce qu'elle rejoigne Antiochus au quatrième, je serois bien empêché à vous le dire, et je ne crois pas être obligé à en rendre compte: mais la fin de ce second prépare à voir un effort de l'amitié des deux frères pour régner, et dérober Rodogune à la

haine envenimée de leur mère; on en voit l'effet dans le troisième, dont la fin prépare encore à voir un autre effort d'Antiochus pour regagner ces deux ennemies l'une après l'autre, et à ce que fait Séleucus dans le quatrième, qui oblige cette mère dénaturée à résoudre et faire attendre ce qu'elle tâche d'exécuter au cinquième.

Dans *le Menteur*, tout l'intervalle du troisième au quatrième vraisemblablement se consume à dormir par tous les acteurs; leur repos n'empêche pas toutefois la continuité d'action entre ces deux actes, parceque ce troisième n'en a point de complète: Dorante le finit par le dessein de chercher les moyens de regagner l'esprit de Lucrèce; et, dès le commencement de l'autre, il se présente pour tâcher de parler à quelqu'un de ses gens, et prendre l'occasion de l'entretenir elle-même si elle se montre.

Quand je dis qu'il n'est pas besoin de rendre compte de ce que font les acteurs pendant qu'ils n'occupent point la scène, je n'entends pas dire qu'il ne soit quelquefois fort à propos de le rendre, mais seulement qu'on n'y est pas obligé, et qu'il n'en faut prendre le soin que quand ce qui s'est fait derrière le théâtre sert à l'intelligence de ce qui se doit faire devant les spectateurs. Ainsi je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopâtre depuis le second acte jusqu'au quatrième, parceque, durant tout ce temps-là, elle a pu ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare: mais je fais connoître, dès le premier vers du cinquième, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers à tuer Séleucus, parceque cette

mort fait une partie de l'action. C'est ce qui me donne lieu de remarquer que le poëte n'est pas tenu d'exposer à la vue toutes les actions particulières qui amènent à la principale : il doit choisir celles qui lui sont les plus avantageuses à faire voir, soit par la beauté du spectacle, soit par l'éclat et la véhémence des passions qu'elles produisent, soit par quelque autre agrément qui leur soit attaché, et cacher les autres derrière la scène, pour les faire connoître au spectateur, ou par une narration, ou par quelque autre adresse de l'art ; sur-tout il doit se souvenir que les unes et les autres doivent avoir une telle liaison ensemble, que les dernières soient produites par celles qui les précèdent, et que toutes aient leur source dans la protase que doit fermer le premier acte. Cette règle, que j'ai établie dès le premier discours, bien qu'elle soit nouvelle, et contre l'usage des anciens, a son fondement sur deux passages d'Aristote ; en voici le premier : « Il y a grande différence, dit-il, entre les événe-« ments qui viennent les uns après les autres, et ceux « qui viennent les uns à cause des autres [1]. » Les Maures viennent dans *le Cid* après la mort du comte, et non pas à cause de la mort du comte ; et le pêcheur vient dans *don Sanche* après qu'on soupçonne Carlos d'être le prince d'Aragon, et non pas à cause qu'on l'en soupçonne ; ainsi tous les deux sont condamnables. Le second passage est encore plus formel, et porte en termes exprès, « que tout ce qui se passe dans

[1] Cette maxime d'Aristote marque un esprit juste, profond, et clair. Ce ne sont pas là des sophismes et des chimères à la Platon : ce ne sont pas là des idées archétypes.

« la tragédie doit arriver nécessairement ou vraisem-
« blablement de ce qui l'a précédé. »

La liaison des scènes qui unit toutes les actions particulières de chaque acte l'une avec l'autre, et dont j'ai parlé en l'examen de *la Suivante*, est un grand ornement dans un poëme [1], et qui sert beaucoup à former une continuité d'action par la continuité de la représentation; mais enfin ce n'est qu'un ornement et non pas une régle. Les anciens ne s'y sont pas toujours assujettis, bien que la plupart de leurs actes ne soient chargés que de deux ou trois scènes; ce qui la rendoit bien plus facile pour eux que pour nous qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporterai que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait: l'un est de Sophocle dans l'*Ajax*, dont le monologue, avant que de se tuer, n'a aucune liaison avec la scène qui le précéde, ni avec celle qui le suit; l'autre est du troisième acte de *l'Eunuque* de Térence, où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chrémès et Pythias, qui sortent du théâtre quand il y entre. Les savants de notre siécle, qui les ont pris pour modéles dans les tragédies qu'il nous ont laissées, ont encore plus négligé cette liaison qu'eux, et il ne faut que jeter l'œil sur celles de Buchanan, de Grotius, et de Heinsius, dont j'ai parlé dans l'examen de *Polyeucte*, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoutumé nos spectateurs, qu'ils ne sauroient plus voir une scène détachée sans la marquer pour un défaut:

[1] Cet ornement de la tragédie est devenu une régle, parcequ'on a senti combien il était devenu nécessaire.

l'œil et l'oreille même s'en scandalisent avant que l'esprit y ait pu faire de réflexion. Le quatrième acte de *Cinna* demeure au-dessous des autres par ce manquement; et ce qui n'étoit point une régle autrefois l'est devenu maintenant par l'assiduité de la pratique.

J'ai parlé de trois sortes de liaisons dans cet examen de *la Suivante:* j'ai montré aversion pour celles de bruit, indulgence pour celles de vue, estime pour celles de présence et de discours; et dans ces dernières, j'ai confondu deux choses qui méritent d'être séparées. Celles qui sont de présence et de discours ensemble ont sans doute toute l'excellence dont elles sont capables; mais il en est de discours sans présence, et de présence sans discours, qui ne sont pas dans le même degré. Un acteur qui parle à un autre d'un lieu caché, sans se montrer, fait une liaison de discours sans présence, qui ne laisse pas d'être fort bonne; mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure sur le théâtre, seulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer, fait une liaison de présence sans discours, qui souvent a mauvaise grace, et tombe dans une affectation mendiée, plutôt pour remplir ce nouvel usage qui passe en précepte, que pour aucun besoin qu'en puisse avoir le sujet. Ainsi, dans le troisième acte de *Pompée*, Achorée, après avoir rendu compte à Charmion de la réception que César a faite au roi quand il lui a présenté la tête de ce héros, demeure sur le théâtre, où il voit venir l'un et l'autre, seulement pour entendre ce qu'ils diront, et le rapporter à Cléopâtre. Ammon fait la même chose au quatrième d'*Andromède*, en faveur de Phi-

née, qui se retire à la vue du roi et de toute sa cour qu'il voit arriver. Ces personnages qui deviennent muets lient assez mal les scènes, où ils ont si peu de part qu'ils n'y sont comptés pour rien. Autre chose est quand ils se tiennent cachés pour s'instruire de quelques secrets d'importance par le moyen de ceux qui parlent, et qui croient n'être entendus de personne; car alors l'intérêt qu'ils ont à ce qui se dit, joint à une curiosité raisonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent savoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action, malgré leur silence: mais, en ces deux exemples, Ammon et Achorée mêlent une présence si froide aux scènes qu'ils écoutent, qu'à ne rien déguiser, quelque couleur que je leur donne pour leur servir de prétexte, ils ne s'arrêtent que pour les lier avec celles qui les précèdent, tant l'une et l'autre pièce s'en peut aisément passer.

Bien que l'action du poëme dramatique doive avoir son unité, il y faut considérer deux parties, le nœud et le dénouement. « Le nœud est composé, suivant « Aristote, en partie de ce qui s'est passé hors du théâ- « tre avant le commencement de l'action qu'on y dé- « crit, et en partie de ce qui s'y passe; le reste appar- « tient au dénouement. Le changement d'une fortune « en l'autre fait la séparation de ces deux parties. Tout « ce qui le précède est de la première; et ce changement « avec ce qui le suit regarde l'autre. » Le nœud dépend entièrement du choix et de l'imagination industrieuse du poëte; et l'on n'y peut donner de règle, sinon qu'il y doit ranger toutes choses selon le vraisemblable ou

le nécessaire, dont j'ai parlé dans le second discours; à quoi j'ajoute un conseil, de s'embarrasser, le moins qu'il lui est possible, de choses arrivées avant l'action qui se représente. Ces narrations importunent d'ordinaire, parcequ'elles ne sont pas attendues, et qu'elles gênent l'esprit de l'auditeur, qui est obligé de charger sa mémoire de ce qui s'est fait dix ou douze ans auparavant, pour comprendre ce qu'il voit représenter: mais celles qui se font des choses qui arrivent et se passent derrière le théâtre, depuis l'action commencée, font toujours un meilleur effet, parcequ'elles sont attendues avec quelque curiosité, et font partie de cette action qui se représente. Une des raisons qui donne tant d'illustres suffrages à *Cinna* pour le mettre au-dessus de ce que j'ai fait, c'est qu'il n'y a aucune narration du passé, celle qu'il fait de sa conspiration à Émilie étant plutôt un ornement qui chatouille l'esprit des spectateurs qu'une instruction nécessaire de particularités qu'ils doivent savoir et imprimer dans leur mémoire pour l'intelligence de la suite: Émilie leur fait assez connoître, dans les deux premières scènes, qu'il conspiroit contre Auguste en sa faveur: et quand Cinna lui diroit tout simplement que les conjurés sont prêts au lendemain, il avanceroit autant pour l'action que par les cent vers qu'il emploie à lui rendre compte, et de ce qu'il leur a dit, et de la manière dont ils l'ont reçu. Il y a des intrigues qui commencent dès la naissance du héros, comme celle d'*Héraclius*; mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du specta-

teur, et l'empêchent souvent de prendre un plaisir entier aux premières représentations, tant elles le fatiguent!

Dans le dénouement, je trouve deux choses à éviter, le simple changement de volonté, et la machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un poëme, quand celui qui a fait obstacle au dessein des premiers acteurs, durant quatre actes, s'en désiste au cinquième, sans aucun événement notable qui l'y oblige: j'en ai parlé au premier discours, et n'y ajouterai rien ici. La machine n'a pas plus d'adresse quand elle ne sert qu'à faire descendre un dieu pour accommoder toutes choses, sur le point que les acteurs ne savent plus comment les terminer. C'est ainsi qu'Apollon agit dans *Oreste:* ce prince et son ami Pylade, accusés par Tindare et Ménélas de la mort de Clytemnestre, et condamnés à leur poursuite, se saisissent d'Héléne et d'Hermione: ils tuent ou croient tuer la première, et menacent d'en faire autant de l'autre, si on ne révoque l'arrêt prononcé contre eux. Pour apaiser ces troubles, Euripide ne cherche point d'autre finesse que de faire descendre Apollon du ciel, qui, d'autorité absolue, ordonne qu'Oreste épouse Hermione, et Pylade Électre; et de peur que la mort d'Héléne n'y servît d'obstacle, n'y ayant pas d'apparence qu'Hermione épousât Oreste qui venoit de tuer sa mère, il leur apprend qu'elle n'est pas morte, et qu'il l'a dérobée à leurs coups, et enlevée au ciel dans l'instant qu'ils pensoient la tuer. Cette sorte de machine est entièrement hors de propos, n'ayant aucun fondement sur le reste de la pièce, et fait un dénouement vicieux. Mais je

trouve un peu de rigueur au sentiment d'Aristote, qui met en même rang le char dont Médée se sert pour s'enfuir de Corinthe après la vengeance qu'elle a prise de Créon : il me semble que c'en est un assez grand fondement que de l'avoir faite magicienne, et d'en avoir rapporté dans le poëme des actions autant au-dessus des forces de la nature que celle-là. Après ce qu'elle a fait pour Jason à Colchos, après qu'elle a rajeuni son père Éson depuis son retour, après qu'elle a attaché des feux invisibles au présent qu'elle a fait à Créuse, ce char volant n'est point hors de la vraisemblance ; et ce poëme n'a pas besoin d'autre préparation pour cet effet extraordinaire. Sénèque lui en donne une par ce vers, que Médée dit à sa nourrice,

> Tuum quoque ipsa corpus hinc mecum avcham ;

et moi, par celui-ci qu'elle dit à Ægée,

> Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.

Ainsi la condamnation d'Euripide, qui ne s'y est servi d'aucune précaution, peut être juste, et ne retomber ni sur Sénèque, ni sur moi ; et je n'ai point besoin de contredire Aristote pour me justifier sur cet article [1].

De l'action je passe aux actes, qui en doivent contenir chacun une portion, mais non pas si égale qu'on n'en réserve plus pour le dernier que pour les autres, et qu'on n'en puisse moins donner au premier qu'aux autres. On peut même ne faire aucune autre

[1] Que devons-nous dire de tout ce morceau précédent? applaudir au bon sens de Corneille autant qu'à ses grands talents.

chose dans ce premier que peindre les mœurs des personnages, et marquer à quel point ils en sont de l'histoire qu'on va représenter, et qui a quelquefois commencé long-temps auparavant. Aristote n'en prescrit point le nombre; Horace le borne à cinq[1]; et, bien qu'il défende d'y en mettre moins, les Espagnols s'opiniâtrent à l'arrêter à trois, et les Italiens font souvent la même chose. Les Grecs les distinguoient par le chant du chœur; et, comme je trouve lieu de croire qu'en quelques uns de leurs poëmes ils le faisoient chanter plus de quatre fois, je ne voudrois pas répondre qu'ils ne les poussassent jamais au-delà de cinq. Cette manière de les distinguer étoit plus incommode que la nôtre; car, ou l'on prêtoit attention à ce que chantoit le chœur, ou l'on n'y en prêtoit point; si l'on y en prêtoit, l'esprit de l'auditeur étoit trop tendu, et n'avoit aucun moment pour se délasser; si l'on n'y en prêtoit point, son attention étoit trop dissipée par la longueur du chant, et, lorsqu'un autre acte commençoit, il avoit besoin d'un effort de mémoire pour rappeler en son imagination ce qu'il avoit déja vu, et en quel point l'action étoit demeurée. Nos violons n'ont aucune de ces deux incommodités;

[1] Cinq actes nous paraissent nécessaires : le premier expose le lieu de la scène, la situation des héros de la pièce, leurs intérêts, leurs mœurs, leurs desseins; le second commence l'intrigue; elle se noue au troisième : le quatrième prépare le dénouement, qui se fait au cinquième. Moins de temps précipiterait trop l'action; plus d'étendue l'énerverait. Il en est comme d'un repas d'appareil: s'il dure trop peu, c'est une halte; s'il est trop long, il ennuie et il dégoûte.

l'esprit de l'auditeur se relâche durant qu'ils jouent, et réfléchit même sur ce qu'il a vu, pour le louer ou le blâmer, suivant qu'il lui a plu ou déplu; et le peu qu'on les laisse jouer lui en laisse les idées si récentes, que, quand les acteurs reviennent, il n'a point besoin de se faire d'effort pour rappeler et renouer son attention.

Le nombre des scènes dans chaque acte ne reçoit aucune régle: mais, comme tout l'acte doit avoir une certaine quantité de vers, qui proportionne sa durée à celle des autres, on y peut mettre plus ou moins de scènes, selon qu'elles sont plus ou moins longues, pour employer le temps que tout l'acte ensemble doit consumer. Il faut, s'il se peut, y rendre raison de l'entrée et de la sortie de chaque acteur [1]; sur-tout pour la sortie, je tiens cette régle indispensable, et il n'y a rien de si mauvaise grace qu'un acteur qui se retire du théâtre seulement parcequ'il n'a plus de vers à dire.

Je ne serois pas si rigoureux pour les entrées. L'auditeur attend l'acteur; et, bien que le théâtre représente la chambre ou le cabinet de celui qui parle, il ne peut toutefois s'y montrer qu'il ne vienne de derrière la tapisserie; et il n'est pas toujours aisé de rendre raison de ce qu'il vient de faire en ville avant que de rentrer chez lui, puisque même quelquefois il est vraisemblable qu'il n'en est pas sorti. Je n'ai vu per-

[1] La régle qu'un personnage ne doit ni entrer ni sortir sans raison est essentielle; cependant on y manque souvent. Il faut un dessein dans chaque scène, et que toutes augmentent l'intérêt, le nœud, et le trouble: rien n'est plus difficile et plus rare.

sonne se scandaliser de voir Émilie commencer *Cinna* sans dire pourquoi elle vient dans sa chambre : elle est présumée y être avant que la pièce commence, et ce n'est que la nécessité de la représentation qui la fait sortir de derrière le théâtre pour y venir. Ainsi je dispenserois volontiers de cette rigueur toutes les premières scènes de chaque acte, mais non pas les autres, parcequ'un acteur occupant une fois le théâtre, aucun n'y doit entrer qui n'ait sujet de parler à lui, ou du moins qui n'ait lieu de prendre l'occasion quand elle s'offre. Sur-tout, lorsqu'un acteur entre deux fois dans un acte, soit dans la comédie, soit dans la tragédie, il doit absolument, ou faire juger qu'il reviendra bientôt quand il sort la première fois, comme Horace dans le second acte, et Julie dans le troisième de la même pièce, ou donner raison en rentrant pourquoi il revient si tôt.

Aristote veut que la tragédie bien faite soit belle et capable de plaire sans le secours des comédiens, et hors de la représentation[1]. Pour faciliter ce plaisir

[1] Aristote avait donc beaucoup de goût. Pour qu'une pièce de théâtre plaise à la lecture, il faut que tout y soit naturel, et qu'elle soit parfaitement écrite. Il y a quelques défauts de style dans *Cinna;* on y a découvert aussi quelques fautes dans la conduite et dans les sentiments : mais, en général, il y règne une si noble simplicité, tant de naturel, tant de clarté, le style a tant de beautés, qu'on lira toujours cette pièce avec intérêt et avec admiration. Il n'en sera pas de même d'*Héraclius* et de *Rodogune;* elles réussiront toujours moins à la lecture qu'au théâtre. La diction, dans *Héraclius,* n'est souvent ni noble, ni correcte; l'intrigue fait peine à l'esprit; la pièce ne touche point le cœur. *Rodogune,* jusqu'au cinquième acte, fait peu d'effet sur un lecteur judicieux qui a du

au lecteur, il ne faut non plus gêner son esprit que celui du spectateur, parceque l'effort qu'il est obligé de se faire pour la concevoir et se la représenter lui-même dans son esprit diminue la satisfaction qu'il en doit recevoir. Ainsi, je serois d'avis que le poëte prît grand soin de marquer à la marge les menues actions qui ne méritent pas qu'il en charge ses vers, et qui leur ôteroient même quelque chose de leur dignité, s'il se ravaloit à les exprimer. Le comédien y supplée aisément sur le théâtre; mais sur le livre on

goût. Quelquefois une tragédie dénuée de vraisemblance et de raison charme à la lecture par la beauté continue du style, comme la tragédie d'*Esther* *; on rit du sujet, et on admire l'auteur. Ce sujet, en effet, respectable dans nos saintes Écritures, révolte l'esprit par-tout ailleurs. Personne ne peut concevoir qu'un roi soit assez sot pour ne pas savoir, au bout d'un an, de quel pays est sa femme, et assez fou pour condamner toute une nation à la mort parcequ'on n'a pas fait la révérence à son ministre. L'ivresse de l'idolâtrie pour Louis XIV, et la bassesse de la flatterie pour madame de Maintenon, fascinèrent les yeux à Versailles : ils furent éclairés au théâtre de Paris. Mais le charme de la diction est si grand, que tous ceux qui aiment les vers en retiennent par cœur plusieurs de cette pièce; c'est ce qui n'est arrivé à aucune des vingt dernières pièces de Corneille. Quelque chose qu'on écrive, soit vers, soit prose, soit tragédie ou comédie, soit fable ou sermon, la première loi est de bien écrire.

* Il est difficile de n'être pas de l'avis de Voltaire, du moins à quelques égards, sur l'invraisemblance du sujet d'*Esther;* mais il est si loin d'exagérer le mérite supérieur de la diction de ce bel ouvrage, que nous sommes persuadés que, si d'excellents acteurs se réunissaient pour le représenter, et qu'il y eût sur-tout une actrice qui joignit dans le rôle d'Esther, au charme d'une voix mélodieuse et sensible, une figure noble et intéressante, cette pièce, soutenue de son magnifique spectacle et du style admirable de l'auteur, aurait le plus grand succès. P.

seroit assez souvent réduit à deviner, et quelquefois même on pourroit deviner mal, à moins que d'être instruit par là de ces petites choses. J'avoue que ce n'est pas l'usage des anciens; mais il faut m'avouer aussi que, faute de l'avoir pratiqué, ils nous laissent beaucoup d'obscurités dans leurs poëmes, qu'il n'y a que les maîtres de l'art qui puissent développer; encore ne sais-je s'ils en viennent à bout toutes les fois qu'ils se l'imaginent. Si nous nous assujettissions à suivre entièrement leur méthode, il ne faudroit mettre aucune distinction d'actes ni de scènes, non plus que les Grecs. Ce manque est souvent cause que je ne sais combien il y a d'actes dans leurs pièces, ni si à la fin d'un acte un acteur se retire pour laisser chanter le chœur, ou s'il demeure sans action cependant qu'il chante, parceque ni eux ni leurs interprètes n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge.

Nous avons encore une autre raison particulière de ne pas négliger ce petit secours comme ils ont fait; c'est que l'impression met nos pièces entre les mains des comédiens qui courent les provinces, que nous ne pouvons avertir que par là de ce qu'ils ont à faire, et qui feroient d'étranges contre-temps, si nous ne leur aidions par ces notes. Ils se trouveroient bien embarrassés au cinquième acte des pièces qui finissent heureusement, et où nous rassemblons tous les acteurs sur notre théâtre; ce que ne faisoient pas les anciens: ils diroient souvent à l'un ce qui s'adresse à l'autre, principalement quand il faut que le même acteur parle à trois ou quatre l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celui de

Cléopâtre à Laonice pour lui aller querir du poison, il faudroit un *à parte* pour l'exprimer en vers, si l'on se vouloit passer de ces avis en marge; et l'un me semble beaucoup plus insupportable que les autres, qui nous donnent le vrai et unique moyen de faire, suivant le sentiment d'Aristote, que la tragédie soit aussi belle à la lecture qu'à la représentation, en rendant facile à l'imagination du lecteur tout ce que le théâtre présente à la vue des spectateurs.

La régle de l'unité de jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, « que la tragédie doit renfermer la du« rée de son action dans un tour du soleil, ou tâcher « de ne le passer pas de beaucoup [1]. » Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze; ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considérables: et pour moi, je trouve qu'il y a des sujets si malaisés à renfermer en si peu de temps, que non seulement je leur accorderois les vingt-quatre heures entières, mais je me servirois même de la licence que donne ce philosophe de les excéder un peu, et les pousserois sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en

[1] L'unité de jour a son fondement non seulement dans les préceptes d'Aristote, mais dans ceux de la nature. Il serait même très convenable que l'action ne durât pas en effet plus long-temps que la représentation; et Corneille a raison de dire que sa tragédie de *Cinna* jouit de cet avantage.

Il est clair qu'on peut sacrifier ce mérite à un plus grand, qui est celui d'intéresser. Si vous faites verser plus de larmes en étendant votre action à vingt-quatre heures, prenez le jour et la nuit, mais n'allez pas plus loin : alors l'illusion serait trop détruite.

droit qu'il faut élargir la faveur, et restreindre les rigueurs, *odia restringenda, favores ampliandi;* et je trouve qu'un auteur est assez gêné par cette contrainte, qui a forcé quelques uns de nos anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide, dans *les Suppliantes*, fait partir Thésée d'Athènes avec une armée, donner une bataille devant les murs de Thèbes, qui en étoient éloignés de douze ou quinze lieues, et revenir victorieux en l'acte suivant; et depuis qu'il est parti jusqu'à l'arrivée du messager qui vient faire le récit de sa victoire, Æthra et le chœur n'ont que trente-six vers à dire. C'est assez bien employer un temps si court. Eschyle fait revenir Agamemnon de Troie avec une vitesse encore tout autre. Il étoit demeuré d'accord avec Clytemnestre sa femme, que, sitôt que cette ville seroit prise, il le lui feroit savoir par des flambeaux disposés de montagne en montagne, dont le second s'allumeroit incontinent à la vue du premier, le troisième à la vue du second, et ainsi du reste; et par ce moyen elle devoit apprendre cette grande nouvelle dès la même nuit: cependant à peine l'a-t-elle apprise par ces flambeaux allumés, qu'Agamemnon arrive, dont il faut que le navire, quoique battu d'une tempête, si j'ai bonne mémoire, ait été aussi vite que l'œil à découvrir ces lumières. *Le Cid* et *Pompée*, où les actions sont un peu précipitées, sont bien éloignés de cette licence; et, s'ils forcent la vraisemblance commune en quelque chose, du moins ils ne vont point jusqu'à de telles impossibilités.

Beaucoup déclament contre cette régle, qu'ils nomment tyrannique, et auroient raison, si elle n'étoit

fondée que sur l'autorité d'Aristote; mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui sert d'appui. Le poëme dramatique est une imitation, ou, pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes; et il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellents qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures, et ressembleroit parfaitement, si l'action qu'elle représente n'en demandoit pas davantage pour sa réalité. Ainsi ne nous arrêtons point ni aux douze, ni aux vingt-quatre heures, mais resserrons l'action du poëme dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux et soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit: je ne crois pas que *Rodogune* en demande guère davantage, et peut-être qu'elles suffiroient pour *Cinna*. Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons-en quatre, six, dix; mais ne passons pas de beaucoup les vingt-quatre heures, de peur de tomber dans le déréglement, et de réduire tellement le portrait en petit, qu'il n'ait plus ses dimensions proportionnées, et ne soit qu'imperfection [1].

Sur-tout je voudrois laisser cette durée à l'imagination des auditeurs, et ne déterminer jamais le temps qu'elle emporte, si le sujet n'en avoit besoin, principalement quand la vraisemblance y est un peu forcée, comme au *Cid*, parcequ'alors cela ne sert qu'à les aver-

[1] Nous sommes entièrement de l'avis de Corneille dans tout ce qu'il dit de l'unité de jour.

tir de cette précipitation. Lors même que rien n'est violenté dans un poëme par la nécessité d'obéir à cette règle, qu'est-il besoin de marquer à l'ouverture du théâtre que le soleil se léve, qu'il est midi au troisième acte, et qu'il se couche à la fin du dernier? C'est une affectation qui ne fait qu'importuner; il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le temps où on la renferme, et qu'on le puisse trouver aisément, si l'on y veut prendre garde, sans y appliquer l'esprit malgré soi. Dans les actions même qui n'ont point plus de durée que la représentation cela seroit de mauvaise grace si l'on marquoit d'acte en acte qu'il s'est passé une demi-heure de l'un à l'autre.

Je répéte ce que j'ai dit ailleurs, que, quand nous prenons un temps plus long, comme de dix heures, je voudrois que les huit qu'il faut perdre se consumassent dans les intervalles des actes, et que chacun d'eux n'eût en son particulier que ce que la représentation en consume, principalement lorsqu'il y a liaison de scènes perpétuelle; car cette liaison ne souffre point de vide entre deux scènes. J'estime toutefois que le cinquième, par un privilége particulier, a quelque droit de presser un peu le temps, en sorte que la part de l'action qu'il représente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa représentation. La raison en est que le spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, et que, quand elle dépend d'acteurs qui sont sortis du théâtre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent en attendant de leurs nouvelles ne fait que languir et semble demeurer sans action. Il est hors de doute que, depuis que Phocas

est sorti au cinquième d'*Héraclius* jusqu'à ce qu'Amyntas vienne raconter sa mort, il faut plus de temps pour ce qui se fait derrière le théâtre que pour le récit des vers qu'Héraclius, Martian, et Pulchérie, emploient à plaindre leur malheur. Prusias et Flaminius, dans celui de *Nicomède*, n'ont pas tout le loisir dont ils auroient besoin pour se rejoindre sur la mer, consulter ensemble, et revenir à la défense de la reine; et le Cid n'en a pas assez pour se battre contre don Sanche durant l'entretien de l'infante avec Léonor et de Chiméne avec Elvire. Je l'ai bien vu, et n'ai point fait de scrupule de cette précipitation, dont peut-être on trouveroit plusieurs exemples chez les anciens; mais ma paresse, dont j'ai déja parlé, me fera contenter de celui-ci, qui est de Térence dans l'*Andrienne*. Simon y fait entrer Pamphile son fils chez Glycère, pour en faire sortir le vieillard Criton, et s'éclaircir avec lui de la naissance de sa maîtresse, qui se trouve fille de Chrémès. Pamphile y entre, parle à Criton, le prie de le servir, revient avec lui, et durant cette entrée, cette prière, et cette sortie, Simon et Chrémès, qui demeurent sur le théâtre, ne disent que chacun un vers, qui ne sauroit donner tout au plus à Pamphile que le loisir de demander où est Criton, et non pas de parler à lui, et lui dire les raisons qui le doivent porter à découvrir en sa faveur ce qu'il sait de la naissance de cette inconnue.

Quand la fin de l'action dépend d'acteurs qui n'ont point quitté le théâtre, et ne font point attendre de leurs nouvelles, comme dans *Cinna* et dans *Rodogune*, le cinquième acte n'a pas besoin de ce privilége, par-

cequ'alors toute l'action est en vue; ce qui n'arrive pas quand il s'en passe une partie derrière le théâtre depuis qu'il est commencé. Les autres actes ne méritent point la même grace. S'il ne s'y trouve pas assez de temps pour y faire rentrer un acteur qui en est sorti, ou pour faire savoir ce qu'il a fait depuis cette sortie, on peut attendre à en rendre compte dans l'acte suivant; et le violon, qui les distingue l'un de l'autre, en peut consumer autant qu'il en est besoin: mais dans le cinquième, il n'y a point de remise; l'attention est épuisée, et il faut finir.

Je ne puis oublier que, bien qu'il nous faille réduire toute l'action tragique en un jour, cela n'empêche pas que la tragédie ne fasse connoître par narration, ou par quelque autre manière plus artificieuse, ce qu'a fait son héros en plusieurs années, puisqu'il y en a dont le nœud consiste en l'obscurité de sa naissance qu'il faut éclaircir, comme *Œdipe*. Je ne répéterai point que, moins on se charge d'actions passées, plus on a l'auditeur propice, par le peu de gêne qu'on lui donne en lui rendant toutes les choses présentes, sans demander aucune réflexion à sa mémoire que pour ce qu'il a vu: mais je ne puis oublier que c'est un grand ornement pour un poëme que le choix d'un jour illustre et attendu depuis quelque temps. Il ne s'en présente pas toujours des occasions; et, dans tout ce que j'ai fait jusqu'ici, vous n'en trouverez de cette nature que quatre: celui d'*Horace*, où deux peuples devoient décider de leur empire par une bataille, celui de *Rodogune*, d'*Andromède*, et de *don Sanche*. Dans *Rodogune*, c'est un jour choisi par deux souverains pour

l'effet d'un traité de paix entre les deux couronnes ennemies, pour une entière réconciliation de deux rivales par un mariage, et pour l'éclaircissement d'un secret de plus de vingt ans, touchant le droit d'aînesse entre deux princes jumeaux, dont dépend le royaume et le succès de leur amour. Celui d'*Andromède* et celui de *don Sanche* ne sont pas de moindre considération; mais, comme je viens de le dire, les occasions ne s'en offrent pas souvent; et, dans le reste de mes ouvrages, je n'ai pu choisir des jours remarquables que par ce que le hasard y fait arriver, et non pas par l'emploi où l'ordre public les ait destinés de longue main.

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun précepte ni dans Aristote, ni dans Horace: c'est ce qui porte quelques uns à croire que la règle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité du jour, et à se persuader ensuite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller et revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licencieuse; et, si l'on faisoit aller un acteur en poste, les deux côtés du théâtre pourroient représenter Paris et Rouen. Je souhaiterois, pour ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on fait représenter devant lui en deux heures se pût passer en effet en deux heures, et que ce qu'on lui fait voir sur un théâtre, qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre ou dans une salle, suivant le choix qu'on en auroit fait: mais souvent cela est si malaisé, pour ne pas dire impossible [1], qu'il faut

[1] Nous avons dit ailleurs que la mauvaise construction de nos

de nécessité trouver quelque élargissement pour le lieu, comme pour le temps. Je l'ai fait voir exact dans *Horace*, dans *Polyeucte*, et dans *Pompée*; mais il faut pour cela, ou n'introduire qu'une femme, comme dans *Polyeucte*, ou que les deux qu'on introduit aient tant d'amitié l'une pour l'autre, et des intérêts si conjoints, qu'elles puissent être toujours ensemble, comme dans l'*Horace*, ou qu'il leur puisse arriver comme dans *Pompée*, où l'empressement de la curiosité naturelle fait sortir de leurs appartements Cléopâtre au second acte, et Cornélie au cinquième, pour aller jusque dans la grande salle du palais du roi au-devant des nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de même dans *Rodogune*; Cléopâtre et elle ont des intérêts trop di-

théâtres, perpétuée depuis nos temps de barbarie jusqu'à nos jours, rendait la loi de l'unité de lieu presque impraticable. Les conjurés ne peuvent pas conspirer contre César dans sa chambre; on ne s'entretient pas de ses intérêts secrets dans une place publique; la même décoration ne peut représenter à-la-fois la façade d'un palais et celle d'un temple. Il faudrait que le théâtre fît voir aux yeux tous les endroits particuliers où la scène se passe, sans nuire à l'unité de lieu; ici, une partie d'un temple; là, le vestibule d'un palais, une place publique, des rues dans l'enfoncement; enfin tout ce qui est nécessaire pour montrer à l'œil tout ce que l'oreille doit entendre. L'unité de lieu est tout le spectacle que l'œil peut embrasser sans peine.

Nous ne sommes point de l'avis de Corneille, qui veut que la scène du *Menteur* soit tantôt à un bout de la ville, tantôt à l'autre. Il était très aisé de remédier à ce défaut, en rapprochant les lieux. Nous ne supposons même pas que l'action de Cinna puisse se passer d'abord dans la maison d'Émilie, et ensuite dans celle d'Auguste. Rien n'était plus facile que de faire une décoration qui représentât la maison d'Émilie, celle d'Auguste, une place, des rues de Rome.

vers pour expliquer leurs plus secrètes pensées en même lieu. Je pourrois en dire ce que j'ai dit de *Cinna*, où en général tout se passe dans Rome, et en particulier moitié dans le cabinet d'Auguste, et moitié chez Émilie. Suivant cet ordre, le premier acte de cette tragédie seroit dans l'antichambre de Rodogune, le second dans la chambre de Cléopâtre, le troisième dans celle de Rodogune: mais si le quatrième peut commencer chez cette princesse, il ne s'y peut achever, et ce que Cléopâtre y dit à ses deux fils l'un après l'autre y seroit mal placé. Le cinquième a besoin d'une salle d'audience où un grand peuple puisse être présent. La même chose se rencontre dans *Héraclius*. Le premier acte seroit fort bien dans le cabinet de Phocas, et le second chez Léontine; mais si le troisième commence chez Pulchérie, il ne s'y peut achever, et il est hors d'apparence que Phocas délibère dans l'appartement de cette princesse de la perte de son frère.

Nos anciens, qui faisoient parler leurs rois en place publique, donnoient assez aisément l'unité rigoureuse de lieu à leurs tragédies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son *Ajax*, qui sort du théâtre afin de chercher un lieu écarté pour se tuer, et s'y tue à la vue du peuple; ce qui fait juger aisément que celui où il se tue n'est pas le même que celui d'où on l'a vu sortir, puisqu'il n'en est sorti que pour en choisir un autre.

Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les rois et les princesses de leurs appartements; et, comme souvent la différence et l'opposition des intérêts de ceux qui sont logés dans le même palais ne souffrent

pas qu'ils fassent leurs confidences et ouvrent leurs secrets en même chambre, il nous faut chercher quelque autre accommodement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos poëmes: autrement il faudroit prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réussir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible; mais, comme elle ne s'accommode pas avec toute sorte de sujets, j'accorderois très volontiers que ce qu'on feroit passer en une seule ville auroit l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le théâtre représentât cette ville tout entière, cela seroit un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ses murailles. Ainsi la scène de *Cinna* ne sort point de Rome, et est tantôt l'appartement d'Auguste dans son palais, et tantôt la maison d'Émilie. *Le Menteur* a les Tuileries et la Place-Royale dans Paris; et *la Suite* fait voir la prison et le logis de Mélisse dans Lyon. *Le Cid* multiplie encore davantage les lieux particuliers sans quitter Séville; et, comme la liaison de scènes n'y est pas gardée, le théâtre, dès le premier acte, est la maison de Chimène, l'appartement de l'infante dans le palais du roi, et la place publique; le second y ajoute la chambre du roi: et sans doute il y a quelque excès dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu, quand elle est inévitable, je voudrois qu'on fît deux choses: l'une, que jamais on n'en changeât dans le même acte, mais seulement de l'un à l'autre, comme il se fait dans les trois premiers de *Cinna*; l'autre, que ces deux lieux n'eussent point

besoin de diverses décorations, et qu'aucun des deux ne fût jamais nommé, mais seulement le lieu général où tous les deux sont compris, comme Paris, Rome, Lyon, Constantinople, etc. Cela aideroit à tromper l'auditeur, qui, ne voyant rien qui lui marquât la diversité des lieux, ne s'en apercevroit pas, à moins d'une réflexion malicieuse et critique, dont il y en a peu qui soient capables, la plupart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voient représenter. Le plaisir qu'ils y prennent est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de justesse pour s'en dégoûter; et ils ne le reconnoissent que par force, quand il est trop visible, comme dans *le Menteur* et *la Suite*, où les différentes décorations font reconnoître cette duplicité de lieu, malgré qu'on en ait.

Mais comme les personnes qui ont des intérêts opposés ne peuvent pas vraisemblablement expliquer leurs secrets en même place, et qu'ils sont quelquefois introduits dans le même acte avec liaison de scènes qui emporte nécessairement cette unité, il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vraisemblance rigoureuse, et voir comment pourra subsister le quatrième acte de *Rodogune*, et le troisième d'*Héraclius*, où j'ai déja marqué cette répugnance du côté des deux personnes ennemies qui parlent en l'un et en l'autre. Les jurisconsultes admettent des fictions de droit; et je voudrois, à leur exemple, introduire des fictions de théâtre, pour établir un lieu théâtral qui ne seroit ni l'appartement de Cléopâtre, ni celui de Rodogune dans la pièce qui porte ce titre, ni celui de Phocas, de Léon-

tine, ou de Pulchérie dans *Héraclius*, mais une salle sur laquelle ouvrent ces divers appartements, à qui j'attribuerois deux priviléges : l'un, que chacun de ceux qui y parleroient fût présumé y parler avec le même secret que s'il étoit dans sa chambre; l'autre, qu'au lieu que dans l'ordre commun il est quelquefois de la bienséance que ceux qui occupent le théâtre aillent trouver ceux qui sont dans leur cabinet pour parler à eux, ceux-ci pussent les venir trouver sur le théâtre, sans choquer cette bienséance, afin de conserver l'unité de lieu et la liaison des scènes. Ainsi Rodogune, dans le premier acte, vient trouver Laonice qu'elle devroit mander pour parler à elle; et, dans le quatrième, Cléopâtre vient trouver Antiochus au même lieu où il vient de fléchir Rodogune, bien que, dans l'exacte vraisemblance, ce prince devroit aller chercher sa mère dans son cabinet, puisqu'elle hait trop cette princesse pour venir parler à lui dans son appartement, où la première scène fixeroit le reste de cet acte, si l'on n'apportoit ce tempérament dont j'ai parlé à la rigoureuse unité de lieu.

Beaucoup de mes pièces en manqueront si l'on ne veut point admettre cette modération, dont je me contenterai toujours à l'avenir, quand je ne pourrai satisfaire à la dernière rigueur de la régle. Je n'ai pu y en réduire que trois, *Horace*, *Polyeucte*, et *Pompée*. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réussir les ouvrages sur la scène avec quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'être sévères; mais s'ils vouloient donner dix ou douze poë-

mes de cette nature au public, ils élargiroient peut-être les régles encore plus que je ne fais, sitôt qu'ils auroient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude, et combien de belles choses elle bannit de notre théâtre. Quoi qu'il en soit, voilà mes opinions, ou, si vous voulez, mes hérésies touchant les principaux points de l'art, et je ne sais point mieux accorder les régles anciennes avec les agréments modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens, et je serai tout prêt de les suivre lorsqu'on les aura mis en pratique aussi heureusement qu'on y a vu les miens [1].

[1] Après les exemples que Corneille donna dans ses piéces, il ne pouvait guère donner de préceptes plus utiles que dans ces discours.

FIN DES TROIS DISCOURS SUR L'ART DRAMATIQUE.

LETTRE DE P. CORNEILLE

A M. DE SAINT-ÉVREMOND,

POUR LE REMERCIER DES LOUANGES QU'IL LUI AVOIT DONNÉES DANS LA DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE DE RACINE [1].

MONSIEUR,

L'obligation que je vous ai est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement; et dans la confusion où je suis, je m'obstinerois encore dans le silence, si je n'avois peur qu'il ne passât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les suffrages de l'importance du vôtre nous doivent toujours être très précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre estime en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez quand on se persuade qu'on m'a battu; et vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui

[1] Cette lettre et la réponse sont au tome III des *OEuvres de M. de Saint-Évremond*, p. 45 et suiv. de l'édition d'*Amsterdam*, 1726.

ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous. Aussi je vous avoue, après cela, que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens, et de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtements qu'on avoit pour les anciens héros refondus à notre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici que vous m'avez pris par mon foible, et que ma *Sophonisbe*[1], pour qui vous montrez tant tendresse, a la meil-

[1] Voici l'endroit de la *Dissertation* de M. de Saint-Évremond : « Un des grands défauts de notre nation c'est de ramener tout à « elle, jusqu'à nommer *étrangers* dans leur propre pays ceux qui « n'ont pas bien ou son air ou ses manières : de là vient qu'on nous « reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le rap- « port qu'elles ont avec nous, dont Corneille a fait une injuste et « fâcheuse expérience dans sa *Sophonisbe.* Mairet, qui avait dé- « peint la sienne infidèle au vieux Syphax et amoureuse du jeune « et victorieux Massinisse, plut quasi généralement à tout le monde « pour avoir rencontré le goût des dames et le vrai esprit des gens « de la cour. Mais Corneille, qui fait mieux parler les Grecs que « les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois que « les citoyens de Carthage ne parloient eux-mêmes ; Corneille, « qui presque seul a le bon goût de l'antiquité, a eu le malheur de « ne plaire pas à notre siècle pour être entré dans le génie de ces « nations, et avoir conservé à la fille d'Asdrubal son véritable ca- « ractère. Ainsi, à la honte de nos jugements, celui qui a surpassé « tous nos auteurs, et qui s'est peut-être ici surpassé lui-même à « rendre à ces grands noms tout ce qui leur étoit dû, n'a pu nous « obliger à lui rendre tout ce que nous lui devions, asservis par la « coutume aux choses que nous voyons en usage, et peu disposés « par la raison à estimer des qualités et des sentiments qui ne s'ac- « commodent pas aux nôtres. » *OEuvres de Saint-Évremond*, t. II, p. 449.

leure part de la mienne? Que vous flattez agréablement mes sentiments, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres ces caractères de leur temps, de leur nation, et de leur humeur! J'ai cru jusques ici que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque; j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps, et que les grandes ames ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont de contraire avis : mais vous vous déclarez du mien; n'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, et me dire toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,

P. CORNEILLE.

RÉPONSE DE M. DE SAINT-ÉVREMOND

A M. P. CORNEILLE.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnoissant homme du monde d'une grace qu'on vous feroit, puisque vous vous sentez obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentiments que moi de vos ouvrages, vous devriez des remerciements à tous ceux qui s'y connoissent. Je vous puis répondre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre en Angleterre et en Hollande. Les Anglois, assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion, souvent bien fondée, et croient faire honneur à leur Ben Johnson[1] de le nommer le

[1] Benjamin Johnson, célèbre poëte anglais, florissait sous les règnes de la reine Élisabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier. Comme il était versé dans la lecture des anciens, il en profita habilement, et donna au théâtre anglais une forme et une régularité qu'il n'avait point eues jusqu'alors. Il a fait des tragédies, comme *la Chute de Séjan*, *la Conspiration de Catilina*, qui ont eu l'approbation des connaisseurs. On estime infiniment ses comédies, particu-

Corneille d'Angleterre. M. Waller, un des plus beaux esprits du siècle, attend toujours vos pièces nouvelles, et ne manque pas d'en traduire un acte ou deux en vers anglois pour sa satisfaction particulière [1]. Vous êtes le seul de notre nation dont les sentiments aient l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle et qu'on écrit bien en France; il n'y a que vous, dit-il, de tous les François, qui sache penser. M. Vossius, le plus grand admirateur de la Grèce, qui ne sauroit souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs, vous préfère à Sophocle et à Euripide.

Après des suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que votre réputation est attaquée en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les étrangers quand elles se passent à Paris? Je ne m'étonnerois point qu'on prît quelque dégoût pour les vieux héros, quand on en voit un jeune qui efface toute leur gloire; mais si on se plaît encore à les voir représenter sur nos théâtres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous? Je crois que l'influence du mau-

lièrement celles qui ont pour titres *Volpone, ou le Renard; l'Alchimiste; la Foire de Saint-Barthélemy; la Femme qui ne parle pas.* M. de Saint-Évremond était charmé de la dernière pièce. Benjamin Johnson mourut en 1637, âgé de soixante-trois ans. Il est enterré dans l'abbaye de Westminster, où pour toute épitaphe on s'est contenté de mettre ces paroles sur sa tombe : O RARE BEN JOHNSON!

[1] Waller a travaillé à la traduction anglaise du *Pompée* de Corneille, conjointement avec Charles Sackville, comte de Dorset, un des plus beaux esprits d'Angleterre, mort en 1706. C'est tout ce qui reste de ses traductions de Corneille.

vais goût s'en va passer; et la première pièce que vous donnerez au public fera voir, par le retour de ses applaudissements, le recouvrement du bon sens et le rétablissement de la raison. Je ne finirai pas sans vous rendre graces très humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des louanges que vous donnez à mon jugement; mais comme il s'occupe le plus souvent à bien connoître la beauté de vos ouvrages, je confonds nos intérêts, et me laisse aller avec plaisir à une vanité mêlée avec la justice que je vous rends.

POÉSIES DIVERSES

DE

P. CORNEILLE.

POÉSIES DIVERSES.

A MONSIEUR D. L. T.

Enfin, échappé du danger
Où mon sort me voulut plonger,
L'expérience indubitable
Me fait tenir pour véritable
Que l'on commence d'être heureux
Quand on cesse d'être amoureux,
Lorsque notre ame s'est purgée
De cette sottise enragée
Dont le fantasque mouvement
Bricole notre entendement.
Crois-moi, qu'un homme de ta sorte,
Libre des soucis qu'elle apporte,
Ne voit plus loger avec lui
Le soin, le chagrin ni l'ennui.
Pour moi, qui dans un long servage
A mes dépens me suis fait sage,
Je ne veux point d'autres motifs
Pour te servir de lénitifs,
Et ne sais point d'autre reméde
A la douleur qui te posséde,

Qu'écrivant la félicité
Qu'on goûte dans la liberté,
Te faire une si bonne envie
Des douceurs d'une telle vie,
Qu'enfin tu puisses à ton tour
Envoyer au diable l'amour.
Je meure, ami, c'est un grand charme
D'être insusceptible d'alarme,
De n'espérer ni craindre rien,
De se plaire en tout entretien,
D'être maître de ses pensées,
Sans les avoir toujours dressées
Vers une beauté qui souvent
Nous estime moins que du vent,
Et pense qu'il n'est point d'hommage
Que l'on ne doive à son visage.
Tu t'en peux bien fier à moi;
J'ai passé par là comme toi;
J'ai fait autrefois de la bête.
J'avois des Phylis à la tête:
J'épiois les occasions;
J'épiloguois mes passions;
Je paraphrasois un visage;
Je me mettois à tout usage,
Debout, tête nue, à genoux,
Triste, gaillard, rêveur, jaloux;
Je courois, je faisois la grue
Tout un jour au bout d'une rue;
Soleils, flambeaux, attraits, appas,
Pleurs, désespoirs, tourments, trépas,

Tout ce petit meuble de bouche
Dont un amoureux s'escarmouche,
Je savois bien m'en escrimer.
Par là je m'appris à rimer,
Par là je fis sans autre chose
Un sot en vers d'un sot en prose;
Et Dieu sait alors si les feux,
Les flammes, les soupirs, les vœux,
Et tout ce menu badinage,
Servoient de rime et de remplage.
Mais à la fin hors de mes fers,
Après beaucoup de maux soufferts,
Ce qu'à présent je te conseille,
C'est de pratiquer la pareille,
Et de montrer à ce bel œil,
Qui n'a pour toi que de l'orgueil,
Qu'un cœur si généreux et brave
N'est pas né pour vivre en esclave.
Puis, quand nous nous verrons un jour,
Sans soin tous deux, et sans amour,
Nous ferons de notre martyre
A communs frais une satire;
Nous incaguerons les beautés;
Nous rirons de leurs cruautés;
A couvert de leurs artifices,
Nous pasquinerons leurs malices;
Impénétrables à leurs traits,
Nous ferons nargue à leurs attraits;
Et, toute tristesse bannie,
Sur une table bien garnie.

Entre les verres et les pots
Nous dirons le mot à propos;
On nous orra* conter merveilles
En préconisant les bouteilles;
Nous rimerons au cabaret
En faveur du blanc, du clairet;
Où, quand nous aurons fait ripaille,
Notre main contre la muraille,
Avec un morceau de charbon
Paranymphera le jambon.
Ami, c'est ainsi qu'il faut vivre,
C'est le chemin qu'il nous faut suivre,
Pour goûter de notre printemps
Les véritables passe-temps.
Prends donc, comme moi, pour devise,
Que l'amour n'est qu'une sottise.

* *Orra*, du verbe *ouïr*, pour *entendra*: il n'est plus d'usage. Corneille l'a employé une seconde fois dans *le Cid*, acte III, scène III, page 482 du tome II:

Son sang criera vengeance, et je ne l'*orrai* pas! P.

ODE

SUR UN PROMPT AMOUR*.

O dieux! qu'elle sait bien surprendre!
Mon cœur, adore ta prison,
Et n'écoute plus la raison
Qui fait mine de te défendre;
Accepte une si douce loi!
Voir Aminte et rester à soi
Sont deux choses incompatibles;
Devant une telle beauté
C'est à faire à des insensibles
De conserver leur liberté.

Ses yeux d'un pouvoir plus suprême
Que n'est l'autorité des rois,
Interdisent à notre choix
De disposer plus de nous-même:
Ravi que j'en fus à l'abord,
Je ne peux faire aucun effort
A me retenir en balance;

* Corneille, quoique très jeune lorsqu'il fit cette pièce, devait connaître assez les odes de Malherbe pour sentir combien elle méritait peu le titre d'ode qu'il se permettait de lui donner. P

Et je sentis un changement
Par une douce violence,
Que j'eusse fait par jugement.

Regards brillants, clartés divines,
Qui m'avez tellement surpris;
Œillades qui sur les esprits
Exercez si bien vos rapines;
Tyrans secrets, auteurs puissants
D'un esclavage où je consens;
Chers ennemis de ma franchise,
Beaux yeux, mes aimables vainqueurs,
Dites-moi qui vous autorise
A dérober ainsi les cœurs!

Que ce larcin m'est favorable!
Que j'ai sujet d'appréhender,
La conjurant de le garder,
Qu'elle me soit inexorable!
Amour, si jamais ses dédains
La portent à ce que je crains,
Fais qu'elle se puisse méprendre;
Et qu'aveuglée, au lieu du mien
Qu'elle aura dessein de me rendre,
Aminte me donne le sien!

SONNET

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Puisqu'un d'Amboise et vous d'un succès admirable
Rendez également nos peuples réjouis,
Souffrez que je compare à vos faits inouïs
Ceux de ce grand prélat, sans vous incomparable.

Il porta comme vous la pourpre vénérable
De qui le saint éclat rend nos yeux éblouis;
Il veilla comme vous d'un soin infatigable;
Il fut ainsi que vous le cœur d'un roi Louis.

Il passa comme vous les monts à main armée;
Il sut ainsi que vous convertir en fumée
L'orgueil des ennemis et rabattre leurs coups:

Un seul point de vous deux forme la différence;
C'est qu'il fut autrefois légat du pape en France,
Et la France en voudroit un envoyé de vous.

SONNET

POUR M. D. V., ENVOYANT UN GALANT
A MADAME L. C. D. L.

Au point où me réduit la distance des lieux,
Souffrez que ce galant vous porte mes hommages,
Comme si ces couleurs étoient autant d'images
De celle qu'en mon cœur je conserve le mieux.

Parez-en ce beau sein, ce chef-d'œuvre des cieux,
Cette honte des lis, cet aimant des courages;
Ce beau sein où nature a mis tant d'avantages
Qu'il dérobe le cœur en surprenant les yeux.

Il va mourir d'amour sur cette gorge nue;
Il en pâlit déja, sa vigueur diminue,
Et finit languissant en des traits effacés.

Hélas! que de mortels lui vont porter envie,
Et voudroient en langueur finir ainsi leur vie,
S'ils pouvoient en mourant être si bien placés!

MADRIGAL

POUR UN MASQUE DONNANT UNE BOÎTE DE CERISES CONFITES
A UNE DEMOISELLE.

Allez voir ce jeune soleil,
Cerises, je vous en avoue;
Montrez-lui votre teint vermeil
Un peu moins que sa lévre, un peu plus que sa joue;
Montrez-lui votre rouge teint,
Où la nature a peint,
Comme sur une vive image,
La cruauté de son courage.
Après, en ma faveur, dans le contentement
Que vous aurez si la belle vous touche,
Dites-lui secrétement,
Approchant de sa bouche:
Phylis, notre beauté
Ne porte les couleurs que de la cruauté,
Mais ce qui la conserve et la fait être aimée
Ce n'est que la douceur qu'elle tient enfermée;
Ainsi doncque soyez, vous,
Belle et douce comme nous.

MADRIGAL.

Je ne veux plus devoir à des gens comme vous,
Je vous trouve, Phylis, trop rude créancière.
Pour un baiser prêté qui m'a fait cent jaloux
Vous avez retenu mon ame prisonnière.
Il fait mauvais garder un si dangereux prêt,
J'aime mieux vous le rendre avec double intérêt,
Et m'acquitter ainsi mieux que je ne mérite;
Mais à de tels paiements je n'ose me fier,
Vous accroîtrez la dette en vous laissant payer,
Et doublerez mes fers si par là je m'acquitte;
Le péril en est grand, courons-y toutefois,
Une prison si belle est trop digne d'envie;
Puissé-je vous devoir plus que je ne vous dois,
En peine d'y languir le reste de ma vie!

MADRIGAL.

Je suis blessé profondément;
Amour, et ma maîtresse,
Qui de vous deux me blesse?

Un aveugle n'a point l'adresse
De porter dans les cœurs des coups si justement;
Et Phylis n'a point de flèches
Pour faire de telles brèches :
Mon mal n'est point l'effet ni de ses seuls regards,
Ni des traits qu'un aveugle tire;
Mais la mauvaise avecque lui conspire,
Et lui prête ses yeux pour adresser ses dards.

ÉPITAPHE DE DIDON,

IMITÉE DU DISTIQUE D'AUSONE.

Infelix Dido, nulli bene nupta marito;
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Misérable Didon, pauvre amante séduite,
Dedans tes deux maris je plains ton mauvais sort,
Puisque la mort de l'un est cause de ta fuite,
Et la fuite de l'autre est cause de ta mort.

AUTRE.

Quel malheur en maris, pauvre Didon, te suit!
Tu t'enfuis quand l'un meurt, tu meurs quand l'autre fuit*.

MASCARADE DES ENFANTS GATÉS.

L'OFFICIER.

Une ambition déréglée,
Dont mon ame s'est aveuglée,
Plus forte que mon intérêt,
Pour donner un arrêt en cornes,
A tellement passé les bornes
Qu'elle n'a point trouvé d'arrêt.

Ce vain honneur, et cette pompe
De qui le faux éclat nous trompe,

* Voici deux autres imitations, dont la seconde a été mal à propos attribuée à Corneille :

Pauvre Didon où t'a réduite
De tes maris l'étrange sort?
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant cause ta mort.

Didon, tes deux époux ont fait tous tes malheurs :
Le premier meurt, tu fuis; le second fuit, tu meurs.

M'a fait engager tout mon bien;
Et, pour être monsieur et maître,
Je crains fort à la fin de n'être
Ni maître, ni monsieur de rien.

Pressé de créanciers avides,
Mes coffres sont tellement vides
Qu'étant au bout de mon latin,
Ma robe a gagné la pelade,
Et ma bourse, encor plus malade,
Se voit bien proche de sa fin.

Ainsi, mes affaires gâtées,
Voyant mes terres décrétées,
Gages, profits, droits arrêtés,
Et ma finance au bas réduite,
Je mène ici sous ma conduite
La troupe des *enfants gâtés*.

LE GENTILHOMME.

Il faut qu'en dépit de mon sang
Je lui cède le premier rang.
En vain ma noblesse me flatte;
En ces lieux par où nous allons,
On respecte mal l'écarlate
Qui ne va point jusqu'aux talons,
Et celle qui souvent accompagne nos bottes,
Tombant dans le mépris
Près de celle qu'on traîne aux crottes,
Perd son lustre et son prix

Trop d'or sur mes habits en a vidé ma bourse;
La meute de mes chiens
N'a chassé que mes biens,
Qui dessus mes chevaux se sauvoient à la course;
Et mes oiseaux, au bout d'un an ou deux,
M'ont fait léger comme eux.
Voilà, sans rechercher tant de contes frivoles,
Tout ce qui m'a gâté déduit en trois paroles;
Et, pour un cavalier, c'est bien bourré des vers,
A tort et à travers.

LE PLAIDEUR.

Les procès m'ont gâté, messieurs; je m'en repens:
C'est, dans mon déplaisir, tout ce que j'en puis dire;
Car je crains tellement de payer des dépens
Que, même au mardi-gras, je n'ose plus médire.

L'AMOUREUX.

J'ai fait ce qu'il a fallu faire;
Mais les bals, les collations,
Les présents, les discrétions,
N'ont point avancé mon affaire:
J'ai corrompu trente valets
Afin de rendre mes poulets;
J'ai donné mille sérénades:
On persiste à me dédaigner;
Et deux misérables œillades
C'est tout ce que j'ai pu gagner.

Quoi que m'ait promis l'espérance,
A la fin il ne m'est resté
Que l'incommode vanité
D'une sotte persévérance;
Ma profusion sans effet
N'a servi qu'à gâter mon fait
Et dissiper mon héritage:
Quel malheur me va poursuivant!
O dieux! j'ai mangé mon partage
Sans avoir vécu que de vent.

L'IVROGNE.

N'est-ce pas une chose étrange
Que, pour trotter dedans la fange,
Je fasse faux bond au clairet,
Et que cette troupe brouillonne
M'arrache de ce cabaret
Pour vous produire ma personne?

Je violente mon humeur
D'abandonner ce lieu charmeur;
Toutefois je n'ose me plaindre,
Étant déja si fort gâté
Que je m'achéverois de peindre
Pour peu que j'en aurois tâté.

Outre que mes eaux sont si basses,
A force de vider les tasses,
Qu'il faut renoncer au métier,
Ne pouvant plus laisser en gage,

Au malheureux cabaretier,
Que les rubis de mon visage.

Mais encor suis-je plus heureux
Que tant de fous et d'amoureux
Qui se sont perdus par leurs grippes ;
Car, bien que je sois bas d'aloi,
Mon argent, serré dans mes tripes,
N'est point sorti hors de chez moi.

LE JOUEUR.

Attaqué d'une forte et rude maladie,
Depuis le jour des Rois,
Les os, par sa chaleur à mon dam trop hardie,
M'en sont tombés des doigts.

Bien que, du seul revers de ce mal si funeste,
Je fusse assez gâté,
Pour avoir fait encore à prime trop de reste
Il ne m'est rien resté.

Dames, à cela près, faisons en assurance
La bête en quelque lieu,
Et je promets moi-même, à faute de finance,
De me mettre au milieu.

RÉCIT

POUR LE BALLET DU CHATEAU DE BISSÊTRE.

Toi, dont la course journalière
Nous ôte le passé, nous promet l'avenir,
Soleil, père des temps comme de la lumière,
Qui vois tout naître et tout finir,
Depuis que tu fais tout paroître
As-tu rien vu d'égal au château de Bissêtre?

Toutes ces pompeuses machines
Qu'autrefois on flattoit de titres orgueilleux,
Pourroient-elles garder auprès de ces ruines
Le nom d'ouvrages merveilleux?
Et toi, qui les faisois paroître,
Qu'y voyois-tu d'égal au château de Bissêtre?

Ces tours qui semblent désolées,
Et ces vieux monuments qu'on laisse à l'abandon,
C'est ce qui fait périr le nom des mausolées,
Et des palais d'Apollidon,
Puisque tu les fis tous paroître
Sans y voir rien d'égal au château de Bissêtre?

Cache-toi donc plus tard sous l'onde,

Sur ce nouveau miracle arrête ton flambeau;
Et, sans aller sitôt apprendre à l'autre monde
Ce que le nôtre a de plus beau,
Sois long-temps à faire paroître
Que rien n'est comparable au château de Bissêtre.

ÉPIGRAMME

POUR MONSIEUR L. C. D. F.,

REPRÉSENTANT UN DIABLE AU MÊME BALLET.

Quand je vois, ma Phylis, ta beauté sans seconde,
Moi qui tente un chacun je m'y laisse tenter,
Et mes desirs brûlants de perdre tout le monde
Se changent aussitôt à ceux de l'augmenter.

ÉPIGRAMME.

Qu'on te flatte, qu'on te baise,
Tu ne t'effarouches point,
Phylis, et le dernier point
Est le seul qui te déplaise.

Cette amitié de milieu
Te semble être selon Dieu,
Et du ciel t'ouvrir la porte :
Mais détrompe-toi l'esprit,
Quiconque aime de la sorte
Se donne au diable à crédit.

SONNET.

Après l'œil de Mélite* il n'est rien d'admirable ;
Il n'est rien de solide après ma loyauté :
Mon feu, comme son teint, se rend incomparable,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable ;
Et quoiqu'elle ait au sien la même cruauté,
Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur

* Ce sonnet était adressé à cette femme charmante que Corneille, dans sa première jeunesse, avait aimée avec passion, et chez laquelle il lui arriva l'aventure qui donna lieu à sa comédie de *Mélite*. Ce sont les seuls vers qui soient restés de tous ceux qu'il avait composés pour elle : il ne voulut jamais qu'ils devinssent publics, et les brûla tous deux ans avant sa mort. P.

Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que, sans être aimé, je brûle pour Mélite.

Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout l'amour.

SONNET.

Vous aimez que je me range
Auprès de vous chaque jour,
Et m'ordonnez que je change
En amitié mon amour.

Cette méchante bricolle
Vous fait beaucoup hasarder,
Et je vous trouve bien folle
Si vous me pensez garder.

Une passion si belle
N'est pas une bagatelle
Dont on se joue à son gré.

Et l'amour qui vous rebute
Ne sauroit choir d'un degré
Qu'il ne meure de sa chute.

STANCES

SUR UNE ABSENCE EN TEMPS DE PLUIE.

Depuis qu'un malheureux adieu
Rendit vers vous ma flamme criminelle,
Tout l'univers, prenant votre querelle,
Contre moi conspire en ce lieu.

Ayant osé me séparer
Du beau soleil qui luit seul à mon ame,
Pour le venger, l'autre cachant sa flamme,
Refuse de plus m'éclairer.

L'air, qui ne voit plus ce flambeau,
En témoignant ses regrets par ses larmes,
M'apprend assez qu'éloigné de vos charmes
Mes yeux se doivent fondre en eau.

Je vous jure, mon cher souci,
Qu'étant réduit à voir l'air qui distille,
Si j'ai le cœur prisonnier à la ville,
Mon corps ne l'est pas moins ici.

STANCES.

J'ai vu la peste en raccourci :
Et, s'il faut en parler sans feindre,
Puisque la peste est faite ainsi,
Peste, que la peste est à craindre !

De cœurs qui n'en sauroient guérir
Elle est par-tout accompagnée,
Et, dût-on cent fois en mourir,
Mille voudroient l'avoir gagnée.

L'ardeur dont ils sont emportés,
En ce péril leur persuade
Qu'avoir la peste à ses côtés,
Ce n'est point être trop malade.

Aussi faut-il leur accorder
Qu'on auroit du bonheur de reste,
Pour peu qu'on se pût hasarder
Au beau milieu de cette peste.

La mort seroit douce à ce prix,
Mais c'est un malheur à se pendre,
Qu'on ne meurt pas d'en être pris,
Mais faute de la pouvoir prendre.

L'ardeur qu'elle fait naître au sein
N'y fait même un mal incurable
Que parcequ'elle prend soudain,
Et qu'elle est toujours imprenable.

Aussi chacun y perd son temps,
L'un en gémit, l'autre en déteste,
Et ce que font les plus contents
C'est de pester contre la peste.

STANCES.

Que vous sert-il de me charmer?
Aminte, je ne puis aimer
Où je ne vois rien à prétendre;
Je sens naître et mourir ma flamme à votre aspect,
Et si pour la beauté j'ai toujours l'ame tendre,
Jamais pour la vertu je n'ai que du respect.

Vous me recevez sans mépris,
Je vous parle, je vous écris,
Je vous vois quand j'en ai l'envie;
Ces bonheurs sont pour moi des bonheurs superflus;
Et si quelque autre y trouve une assez douce vie,
Il me faut pour aimer quelque chose de plus.

Le plus grand amour sans faveur,

Pour un homme de mon humeur,
Est un assez triste partage;
Je cède à mes rivaux cet inutile bien,
Et qui me donne un cœur, sans donner davantage,
M'obligeroit bien plus de ne me donner rien.

Je suis de ces amants grossiers
Qui n'aiment pas fort volontiers
Sans aucun prix de leurs services,
Et veux, pour m'en payer, un peu mieux qu'un regard;
Et l'union d'esprit est pour moi sans délices
Si les charmes des sens n'y prennent quelque part.

STANCES.

Caliste, lorsque je vous vois,
Dirai-je que je vous admire?
C'est vous dire bien peu pour moi,
Et peut-être c'est trop vous dire.

Je m'expliquerois un peu mieux
Pour un moindre rang que le vôtre,
Vous êtes belle, j'ai des yeux,
Et je suis homme comme un autre.

Que n'êtes-vous à votre tour,
Caliste, comme une autre femme!

Je serois pour vous tout d'amour
Si vous n'étiez point si grand'dame.

Votre grade hors du commun
Incommode fort qui vous aime,
Et sous le respect importun
Un beau feu s'éteint de lui-même.

J'aime un peu l'indiscrétion
Quand je veux faire des maîtresses;
Et quand j'ai de la passion,
J'ai grand amour pour les caresses.

Mais si j'osois me hasarder
Avec vous au moindre pillage,
Vous me feriez bien regarder
Le grand chemin de mon village.

J'aime donc mieux laisser mourir
L'ardeur qui seroit mal traitée,
Que de prétendre à conquérir
Ce qui n'est point de ma portée.

RONDEAU.

Je pense, à vous voir tant d'attraits,
Qu'Amour vous a formée exprès

Pour faire que sa fête on chomme,
Car vous en avez une somme
Bien dangereuse à voir de près.
Vous êtes belle plus que très,
Et vous avez le teint si frais,
Qu'il n'est rien d'égal (au moins comme
Je pense) à vous.
Vos yeux, par des ressorts secrets,
Tiennent mille cœurs dans vos rets;
Qui s'en défend est habile homme:
Pour moi qu'un si beau feu consomme,
Nuit et jour percé de vos traits
Je pense à vous.

DIALOGUE.

TYRCIS, CALISTE.

TYRCIS.

Caliste, mon plus cher souci,
Prends pitié de l'ardeur qui me dévore l'ame.

CALISTE.

Tyrcis, ne vois-tu pas aussi
Que mon cœur embrasé brûle de même flamme?

TYRCIS.

Je n'ose l'espérer.

CALISTE.

Tu t'en peux assurer.

TYRCIS.

Mais mon peu de mérite
Défend un si haut point à ma présomption.

CALISTE.

Mais cette récompense est plutôt trop petite
Pour tant d'affection.

TYRCIS.

Je croirai, puisque tu le veux,
Que maintenant mon mal aucunement te touche.

CALISTE.

La mort seule éteindra mes feux,
Et j'en ai plus au cœur mille fois qu'en la bouche.

TYRCIS.

Je n'ose l'espérer.

CALISTE.

Tu t'en peux assurer.

TYRCIS.

Hélas! que ton courage
M'apprête de rigueurs à souffrir sous ta loi!

CALISTE.

Ce que j'ai de rigueurs j'en réserve l'usage
Pour tout autre que toi.

TYRCIS.

Si quelqu'un plus riche ou plus beau,
Et mieux fourni d'appas, à te servir se range.

CALISTE.

J'élirois plutôt le tombeau
Que ma volage humeur se dispensât au change.

TYRCIS.

Je n'ose l'espérer.

CALISTE.

Tu t'en peux assurer.

TYRCIS.

Mais pourrois-tu, ma belle,
Dédaigner un amant qui vaudroit mieux que moi?

CALISTE.

Pourrois-je préférer à ton amour fidèle
Une incertaine foi?

TYRCIS.

Si la rigueur de tes parents
A quelque autre parti plus sortable t'engage?

CALISTE.

Les saints devoirs que je leur rends
Jamais dessus ma foi n'auront cet avantage.

TYRCIS.

Je n'ose l'espérer.

CALISTE.

Tu t'en peux assurer.

TYRCIS.

Quoi! parents, ni richesses,
Ni grandeurs ne pourront ébranler tes esprits?

CALISTE.

Tout cela, mis auprès de tes chastes caresses,
Perd son lustre et son prix.

CHANSON.

Toi qui près d'un beau visage
Ne veux que feindre l'amour,
Tu pourrois bien quelque jour
Éprouver à ton dommage
  Que souvent la fiction
  Se change en affection.

Tu dupes son innocence,
Mais enfin ta liberté
Se doit à cette beauté
Pour réparer ton offense;
  Car souvent la fiction
  Se change en affection.

Bien que ton cœur désavoue
Ce que ta langue lui dit,
C'est en vain qu'il la dédit,
L'amour ainsi ne se joue;
  Et souvent la fiction
  Se change en affection.

Sache enfin que cette flamme
Que tu veux feindre au dehors,
Par des inconnus ressorts

Entrera bien dans ton ame;
Car souvent la fiction
Se change en affection.

Tyrcis auprès d'Hippolyte
Pensoit bien garder son cœur;
Mais ce bel objet vainqueur
Le fit rendre à son mérite,
Changeant en affection,
Malgré lui, sa fiction.

CHANSON.

Vos beaux yeux sur ma franchise
N'adressent pas bien leurs coups,
Tête chauve et barbe grise
Ne sont pas viande pour vous;
Quand j'aurois l'heur de vous plaire,
Ce seroit perdre du temps;
Iris, que pourriez-vous faire
D'un galant de cinquante ans?

Ce qui vous rend adorable
N'est propre qu'à m'alarmer,
Je vous trouve trop aimable
Et crains de vous trop aimer:
Mon cœur à prendre est facile,

Mes vœux sont des plus constants;
Mais c'est un meuble inutile
Qu'un galant de cinquante ans.

Si l'armure n'est complète,
Si tout ne va comme il faut,
Il vaut mieux faire retraite
Que d'entreprendre un assaut:
L'amour ne rend point la place
A de mauvais combattants,
Et rit de la vaine audace
Des galants de cinquante ans.

CHANSON.

Si je perds bien des maîtresses,
J'en fais encore plus souvent,
Et mes vœux et mes promesses
Ne sont que feintes caresses,
Et mes vœux et mes promesses
Ne sont jamais que du vent.

Quand je vois un beau visage,
Soudain je me fais de feu;
Mais long-temps lui faire hommage,
Ce n'est pas bien mon usage:

Mais long-temps lui faire hommage
Ce n'est pas bien là mon jeu.

J'entre bien en complaisance
Tant que dure une heure ou deux;
Mais en perdant sa présence
Adieu toute souvenance;
Mais en perdant sa présence
Adieu soudain tous mes feux.

Plus inconstant que la lune
Je ne veux jamais d'arrêt;
La blonde comme la brune
En moins de rien m'importune;
La blonde comme la brune
En moins de rien me déplaît.

Si je feins un peu de braise,
Alors que l'humeur m'en prend,
Qu'on me chasse, ou qu'on me baise,
Qu'on soit facile ou mauvaise,
Qu'on me chasse, ou qu'on me baise,
Tout m'est fort indifférent.

Mon usage est si commode,
On le trouve si charmant,
Que qui ne suit ma méthode
N'est pas bien homme à la mode,
Que qui ne suit ma méthode
Passe pour un Allemand.

SONNET[1]

A MONSEIGNEUR DE GUISE.

Croissez, jeune héros ; notre douleur profonde
N'a que ce doux espoir qui la puisse affoiblir ;
Croissez, et hâtez-vous de faire voir au monde
Que le plus noble sang peut encor s'ennoblir.

Croissez pour voir sous vous trembler la terre et l'onde :
Un grand prince vous laisse un grand nom à remplir ;
Et ce que se promit sa valeur sans seconde,
C'est par vous que le ciel réserve à l'accomplir.

Vos aïeux vous diront par d'illustres exemples
Comme il faut mériter des sceptres et des temples ;
Vous ne verrez que gloire et que vertus en tous.

Sur des pas si fameux suivez l'ordre céleste ;
Et de tant de héros qui revivent en vous,
Égalez le dernier, vous passerez le reste.

[1] Ce sonnet est adressé à Henri de Lorraine, deuxième du nom, duc de Guise, fils de Charles de Lorraine, duc de Guise, mort en 1640. Il fut composé la même année par Corneille.

VERS

SUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien:
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

ÉPIGRAMMES

TRADUITES DU LATIN D'AUDOENUS (OWEN).

LIV. I, *Ép.* 30.

Jeanne, toute la journée,
Dit que le joug d'hyménée
Est le plus âpre de tous;
Mais la pauvre créature,
Tout le long de la nuit, jure
Qu'il n'en est point de si doux.

LIV. I, *Ép.* 145.

Les huguenotes de Paris

Disent qu'il leur faut deux maris,
Qu'autrement il n'est en nature
De moyen par où, sans pécher,
On puisse, suivant l'Écriture,
Se mettre deux en une chair.

LIV. II, *Ép.* 47.

Catin, ce gentil visage,
Épousant un huguenot,
Le soir de son mariage,
Disoit à ce pauvre sot :
De peur que la différence
En fait de religion,
Rompant notre intelligence
Nous mette en division ;
Laisse-moi mon franc arbitre,
Et du reste de la foi,
Je veux avoir le chapitre,
Si j'en dispute avec toi.

LIV. II, *Ép.* 88.

Depuis que l'hiver est venu
Je plains le froid qu'Amour endure,
Sans songer que plus il est nu
Et tant moins il craint la froidure.

LIV. III, *Ép.* 65.

Dans les divers succès de la fin de leur vie,
Le prodigue et l'avare ont de quoi m'étonner ;

Car l'un ne donne rien qu'après qu'elle est ravie,
Et l'autre après sa mort n'a plus rien à donner.

LIV. III, *Ép.* 124.

Lorsque nous sommes mal, la plus grande maison
Ne nous peut contenir, faute d'assez d'espace;
Mais, sitôt que Phylis revient à la raison,
Le lit le plus étroit a pour nous trop de place.

AVIS

SUR LES INSCRIPTIONS SUIVANTES.

Corneille fut invité à faire ces inscriptions par une lettre de Louis XIV, encore mineur; et l'on imagine aisément qu'une marque de faveur si distinguée dut faire bien des jaloux. Cette lettre nous a paru digne d'être conservée, comme une anecdote peu connue*, et qui prouve le haut degré de gloire auquel était déja parvenu ce grand poëte; elle est datée de Fontainebleau, le 14 octobre 1645.

« Monsieur de Corneille, comme je n'ai point « de vie plus illustre à imiter que celle du feu « roi, mon très honoré seigneur et père, je n'ai « point aussi de plus grand desir que de voir en « un abrégé ses glorieuses actions dignement re- « présentées, ni un plus grand soin que d'y faire « travailler promptement; et comme j'ai cru que, « pour rendre cet ouvrage parfait, je devois vous « en laisser l'expression, et à Valdor** les des-

* Il est surprenant que Fontenelle ait ignoré cette lettre.

** Célèbre artiste du temps, qui fit les dessins des estampes recueillies en un volume *in-folio*, sous le titre des

« sins, et que j'ai vu, par ce qu'il a fait, que son « invention avoit répondu à mon attente, je « juge, par ce que vous avez accoutumé de faire, « que vous réussirez en cette entreprise, et que, « pour éterniser la mémoire de votre roi, vous « prendrez plaisir d'éterniser le zéle que vous « avez pour sa gloire. C'est ce qui m'a obligé de « vous faire cette lettre par l'avis de la reine ré- « gente, madame ma mère, et de vous assurer « que vous ne sauriez me donner des preuves « d'affection plus agréables que celles que j'en « attends sur ce sujet. Cependant je prie Dieu « qu'il vous ait, monsieur de Corneille, en sa « sainte garde. »

Signé LOUIS, *et plus bas*, DE GUÉNÉGAUD.

Les inscriptions, il faut l'avouer, sont en général très inférieures à ce qu'on devait attendre de Corneille. Il est rare que les ouvrages de commande réussissent; et d'ailleurs la gêne imposée au poëte par le graveur, et qui restreignait chaque inscription à six vers au plus, dut nécessairement refroidir un génie qui avait plus d'élévation que de souplesse.

Triomphes de Louis-le-Juste, treizième du nom, roi de France et de Navarre.

INSCRIPTIONS

MISES SOUS DES ESTAMPES

QUI REPRÉSENTOIENT LES ÉVÉNEMENTS GLORIEUX DU RÈGNE DE LOUIS XIII.

I.

LA REDDITION DE CAEN.

Le château révolté donne à Caen mille alarmes;
Mais sitôt que Louis y fait briller ses armes,
Sa présence reprend le cœur de ses guerriers;
Et leur révolte ainsi ne semble être conçue
Que par l'ambition de jouir de sa vue,
Et de le couronner de ses premiers lauriers.

II.

LA DÉROUTE DU PONT-DE-CÉ.

Que sert de disputer le passage de Loire?
Le sang sur la discorde emporte la victoire;
Notre mauvais destin céde à son doux effort;
Et les canons, quittant leurs usages farouches,
Ne servent plus ici que d'éclatantes bouches
Pour rendre grace au ciel de cet heureux accord.

III.

LA RÉDUCTION DU BÉARN.

Sa valeur en ce lieu n'a point cherché sa gloire :
Il prend l'honneur du ciel pour but de sa victoire ;
Et la religion combat l'impiété.
Il tient dessous ses pieds l'hérésie étouffée :
Les temples sont ses forts ; et son plus beau trophée
Est un présent qu'il fait à la Divinité.

IV.

LA REDDITION DE SAUMUR.

En vain contre le roi vous opposez vos armes ;
Sa majesté brillante avec de si doux charmes
Peut mettre en un moment vos desseins à l'envers.
Ne vous enquérez pas si ses troupes sont fortes ;
Encore que vos cœurs ne lui soient pas ouverts,
D'un seul trait de ses yeux il ouvrira vos portes.

V.

LA PRISE DE SAINT-JEAN-D'ANGELY.

Soubise, ouvre les yeux : ce foudre que tu crains
N'est plus entre ses mains ;
Sa clémence l'arrache à sa juste colère ;
Et, de quoi que ton crime ose l'entretenir,
Tes soupirs ont trouvé le secret de lui plaire ;
Et quand il voit tes pleurs, il oublie à punir.

VI.

L'ENTRÉE DANS LES VILLES REBELLES DE GUIENNE.

Tel entrant ce grand roi dans ses villes rebelles
De ces cœurs révoltés fait des sujets fidèles;
Un profond repentir désarme ses rigueurs;
Et quoique le soldat soupire après la proie,
Il l'apaise, il l'arrête, et se montre avec joie
Et père des vaincus, et maître des vainqueurs.

VII.

LA PUNITION DES VILLES REBELLES.

Enfin aux châtiments il se laisse forcer.
Qui pardonne aisément invite à l'offenser,
Et le trop de bonté jette une amorce au crime.
Une juste rigueur doit régner à son tour;
Et qui veut affermir un trône légitime
Doit semer la terreur aussi bien que l'amour.

VIII.

DÉFAITE DANS L'ILE DE RÉ.

Va, fier tyran des mers, mon prince te l'ordonne;
Prends toi-même le soin de conduire Bellone
Au secours du parti qu'elle veut épouser;
Calme les flots mutins, dissipe les tempêtes;
Obéis; et par là fais voir que tu t'apprêtes
Au joug que dans un an il te doit imposer.

IX.

LA DIGUE DE LA ROCHELLE.

Vois Éole et Neptune à l'envi faire hommage
A ce prodigieux ouvrage,
Rochelle, et crains enfin le plus puissant des rois.
Ta fureur est bien sans seconde
De t'obstiner encore à rejeter des lois
Que reçoivent le vent et l'onde.

X.

LA GRACE FAITE A LA ROCHELLE.

Ici l'audace impie en son trône parut,
Ici fut l'arrogance à soi-même funeste:
Un excès de valeur brisa ce qu'elle fut;
Un excès de clémence en sauva ce qui reste.

XI.

LE PAS-DE-SUZE FORCÉ.

L'orgueil de tant de forts sous mon roi s'humilie:
Suze ouvre enfin la porte au bonheur d'Italie
Dont elle voit qu'il tient les intérêts si chers;
Et pleine de l'exemple affreux de la Rochelle,
Ouvrons à ce grand prince, ouvrons-lui tôt, dit-elle:
Qui dompte l'océan ne craint pas nos rochers.

XII.

PAIX DE CAZAL.

Lorsque Mars se prépare à tout couvrir de morts,
Un illustre Romain étouffe ces discords
En dépit des fureurs en deux camps allumées.
En ce moment à craindre il remplit nos souhaits;
Et se montrant tout seul plus fort que deux armées,
Dans le champ de bataille il fait naître la paix.

XIII.

LA PROTECTION DE MANTOUE.

Lorsqu'aux pieds de mon roi tu mets ton jeune prince,
Manto, tu ne vois point soupirer ta province
Dans l'attente d'un bien qu'on espère et qui fuit;
Et de sa main à peine a-t-il tari les larmes,
Que sa France en la tienne aussitôt met ses armes,
Que la gloire couronne, et la victoire suit.

XIV.

LA PAIX D'ALET.

Que ce fut un spectacle, Alet, doux à tes yeux,
Quand tu vis à ses pieds ces peuples factieux
Trouver plus de bonté qu'ils n'avoient eu d'audace!
Apprenez de mon prince, ô monarque vainqueur!
Que c'est peu fait à vous de reprendre une place,
Si vous ne trouvez l'art de regagner les cœurs.

XV.

PAIX ACCORDÉE AUX CHEFS DES REBELLES.

La paix voit ce pardon d'un œil indifférent,
Et ne veut rien devoir au parti qui se rend,
Déja par la victoire assez bien établie;
Et la noble fierté qui l'oblige à punir
Ne dissimule ici le crime qu'on oublie
Que pour ne perdre pas la gloire d'obéir.

XVI.

LA PRISE DE NANCI.

Troie auprès de ses murs l'espace de dix ans
Vit contre elle les dieux et les Grecs combattants,
Et s'arma sans trembler contre la destinée.
Grand roi, l'on avouera que l'éclat de tes yeux
T'a fait plus remporter d'honneur cette journée
Que la fable en dix ans n'en fit avoir aux dieux.

XVII.

LA REPRISE DE CORBIE.

Prends Corbie, Espagnol, prends-la, que nous importe?
Tu la rends à mon roi plus puissante et plus forte
Avant qu'il en ait pu concevoir quelque ennui.
Ton bonheur sert au sien, et ta gloire à sa gloire;
Et s'il t'a, par pitié, permis une victoire,
Ta victoire elle-même a travaillé pour lui.

XVIII.

LA PRISE DE HESDIN.

A peine de Hesdin les murs sont renversés
Que sur l'affreux débris des bastions forcés
Tu reçois le bâton de la main de ton maître,
Généreux maréchal[1] ; c'est de quoi nous ravir
De le voir aussi prompt à te bien reconnoître
Que ta haute valeur fut prompte à le servir.

XIX.

LA PROTECTION DU PORTUGAL ET DE LA CATALOGNE.

Que le ciel vous fut doux lorsque dans votre effroi
Il vous sollicita de courir à mon roi
Pour voir entre vos murs la liberté renaître !
Le succès à l'instant suivit votre desir.
Peuples, qui recherchez ou protecteur ou maître,
Par cet heureux exemple apprenez à choisir.

XX.

LA PRISE DE PERPIGNAN.

Illustre boulevard des frontières d'Espagne,
Perpignan, sa plus belle et dernière campagne,
Tout mourant, contre toi nous le voyons s'armer[2] ;

[1] Le maréchal de La Meilleraye.
[2] Louis XIII, qui mourut dans ce temps-là.

Tout mourant, il te force, et fait dire à l'Envie
Qu'un si grand conquérant n'eût jamais pu fermer
Par un plus digne exploit une si belle vie.

ÉPITAPHE

SUR LA MORT DE DAMOISELLE ÉLISABETH RANQUET [1], FEMME DE M. DU CHEVREUL, ÉCUYER, SEIGNEUR D'ESTURNVILLE.

SONNET.

Ne verse point de pleurs sur cette sépulture,
Passant: ce lit funèbre est un lit précieux,
Où gît d'un corps tout pur la cendre toute pure;
Mais le zèle du cœur vit encore en ces lieux.

Avant que de payer le droit de la nature
Son ame, s'élevant au-delà de ses yeux,
Avoit au Créateur uni la créature;
Et marchant sur la terre elle étoit dans les cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa richesse:
L'humilité, la peine, étoient son alégresse;
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

[1] On trouve cette pièce dans la Vie de cette Béate, imprimée à Paris pour la première fois en 1655, et pour la seconde fois en 1660.

Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte;
Et, loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la sorte.

LA POÉSIE A LA PEINTURE[1],

EN FAVEUR DE L'ACADÉMIE DES PEINTRES ILLUSTRES.

Enfin tu m'as suivie, et ces vastes montagnes
Qui du Rhône et du Pô séparent les campagnes
N'ont eu remparts si forts ni si haut élevés
Que ton vol, chère sœur, après moi n'ait bravés;
Enfin ce vieux témoin de toutes nos merveilles,
Toujours pour toi tout d'yeux, et pour moi tout d'oreilles,
Le Tibre voit la Seine, autrefois son appui,
Partager tes trésors et les miens avec lui:
Tu me rejoins enfin, et courant sur mes traces,
En cet heureux séjour du mérite et des graces,
Tu viens, à mon exemple, enrichir ces beaux lieux
De tout ce que ton art a de plus précieux.
Oh, qu'ils te fourniront de brillantes matières!
Que d'illustres objets à toutes tes lumières!
Prépare des pinceaux, prépare des efforts,
Pour toutes les beautés de l'esprit et du corps,

[1] Cette pièce et plusieurs autres sont tirées du *Recueil des Poésies choisies* de Sercy. *Paris*, 1660, 5 vol. in-12.

Pour tous les dons du ciel, pour tous les avantages,
Que la nature et lui sèment sur les visages;
Prépare-s-en enfin pour toutes les vertus,
Sous qui nous puissions voir les vices abattus.
Sans te gêner l'idée après leur caractère,
Pour les bien exprimer tu n'auras qu'à portraire;
La France en est féconde, et tes nobles travaux
En trouveront chez elle assez d'originaux:
Mais n'en prépare point pour la plus signalée,
Qu'on a depuis long-temps de la cour exilée,
Pour celle qui départ le solide renom:
Hélas! j'en ai moi-même oublié jusqu'au nom,
Tant je vois rarement mes plus fameux ouvrages
Pouvoir s'enorgueillir de ses moindres suffrages.
Ronsard, qu'elle flattoit à son commencement,
La crut avec son roi couchée au monument;
Il en perdit haleine, et sa muse malade
En laissa de ses mains tomber la Françiade.
Maynard l'a chaque jour criée à haute voix:
Il n'est porte où pour elle il n'ait frappé cent fois;
Mais sans en voir l'image en aucun lieu gravée,
Il est mort la cherchant, et ne l'a point trouvée.
J'en fais souvent reproche à ce climat heureux;
Je me plains aux plus grands comme aux plus généreux:
Pour trop m'en plaindre en vain je deviens ridicule,
Et l'on ne m'entend pas, ou l'on le dissimule.
Qu'aujourd'hui la valeur sait mal se secourir!
Que je vois de grands noms en danger de mourir!
Que de gloire à l'oubli malgré le ciel se livre,
Quand il m'a tant donné de quoi la faire vivre!

Le siécle a des héros, il en a même assez
Pour en faire rougir tous les siécles passés;
Il a plus d'un César, il a plus d'un Achille :
Mais il n'a qu'un Mécéne, et n'aura qu'un Virgile :
Rare exemple, et trop grand pour ne pas éclater;
Rare exemple, et si grand qu'on ne l'ose imiter.
Cette haute vertu va toutefois renaître :
A quelques traits déja je crois la reconnoître.
Chère et divine sœur, prépare tes crayons :
J'en vois de temps en temps briller quelques rayons;
Les Sophocles nouveaux dont j'honore la France
En ont déja senti quelque douce influence;
Mais ce ne sont enfin que rayons inconstants,
Qui vont de l'un à l'autre, et qui n'ont que leur temps :
Et ces heureux hasards des fruits de mon étude
Laissent tout l'avenir dedans l'incertitude.
Fixe avec ton pouvoir leur éclat vagabond;
Fais-les servir d'ébauche à ton savoir profond;
Et, mêlant à ces traits l'effort de ton génie,
Fais revoir en portrait cette illustre bannie;
Peins bien toute sa pompe et toutes ses beautés,
Son empire absolu dessus les volontés;
Fais-lui donner du lustre aux plus brillantes marques
Dont se pare le chef des plus dignes monarques;
Fais partir de nos mains à ses commandements
Tout ce que nous avons d'éternels monuments;
Fais-lui distribuer la plus durable gloire;
Mets l'histoire à ses pieds, et toute la mémoire :
Mets en ses yeux l'éclat d'une divinité;
Mets en ses mains le sceau de l'immortalité,

Et rappelle si bien un juste amour pour elle,
Qu'à son tour en ces lieux cet amour la rappelle,
Et que les cœurs, plongés dans le ravissement,
N'en puissent plus souffrir ce long bannissement.
Mais que dis-je? tu vas rappeler cette reine
Avec bien plus de gloire, et beaucoup moins de peine.
Ce que je n'ai pu faire avec toutes mes voix,
Quoique j'aie eu pour moi jusqu'à celle des rois,
Quoique toute leur cour, de mes douceurs charmée,
Ait par-delà mes vœux enflé ma renommée;
Un coup d'œil le va faire, et ton art plus charmant
Pour un si grand effet ne veut qu'un seul moment.
Je vois, je vois déja dans ton académie,
Par de royales mains en ces lieux affermie,
Tes Zeuxis renaissants, tes Apelles nouveaux,
Étaler à l'envi des chefs-d'œuvre si beaux,
Qu'un violent amour pour des choses si rares
Transforme en généreux les cœurs les plus avares;
Et les précipitant à d'inouïs efforts,
Fait dérouiller les clefs des plus secrets trésors.
Je les vois effacer ces chefs-d'œuvres antiques,
Dont jadis les seuls rois, les seules républiques,
Les seuls peuples entiers pouvoient faire le prix,
Et pour qui l'on traitoit les talents de mépris:
Je vois le Potosi te venir rendre hommage,
Je vois se déborder le Pactole et le Tage,
Je les vois à grands flots se répandre sur toi.
N'accusons plus le siècle; enfin je la revoi,
Je la revois enfin cette belle inconnue,
Et par toi rappelée, et pour toi revenue.

Oui, désormais le siècle a tout son ornement,
Puisqu'enfin tu lui rends en cet heureux moment
Cette haute vertu, cette illustre bannie,
Cette source de gloire en torrents infinie,
Cette reine des cœurs, cette divinité:
J'ai retrouvé son nom, la Libéralité.

SONNET

SUR LA CONTESTATION ENTRE LE SONNET D'URANIE ET CELUI DE JOB*.

Demeurez en repos, Frondeurs et Mazarins,
Vous ne méritez pas de partager la France;
Laissez-en tout l'honneur aux partis d'importance
Qui mettent sur les rangs de plus nobles mutins.

Nos Uranins ligués contre nos Jobelins
Portent bien au combat une autre véhémence;
Et s'il doit achever de même qu'il commence,
Ce sont Guelfes nouveaux, et nouveaux Gibelins.

* Voyez l'histoire de cette contestation dans les *Mémoires de Littérature*, imprimés à La Haye, tome I, p. 120. Le sonnet d'Uranie était de Voiture, et celui de Job, de Benserade. Une pareille contestation donnerait aujourd'hui matière à quelques épigrammes, mais ne fournirait pas un sujet d'histoire. P.

Vaine démangeaison de la guerre civile,
Qui partagiez naguère et la cour et la ville,
Et dont la paix éteint les cuisantes ardeurs,

Que vous avez de peine à demeurer oisive,
Puisqu'au même moment qu'on voit bas les Frondeurs,
Pour deux méchants sonnets on demande Qui vive!

SONNET.

Deux sonnets partagent la ville,
Deux sonnets partagent la cour,
Et semblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffé la bile.

Chacun en parle hautement
Suivant son petit jugement;
Et, s'il y faut mêler le nôtre,

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit, et mieux achevé;
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

ÉPIGRAMME.

Ami, veux-tu savoir, touchant ces deux sonnets,
Qui partagent nos cabinets,
Ce qu'on peut dire avec justice?
L'un nous fait voir plus d'art, et l'autre plus de vif;
L'un est le plus peigné, l'autre est le plus naïf:
L'un sent un long effort, et l'autre un prompt caprice:
Enfin, l'un est mieux fait, et l'autre plus joli:
Et, pour te dire tout en somme,
L'un part d'un auteur plus poli,
Et l'autre d'un plus galant homme.

LA TULIPE*,

MADRIGAL.

AU SOLEIL.

Bel astre à qui je dois mon être et ma beauté,
Ajoute l'immortalité

* Cette petite pièce et les deux suivantes firent partie de cette

A l'éclat nompareil dont je suis embellie;
Empêche que le temps n'efface mes couleurs:
Pour trône donne-moi le beau front de Julie;
Et, si cet heureux sort à ma gloire s'allie,
Je serai la reine des fleurs.

LA FLEUR D'ORANGE,

MADRIGAL.

Du palais d'émeraude où la riche nature
M'a fait naître et régner avecque majesté,
Je viens pour adorer la divine beauté
Dont le soleil n'est rien qu'une foible peinture.
Si je n'ai point l'éclat ni les vives couleurs
Qui font l'orgueil des autres fleurs,
Par mes odeurs je suis plus accomplie,
Et par ma pureté plus digne de Julie.
Je ne suis point sujette au fragile destin

célèbre Guirlande imaginée par le duc de Montausier, en l'honneur de Julie d'Angennes, qu'il recherchait alors en mariage, et qu'il épousa. Tous les beaux-esprits qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet concoururent à former cette Guirlande. P.

Un des derniers éditeurs fait observer que, dans la copie imprimée qui a été faite en 1784, d'après le manuscrit original de cette Guirlande, on voit à ces trois pièces le nom de Conrart, et qu'aucune dans tout ce même Recueil n'a le nom de Corneille. (*Les Éditeurs.*)

De ces belles infortunées,
Qui meurent dès qu'elles sont nées,
Et de qui les appas ne durent qu'un matin;
Mon sort est plus heureux, et le ciel favorable
Conserve ma fraîcheur et la rend plus durable.
Ainsi, charmant objet, rare présent des cieux,
Pour mériter l'honneur de plaire à vos beaux yeux,
J'ai la pompe de ma naissance;
Je suis en bonne odeur en tout temps, en tous lieux;
Mes beautés ont de la constance,
Et ma pure blancheur marque mon innocence.
J'ose donc me vanter, en vous offrant mes vœux,
De vous faire moi seule une riche couronne,
Bien plus digne de vos cheveux
Que les plus belles fleurs que Zéphire vous donne:
Mais, si vous m'accusez de trop d'ambition,
Et d'aspirer plus haut que je ne devrois faire,
Condamnez ma présomption,
Et me traitez en téméraire;
Punissez, j'y consens, mon superbe dessein
Par une sévère défense
De m'élever plus haut que jusqu'à votre sein;
Et ma punition sera ma récompense.

L'IMMORTELLE BLANCHE,

MADRIGAL.

Donnez-moi vos couleurs, tulipes, anémones;
Œillets, roses, jasmins, donnez-moi vos odeurs;
Des contraires saisons le froid ni les ardeurs
Ne respectent que les couronnes
Que l'on compose de mes fleurs:
Ne vous vantez donc point d'être aimables ni belles;
On ne peut nommer beau ce qu'efface le temps:
Pour couronner les beautés éternelles,
Et, pour rendre leurs yeux contents,
Il ne faut point être mortelles;
Si vous voulez affranchir du trépas
Vos brillants, mais frêles appas,
Souffrez que j'en sois embellie;
Et, si je leur fais part de mon éternité,
Je les rendrai pareils aux appas de Julie,
Et dignes de parer sa divine beauté.

JALOUSIE.

N'aimez plus tant, Phylis, à vous voir adorée :
Le plus ardent amour n'a pas grande durée ;
Les nœuds les plus serrés sont le plus tôt rompus ;
A force d'aimer trop, souvent on n'aime plus,
Et ces liens si forts ont des lois si sévères
Que toutes leurs douceurs en deviennent amères.
Je sais qu'il vous est doux d'asservir tous nos soins :
Mais qui se donne entier n'en exige pas moins ;
Sans réserve il se rend, sans réserve il se livre,
Hors de votre présence il doute s'il peut vivre :
Mais il veut la pareille, et son attachement
Prend compte de chaque heure et de chaque moment.
C'est un esclave fier qui veut régler son maître,
Un censeur complaisant qui cherche à trop connoître,
Un tyran déguisé qui s'attache à vos pas ;
Un dangereux Argus qui voit ce qui n'est pas ;
Sans cesse il importune, et sans cesse il assiége,
Importun par devoir, fâcheux par privilége,
Ardent à vous servir jusqu'à vous en lasser,
Mais au reste un peu tendre et facile à blesser.
Le plus léger chagrin d'une humeur inégale,
Le moindre égarement d'un mauvais intervalle,
Un souris par mégarde à ses yeux dérobé,
Un coup d'œil par hasard sur un autre tombé,

Le plus foible dehors de cette complaisance
Que se permet pour tous la même indifférence;
Tout cela fait pour lui de grands crimes d'état;
Et plus l'amour est fort, plus il est délicat.
Vous avez vu, Phylis, comme il brise sa chaîne
Sitôt qu'auprès de vous quelque chose le gêne;
Et comme vos bontés ne sont qu'un foible appui
Contre un murmure sourd qui s'épand jusqu'à lui.
Que ce soit vérité, que ce soit calomnie,
Pour vous voir en coupable il suffit qu'on le die;
Et lorsqu'une imposture a quelque fondement
Sur un peu d'imprudence, ou sur trop d'enjouement,
Tout ce qu'il sait de vous et de votre innocence
N'ose le révolter contre cette apparence,
Et souffre qu'elle expose à cent fausses clartés
Votre humeur sociable et vos civilités.
Sa raison au-dedans vous fait en vain justice,
Sa raison au-dehors respecte son caprice;
La peur de sembler dupe aux yeux de quelques fous
Étouffe cette voix qui parle trop pour vous.
La part qu'il prend sur lui de votre renommée
Forme un sombre dépit de vous avoir aimée;
Et, comme il n'est plus temps d'en faire un désaveu,
Il fait gloire par-tout d'éteindre un si beau feu:
Du moins s'il ne l'éteint, il l'empêche de luire,
Et brave le pouvoir qu'il ne sauroit détruire.
Voilà ce que produit le don de trop charmer.
Pour garder vos amants faites-vous moins aimer;
Un amour médiocre est souvent plus traitable:
Mais pourriez-vous, Phylis, vous rendre moins aimable?

Pensez-y, je vous prie, et n'oubliez jamais,
Quand on vous aimera, que l'amour est doux; mais....

SUR LE DÉPART

DE MADAME LA MARQUISE DE B. A. T.

Allez, belle marquise, allez en d'autres lieux
Semer les doux périls qui naissent de vos yeux.
Vous trouverez par-tout les ames toutes prêtes
A recevoir vos lois et grossir vos conquêtes,
Et les cœurs à l'envi se jetant dans vos fers
Ne feront point de vœux qui ne vous soient offerts;
Mais ne pensez pas tant aux glorieuses peines
De ces nouveaux captifs qui vont prendre vos chaînes,
Que vous teniez vos soins tout-à-fait dispensés
De faire un peu de grace à ceux que vous laissez.
Apprenez à leur noble et chère servitude
L'art de vivre sans vous et sans inquiétude;
Et, si sans faire un crime on peut vous en prier,
Marquise, apprenez-moi l'art de vous oublier.
En vain de tout mon cœur la triste prévoyance
A voulu faire essai des maux de votre absence;
Quand j'ai cru le soustraire à des yeux si charmants,
Je l'ai livré moi-même à de nouveaux tourments:
Il a fait quelques jours le mutin et le brave,
Mais il revient à vous, et revient plus esclave.

Et reporte à vos pieds le tyrannique effet
De ce tourment nouveau que lui-même il s'est fait.
Vengez-vous du rebelle, et faites-vous justice;
Vous devez un mépris du moins à son caprice;
Avoir un si long temps des sentiments si vains,
C'est assez mériter l'honneur de vos dédains.
Quelle bonté superbe, ou quelle indifférence
A sa rebellion ôte le nom d'offense?
Quoi! vous me revoyez sans vous plaindre de rien?
Je trouve même accueil avec même entretien?
Hélas! et j'espérois que votre humeur altière
M'ouvriroit les chemins à la révolte entière;
Ce cœur, que la raison ne peut plus secourir,
Cherchoit dans votre orgueil une aide à se guérir:
Mais vous lui refusez un moment de colère;
Vous m'enviez le bien d'avoir pu vous déplaire;
Vous dédaignez de voir quels sont mes attentats,
Et m'en punissez mieux ne m'en punissant pas.
Une heure de grimace ou froide ou sérieuse,
Un ton de voix trop rude ou trop impérieuse,
Un sourcil trop sévère, une ombre de fierté,
M'eût peut-être à vos yeux rendu la liberté.
J'aime, mais en aimant je n'ai point la bassesse
D'aimer jusqu'au mépris de l'objet qui me blesse;
Ma flamme se dissipe à la moindre rigueur.
Non qu'enfin mon amour prétende cœur pour cœur:
Je vois mes cheveux gris: je sais que les années
Laissent peu de mérite aux ames les mieux nées;
Que les plus beaux talents des plus rares esprits,
Quand les corps sont usés, perdent bien de leur prix;

Que, si dans mes beaux jours je parus supportable,
J'ai trop long-temps aimé pour être encore aimable,
Et que d'un front ridé les replis jaunissants
Mêlent un triste charme au prix de mon encens.
Je connois mes défauts; mais après tout, je pense
Être pour vous encore un captif d'importance:
Car vous aimez la gloire, et vous savez qu'un roi
Ne vous en peut jamais assurer tant que moi.
Il est plus en ma main qu'en celle d'un monarque
De vous faire égaler l'amante de Pétrarque,
Et mieux que tous les rois je puis faire douter
De sa Laure ou de vous qui le doit emporter.
  Aussi, je le vois trop, vous aimez à me plaire,
Vous vous rendez pour moi facile à satisfaire:
Votre ame de mes feux tire un plaisir secret,
Et vous me perdriez sans honte avec regret.
  Marquise, dites donc ce qu'il faut que je fasse:
Vous rattachez mes fers quand la saison vous chasse;
Je vous avois quittée, et vous me rappelez
Dans le cruel instant que vous vous en allez.
Rigoureuse faveur, qui force à disparoître
Ce calme étudié que je faisois renaître,
Et qui ne rétablit votre absolu pouvoir
Que pour me condamner à languir sans vous voir!
Payez, payez mes feux d'une plus foible estime,
Traitez-les d'inconstants; nommez ma fuite un crime:
Prêtez-moi, par pitié, quelque injuste courroux;
Renvoyez mes soupirs qui volent après vous;
Faites-moi présumer qu'il en est quelques autres
A qui jusqu'en ces lieux vous renvoyez des vôtres,

Qu'en faveur d'un rival vous allez me trahir :
J'en ai, vous le savez, que je ne puis haïr ;
Négligez-moi pour eux, mais dites en vous-même,
« Moins il me veut aimer, plus il fait voir qu'il m'aime,
« Et m'aime d'autant plus que son cœur enflammé
« N'ose même aspirer au bonheur d'être aimé ;
« Je fais tous ses plaisirs, j'ai toutes ses pensées,
« Sans que le moindre espoir les ait intéressées. »
Puissé-je malgré vous y penser un peu moins,
M'échapper quelques jours vers quelques autres soins,
Trouver quelques plaisirs ailleurs qu'en votre idée,
Et voir toute mon ame un peu moins obsédée ;
Et vous, de qui je n'ose attendre jamais rien,
Ne ressentir jamais un mal pareil au mien !
Ainsi parla Cléandre, et ses maux se passèrent,
Son feu s'évanouit, ses déplaisirs cessèrent :
Il vécut sans la dame, et vécut sans ennui,
Comme la dame ailleurs se divertit sans lui.
Heureux en son amour, si l'ardeur qui l'anime
N'en conçoit les tourments que pour s'en plaindre en rime
Et si d'un feu si beau la céleste vigueur
Peut enflammer ses vers sans échauffer son cœur !

ÉLÉGIE.

Iris, je vais parler ; c'est trop de violence.
Il est temps que mon feu se dérobe au silence,

Et qu'il fasse échapper au respect qui me nuit
L'aveu du triste état où vous m'avez réduit.
Depuis le jour fatal que pour vous je soupire,
Mes yeux se sont cent fois chargés de vous le dire,
Et cent fois, si mon mal vous pouvoit émouvoir,
Leur mourante langueur vous l'auroit fait savoir :
Mais les vôtres par-tout, certains de leur victoire,
D'une obscure conquête estiment peu la gloire,
Et veulent, pour daigner en faire part au cœur,
Que l'éclat du triomphe en apporte au vainqueur.
C'est par là que, jaloux de l'orgueil qui l'inspire,
Ce cœur n'a point sur moi reconnu son empire ;
Que mettant ma défaite au-dessous de ses soins
Il en a récusé mes soupirs pour témoins,
Et craint de s'exposer, s'il avouoit mes peines,
A rougir d'un captif indigne de vos chaînes.
Je le confesse, Iris, il n'est point parmi nous
De mérite assez haut pour aller jusqu'à vous.
A voir ce que je suis tout mon espoir chancelle ;
Mais le peu que je vaux ne vous rend pas moins belle :
J'ai des yeux comme un autre à me laisser charmer,
J'ai comme un autre un cœur ardent à s'enflammer ;
Et, dans les doux appas dont vous êtes pourvue,
J'ai dû brûler pour vous puisque je vous ai vue.
Oui, de votre beauté l'éclat impérieux
Touche aussitôt le cœur qu'il vient frapper les yeux ;
Ce n'est point un brillant dont la fausse lumière
Ne fasse qu'éblouir au moment qu'elle éclaire ;
Ce n'est point un effort de charmes impuissants
Qui prennent pour appui la surprise des sens :

Quoi qu'en vous leur rapport vante d'un prix extrême,
La raison convaincue y souscrit elle-même,
Et, sans appréhender de le voir démenti,
Par son propre suffrage affermit leur parti.
Alors que ne peut point sur les plus belles ames
Ce vif amas d'attraits, cette source de flammes,
Ces beaux yeux qui, portant le jour de toutes parts,
Font autant de captifs qu'ils lancent de regards!
Alors que ne peut point ce pompeux assemblage
Des traits les plus perçants dont brille un beau visage,
Et qui dessus le vôtre étalent hautement
Ce qu'ailleurs cent beautés font voir de plus charmant!
Aussi, que leur adresse aux dons de la nature
Ajoute encor de l'art la plus douce imposture,
Que de lis empruntés leur visage soit peint,
On les verra pâlir auprès de votre teint.
Ce teint dont la blancheur, sans être mendiée,
Passe en vivacité la plus étudiée,
Et pare avec orgueil le plus brillant séjour
Où les graces jamais aient attiré l'amour.
C'est là, c'est en vous seule, Iris, que l'on doit croire
Qu'aimant à triompher, il triomphe avec gloire,
Et qu'il trouve aussitôt de quoi s'assujettir
Quiconque de ses traits s'étoit pu garantir.
Pour moi, je l'avouerai, comme aucune surprise
N'avoit jusques ici fait trembler ma franchise,
Permettant à mes yeux l'heur de vous regarder,
Mon cœur trop imprudent ne crut rien hasarder.
Ainsi de vos beautés qu'on vantoit sans pareilles
Je voulus à loisir contempler les merveilles;

Ainsi j'examinai tous ces riches trésors
Que prodigua le ciel à former votre corps,
Ce port noblement fier, cette taille divine
Qui par sa majesté marque son origine,
Seule égale à soi-même, et tellement à vous
Que, la formant unique, il s'en montra jaloux.
De tant d'appas divers mon ame possédée
Se plut d'en conserver la précieuse idée :
Je l'admirai sans cesse, et de mon souvenir,
Ne croyant qu'admirer, j'eus peur de la bannir :
Mais de ce sentiment la flatteuse imposture
N'empêcha pas le mal pour cacher la blessure ;
Et ce soin d'admirer, qui dure plus d'un jour,
S'il n'est amour déja, devient bientôt amour.
Un je ne sais quel trouble où je me vis réduire
De cette vérité sut assez tôt m'instruire ;
Par d'inquiets transports me sentant émouvoir,
J'en connus le sujet quand j'osai vous revoir.
A prendre ce dessein mon ame tout émue
Eut peine à soutenir l'éclat de votre vue ;
Mon cœur en fut surpris d'un doux saisissement
Qui me fit découvrir que j'allois être amant :
Un désordre confus m'expliqua son martyre ;
Je voulus vous parler, et ne sus que vous dire ;
Je rougis, je pâlis ; et d'un tacite aveu,
Si je n'aime point, dis-je, hélas ! qu'il s'en faut peu !
Soudain, le pourrez-vous apprendre sans colère ?
Je jugeai la révolte un parti nécessaire,
Et je n'épargnai rien, dans cette extrémité,
Pour soulever mon cœur contre votre beauté.

L'ardeur de dégager ma franchise asservie
Me fit prendre les yeux de la plus noire envie;
Je ne m'attachai plus qu'à chercher des défauts,
Qui, détruisant ma flamme, adoucissent mes maux:
Mais las! cette recherche un peu trop téméraire
Produisit à sa cause un effet bien contraire;
Et vos attraits, par elle à mes sens mieux offerts,
Au lieu de les briser redoublèrent mes fers.
Plus je vous contemplai, plus je connus de charmes
Contre qui ma raison me refusa des armes;
Et sans cesse l'amour, par de vives clartés,
Me découvrit en vous de nouvelles beautés.
Tout ce que vous faisiez étoit inséparable
De ce je ne sais quoi sans qui rien n'est aimable;
Tout ce que vous disiez avoit cet air charmant
Qui des plus nobles cœurs triomphe en un moment.
J'en connus le pouvoir, j'en ressentis l'atteinte:
Contraint de vous aimer, j'aimai cette contrainte;
Et je n'aspirai plus, par mille vœux offerts,
Qu'à vous faire avouer la gloire de mes fers.
Y consentirez-vous, belle Iris? et pourrai-je
Promettre à mes desirs ce charmant privilége?
Je ne demande point que sensible à mon feu
L'assurance du vôtre en couronne l'aveu;
Je ne demande point qu'à mes vœux favorable
Vous vous montriez amante en vous montrant aimable,
Et que, par un transport qui n'examine rien,
Le don de votre cœur suive l'offre du mien:
Quoi qu'on ait fait pour vous et de grand et d'insigne,
C'est un prix glorieux dont on n'est jamais digne,

Et que ma passion me faisant desirer,
L'excès de mes défauts me défend d'espérer.
Permettez seulement, pour flatter mon martyre,
Que vous osant aimer j'ose aussi vous le dire;
Qu'à vos pieds mon respect apporte chaque jour
Les serments redoublés d'un immuable amour;
Que là, par son ardeur, je vous fasse connoître
Qu'étant pur et sincère il doit toujours s'accroître;
Que ce n'est point l'effet d'un aveugle appétit
Que le desir fit naître et que l'espoir nourrit,
Et qu'aimant par raison d'un amour véritable
Ce que jamais le ciel forma de plus aimable,
Le temps dessus mon cœur n'aura rien d'assez fort
Pour en bannir les traits que par ceux de la mort.

SONNET.

Je vous estime, Iris, et crois pouvoir sans crime
Permettre à mon respect un aveu si charmant:
    Il est vrai qu'à chaque moment
    Je songe que je vous estime.

Cette agréable idée, où ma raison s'abyme,
Tyrannise mes sens jusqu'à l'accablement;
    Mais pour vouloir fuir ce tourment
    La cause en est trop légitime.

Aussi, quelque désordre où mon cœur soit plongé,
Bien loin de faire effort à l'en voir dégagé,
Entretenir sa peine est toute mon étude.

J'en aime le chagrin, le trouble m'en est doux.
Hélas! que ne m'estimez-vous
Avec la même inquiétude!

SONNET.

D'un accueil si flatteur, et qui veut que j'espère,
Vous payez ma visite alors que je vous voi,
Que souvent à l'erreur j'abandonne ma foi,
Et crois seul avoir droit d'aspirer à vous plaire.

Mais si j'y trouve alors de quoi me satisfaire,
Ces charmes attirants, ces doux je ne sais quoi,
Sont des biens pour tout autre aussi bien que pour moi;
Et c'est dont un beau feu ne se contente guère.

D'une ardeur réciproque il veut d'autres témoins,
Un mutuel échange et de vœux et de soins,
Un transport de tendresse à nul autre semblable.

C'est là ce qui remplit un cœur fort amoureux:
Le mien le sent pour vous; le vôtre en est capable.
Hélas! si vous vouliez, que je serois heureux!

STANCES.

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planétes
Régle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourroient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle marquise.
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

SONNET.

Usez moins avec moi du droit de tout charmer:
Vous me perdrez bientôt si vous n'y prenez garde.
J'aime bien à vous voir, quoi qu'enfin j'y hasarde;
Mais je n'aime pas bien qu'on me force d'aimer.

Cependant mon repos a de quoi s'alarmer:
Je sens je ne sais quoi dès que je vous regarde;
Je souffre avec chagrin tout ce qui m'en retarde;
Et c'est déja sans doute un peu plus qu'estimer.

Ne vous y trompez pas : l'honneur de ma défaite
N'assure point d'esclave à la main qui l'a faite ;
Je sais l'art d'échapper aux charmes les plus forts ;

Et, quand ils m'ont réduit à ne plus me défendre,
Savez-vous, belle Iris, ce que je fais alors ?
Je m'enfuis de peur de me rendre.

SONNET PERDU AU JEU.

Je chéris ma défaite, et mon destin m'est doux,
Beauté, charme puissant des yeux et des oreilles ;
Et je n'ai point regret qu'une heure auprès de vous
Me coûte en votre absence et des soins et des veilles.

Se voir ainsi vaincu par vos rares merveilles,
C'est un malheur commode à faire cent jaloux ;
Et le cœur ne soupire, en des pertes pareilles,
Que pour baiser la main qui fait de si grands coups.

Recevez de la mienne, après votre victoire,
Ce que pourroit un roi tenir à quelque gloire,
Ce que les plus beaux yeux n'ont jamais dédaigné.

Je vous en rends, Iris, un juste et prompt hommage.
Hélas ! contentez-vous de me l'avoir gagné,
Sans me dérober davantage.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE SERMENT*,

Mes deux mains à l'envi disputent de leur gloire,
Et dans leurs sentiments jaloux
Je ne sais ce que j'en dois croire.
Phylis, je m'en rapporte à vous;
Réglez mon amour par le vôtre.
Vous savez leurs honneurs divers:
La droite a mis au jour un million de vers;
Mais votre belle bouche a daigné baiser l'autre.
Adorable Phylis, peut-on mieux décider
Que la droite lui doit céder!

* Mademoiselle Serment ayant baisé la main à M. Corneille par un excès d'estime, il lui envoya ce madrigal. Mademoiselle Serment était née à Grenoble, et mourut à Paris en 1692. Elle fut du nombre des femmes qui cultivèrent les lettres, et qui se composèrent une cour de tous les beaux esprits du temps. Quinault, entre autres, lui fut tendrement attaché, et la consultait, dit-on, sur ses ouvrages. P.

RÉPONSE

DE MADEMOISELLE SERMENT.

Si vous parlez sincèrement
Lorsque vous préférez la main gauche à la droite,
De votre jugement je suis mal satisfaite.
Le baiser le plus doux ne dure qu'un moment;
Un million de vers dure éternellement,
Quand ils sont beaux comme les vôtres;
Mais vous parlez comme un amant,
Et peut-être comme un Normand;
Vendez vos coquilles à d'autres.

PLAINTE

DE LA FRANCE A ROME*,

ÉLÉGIE.

Lorsque, sous le plus juste et le plus grand des princes,
L'abondance et la paix règnent dans mes provinces,

* Dans un *Recueil de pièces en prose et en poésie*, imprimé en Hollande en 1664, in-12.

Rome, par quel destin tes Romains irrités
Arrêtent-ils le cours de mes prospérités?
Après avoir gagné victoire sur victoire,
Et porté ma valeur au comble de la gloire,
Après avoir contraint par mes illustres faits
Mes rivaux orgueilleux à recevoir la paix,
J'espérois d'établir une sainte alliance,
D'unir les intérêts de Rome et de la France,
Et de porter bien loin, par mes rares exploits,
La gloire de mes lis et celle de la croix;
Mon monarque, chargé de lauriers et de palmes,
Voyoit tous ses états et ses provinces calmes,
Et, disposant son bras à quelque saint emploi,
Ne vouloit plus combattre et vaincre que pour toi;
Il t'offroit son pouvoir et sa valeur extrême:
Mais tu veux l'obliger à te vaincre toi-même,
Et, par un attentat et lâche et criminel,
Tu fais de ses faveurs un mépris solennel;
On voit régner le crime avec la violence,
Où doit régner la paix avecque le silence;
On voit les assassins courir avec ardeur
Jusqu'au palais sacré de mon ambassadeur,
Porter de tous côtés leur fureur vagabonde,
Et violer les droits les plus sacrés du monde.
Je savois bien que Rome élevoit dans son sein
Des peuples adonnés au culte souverain,
Des héros dans la paix, des savants politiques,
Experts à démêler les affaires publiques,
A conseiller les rois, à régler les états;
Mais je ne savois pas que Rome eût des soldats.

Lorsque Mars désoloit nos campagnes fertiles,
Tu maintenois tes champs et tes peuples tranquilles;
Tout le monde agité de tant de mouvements
Suivoit le triste cours de ses déréglements;
Toi seule, dans le port, à l'abri de l'orage,
Tu voyois les écueils où nous faisions naufrage;
Des princes irrités modérant le courroux
Tu disposois le ciel à devenir plus doux;
Et, sans prendre intérêt aux passions d'un autre,
Tu gardois ton repos et tu pensois au nôtre;
Tu voyois à regret cent exploits inhumains,
Et tu levois au ciel tes innocentes mains;
Tu recourois aux vœux quand nous courions aux armes;
Nous répandions du sang, tu répandois des larmes;
Et, plaignant le malheur du reste des mortels,
Tu soupirois pour eux au pied de tes autels;
Tu demandois au ciel cette paix fortunée;
Et tu me la ravis dès qu'il me l'a donnée;
A peine ai-je fini mes glorieux travaux,
Que tu veux m'engager à des combats nouveaux:
Reine de l'univers, arbitre de la terre,
Tu me prêchois la paix au milieu de la guerre;
J'ai suivi tes conseils et tes justes souhaits,
Et tu me fais la guerre au milieu de la paix;
Détruisant les erreurs et punissant les crimes,
J'ai soutenu l'honneur de tes saintes maximes;
J'ai remis autrefois, en dépit des tyrans,
Dans leur trône sacré tes pontifes errants,
Et, faisant triompher d'une égale vaillance,
Ou la France dans Rome, ou Rome dans la France;

J'ai conservé tes droits et maintenu ta foi;
Et tu prends aujourd'hui les armes contre moi!
Quel intérêt t'engage à devenir si fière?
Te reste-t-il encor quelque vertu guerrière?
Crois-tu donc être encore au siècle des Césars,
Où, parmi les fureurs de Bellone et de Mars,
Jalouse de la gloire et du pouvoir suprême,
Tu foulois à tes pieds et sceptre et diadème?
Dans ce fameux état où le ciel t'avoit mis
Tu ne demandois plus que de grands ennemis;
Et, portant ton orgueil sur la terre et sur l'onde,
Tu bravois le destin des puissances du monde,
Et tu faisois marcher sous tes injustes lois
Un simple citoyen sur la tête des rois;
Ton destin ne t'offroit que d'illustres conquêtes;
Ta foudre ne tomboit que sur de grandes têtes,
Et tu montrois en pompe aux peuples étonnés
Des souverains captifs et des rois enchaînés.
Mais, quelque grands exploits que l'histoire renomme,
Tu n'es plus cette fière et cette grande Rome;
Ton empire n'est plus ce qu'il fut autrefois,
Et ce n'est plus un siècle à se moquer des rois;
On ne redoute plus l'orgueil du Capitole,
Qui fut jadis si craint de l'un à l'autre pôle;
Et les peuples, instruits de tes douces vertus,
Adorent ta grandeur, mais ne la craignent plus.
Que si le ciel t'inspire encor quelque vaillance,
Va dresser tes autels jusqu'aux champs de Byzance;
Anime tes Romains à quelque effort puissant,
Et va planter ta croix où règne le croissant;

Remplis les premiers rangs d'une sainte entreprise,
Et voyons marcher Rome au secours de Venise;
Pour tes sacrés autels toi-même combattant,
Commence ces exploits que tu nous prêches tant,
Ou laisse-moi jouir dans la paix où nous sommes
D'un repos que je viens de procurer aux hommes:
J'ai vu de tous côtés mes ennemis vaincus,
Et je suis aujourd'hui ce qu'autrefois tu fus;
Les lois de mon état sont aussi souveraines,
Mes lis vont aussi loin que tes aigles romaines;
Et, pour punir le crime et l'orgueil des humains,
Mes François aujourd'hui valent les vieux Romains.
L'invincible Louis, sous qui le monde tremble,
Ne vaut-il pas lui seul tous les héros ensemble?
La victoire sous lui ne se lassant jamais
Lui fournit des sujets de vaincre dans la paix:
Dans ce comble d'honneur où lui seul peut atteindre,
Tout désarmé qu'il est, il sait se faire craindre;
Il dompte ses rivaux et sert ses alliés,
Voit, même dans la paix, des rois humiliés;
Il auroit su venger tant de lois violées,
Et tu verrois déja tes plaines désolées,
Tu verrois et tes chefs et tes peuples soumis;
Mais tu n'as pas pour lui d'assez grands ennemis;
Et, dans le mouvement de gloire qui le presse,
Tu tiens ta sûreté de ta seule foiblesse:
Que n'es-tu dans le temps où tes héros guerriers
Eussent pu lui fournir des moissons de lauriers!
Pour arrêter sur toi ses forces occupées,
Où sont tes Scipions, tes Jules, tes Pompées?

Tu le verrois courir au milieu des hasards,
Affronter tes héros, et vaincre tes Césars,
Et, par une conduite aussi juste que brave,
Affranchir de tes fers tout l'univers esclave:
Mais, puisque ta fureur ne se peut contenir,
Après tant de mépris il faudra te punir;
La gloire des héros n'est jamais assez pure,
Et le trône jaloux ne souffre point d'injure;
Ne te flatte plus tant sur ton divin pouvoir;
On peut mêler la force avecque le devoir:
Des monarques pieux, des princes magnanimes
Ont révéré tes lois en punissant tes crimes;
Ils ont eu le secret de partager leurs cœurs,
D'être tes ennemis et tes adorateurs,
De soutenir leur rang, et sauver leur franchise
En se vengeant de toi et non pas de l'Église;
Ils ont su réprimer ton orgueil obstiné
Sans choquer le pouvoir que le ciel t'a donné,
Et séparer enfin, dans une juste guerre,
Les intérêts du ciel d'avec ceux de la terre.
Sur l'exemple fameux de ces rois sans pareils
Inspire à mon héros ces fidèles conseils.
Prince, dont la valeur et la sagesse est rare,
Ménage ta couronne avecque ta tiare;
Donne aux siècles futurs un exemple immortel;
Garde les droits du trône et les droits de l'autel;
Qu'à ton ressentiment la piété s'unisse;
Louis, fais grace à Rome en te faisant justice;
Pense aux devoirs sacrés d'un monarque chrétien;
Fais agir ton pouvoir, mais révère le sien;

Et, mêlant au courroux le respect et la crainte,
Punis Rome l'injuste, et conserve la sainte.

IMITATION D'UNE ODE LATINE

QUI FUT ADRESSÉE A MONSIEUR PÉLISSON.

Non, je ne serai pas, illustre Pélisson,
Ingrat à tes bienfaits, injuste à ton beau nom.
Dans mes chants, dans mes vers, il trouvera sa place,
Et tes bienfaits dans moi ne perdront pas leur grace.
Je sais bien que ce nom, par la gloire porté,
A déja pris l'essor vers l'immortalité,
Et que, pour le placer avec quelque avantage,
Il faudroit mettre l'or et le marbre en usage:
Mais, ne pouvant dresser de plus beaux monuments,
Approuve dans mes vers ces justes sentiments.
   C'est toi, grand Pélisson, qui, malgré la licence,
Ramènes dans nos jours le siècle d'innocence:
Par toi nous retrouvons la candeur, la bonté,
Et du monde naissant la sainte probité.
Que la justice armée et les lois souveraines
Contiennent les mortels par la crainte des peines,
De peur que le forfait et le crime indompté
N'entraîne le désordre avec l'impunité:

Ni la rigueur des lois ni l'austère justice
Ne te retiendront pas sur le penchant du vice;
L'amour de la vertu fait cet effet dans toi,
Elle seule te guide, elle est seule ta loi.
Au milieu de la cour ton ame bienfaisante
Verse indifféremment sa faveur obligeante;
Et, bien loin d'enchérir ou vendre les bienfaits,
Tu préviens, en donnant, les vœux et les souhaits.
Ces mortels dont l'éclat emporte notre estime
N'ont souvent pour vertu que d'être exempts de crime:
Mais ta vertu, qui suit des sentiments plus hauts,
Ne borne pas ta gloire à vivre sans défauts;
En mille beaux projets, en mille biens, féconde,
Ta solide vertu se fait voir dans le monde;
Et, sans les faux appas d'un éclat emprunté,
Elle porte à nos yeux sa charmante beauté.
En vain, pour ébranler ta fidéle constance,
On voit fondre sur toi la force et la puissance;
En vain dans la Bastille on t'accabla de fers;
En vain on te flatta sur mille appâts divers:
Ton grand cœur, inflexible aux rigueurs, aux caresses,
Triompha de la force, et se rit des promesses.
Et comme un grand rocher par l'orage insulté
Des flots audacieux méprise la fierté,
Et sans craindre le bruit qui gronde sur sa tête,
Voit briser à ses pieds l'effort de la tempête;
C'est ainsi, Pélisson, que, dans l'adversité,
Ton intrépide cœur garda sa fermeté,
Et que ton amitié, constante et généreuse,
Du milieu des dangers sortit victorieuse.

Mais c'est par ce revers que le plus grand des rois
Sembloit te préparer aux plus nobles emplois,
Et qu'admirant dans toi l'esprit et le courage
De la Bastille au Louvre il te fit un passage,
Où ta fidélité, dans son plus grand éclat,
Conserve le dépôt des secrets de l'état.
Pour moi, je ne veux point, comme le bas vulgaire,
De tes divers emplois pénétrer le mystère;
Je ne m'introduis point dans le palais des grands,
Et me fais un secret de ce que j'y comprends;
Mais je te vois alors comme un autre Moïse,
Quand le peuple de Dieu, par sa seule entremise,
Sur le mont de Sina reçut la sainte loi
A travers les carreaux, la terreur et l'effroi;
De sa haute faveur les tribus étonnées
Au pied du sacré mont demeuroient prosternées,
Pendant que ce prophète, élevé dans ce lieu,
Dans un nuage épais parloit avec son Dieu,
Et qu'il puisoit à fond dans le sein de sa gloire
Le merveilleux projet de sa divine histoire,
Monument éternel, où la postérité
Viendra dans tous les temps chercher la vérité.
Mais, puisqu'un même sort te donne dans la France
Du plus grand des héros l'illustre confidence,
Et que, par sa faveur, tu vois jusques au fonds
Des secrets de l'état les abymes profonds,
Ne donneras-tu pas, après tes doctes veilles,
De ce grand conquérant les faits et les merveilles?
Et d'un style éloquent ne décriras-tu pas
Ses conseils, ses exploits, ses siéges, ses combats?

Le monde attend de toi ce merveilleux ouvrage,
Seul digne des appas de ton divin langage;
Les faits de ce grand roi perdroient de leur beauté,
Si tu n'en soutenois l'auguste majesté;
Et sa gloire après nous ne seroit pas entière,
Si tout autre que toi traitoit cette matière.
Poursuis donc, Pélisson, cet auguste projet,
Et ne t'étonne point par l'éclat du sujet;
Ton seul art peut donner d'une main immortelle
Au plus grand de nos rois une gloire éternelle.

DÉFENSE
DES FABLES DANS LA POÉSIE.

IMITATION DU LATIN DE SANTEUIL.

Qu'on fait d'injure à l'art de lui voler la fable!
C'est interdire aux vers ce qu'ils ont d'agréable,
Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur,
Et hasarder la muse à sécher de langueur.
O vous qui prétendez qu'à force d'injustices
Le vieil usage cède à de nouveaux caprices!
Donnez-nous par pitié du moins quelques beautés
Qui puissent remplacer ce que vous nous ôtez,
Et ne nous livrez pas aux tons mélancoliques
D'un style estropié par de vaines critiques!

Quoi! bannir des enfers Proserpine et Pluton!
Dire toujours le Diable, et jamais Alecton!
Sacrifier Hécate et Diane à la Lune,
Et, dans son propre sein, noyer le vieux Neptune!
Un berger chantera ses déplaisirs secrets
Sans que la triste Écho répète ses regrets!
Les bois autour de lui n'auront point de driades!
L'air sera sans zéphyrs, les fleuves sans naïades!
Et par nos délicats les faunes assommés
Rentreront au néant dont on les a formés!
Pourras-tu, dieu des vers, endurer ce blasphème,
Toi qui fis tous ces dieux, qui fis Jupiter même?
Pourras-tu respecter ces nouveaux souverains
Jusqu'à laisser périr l'ouvrage de tes mains?
O! digne de périr, si jamais tu l'endures!
D'un si mortel affront sauve tes créatures;
Confonds leurs ennemis, insulte à leurs tyrans,
Fais-nous, en dépit d'eux, garder nos premiers rangs:
Et, retirant ton feu de leurs veines glacées,
Laisse leurs vers sans force, et leurs rimes forcées.
La fable en nos écrits, disent-ils, n'est pas bien;
La gloire des païens déshonore un chrétien.
L'Église toutefois, que l'Esprit-Saint gouverne,
Dans ses hymnes sacrés nous chante encor l'Averne,
Et par le vieil abus le Tartare inventé
N'y déshonore point un Dieu ressuscité.
Ces rigides censeurs ont-ils plus d'esprit qu'elle?
Et font-ils dans l'Église une Église nouvelle?
Quittons cet avantage, et ne confondons pas
Avec des droits si saints de profanes appas

L'œil se peut-il fixer sur la vérité nue?
Elle a trop de brillant pour arrêter la vüe;
Et, telle qu'un éclair qui ne fait qu'éblouir,
Elle échappe aussitôt qu'on présume en jouir;
La fable, qui la couvre, allume, presse, irrite
L'ingénieuse ardeur d'en voir tout le mérite:
L'art d'en montrer le prix consiste à le cacher,
Et sa beauté redouble à se faire chercher.
Otez Pan et sa flûte, adieu les pâturages;
Otez Pomone et Flore, adieu les jardinages;
Des roses et des lis le plus superbe éclat,
Sans la fable, en nos vers, n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en savant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une terre pourrie,
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour agrément
Les larmes d'une amante ou le sang d'un amant?
Qu'aura de beau la guerre, à moins qu'on n'y crayonne
Ici le char de Mars, là celui de Bellone,
Que la Victoire vole, et que les grands exploits
Soient portés en tous lieux par la nymphe à cent voix?
Qu'ont la terre et la mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de tritons à pousser un navire,
Cet empire qu'Éole a sur les tourbillons,
Bacchus sur les coteaux, Cérès sur les sillons?
Tous ces vieux ornements, traitez-les d'antiquailles;
Moi, si jamais je peins Saint-Germain et Versailles,
Les nymphes, malgré vous, danseront tout autour;
Cent demi-dieux follets leur parleront d'amour;
Du satyre caché les brusques échappées
Dans les bras des sylvains feront fuir les napées;

Et, si je fais baller pour l'un de ces beaux lieux,
J'y ferai malgré vous trépigner tous les dieux.
Vous donc, encore un coup, troupe docte et choisie,
Qui nous forgez des lois à votre fantaisie,
Puissiez-vous à jamais adorer cette erreur
Qui pour tant de beautés inspire tant d'horreur,
Nous laisser à jamais ces charmes en partage,
Qui portent les grands noms au-delà de notre âge!
Et, si le vôtre atteint quelque postérité,
Puisse-t-il n'y traîner qu'un vers décrédité!

BILLET

A MONSIEUR PÉLISSON.

En matière d'amour je suis fort inégal;
J'en écris assez bien, et le fais assez mal;
J'ai la plume féconde, et la bouche stérile,
Bon galant au théâtre, et fort mauvais en ville;
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Voilà, monsieur, une petite peinture que je fis de moi-même il y a près de vingt ans. Je ne vaux guère mieux à présent. Quoi qu'il en soit, monsieur le surintendant[1] a voulu savoir ces six vers; et je ne suis

[1] M. Fouquet, surintendant des finances.

point fâché de lui avoir fait voir que j'ai toujours eu assez d'esprit pour connoître mes défauts, malgré l'amour-propre qui semble être attaché à notre métier. J'obéis donc sans répugnance aux ordres qu'il lui a plu m'en donner, et vous supplie de me ménager un moment d'audience pour prendre congé de lui, puisqu'il a voulu que je l'importunasse encore une fois. Il me témoigna, dimanche dernier, assez de bonté pour me faire espérer qu'il ne dédaignera pas de prendre quelque soin de moi; et je ne doute point que tôt ou tard elle n'ait son effet, principalement quand vous prendrez la peine de l'en faire souvenir. Je me promets cela de la généreuse amitié dont vous m'honorez, et suis à vous de tout mon cœur.

P. CORNEILLE.

ODE

AU RÉVÉREND P. DELIDEL, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, SUR SON TRAITÉ DE LA THÉOLOGIE DES SAINTS [1].

Toi qui nous apprends de la grace
Quelle est la force et la douceur,
Comme elle descend dans un cœur,

[1] Cette ode est au commencement de ce Traité, imprimé à Paris en 1668, in-4°.

Comme elle agit, comme elle passe;
Docte écrivain, dont l'œil perçant
Va jusqu'au sein du Tout-Puissant
Pénétrer ce profond abyme;
Que les hommes te vont devoir!
Et que le prix en est ineffable et sublime
De ces biens que par là tu mets en leur pouvoir!

Oui, tant que durera ta course,
Tu peux, mortel, à pleines mains
Puiser des bonheurs souverains
En cette inépuisable source.
Un guide si bien éclairé
Te conduit d'un pas assuré
Au vivant soleil qui l'éclaire:
Suis, mais avec zéle, avec foi,
Suis, dis-je, tu verras tout ce qu'il te faut faire;
Et, si tu ne le fais, il ne tiendra qu'à toi.

Tu péches, mais un Dieu pardonne,
Et pour mériter ce pardon
Il te fait ce précieux don;
Il n'en est avare à personne.
Reçois avec humilité,
Conserve avec fidélité,
Ce grand appui de ta foiblesse:
Avec lui ton vouloir peut tout;
Sans lui tu n'es qu'ordure, impuissance, bassesse.
Fais-en un bon usage, et la gloire est au bout.

C'en est la digne récompense;
Mais aussi, tu le dois savoir,
Cet usage est en ton pouvoir,
Il dépend de ta vigilance:
Tu peux t'endormir, t'arrêter,
Tu peux même le rejeter
Ce don, sans qui ta perte est sûre,
Et n'en tireras aucun fruit,
Si tu défères plus aux sens, à la nature,
Qu'aux mouvements sacrés qu'en mon ame il produit.

J'en connois par toi l'efficace,
Savant et pieux écrivain,
Qui jadis de ta propre main
M'as élevé sur le Parnasse:
C'étoit trop peu pour ta bonté
Que ma jeunesse eût profité
Des leçons que tu m'as données;
Tu portes plus loin ton amour,
Et tu veux qu'aujourd'hui mes dernières années
De tes instructions profitent à leur tour.

Je suis ton disciple, et peut être
Que l'heureux éclat de mes vers
Éblouit assez l'univers
Pour faire peu de honte au maître.
Par une plus sainte leçon
Tu m'apprends de quelle façon
Au vice on doit faire la guerre.
Puissé-je en user encor mieux;

Et, comme je te dois ma gloire sur la terre,
Puissé-je te devoir un jour celle des cieux!

Par son très obligé disciple
P. CORNEILLE.

Quòd scribo et placeo, si placeo, omne tuum est[1].

REMERCIEMENT AU ROI*.

Ainsi du Dieu vivant la bonté surprenante
Verse, quand il lui plaît, sa grace prévenante;
Ainsi du haut des cieux il aime à départir
Des biens dont notre espoir n'osoit nous avertir.
Comme ses moindres dons excédent le mérite,
Cette même bonté seule l'en sollicite;
Il ne consulte qu'elle, et, maître qu'il en est,
Sans devoir à personne, il donne à qui lui plaît.
Telles sont les faveurs que ta main nous partage,
Grand roi, du Roi des rois la plus parfaite image:
Tel est l'épanchement de tes nouveaux bienfaits;
Il prévient l'espérance, il surprend les souhaits,

[1] Imité du dernier vers de la troisième ode d'Horace, lib. 4:

Quòd spiro et placeo, si placeo, tuum est.

* Corneille composa cette pièce pour remercier le roi de l'avoir compris dans le nombre des savants célèbres à qui il avait accordé des gratifications, en 1662.

Il passe le mérite, et ta bonté suprême
Pour faire des heureux les choisit d'elle-même.
Elle m'a mis du nombre, et me force à rougir
De ne me voir qu'un zéle incapable d'agir.
Son excès dans mon cœur fait des troubles étranges.
Je sais que je te dois des vœux et des louanges,
Que ne t'en pas offrir c'est te les dérober;
Mais si j'y fais effort, je cherche à succomber,
Et le plus beau succès que ma muse en obtienne
Profanera ta gloire et détruira la mienne.
Je veux bien l'immoler tout entière à mon roi;
Mais, si je n'en ai plus, je ne puis rien pour toi;
Et j'en dois prendre soin, pour éviter le crime
D'employer à te peindre un pinceau sans estime.
Il n'est dans tous les arts secret plus excellent
Que de savoir connoître et choisir son talent.
Pour moi, qui de louer n'eus jamais la méthode,
J'ignore encor le tour du sonnet et de l'ode.
Mon génie au théâtre a voulu m'attacher,
Il en a fait mon sort, je dois m'y retrancher;
Par-tout ailleurs je rampe, et ne suis plus moi-même:
Mais là j'ai quelque nom, là quelquefois on m'aime;
Là ce même génie ose de temps en temps
Tracer de ton portrait quelques traits éclatants.
Par eux de l'Androméde il sut ouvrir la scène;
On y vit le Soleil instruire Melpoméne,
Et lui dire qu'un jour Alexandre et César
Sembleroient des vaincus attachés à ton char:
Ton front le promettoit, et tes premiers miracles
Ont rempli hautement la foi de mes oracles.

À peine tu parois les armes à la main,
Que tu ternis les noms du Grec et du Romain;
Tout tremble, tout fléchit sous tes jeunes années;
Tu portes en toi seul toutes les destinées;
Rien n'est en sûreté s'il ne vit sous ta loi:
On t'offre, ou, pour mieux dire, on prend la paix de toi;
Et ceux qui se font craindre aux deux bouts de la terre,
Pour ne te craindre plus renoncent à la guerre.
Ton hymen est le sceau de cette illustre paix:
Sur ces grands incidents tout parle, et je me tais:
Et, sans me hasarder à ces nobles amorces,
J'attends l'occasion qui s'arrête à mes forces.
Je la trouve, et j'en prends le glorieux emploi,
Afin d'ouvrir ma scène encore un coup pour toi:
J'y mets la Toison d'or; mais, avant qu'on la voie,
La Paix vient elle-même y préparer la joie;
L'Hymen l'y fait descendre; et de Mars en courroux
Par ta digne moitié j'y romps les derniers coups.
On te voyoit dès-lors à toi seul comparable
Faire éclater par-tout ta conduite adorable,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
Jusque-là toutefois tout n'étoit pas à toi;
Et, quelque doux effets qu'eût produits ta victoire,
Les conseils du grand Jule [1] avoient part à ta gloire.
Maintenant qu'on te voit en digne potentat
Réunir en ta main les rênes de l'état,
Que tu gouvernes seul, et que, par ta prudence,
Tu rappelles des rois l'auguste indépendance.

[1] Le cardinal Mazarin.

Il est temps que d'un air encor plus élevé
Je peigne en ta personne un monarque achevé;
Que j'en laisse un modèle aux rois qu'on verra naître,
Et qu'en toi pour régner je leur présente un maître.
C'est là que je saurai fortement exprimer
L'art de te faire craindre, et de te faire aimer;
Cet accès libre à tous, cet accueil favorable,
Qu'ainsi qu'au plus heureux tu fais au misérable.
Je te peindrai vaillant, juste, bon, libéral,
Invincible à la guerre, en la paix sans égal:
Je peindrai cette ardeur constante et magnanime
De retrancher le luxe et d'extirper le crime;
Ce soin toujours actif pour les nobles projets,
Toujours infatigable au bien de tes sujets;
Ce choix de serviteurs fidèles, intrépides,
Qui soulagent tes soins, mais sur qui tu présides,
Et dont tout le pouvoir qui fait tant de jaloux
N'est qu'un écoulement de tes ordres sur nous.
Je rendrai de ton nom l'univers idolâtre:
Mais, pour ce grand chef-d'œuvre, il faut un grand théâtre.
Ouvre-moi donc, grand roi! ce prodige des arts,
Que n'égala jamais la pompe des Césars,
Ce merveilleux salon où ta magnificence
Fait briller un rayon de sa toute-puissance;
Et peut-être, animé par tes yeux de plus près,
J'y ferai plus encor que je ne te promets.
Parle, et je reprendrai ma vigueur épuisée
Jusques à démentir les ans qui l'ont usée.
Vois comme elle renaît dès que je pense à toi,
Comme elle s'applaudit d'espérer en mon roi!

Le plus pénible effort n'a rien qui la rebute :
Commande, et j'entreprends; ordonne, et j'exécute.

AU ROI,

SUR SON RETOUR DE FLANDRE.

Tu reviens, ô mon roi ! tout couvert de lauriers;
Les palmes à la main tu nous rends nos guerriers;
Et tes peuples, surpris et charmés de leur gloire,
Mêlent un peu d'envie à leurs chants de victoire.
Ils voudroient avoir vu comme eux aux champs de Mars
Ton auguste fierté guider tes étendards,
Avoir dompté comme eux l'Espagne en sa milice,
Réduit comme eux la Flandre à te faire justice,
Et su mieux prendre part à tant de murs forcés,
Que par des feux de joie et des vœux exaucés.
Nos muses à leur tour, de même ardeur saisies,
Vont redoubler pour toi leurs nobles jalousies,
Et ta France en va voir les merveilleux efforts
Déployer à l'envi leurs plus rares trésors.
Elles diront quels soins, quels rudes exercices,
Quels travaux assidus étoient lors tes délices,
Quels secours aux blessés prodiguoit ta bonté,
Quels exemples donnoit ton intrépidité,
Quels rapides succès ont accru ton empire,
Et le diront bien mieux que je ne le puis dire.

C'est à moi de m'en taire, et ne pas avilir
L'honneur de ces lauriers que tu viens de cueillir.
De mon génie usé la chaleur amortie
A leur gloire immortelle est trop mal assortie;
Et défigureroit tes grandes actions
Par l'indigne attentat de ses expressions.
Que ne peuvent, grand roi, tes hautes destinées
Me rendre la vigueur de mes jeunes années!
Qu'ainsi qu'au temps du *Cid* je ferois de jaloux!
Mais j'ai beau rappeler un souvenir si doux,
Ma veine, qui charmoit alors tant de balustres,
N'est plus qu'un vieux torrent qu'ont tari douze lustres;
Et ce seroit en vain qu'aux miracles du temps
Je voudrois opposer l'acquis de quarante ans.
Au bout d'une carrière et si longue et si rude
On a trop peu d'haleine et trop de lassitude;
A force de vieillir un auteur perd son rang;
On croit ses vers glacés par la froideur du sang;
Leur dureté rebute, et leur poids incommode;
Et la seule tendresse est toujours à la mode.

Ce dégoût toutefois ni ma propre langueur
Ne me font pas encor tout-à-fait perdre cœur;
Et, dès que je vois jour sur la scène à te peindre,
Il rallume aussitôt ce feu prêt à s'éteindre.
Mais, comme au vif éclat de tes faits inouïs
Soudain mes foibles yeux demeurent éblouis,
J'y porte, au lieu de toi, ces héros dont la gloire
Semble épuiser la fable et confondre l'histoire,
Et, m'en faisant un voile entre la tienne et moi;
J'assure mes regards pour aller jusqu'à toi.

Ainsi de ta splendeur mon idée enrichie
En applique à leur front la clarté réfléchie,
Et forme tous leurs traits sur le moindre des tiens,
Quand je veux faire honneur aux siécles anciens.
Sur mon théâtre ainsi tes vertus ébauchées
Sément ton grand portrait par piéces détachées;
Les plus sages des rois, comme les plus vaillants,
Y reçoivent de toi leurs plus dignes brillants.
J'emprunte, pour en faire une pompeuse image,
Un peu de ta conduite, un peu de ton courage;
Et j'étudie en toi ce grand art de régner,
Qu'à leur postérité je leur fais enseigner.
C'est tout ce que des ans me peut souffrir la glace:
Mais j'ai d'autres moi-même à servir en ma place,
Deux fils dans ton armée, et dont l'unique emploi
Est d'y porter du sang à répandre pour toi:
Tous deux ils tâcheront, dans l'ardeur de te plaire,
D'aller plus loin pour toi que le nom de leur père;
Tous deux, impatients de le mieux signaler,
Ils brûleront d'agir, quand je tremble à parler;
Et ce feu qui sans cesse eux et moi nous consume
Suppléera par l'épée au défaut de ma plume.
Pardonne, grand vainqueur, à cet emportement:
Le sang prend malgré nous quelquefois son moment;
D'un père pour ses fils l'amour est légitime;
Et j'ai droit pour les miens de garder quelque estime,
Après qu'en leur faveur toi-même as bien voulu
M'assurer que l'abord ne t'en a point déplu.

Le plus jeune a trop tôt reçu d'heureuses marques
D'avoir suivi les pas du plus grand des monarques:

Mais, s'il a peu servi, si le feu des mousquets
Arrêta dès Douay ses plus ardents souhaits,
Il fait gloire du lieu que perça la tempête:
Ceux qu'elle atteint au pied ne cachent pas leur tête;
Sur eux à ta fortune ils laissent tout pouvoir;
Ils s'offrent tout entiers aux hasards du devoir.
De nouveau je m'emporte. Encore un coup pardonne
Ce doux égarement que le sang me redonne;
Sa flatteuse surprise aisément nous séduit;
La pente est naturelle, avec joie on la suit;
Elle fait une aimable et prompte violence,
Dont pour me garantir je n'ai que le silence.
Grand roi, qui vois assez combien j'en suis confus,
Souffre que je t'admire, et ne te parle plus.

POËME*

SUR LES VICTOIRES DU ROI.

P. CORNEILLE AU LECTEUR.

Quelque favorable accueil que Sa Majesté ait daigné faire à cet ouvrage, et quelques applaudissements que la Cour lui ait prodigués, je n'en dois pas faire grande vanité, puisque je n'en suis que le traducteur. Mais, dans une si belle occasion de faire éclater la gloire du Roi, je n'ai point considéré la mienne : mon zèle est plus fort que mon ambition ; et, pourvu que je puisse satisfaire en quelque sorte aux devoirs d'un sujet fidèle et passionné, il m'importe peu du reste. Le public m'aura du moins l'obligation d'avoir déterré ce trésor, qui, sans moi, seroit demeuré enseveli sous la poussière d'un collège ; et j'ai été bien aise de pouvoir donner par là quelques marques de reconnoissance aux soins que les PP. Jésuites ont pris d'instruire ma jeunesse et celle de mes enfants, et à l'amitié particulière dont m'ho-

* Imprimé en 1667 et en 1669, in-12.

nore l'auteur de ce panégyrique*. Je ne l'ai pas traduit si fidèlement, que je ne me sois enhardi plus d'une fois à étendre ou resserrer ses pensées : comme les graces des deux langues sont différentes, j'ai cru à propos de prendre cette liberté, afin que ce qui étoit excellent en latin ne devînt pas si insupportable en françois; vous en jugerez, et ne serez pas fâché que j'y aie fait joindre quelques autres pièces**, que vous avez déja vues, sur le même sujet. L'amour naturel que nous avons tous pour les productions de notre esprit m'a fait espérer qu'elles se pourroient ainsi conserver l'une par l'autre, ou périr un peu plus tard.

* Le père de La Rue.

** On les a rangées suivant la date de l'année où elles ont paru.

VICTOIRES DU ROI,

EN L'ANNÉE 1667,

IMITÉES DU LATIN DU P. DE LA RUE, JÉSUITE.

Mânes des grands Bourbons, brillants foudres de guerre,
Qui fûtes et l'exemple et l'effroi de la terre,
Et qu'un climat fécond en glorieux exploits
Pour le soutien des lis vit sortir de ses rois,
Ne soyez point jaloux qu'un roi de votre race
Égale tout d'un coup votre plus noble audace.
Vos grands noms dans le sien revivent aujourd'hui :
Toutes les fois qu'il vainc vous triomphez en lui;
Et ces hautes vertus que de vous il hérite
Vous donnent votre part aux encens qu'il mérite.
C'est par cette valeur qu'il tient de votre sang
Que le lion belgique a vu percer son flanc;
Il en frémit de rage, et, devenu timide,
Il met bas cet orgueil contre vous intrépide,
Comme si sa fierté qui vous sut résister
Attendoit ce héros pour se laisser dompter!
Aussi cette fierté, par le nombre alarmée,
Voit en un chef si grand encor plus d'une armée,
Dont par le seul aspect ce vieil orgueil brisé
Court au devant du joug si long-temps refusé.

De là ces feux de joie et ces chants de victoire
Qui font briller par-tout et retentir sa gloire :
Et, bien que la déesse aux cent voix et cent yeux
L'ait publiée en terre et fait redire aux cieux,
Qu'il ne soit pas besoin d'aucune autre trompette,
Le cœur paroît ingrat quand la bouche est muette,
Et d'un nom que par-tout la vertu fait voler
C'est crime de se taire où tout semble parler.
Mais n'attends pas, grand roi, que mes ardeurs sincères
Appellent au secours l'Apollon de nos pères;
A mes foibles efforts daigne servir d'appui,
Et tu me tiendras lieu des muses et de lui.
Toi seul y peux suffire, et dans toutes les ames
Allumer de toi seul les plus célestes flammes,
Tel qu'épand le soleil sa lumière sur nous,
UNIQUE DANS LE MONDE, ET QUI SUFFIT A TOUS.
Par l'ordre de son roi les armes de la France
De la triste Hongrie avoient pris la défense;
Sauvé du Turc vainqueur, un peuple gémissant
Fait trembler son Asie et rougir son croissant;
Par son ordre on voyoit d'invincibles courages
D'Alger et de Tunis arrêter les pillages,
Affranchir nos vaisseaux de ces tyrans des mers,
Et leur faire à leur tour appréhender nos fers.
L'Anglois même avoit vu jusque dans l'Amérique
Ce que c'est qu'avec nous rompre la foi publique,
Et sur terre et sur mer reçu le digne prix
De l'infidélité qui nous avoit surpris.
Enfin du grand Louis aux trois parts de la terre
Le nom se faisoit craindre à l'égal du tonnerre.

L'Espagnol s'en émeut; et, gêné de remords,
Après de tels succès il craint pour tous ses bords;
L'injure d'une paix à la fraude enchaînée,
Les dures pactions d'un royal hyménée,
Tremblent sous les raisons et la facilité
Qu'aura de s'en venger un roi si redouté.
Louis s'en aperçoit, et tandis qu'il s'apprête
A joindre à tant de droits celui de la conquête,
Pour éblouir l'Espagne et son raisonnement,
Il tourne ses apprêts en divertissement;
Il s'en fait un plaisir, où par un long prélude
L'image de la guerre en affermit l'étude,
Et ses passe-temps même instruisant ses soldats
Préparent un triomphe où l'on ne pense pas.
Il se met à leur tête aux plus ardentes plaines,
Fait en se promenant leçon aux capitaines,
Se délasse à courir de quartier en quartier,
Endurcit et soi-même et les siens au métier,
Les forme à ce qu'il faut que chacun cherche ou craigne,
Et par de feints combats apprend l'art qu'il enseigne.
Il leur montre à doubler leurs files et leurs rangs,
A changer tôt de face aux ordres différents,
Tourner à droite, à gauche, attaquer et défendre,
Enfoncer, soutenir, caracoler, surprendre;
Tantôt marcher en corps, et tantôt défiler,
Pousser à toute bride, attendre, reculer,
Tirer à coups perdus, et par toute l'armée
Faire l'oreille au bruit et l'œil à la fumée.
Ce héros va plus outre; il leur montre à camper:
A la tente, à la hutte on les voit s'occuper;

Sa présence aux travaux mêle de si doux charmes
Qu'ils apprennent sans peine à dormir sous les armes;
Et, comme s'ils étoient en pays dangereux,
L'ombre de Saint-Germain est un bivouac pour eux.
Achève, grand monarque! achève, et pars sans crainte:
Si tu t'es fait un jeu de cette guerre feinte,
Accoutumé par elle à la poussière, au feu,
La véritable ailleurs ne te sera qu'un jeu:
Tes guerriers t'y suivront sans y voir rien de rude,
Combattront par plaisir, vaincront par habitude;
Et la victoire, instruite à prendre ici ta loi,
Dans les champs ennemis n'obéira qu'à toi.
L'Espagne cependant qui voit des Pyrénées
Donner ce grand spectacle aux dames étonnées,
Loin de craindre pour soi, regarde avec mépris,
Dans un camp si pompeux, des guerriers si bien mis,
Tant d'habits, comme au bal, chargés de broderie,
Et parmi des canons tant de galanterie.
Quoi! l'on se joue en France, et ce roi si puissant
Croit m'effrayer, dit-elle, en se divertissant!
Il est vrai qu'il se joue, Espagne, et tu devines;
Mais tu mettras au jeu plus que tu n'imagines,
Et, de ton dernier vol si tu ne te repens,
Tu ne verras finir ce jeu qu'à tes dépens.
Son père et son aïeul t'ont fait voir que sa France
Sait trop, quand il lui plaît, dompter ton arrogance;
Tant d'escadrons rompus, tant de murs emportés,
T'ont réduite souvent au secours des traités;
Ces disgraces alors te donnoient peu d'alarmes,
Tes conseils réparoient la honte de tes armes;

Mais le ciel réservoit à notre auguste roi
D'avoir plus de conduite et plus de cœur que toi.
Rien plus ne le retarde, et déja ses trompettes
Aux confins de l'Artois lui servent d'interprétes;
C'est de là, c'est par là qu'il s'explique assez haut.
Il entre dans la Flandre et rase le Hainaut.
Le François court et vole, une mâle assurance
Le fait à chaque pas triompher par avance;
Le désordre est par-tout, et l'approche du roi
Remplit l'air de clameurs et la terre d'effroi.
Jusqu'au fond du climat ses lions en rugissent,
Leur vue en étincelle, et leurs crins s'en hérissent;
Les antres et les bois, par de longs hurlements,
Servent d'affreux échos à leurs rugissements:
Et les fleuves mal sûrs dans leurs grottes profondes
Hâtent vers l'océan la fuite de leurs ondes;
Incertains de la marche, ils tremblent tous pour eux.
Songe encor, songe, Espagne, à mépriser nos jeux!
  Ainsi, quand le courroux du Maître de la terre
Pour en punir l'orgueil prépare son tonnerre,
Qu'un orage imprévu qui roule dans les airs
Se fait connoître au bruit et voir par les éclairs,
Ces foudres, dont la route est pour nous inconnue,
Paroissent quelque temps se jouer dans la nue,
Et ce feu qui s'échappe et brille à tous moments
Semble prêter au ciel de nouveaux ornements:
Mais enfin le coup tombe; et ce moment horrible,
A force de tarder devenu plus terrible,
Étale aux yeux surpris des hommes écrasés,
Une plaine fumante, et des rochers brisés.

Telle on voit le Flamand présumer ta venue,
Grand roi! pour fuir ta foudre il cherche à fuir ta vue;
Et, de tes justes lois ignorant la douceur,
Il abandonne aux tiens des murs sans défenseur.
La Bassée, Armentière, aussitôt sont désertes;
Charleroi, qui t'attend, mais à portes ouvertes,
A forts démantelés, à travaux démolis,
Sur le nom de son roi laisse arborer tes lis:
C'est là le prompt effet de la frayeur commune;
C'est ce que font sans toi ton nom et ta fortune.
Heureux tous nos Flamands, si l'exemple suivi
Eût par-tout à tes droits fait justice à l'envi!
Furne n'auroit point vu ses portes enfoncées;
Bergue n'auroit point vu ses murailles forcées;
Et Tournai, de tout temps tout François dans le cœur,
T'eût reçu comme maître, et non comme vainqueur;
Les muses à Douay n'auroient point pris les armes
Pour coûter à son peuple et du sang et des larmes;
Courtray, sans en verser, eût changé de destin;
Ce refuge orgueilleux de l'Espagnol mutin,
Alost, n'eût point fourni de matière à ta gloire;
Oudenarde jamais n'eût pleuré ta victoire.
Que dirai-je de Lille, où tant et tant de tours,
De forts, de bastions, n'ont tenu que dix jours?
Ces murs si rechantés, dont la noble ruine
De tant de nations flatte encor l'origine;
Ces remparts, que la Gréce et tant de dieux ligués
En deux lustres à peine ont pu voir subjugués,
Eurent moins de défense, et l'art en leur structure
Avoit moins secouru l'effort de la nature;

Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux
Que la fable en dix ans n'a fait faire à ses dieux.
Ainsi, par des succès que nous n'osions attendre,
Ton état voit sa borne au milieu de la Flandre;
Et la Flandre, qui craint de plus grands changements,
Voit ses fleuves captifs diviser ses Flamands.
C'est là ton pur ouvrage, et ce qu'en vain ta France
Elle-même a tenté sous une autre puissance,
Ce que sembloit le ciel défendre à nos souhaits;
Ce qu'on n'a jamais vu, qu'on ne verra jamais;
Ce que tout l'avenir à peine voudra croire....
Mais de quel front osé-je ébaucher tant de gloire,
Moi, dont le style foible et le vers mal suivi
Ne sauroient même atteindre à ceux qui t'ont servi?
Souffre-moi toutefois de tâcher à portraire
D'un roi tout merveilleux l'incomparable frère;
Sa libéralité pareille à sa valeur;
A l'espoir du combat ce qu'il sent de chaleur;
Ce que lui fait oser l'inexorable envie
D'affronter les périls au mépris de sa vie,
Lorsque de sa grandeur il peut se démêler,
Et trompe autour de lui tant d'yeux pour y voler.
Les tristes champs de Bruge en rendront témoignage:
Ce fut là que pour suite il n'eut que son courage;
Il fuyoit tous les siens pour courir sur tes pas,
Marcin; et ta déroute eût signalé son bras,
Si le destin jaloux qui l'avoit arrêtée
Pour en croître l'affront ne l'eût précipitée,
Et sur ton nom fameux déployé sa rigueur
Jusques à t'envier un si noble vainqueur.

Enghien le suit de près, et n'est pas moins avide
De ces occasions où l'honneur sert de guide.
L'Escaut épouvanté voit ses premiers efforts
Le couronner de gloire au travers de cent morts,
Donner sur l'embuscade, en pousser la retraite,
Triompher des périls où sa valeur le jette,
Et montrer dans un cœur aussi haut que son rang
De l'illustre Condé le véritable sang.
Saint-Paul, de qui l'ardeur prévient ce qu'on espère,
De son côté Dunois, et Condé par sa mère,
A l'un et l'autre nom répond si dignement
Que des plus vaillants même il est l'étonnement.
Des armes qu'il arrache aux mains qui le combattent
Il commence un trophée où ses vertus éclatent;
Et, pour forcer la Flandre à prendre un joug plus doux,
Les pals les plus serrés font passage à ses coups.
Mais où va m'emporter un zèle téméraire?
A quoi m'expose-t-il? et que prétends-je faire,
Lorsque tant de grands noms, tant d'illustres exploits,
Tant de héros enfin s'offrent tous à-la-fois?
Magnanimes guerriers, dont les hautes merveilles
Lasseroient tout l'effort des plus savantes veilles,
Bien que votre valeur étonne l'univers,
Qu'elle mette vos noms au-dessus de mes vers,
Vos miracles pourtant ne sont point des miracles;
L'exemple de Louis vous lève tous obstacles:
Marchez dessus ses pas, fixez sur lui vos yeux,
Vous n'avez qu'à le voir, qu'à le suivre en tous lieux,
Qu'à laisser faire en vous l'ardeur qu'il vous inspire,
Pour vous faire admirer plus qu'on ne vous admire.

Cette ardeur, qui des chefs passe aux moindres soldats,
Anime tous les cœurs, fait agir tous les bras:
Tout est beau, tout est doux sous de si grands auspices;
La peine a ses plaisirs, la mort a ses délices;
Et, de tant de travaux qu'il aime à partager,
On n'en voit que la gloire et non pas le danger.
Il n'est pas de ces rois qui, loin du bruit des armes,
Sous des lambris dorés donnent ordre aux alarmes,
Et, traçant en repos d'ambitieux projets,
Prodiguent, à couvert, le sang de leurs sujets.
Il veut de sa main propre enfler sa renommée,
Voir de ses propres yeux l'état de son armée,
Se fait à tout son camp reconnoître à la voix,
Visite la tranchée, y fait suivre ses lois:
S'il faut des assiégés repousser les sorties,
S'il faut livrer assaut aux places investies,
Il montre à voir la mort, à la braver de près,
A mépriser par-tout la grêle des mousquets,
Et lui-même essuyant leur plus noire tempête
Par ses propres périls achète sa conquête.
Tel le grand saint Louis, la tige des Bourbons,
Lui-même du soudan forçoit les bataillons:
Tel son aïeul Philippe acquit le nom d'Auguste
Dans les fameux hasards d'une guerre aussi juste;
Avec le même front, avec la même ardeur
Il terrassa d'Othon la superbe grandeur,
Couvrit devant ses yeux la Flandre de ruines,
Et du sang allemand fit ruisseler Bovines:
Tel enfin, grand monarque, aux campagnes d'Ivri,
Tel en mille autres lieux l'invincible Henri,

De la ligue obstinée enfonçant les cohortes,
Te conquit de sa main le sceptre que tu portes.
Vous, ses premiers sujets qu'attache à son côté
La splendeur de la race ou de la dignité,
Vous, dignes commandants, vous, dextres aguerries,
Troupes aux champs de Mars dès le berceau nourries,
Dites-moi de quels yeux vous vîtes ce grand roi,
Après avoir rangé tant de murs sous sa loi,
Descendre parmi vous de son char de victoire
Pour vous donner à tous votre part à sa gloire.
De quels yeux vîtes-vous son auguste fierté
Unir tant de tendresse à tant de majesté,
Honorer la valeur, estimer le service,
Aux belles actions rendre prompte justice,
Secourir les blessés, consoler les mourants,
Et pour vous applaudir passer dans tous vos rangs?
Parlez, nouveaux François, qui venez de connoître
Quel est votre bonheur d'avoir changé de maître,
Vous, qui ne voyiez plus vos princes qu'en portrait,
Sujets en apparence, esclaves en effet,
Pouvez-vous regretter ces démarches pompeuses,
Ces fastueux dehors, ces grandeurs sourcilleuses,
Ces gouverneurs enfin envoyés de si loin,
Tout-puissants en parade, impuissants au besoin,
Qui, ne montrant jamais qu'un œil farouche et sombre,
A peine vous jugeoient dignes de voir leur ombre?
Nos rois n'exigent point cet odieux respect:
Chacun peut chaque jour jouir de leur aspect;
On leur parle, on reçoit d'eux-mêmes le salaire
Des services rendus, ou du zéle à leur plaire;

Et l'amoureux attrait qui règne en leurs bontés
Leur gagne d'un coup d'œil toutes les volontés.
Pourriez-vous en avoir une plus sûre marque,
Belges? vous le voyez, cet illustre monarque,
A vos temples ouverts conduire ses vainqueurs
Pour y bénir le ciel de vos propres bonheurs.
Est-il environné de ces pompes cruelles
Dont à Rome éclatoient les victoires nouvelles,
Quand tout autour d'un char elle voyoit traînés
Des peuples soupirants et des rois enchaînés,
Qu'elle admiroit l'amas des affreux brigandages
D'où tiroient leurs grands noms ses plus grands personnages,
Et des fleuves domptés les simulacres vains
Qui sous des flots de bronze adoroient ses Romains?
Il n'y fait point porter les dépouilles des villes,
Comme ses Marius, ses Metels, ses Émiles,
Et ce reste insolent d'avides conquérants,
Grands héros dans ses murs, par-tout ailleurs tyrans.
Il entre avec éclat, mais votre populace
Ne voit point sur son front de fast * ni de menace;

* *Fast*, pour *orgueil*. On a écrit depuis *faste*, et c'est aujourd'hui le mot français. Nous pensions que Corneille n'avait employé ce mot tel qu'il l'emploie ici, que cette seule fois; mais on le retrouve dans des vers qu'il adresse à l'abbé de Boisrobert, et qui furent imprimés, en 1647, dans une édition des épîtres de cet abbé; les voici :

Que tes entretiens sont charmants!
Que leur douceur est infinie!
Que la facilité de ton heureux génie
Fait de honte à l'éclat des plus beaux ornements!
Leur grace naturelle aura plus d'idolâtres
Que n'en a jamais eu le *fast* de nos théâtres,

Il entre, mais d'un air qui ravit tous les cœurs,
En père des vaincus, en maître des vainqueurs.
Peuples, repentez-vous de votre résistance;
Il raméne en vos murs la joie et l'abondance;
Votre défaite en chasse un sort plus rigoureux:
Si vous aviez vaincu, vous seriez moins heureux.
　On m'en croit, on l'aborde, on lui porte des plaintes,
Il écoute, il prononce, il fait des lois plus saintes;
Chacun reste charmé d'un si facile accès,
Chacun des maux passés goûte le doux succès,
Jure avec l'Espagnol un éternel divorce,
Et porte avec amour un joug reçu par force.
　C'est ainsi que la terre, au retour du printemps,
Des graces du soleil se défend quelque temps,
De ses premiers rayons refuit les avantages,
Et pour les repousser éléve cent nuages;
Le soleil plus puissant dissipe ces vapeurs,
S'empare de son sein, y fait naître des fleurs,
Y fait germer des fruits, et la terre à leur vue
Se trouvant enrichie aussitôt que vaincue,
Ouvre à ce conquérant jusques au fond du cœur,
Et, pleine de ses dons, adore son vainqueur.
　Poursuis, grand roi, poursuis: c'est par là qu'on s'assure
Un respect immortel chez la race future:
C'est par là que le ciel prépare ton Dauphin
A remplir hautement son illustre destin:

Le temps respectera cette naïveté;
Et, pour un seul endroit où tu me donnes place,
Tu m'assures bien mieux de l'immortalité
Que *Cinna*, *Rodogune*, et *le Cid*, et l'*Horace*.

Il y répond sans peine, et son jeune courage
Accuse incessamment la paresse de l'âge;
Toute son ame vole après tes étendards,
Brûle de partager ta gloire et tes hasards,
D'aller ainsi que toi de conquête en conquête.
   Conservez, justes cieux, et l'une et l'autre tête;
Modérez mieux l'ardeur d'un roi si généreux:
Faites-le souvenir qu'il fait seul tous nos vœux,
Que tout notre destin s'attache à sa personne,
Qu'il feroit d'un faux pas chanceler sa couronne;
Et, puisque ses périls nous forcent de trembler,
Du moins n'en souffrez point qui nous puisse accabler.

TRADUCTION ET IMITATIONS

DE L'ÉPIGRAMME LATINE DE M. DE MONTMOR, PREMIER MAÎTRE DES REQUÊTES DE L'HÔTEL DU ROI.

Fulminat attonitas Scaldis Lodoicus ad arces,
   Intrepidusque hostes terret ubique suos:
Dum tamen augustum caput objectare periclis
   Non timet, heu! populos terret et ille suos.

TRADUCTION.

Sur l'Escaut étonné tu lances la tempête,
Grand prince, et fais trembler par-tout tes ennemis;

Mais, quand tu ne crains pas d'y hasarder ta tête,
Tu fais trembler aussi ceux que Dieu t'a soumis.

IMITATION.

Tes glorieux périls remplissent tes projets,
Grand roi : mais tu fais peur aux deux partis ensemble;
Et, si devant tes pas toute l'Espagne tremble,
Ces périls où tu cours font trembler tes sujets.

AUTRE.

Ton courage, grand roi, que la gloire accompagne,
Jette les deux partis dans un pareil effroi;
Et, si quand tu parois tu fais trembler l'Espagne,
Les lieux où tu parois nous font trembler pour toi.

AUTRE.

Et l'Espagne et les tiens, grand prince, à te voir faire,
De pareilles frayeurs se laissent accabler :
L'Espagne à ton aspect tremble à son ordinaire,
Les tiens par tes périls apprennent à trembler.

AU ROI,

SUR LA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ.

Quelle rapidité, de conquête en conquête,
En dépit des hivers guide tes étendards?
Et quel dieu dans tes yeux tient cette foudre prête
Qui fait tomber les murs d'un seul de tes regards?

A peine tu parois qu'une province entière
Rend hommage à tes lis et justice à tes droits;
Et ta course en neuf jours achève une carrière
Que l'on verroit coûter un siécle à d'autres rois.

En vain pour t'applaudir ma muse impatiente,
Attendant ton retour, prête l'oreille au bruit;
Ta vitesse l'accable, et sa plus haute attente
Ne peut imaginer ce que ton bras produit.

Mon génie, étonné de ne pouvoir te suivre,
En perd haleine et force; et mon zéle confus,
Bien qu'il t'ait consacré ce qui me reste à vivre,
S'épouvante, t'admire, et n'ose rien de plus.

Je rougis de me taire, et d'avoir tant à dire;
Mais c'est le seul parti que je puisse choisir:

Grand roi, pour me donner quelque loisir d'écrire,
Daigne prendre pour vaincre un peu plus de loisir!

IDEM LATINE*.

Quis te per medias hiemes, rex maxime, turbo,
    Quisve triumphandi præscius ardor agit?
Quis deus in sacra fulmen tibi fronte ministrum,
    Quis dedit ut nutu mœnia tacta ruant?

Venisti, et populos provincia territa subdit,
    Qui tua suspiciant lilia, jura probent.
Quodque alio absolvant vix integra sæcula rege,
    Hoc tibi ter terni dant potuisse dies.

Ecce avida famam properans dum devorat aure,
    Et quærit reduci quæ tibi musa canat,
Præcipiti obruitur cursu victoris, et alta
    Spe licet arripiat plurima, plura videt.

Impar tot rerum sub pondere deficit ipse
    Spiritus, et vires mole premente cadunt;

* Ces vers latins sont de Corneille. Il était très attaché à Santeuil, au P. de La Rue; et à la plupart de ceux qui cultivaient alors avec le plus de succès la poésie latine. On peut juger par ces vers qu'il ne leur eût pas été inférieur.

Quique tibi reliquos vates devoverat annos
Hæret, et insueto cuncta pavore stupet.

Turpe silere quidem, seges est ubi tanta loquendi,
Turpius indigno carmine tanta loqui;
Carmina quippe moram poscunt: vel parce tacenti,
Victor, vincendi vel tibi sume moras.

SUR LE CANAL DU LANGUEDOC

POUR LA JONCTION DES DEUX MERS,

IMITATION D'UNE PIÈCE LATINE D'UN AVOCAT DE TOULOUSE, NOMMÉ PARISOT.

La Garonne et l'Atax dans leurs grottes profondes
Soupiroient de tout temps pour voir unir leurs ondes,
Et faire ainsi couler par un heureux penchant
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant,
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature, attachée à ses lois éternelles,
Pour obstacle invincible opposoit fièrement
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand roi parle, et ces rochers se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent;
Tout cède; et l'eau qui suit les passages ouverts
Le fait voir tout-puissant sur la terre et les mers.

AU ROI,

SUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA FOI CATHOLIQUE EN SES CONQUÊTES DE HOLLANDE.

Tes victoires, grand roi! si pleines et si promptes,
N'ont rien qui ne surprenne en leur rapide cours,
Ni tout ce vaste effroi des peuples que tu domptes,
Qui t'ouvre plus de murs que tu n'y perds de jours.

C'est l'effet, c'est le prix des soins dont tu travailles
A ranimer la foi qui s'y laisse étouffer:
Tu mets de leur parti le Maître des batailles,
Et, dès qu'ils ont vaincu, tu le fais triompher.

Tu prends ses intérêts, il brise tous obstacles;
Tu rétablis son culte, il se fait ton appui;
Sur ton zèle intrépide il répand ses miracles,
Et prête son secours à qui combat pour lui.

Ils font de jour en jour nouvelle peine à croire,
Ils vont de marche en marche au-delà des projets,
Lassent la renommée, épouvantent l'histoire,
Préviennent l'espérance, et passent les souhaits.

Poursuis, digne monarque, et rends-lui tous ses temples;

Fais-lui d'heureux sujets de ceux qu'il t'a soumis;
Et, comme il met ta gloire au-dessus des exemples,
Mets la sienne au-dessus de tous ses ennemis.

Mille autres à l'envi peindront ce grand courage,
Ce grand art de régner qui te suit en tout lieu :
Je leur en laisse entre eux disputer l'avantage,
Et ne veux qu'admirer en toi le don de Dieu.

TRADUCTION

D'UNE INSCRIPTION LATINE POUR L'ARSENAL DE BREST.

Palais, digne de Mars, qui fournis pour armer
Cent bataillons sur terre et cent vaisseaux sur mer :
De l'empire des lis foudroyant corps-de-garde,
Que jamais sans pâlir corsaire ne regarde;
De Louis, le plus grand des rois,
Vous êtes l'immortel ouvrage.
Vents, c'est ici qu'il lui faut rendre hommage;
Mers, c'est ici qu'il faut prendre ses lois.

LES VICTOIRES DU ROI

SUR LES ÉTATS DE HOLLANDE, EN L'ANNÉE 1672,

IMITÉES DU LATIN DU P. DE LA RUE.

Les douceurs de la paix, et la pleine abondance
Dont ses tranquilles soins comblent toute la France,
Suspendoient le courroux du plus grand de ses rois:
Ce courroux sûr de vaincre, et vainqueur tant de fois,
Vous l'aviez éprouvé, Flandre, Hainault, Lorraine;
L'Espagne et sa lenteur n'en respiroient qu'à peine;
Et ce triomphe heureux sur tant de nations
Sembloit mettre une borne aux grandes actions.
Mais une si facile et si prompte victoire
Pour le victorieux n'a point assez de gloire:
Amoureux des périls et du pénible honneur,
Il ne sauroit goûter ce rapide bonheur;
Il ne sauroit tenir pour illustres conquêtes
Des murs qui trébuchoient sans écraser de têtes,
Des forts avant l'attaque entre ses mains remis,
Ni des peuples tremblants pour justes ennemis.
Au moindre souvenir qui peigne à sa vaillance
Chez tant d'autres vainqueurs la fortune en balance,
Les triomphes sanglants, et long-temps disputés,
Il voit avec dédain ceux qu'il a remportés:

Sa gloire, inconsolable après ces hauts exemples,
Brûle d'en faire voir d'égaux ou de plus amples;
Et, jalouse du sang versé par ces guerriers,
Se reproche le peu que coûtent ses lauriers.
   Pardonne, grand monarque, à ton destin propice,
Il va de ses faveurs corriger l'injustice,
Et t'offre un ennemi fier, intrépide, heureux,
Puissant, opiniâtre, et tel que tu le veux.
Sa fureur se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Au levant, au couchant, elle a porté la guerre;
L'une et l'autre Java, la Chine, et le Japon,
Frémissent à sa vue et tremblent à son nom:
C'est ce jaloux ingrat, cet insolent Batave,
Qui te doit ce qu'il est, et hautement te brave;
Il te déchire, il arme, il brigue contre toi,
Comme s'il n'aspiroit qu'à te faire la loi.
   Ne le regarde point dans sa basse origine,
Confiné par mépris aux bords de la marine:
S'il n'y fit autrefois la guerre qu'aux poissons,
S'il n'y connut le fer que par ses hameçons;
Sa fierté, maintenant au-dessus de la roue,
Méconnoît ses aïeux qui rampoient dans la boue.
C'est un peuple ennobli par cent fameux exploits,
Qui ne veut adorer ni vivre qu'à son choix;
Un peuple qui ne souffre autels ni diadèmes;
Qui veut borner les rois et les régler eux-mêmes;
Un peuple enflé d'orgueil et gorgé de butin,
Que son bras a rendu maître de son destin;
Pirate universel, et pour gloire nouvelle
Associé d'Espagne, et non plus son rebelle.

LES VICTOIR

SUR LES ÉTATS DE HOLLAN

IMITÉES DU LATIN D

Les douceurs de la paix, et l
Dont ses tranquilles soins c
Suspendoient le courroux d
Ce courroux sûr de vaincr
Vous l'aviez éprouvé, Fla
L'Espagne et sa lenteur n
Et ce triomphe heureux
Sembloit mettre une bo
Mais une si facile et si p
Pour le victorieux n'a p
Amoureux des périls
Il ne sauroit goûter
Il ne sauroit tenir p
Des murs qui trébu
Des forts avant l'a
Ni des

Mon roi n'en conçoit point d'alarmes?
ossit, plus il y voit de charmes:
n redouble au lieu de s'arrêter;
connoître et tout exécuter,
t le front à toute la tempête,
nt du bras et de la tête.
eur de gloire emporte ses sujets;
avoir part à ses nobles projets;
e, et la France, en guerriers si féconde,
ses drapeaux ne rangea tant de monde.
s couvre pour nous la mer de cent vaisseaux:
res Munster nous prête ses vassaux;
pour marcher contre des sacriléges,
e repos quittent les priviléges,
intérêts d'un Dieu leur souverain
a nos lis le tonnerre à la main.
nt la Hollande entend la Renommée
e marche et vanter notre armée.
brutal, et l'artisan sans cœur,
efaite osent se faire honneur:
n parti, cet Amsterdam, qu'on nomme
du monde et l'émule de Rome,
er d'un sort à ce grand sort égal,
sa porte un second Annibal;
n Pyrrhus, un Jugurthe, un Persée;
rois vaincus promenant sa pensée,
tous ces temps où les moindres bourgeois
e avec mépris regardoient tous les rois:
i son trafic et des armes vénales
faire un cœur et des forces égales!

Voyons, il en est temps, fameux républicains,
Nouveaux enfants de Mars, rivaux des vieux Romains,
Tyrans de tant de mers, voyons de quelle audace
Vous détachez du toit l'armet et la cuirasse,
Et rendez le tranchant à ces glaives rouillés,
Que du sang espagnol vos pères ont souillés.
Juste ciel! me trompé-je, ou si déja la guerre
Sur les deux bords du Rhin fait bruire son tonnerre?
Condé presse Vesel, tandis qu'avec mon roi
Le généreux Philippe assiége et bat Orsoi;
Ce monarque avec lui devant Rhimbergue tonne,
Et Turenne promet Buric à sa couronne.
Quatre siéges ensemble, où les moindres remparts
Ont bravé si long-temps nos modernes Césars,
Où tout défend l'abord, (qui l'auroit osé croire!)
Mon prince ne s'en fait qu'une seule victoire.
Sous tant de bras unis il a peur d'accabler,
Et les divise exprès pour faire moins trembler;
Il s'affoiblit exprès pour laisser du courage;
Pour faire plus d'éclat il prend moins d'avantage;
Et, n'envoyant par-tout que des partis égaux,
Il cherche à voir par-tout répondre à ses assauts.
Que te sert, ô grand roi, cette noble contrainte?
Partager tes drapeaux, c'est partager la crainte,
L'épandre en plus de lieux, et faire sous tes lois
Tomber plus de remparts et de peuple à-la-fois.
Pour t'affoiblir ainsi tu n'en deviens pas moindre,
Ta fortune par-tout sait l'art de te rejoindre:
L'effet est sûr au bras dès que ton coeur résout;
Tu ne bats qu'une place, et tes soins vont par-tout;

Par-tout on croit te voir, par-tout on-t'appréhende,
Et tes ordres font tout, quelque chef qui commande.
Ainsi tes pavillons a peine sont plantés,
A peine vers les murs tes canons sont pointés,
Que l'habitant s'effraie, et le soldat s'étonne;
Un bastion le couvre, et le cœur l'abandonne;
Et le front menaçant de tant de boulevards,
De tant d'épaisses tours qui flanquent ses remparts,
Tant de foudres d'airain, tant de masses de pierre,
Tant de munitions et de bouche et de guerre,
Tant de larges fossés qui nous ferment le pas,
Pour tenir quatre jours ne lui suffisent pas.
L'épouvante domine, et la molle prudence
Court au-devant du joug avec impatience,
Se donne à des vainqueurs que rien n'a signalés,
Et leur ouvre des murs qu'ils n'ont pas ébranlés.
Misérables! quels lieux cacheront vos misères
Où vous ne trouviez pas les ombres de vos pères,
Qui, morts pour la patrie et pour la liberté,
Feront un long reproche à votre lâcheté?
Cette noble valeur autrefois si connue,
Cette digne fierté, qu'est-elle devenue?
Quand sur terre et sur mer vos combats obstinés
Brisoient les rudes fers à vos mains destinés;
Quand vos braves Nassaus, quand Guillaume et Maurice,
Quand Henri vous guidoit dans cette illustre lice;
Quand du sceptre danois vous paroissiez l'appui,
N'aviez-vous que les cœurs, que les bras d'aujourd'hui?
Mais n'en réveillons point la mémoire importune;
Vous n'êtes pas les seuls, l'habitude est commune,

Et l'usage n'est plus d'attendre sans effroi
Des François animés par l'aspect de leur roi.
Il en rougit pour vous, et lui-même il a honte
D'accepter des sujets que le seul effroi dompte;
Et, vainqueur malgré lui sans avoir combattu,
Il se plaint du bonheur qui prévient sa vertu.
  Peuples, l'abattement que vous faites connoître
Ne fait pas bien sa cour à votre nouveau maître;
Il veut des ennemis, et non pas des fuyards
Que saisit l'épouvante à nos premiers regards:
Il aime qu'on lui fasse acheter la victoire,
La disputer si mal c'est envier sa gloire;
Et ce tas de captifs, cet amas de drapeaux,
Ne font qu'embarrasser ses projets les plus beaux.
  Console-t'en, mon prince; il s'ouvre une autre voie
A te combler de gloire aussi bien que de joie:
Si ce peuple à l'effroi se laisse trop dompter,
Ses fleuves ont des flots à moins s'épouvanter.
Ils ont fait aux Romains assez de résistance
Pour en espérer une en faveur de ta France;
Et ces bords, où jamais l'aigle ne fit la loi,
S'oseront quelque temps défendre contre toi.
A ce nouveau projet le monarque s'enflamme,
Il l'examine, tâte, et résout en son ame;
Et, tout impatient d'en recueillir le fruit,
Il part dans le silence et l'ombre de la nuit.
Des guerriers qu'il choisit l'escadron intrépide,
Glorieux d'un tel choix, et ravi d'un tel guide,
Marche incertain des lieux où l'on veut son emploi,
Mais assuré de vaincre où l'emploiera son roi.

Le jour à peine luit que le Rhin se rencontre;
Tholus frappe les yeux; le fort de Skeink se montre:
On s'apprête au passage, on dresse les pontons,
Vers la rive opposée on pointe les canons.
La frayeur que répand cette troupe guerrière
Prend les devants sur elle, et passe la première;
Le tumulte à la suite et sa confusion
Entraînent le désordre et la division.
La discorde effarée à ces monstres préside,
S'empare au fort de Skeink des cœurs qu'elle intimide,
Et d'un cor enroué fait sonner en ces lieux
La fureur des François et le courroux des cieux,
Leur étale des fers, et la mort préparée,
Et des autels brisés la vengeance assurée.
La vague au pied des murs à peine ose frapper,
Que le fleuve alarmé ne sait où s'échapper;
Sur le point de se fendre, il se retient, et doute
Ou du Rhin ou du Whal s'il doit prendre la route.
Les tremblements de l'île ouvrant jusqu'aux enfers
(Écoute, Renommée, et répète mes vers)
Le grand nom de Louis et son illustre vie
Aux Champs élysiens font descendre l'Envie,
Qui pénètre à tel point les mânes des héros,
Que, pour s'en éclaircir, ils quittent leur repos.
On voit errer par-tout ces ombres redoutables
Qu'arrêtèrent jadis ces bords impénétrables:
Drusus marche à leur tête, et se poste au fossé
Que pour joindre l'Yssel au Rhin il a tracé;
Varus le suit tout pâle, et semble dans ces plaines
Chercher le reste affreux des légions romaines;

Son vengeur après lui, le grand Germanicus,
Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas vaincus:
Le fameux Jean d'Autriche, et le cruel Tolède,
Sous qui des maux si grands crûrent par leur remède;
L'invincible Farnèse, et les vaillants Nassaus,
Fiers d'avoir tant livré, tant soutenu d'assauts,
Reprennent tous leur part au jour qui nous éclaire
Pour voir faire à mon roi ce qu'eux tous n'ont pu faire,
Eux-mêmes s'en convaincre, et d'un regard jaloux
Admirer un héros qui les efface tous.

Il range cependant ses troupes au rivage,
Mesure de ses yeux Tholus et le passage,
Et voit de ces héros ibères et romains
Voltiger tout autour les simulacres vains:
Cette vue en son sein jette une ardeur nouvelle
D'emporter une gloire et si haute et si belle,
Que, devant ces témoins à le voir empressés,
Elle ait de quoi ternir tous les siècles passés:
Nous n'avons plus, dit-il, affaire à ces Bataves
De qui les corps massifs n'ont que des cœurs d'esclaves;
Non, ce n'est plus contre eux qu'il nous faut éprouver,
C'est Rome et les Césars que nous allons braver.
De vos ponts commencés abandonnez l'ouvrage,
François; ce n'est qu'un fleuve, il faut passer à nage,
Et laisser, en dépit des fureurs de son cours,
Aux autres nations un si tardif secours:
Prenez pour le triomphe une plus courte voie;
C'est Dieu que vous servez, c'est moi qui vous envoie;
Allez, et faites voir à ces flots ennemis
Quels intérêts le ciel en vos mains a remis.

C'étoit assez en dire à de si grands courages:
Des barques et des ponts on hait les avantages;
On demande, on s'efforce à passer des premiers:
Grammont ouvre le fleuve à ces bouillants guerriers:
Vendôme, d'un grand roi race tout héroïque,
Vivonne, la terreur des galères d'Afrique,
Briole,Chavigny, Nogent, et Nantouillet,
Sous divers ascendants montrent même souhait;
De Termes, et Coaslin, et Soubise, et La Salle,
Et de Saulx, et Revel ont une ardeur égale;
Et Guitry, que la Parque attend sur l'autre bord,
Sallart et Beringhen font un pareil effort.
Je n'achéverois point si je voulois ne taire
Ni pas un commandant, ni pas un volontaire:
L'histoire en prendra soin, et sa fidélité
Les consacrera mieux à l'immortalité.
De la maison du roi l'escadre ambitieuse
Fend après tant de chefs la vague impétueuse,
Suit l'exemple avec joie; et peut-être, grand roi,
Avois-je là quelqu'un qui te servoit pour moi:
Tu le sais, il suffit. Ces guerriers intrépides
Percent des flots grondants les montagnes liquides.
La tourmente et les vents font horreur aux coursiers,
Mais cette horreur en vain résiste aux cavaliers;
Chacun pousse le sien au travers de l'orage;
Le péril redoublé redouble le courage;
Le gué manque, et leurs pieds semblent à pas perdus
Chercher encor le fond qu'ils ne retrouvent plus;
Ils battent l'eau de rage, et malgré la tempête
Qui bondit sur leur croupe et mugit sur leur tête,

L'impérieux éclat de leurs hennissements
Veut imposer silence à ses mugissements :
Le gué renaît sous eux ; à leurs crins qu'ils secouent,
Des restes du péril on diroit qu'ils se jouent.
Ravis de voir qu'enfin leur pied mieux affermi,
Victorieux des flots, n'a plus qu'un ennemi.
Tout-à-coup il se montre, et de ses embuscades
Il fait pleuvoir sur eux cent et cent mousquetades ;
Le plomb vole, l'air siffle, et les plus avancés
Chancellent sous les coups dont ils sont traversés.
Nogent, qui flotte encor dans les gouffres de l'onde,
En reçoit dans la tête une atteinte profonde :
Il tombe, l'onde achève, et, l'éloignant du bord,
S'accorde avec le feu pour cette double mort.
Que vois-je ? les chevaux, que leur sang effarouche,
Bouleversent leur charge, et n'ont ni frein ni bouche,
Et le fleuve grossit son tribut pour Thétis
De leurs maîtres et d'eux pêle-mêle engloutis ;
Le mourant qui se noie à son voisin s'attache,
Et l'entraîne après lui sous le flot qui le cache.
Quel spectacle d'effroi, grand Dieu ! si toutefois
Quelque chose pouvoit effrayer des François.
Rien n'étonne ; on fait halte, et toute la surprise
N'obtient de ces grands cœurs qu'un moment de remise
Attendant qu'on les joigne, et qu'un gros qui les suit
Enfle leur bataillon que l'œil du roi conduit.
Le bataillon grossi gagne l'autre rivage,
Fond sur ces faux vaillants, leur fait perdre courage ;
Les pousse, perce, écarte, et, maître de leur bord,
Leur porte à coups pressés l'épouvante et la mort.

Tel est sur tes François l'effet de ta présence,
Grand monarque! tels sont les fruits de ta prudence
Qui par des feints combats prit soin de les former
A tout ce que la guerre a d'affreux ou d'amer.
Tu les faisois dès-lors à ce qu'on leur voit faire;
Et l'espoir d'un grand nom ni celui du salaire
Ne font point cette ardeur qui règne en leurs esprits:
Tu les vois, c'est leur joie, et leur gloire, et leur prix.
Tandis que l'escadron, fier de cette déroute,
Méle au sang hollandois les eaux dont il dégoutte,
De honte et de dépit les mânes disparus
De ces bords asservis qu'en vain ils ont courus,
Y laissent à mon roi, pour éternel trophée,
Leurs noms ensevelis et leur gloire étouffée.
Mais qu'entends-je! et d'où part cette grêle de coups?
Généreuse noblesse, où vous emportez-vous?
La troupe qu'à passer vous voyez empressée
A courir les fuyards s'est toute dispersée,
Et vous donnerez seuls dans ce retranchement
Où l'embuche est dressée à votre emportement;
A peine y serez-vous cinquante contre mille;
Le vent s'est abattu, le Rhin s'est fait docile,
Mille autres vont passer et vous suivre à l'envi:
Mais je donne un avis que je vois mal suivi;
Guitry tombe par terre: ô ciel, quel coup de foudre!
Je te vois, Longueville, étendu sur la poudre;
Avec toi tout l'éclat de tes premiers exploits
Laisse périr le nom et le sang des Dunois,
Et ces dignes aïeux qui te voyoient les suivre
Perdent et la douceur et l'espoir de revivre.

Condé va te venger, Condé dont les regards
Portent toute Norlinghe et Lens aux champs de Mars;
Il ranime, il soutient cette ardente noblesse
Que trop de cœur épuise ou de force ou d'adresse;
Et son juste courroux par de sanglants effets
Dissipe les chagrins d'une trop longue paix.
L'ennemi qui recule, et ne bat qu'en retraite,
Remet au plomb volant à venger sa défaite:
On l'enfonce. Arrêtez, héros! où courez-vous?
Hasarder votre sang c'est les exposer tous;
C'est hasarder Enghien, votre unique espérance,
Enghien, qui sur vos pas à pas égaux s'avance;
Tous les cœurs vont trembler à votre seul aspect:
Mais le plomb n'a point d'yeux, et vole sans respect;
Votre gauche l'éprouve. Allez, Hollande ingrate,
Plaignez-vous d'un malheur où tant de gloire éclate;
Plaignez-vous à ce prix de recevoir nos fers;
Trois gouttes d'un tel sang valent tout l'univers:
Oui, de votre malheur la gloire est sans seconde
D'avoir rougi vos champs du premier sang du monde;
Les plus heureux climats en vont être jaloux;
Et, quoi que vous perdiez, nous perdons plus que vous.
La Hollande applaudit à ce coup téméraire:
Le François indigné redouble sa colère;
Contre elle Knosembourg ne dure qu'une nuit;
Arnheim, qui l'ose attendre, en deux jours est réduit;
Et ce fort merveilleux sous qui l'onde asservie
Arrêta si long-temps toute la Batavie,
Qui de tous ses vaillants onze mois fut l'écueil,
L'inaccessible Skeink coûte à peine un coup d'œil.

Que peut Orange ici pour essais de ses armes,
Que dérober sa gloire aux communes alarmes,
Se séparer d'un peuple indigne d'être à lui,
Et dédaigner des murs qui veulent notre appui?
La rive de l'Yssel si bien fortifiée,
Par ce juste mépris à nos mains confiée,
Ne trouve parmi nous que des admirateurs
De ses retranchements et de ses déserteurs.
Yssel trop redouté, qu'ont servi tes menaces?
L'ombre de nos drapeaux semble charmer tes places:
Loin d'y craindre le joug on s'en fait un plaisir;
Et sur tes bords tremblants nous n'avons qu'à choisir.
Ces troupes qu'un beau zéle à nos destins allie
Font dans l'Over-Yssel régner la Westphalie;
Et Grolle, Zwol, Kempen, montrent à Deventer
Qu'il doit craindre à son tour les bombes de Munster.
Louis porte à Doësbourg sa majesté suprême,
Et fait battre Zutphen par un autre lui-même:
L'un ouvre, l'autre traite, et soudain s'en dédit:
De ce manque de foi Philippe le punit,
Jette ses murs par terre, et le force à lui rendre
Ce qu'une folle audace en vain tâche à défendre.
Ces colosses de chair robustes et pesants
Admirent tant de cœur en de si jeunes ans;
D'un héros dont jamais ils n'ont vu le visage
En cet illustre frère ils pensent voir l'image,
L'adorent en sa place, et, recevant sa loi,
Reconnoissent en lui le sang d'un si grand roi.
Ainsi, lorsque le Rhin, maître de tant de villes,
Fier de tant de climats qu'il a rendus fertiles,

Enflé des eaux de source et des eaux de tribut,
Approche de la mer que sa course a pour but,
Pour s'acquérir l'honneur d'enrichir plus de monde,
Il prête au Whal, son frère, une part de son onde;
Le Whal, qui porte ailleurs cet éclat emprunté,
En soutient à grand bruit toute la majesté,
Avec pareil orgueil précipite sa course,
Montre aux mêmes effets qu'il vient de même source,
Qu'il a part aux grandeurs de son être divin,
Et sous un autre nom fait adorer le Rhin.
Qu'il m'est honteux, grand roi! de ne pouvoir te suivre
Dans Nimégue qu'on rend, dans Utrecht qu'on te livre,
Et de manquer d'haleine alors qu'on voit la foi
Sortir de ses cachots, triompher avec toi,
Et, de ses droits sacrés par ton bras ressaisie,
Chez tes nouveaux sujets détrôner l'hérésie!
La victoire s'attache à marcher sur tes pas,
Et ton nom seul consterne aux lieux où tu n'es pas.
Amsterdam et La Haye en redoutent l'insulte;
L'un t'oppose ses eaux, l'autre est tout en tumulte:
La noire politique a des secrets ressorts
Pour y forcer le peuple aux plus injustes morts;
Les meilleurs citoyens aux mutins sont en butte
L'ambition ordonne, et la rage exécute;
Et qui n'ose souscrire à leurs sanglants arrêts,
Qui s'en fait un scrupule, est dans tes intérêts:
Sous ce cruel prétexte on pille, on assassine;
Chaque ville travaille à sa propre ruine;
Chacun veut d'autres chefs pour calmer ses terreurs.
Laisse-les, grand vainqueur! punir à leurs fureurs;

Laisse leur barbarie arbitre de la peine
D'un peuple qui ne vaut ni tes soins ni ta haine:
Et, tandis qu'on s'acharne à s'entre-déchirer,
Pour quelques mois ou deux laisse-moi respirer.

SONNET[1],

SUR LA PRISE DE MASTRICHT.

Grand roi! Mastricht est pris, et pris en treize jours:
Ce miracle étoit sûr à ta haute conduite,
Et n'a rien d'étonnant que cette heureuse suite
Qui de tes grands destins enfle le juste cours.

La Hollande, qui voit du reste de ses tours
Ses amis consternés, et sa fortune en fuite,
N'aspire qu'à baiser la main qui l'a détruite,
Et fait de tes bontés son unique recours.

Une clef qu'on te rend t'ouvre quatre provinces;
Tu ne prends qu'une place et fais trembler cent princes;
De l'Escaut jusqu'à l'Èbre en rejaillit l'effroi.

Tout s'alarme; et l'Empire à tel point se ménage,
Qu'à son aigle lui-même il ferme le passage
Dès que son vol jaloux ose tourner vers toi.

[1] Ce sonnet fut imprimé en 1674 dans le *Mercure galant*.

AU ROI*,

SUR SA LIBÉRALITÉ ENVERS LES MARCHANDS DE LA VILLE DE PARIS.

Chantez, peuples, chantez la valeur libérale,
La bonté de Louis à son grand cœur égale:
Du trône, d'où ses soins insultent les remparts,
Forcent les bastions, brisent les boulevards,
Il vous tend cette main qui lance le tonnerre;
Et quand vous lui portez des secours pour la guerre,
Qu'à tout donner pour lui vous vous montrez tout prêts,
Il vous rend et vos dons, et d'heureux intérêts.
Ainsi quand du soleil la course rayonnante
Fait rouler dans les cieux sa pompe dominante,
Qu'en maître souverain de ce brillant séjour
Il régle les saisons et dispense le jour,
Il ne dédaigne point d'épandre ses lumières
Sur les sables déserts et les tristes bruyères,
Et, sans que pour régner il veuille aucun appui,
Il aime à voir l'amour que la terre a pour lui;
La terre qui l'adore exhale des nuages
Qui du milieu des airs lui rendent ses hommages;

* Ces vers sont imités d'une pièce latine dont nous ignorons l'auteur, et qui fut imprimée avec la traduction de Corneille en 1674.

Mais il n'attire à lui cette semence d'eaux
Que pour la distiller en de féconds ruisseaux,
Et de tous les présents que lui fait la nature
Il n'en reçoit aucun sans rendre avec usure.
O vous, célèbre corps, à qui de l'univers
Tous les bords sont connus et tous les ports ouverts!
Vous, par qui les trésors des plus heureuses plages
Viennent de notre France enrichir les rivages,
Oyez ce qu'au milieu du bruit de cent canons
Votre grand roi prononce en faveur de vos dons,
Ce qu'en votre faveur la muse me révèle!
Peuples, dit ce héros, je connois votre zèle,
J'en aime les efforts, et dans tout l'avenir
J'en saurai conserver l'amoureux souvenir;
Vous n'avez que trop vu ce qu'ose l'Allemagne,
Ce que fait la Hollande, et qu'a tramé l'Espagne,
Ce que leur union attente contre moi.
Plus l'attentat est grand, plus grande est votre foi,
Et vous n'attendez point que je vous fasse dire
Comme il faut soutenir ma gloire et mon empire;
Vous courez au-devant, et prodiguez vos biens
Pour en mettre en mes mains les plus aisés moyens;
C'est votre seul devoir qui pour moi s'intéresse,
C'est votre pur amour qui pour moi vous en presse:
Je le vois avec joie. A ces mots ce vainqueur,
Sur son peuple en vrai père épanchant son grand cœur,
Fait prendre ces présents, qu'un léger intervalle
Renvoie accompagnés de sa bonté royale.
C'est assez, poursuit-il, d'avoir vu votre amour;
La tendresse du mien veut agir à son tour.

Pour rendre cette guerre à ses auteurs funeste,
Sujets dignes de moi, j'ai des trésors de reste;
J'en ai de plus sûrs même et de beaucoup plus grands
Que ceux que vous m'offrez, que ceux que je vous rends;
J'ai le fond de vos cœurs, et c'est de quoi suffire
Aux plus rares exploits où mon courage aspire :
C'est aux ordres d'un roi ce qui donne le poids,
C'est là qu'est le trésor, qu'est la force des rois.
Reprenez ces présents dont l'offre m'est si chère;
Si je les ai reçus, c'est en dépositaire,
Et je saurai sans eux dissiper les complots
Que la triple alliance oppose à mon repos.
Ce fruit de vos travaux destiné pour la guerre,
Ces tributs que vous font et la mer et la terre,
Votre amour, votre ardeur à servir mes desseins,
Les rend assez à moi tant qu'ils sont en vos mains;
Mes troupes, par moi-même au péril animées,
Renverseront sans eux les murs et les armées,
J'en ai la certitude; et de vous je ne veux
Aucun autre secours que celui de vos vœux;
Offrez-les sans relâche au grand Dieu des batailles
Tandis que mes canons foudroieront les murailles,
Et devant ses autels, prosternés à genoux,
Invoquez-le pour moi, je combattrai pour vous.
Là se taît le monarque, et sûr de ses conquêtes,
Aux triomphes nouveaux il tient ses armes prêtes.
Cet éclat surprenant de magnanimité
Par la nymphe à cent voix en tous lieux est porté.
Que de ravissements suivent cette nouvelle!
Colbert y met le comble en ministre fidèle :

Ce grand homme sous lui, maître de ses trésors,
Mande par ordre exprès ce grand et nombreux corps,
Le force d'admirer des bontés sans mesure,
Et remet en ses mains ses dons avec usure.

De là ces doux transports, ces prompts frémissements
Qui poussent jusqu'au ciel mille applaudissements,
Ces vœux si redoublés qui hâtent sa victoire,
Ces titres par avance élevés à sa gloire.
On voit Paris en foule accourir aux autels,
Implorer le grand Maître, et tous les immortels;
Ses temples sont ornés, des lumières sans nombre
Y redoublent le jour, y font des nuits sans ombre:
Son prélat donne l'ordre, et par un saint emploi
Répond aux dignités dont l'honore son roi.

L'effet suit tant de vœux; les plus puissantes villes
Semblent n'avoir pour nous que des remparts fragiles,
On les perce, on les brise, on écrase les forts:
Il y pleut mille feux, il y pleut mille morts.
Les fleuves, les rochers, ne sont que vains obstacles;
Notre camp à toute heure est fertile en miracles;
Et l'exemple d'un roi qui se mêle aux dangers,
Enflant le cœur aux siens, l'abat aux étrangers.
Besançon voit bientôt sa citadelle en poudre,
Dôle avertit Salins de ce que peut sa foudre:
Et toute la Comté, pour la seconde fois,
Rentre sous l'heureux joug du plus juste des rois.
Mais ce n'est encor rien; et tant de murs par terre
N'étalent aux regards que l'essai d'une guerre,
Où le manque de foi, qu'il commence à punir,
Voit le prélude affreux d'un plus rude avenir.

Généreux citoyens de cette immense ville,
A qui par ce grand roi tout commerce est facile,
Vous qui ne trouvez point de bords si peu connus
Où son illustre nom ne vous ait prévenus;
Si vous n'exposez point de sang pour sa victoire,
Vos cœurs, vos dons, vos vœux, ont du moins cette gloire
Que votre exemple montre au reste des sujets
Comme il faut d'un tel prince appuyer les projets.
Plus à ses ennemis il fait craindre ses armes,
Plus la paix qu'il souhaite aura pour vous de charmes.
Ce sera, peuple, alors que par d'autres vertus
Ses lois triompheront des vices abattus;
Chaque jour, chaque instant lui fournira matière
A déployer sur vous sa bonté tout entière;
Les malheurs que la guerre aura trop fait durer,
Cette même bonté saura les réparer.
Pour augure certain, pour assuré présage,
Dans ces dons qu'il vous rend il vous en donne un gage;
Et si jamais le ciel remplit ce doux souhait,
Vous voyez son amour, vous en verrez l'effet.

Présenté par les Gardes des Marchands de la ville de Paris.

AU ROI,

SUR SON DÉPART POUR L'ARMÉE, EN 1676.

PIÈCE IMITÉE D'UNE ODE LATINE DU P. LUCAS, JÉSUITE.

Le printemps a changé la face de la terre;
Il raméne avec lui la saison de la guerre,
Et nos champs reverdis font renaître, grand roi,
En ton cœur martial des soins dignes de toi.
La trompette a sonné; ton armée intrépide,
Prête à marcher, te demande pour guide,
Et tous ses escadrons sur ta frontière épars
Ambitionnent tes regards.
Joins ta présence et tes destins propices
Au zéle impatient qui presse leurs efforts;
Daigne servir de tête et d'ame à ce grand corps,
Et sous tes illustres auspices
Ses bras feront pleuvoir d'inévitables morts.
Que je plains votre aveugle et folle confiance,
Obstinés ennemis de nos plus doux souhaits,
Qu'enorgueillit une triple alliance
Jusques à dédaigner les bontés de la France!
Que de pleurs, que de sang, que de cuisants regrets,
Vous va coûter ce refus de la paix!
Son vengeur à partir s'apprête,

Cent lauriers lui ceignent la tête,
Cent lauriers que sa main elle-même a cueillis
Sur autant de vos murs foudroyés par ses lis.
Bellone, qui l'attend au sortir de son Louvre,
Veut tracer à ses pas la carrière qu'elle ouvre;
Son zéle, impatient d'arborer ce grand nom,
Pour conduire son char s'empare du timon :
D'un prompt et sûr triomphe écoutez le prélude,
Et par quels vœux poussés tous à-la-fois
De ses heureux sujets la noble inquiétude
Hâte ses glorieux exploits.
Pars, grand monarque! et vole aux justes avantages
Que te promet l'ardeur de tant de grands courages;
C'est ce que dit toute sa cour :
Pars, grand monarque! et vole aux conquêtes nouvelles,
Dont te répond l'amour de tant de cœurs fidéles;
C'est ce que dit tout Paris à son tour.
Il part; et la frayeur, chez les siens inconnue,
Annonce en même temps parmi vous sa venue :
La victoire le suit dans une majesté
Dont l'inexorable fierté
Semble du ciel autorisée
A venger le mépris d'une paix refusée
Avec tant de témérité.
Et, commençant par un miracle,
Bellone fait par-tout retentir cet oracle :
« Ennemis de la paix, vous la voudrez trop tard :
« Le ciel ne peut aimer ceux qui troublent la terre;
« Et, je vous le dis de sa part,
« La guerre punira ceux qui veulent la guerre. »

L'Anglois avec chaleur souscrit à cet arrêt;
Au belliqueux Suédois également il plaît;
Le Danois en frémit, Brandebourg s'en alarme;
Et pour nos François c'est un charme,
Qui laisse leur esprit d'autant plus satisfait
Que c'est à leur valeur d'en faire voir l'effet.
Déja le Rhin pâlit, la Meuse s'épouvante,
Et l'Escaut, dont le front jaune et cicatrisé
Porte empreints les grands coups dont il s'est vu brisé,
Craint une plaie encor plus étonnante,
Et cache au plus creux de ses eaux
Sa tête de nouveau tremblante
Pour le reste de ses roseaux.

VERS PRÉSENTÉS AU ROI,

SUR SA CAMPAGNE DE 1676.

Ennemis de mon roi, Flandre, Espagne, Allemagne,
Qui croyiez que Bouchain dût finir sa campagne,
Et n'avanciez vers lui que pour voir comme il faut
Régler l'ordre d'un siége, ou livrer un assaut;
Ne vous fatiguez plus d'études inutiles
A prendre ses leçons quand il vous prend des villes;
N'y perdez plus de temps : ses François aujourd'hui
Sont les disciples seuls qui soient dignes de lui,
Et nul autre n'a droit à ces nobles audaces

D'embrasser son exemple et marcher sur ses traces.
 Lassés de toujours perdre, et fiers de son retour,
Vous vous étiez promis de vaincre à votre tour;
Vous aviez espéré de voir par son absence
Nos troupes sans vigueur, et nos murs sans défense:
Mais vous n'aviez pas su qu'un courage si grand
De loin comme de près sur les siens se répand;
De loin comme de près sa prudence les guide;
De loin comme de près son destin y préside.
Les rois savent agir tout autrement que nous;
Souvent sans être en vue ils frappent de grands coups.
Dieu lui-même, ce Dieu dont ils sont les images,
De son trône en repos fait partir les orages,
Et jouit dans le ciel de sa gloire et de soi,
Tandis que sur la terre il remplit tout d'effroi.
Mon prince en use ainsi; ses fêtes de Versailles
Lui servent de prélude à gagner des batailles,
Et d'un plaisir pompeux l'éclat réjaillissant
Dissipe vos projets en le divertissant.
 Muses, l'aviez-vous cru, vous qui faites les vaines
De prévoir l'avenir des fortunes humaines,
D'en percer le plus sombre et le plus épineux?
Aviez-vous deviné que ce parc lumineux,
Ces belles nuits sans ombre avec leurs jours d'applique,
Préparoient à vos chants un objet héroïque?
Dans ces délassements où tant d'art a paru,
Voyez-vous Aire prise, et Mastricht secouru?
C'étoit là toutefois, c'étoit l'heureuse suite
Qu'y destinoit dès-lors son auguste conduite.
Dans ce brillant amas de feux et de beautés,

Sa grande ame s'ouvroit à ses propres clartés;
Au milieu de sa cour au spectacle empressée,
La guerre s'emparoit de toute sa pensée;
Et ce qui ne sembloit que nous illuminer
Lui montroit des remparts ailleurs à fulminer.
J'en prends Aire à témoin, et les mers de Sicile,
L'esprit de liberté qui régne en toute l'île,
L'ame du grand Ruyter, et ses vaisseaux froissés,
Sous l'abri de Sardaigne à peine ramassés.

Votre orgueil s'en console, ennemis de la France,
A revoir Philisbourg sous votre obéissance;
L'empereur et l'Empire, unis à l'investir,
Enfin au bout d'un an ont su l'assujettir:
Mais l'effort d'une ligue en guerriers si féconde
Devoit y consumer moins de temps et de monde.
Il falloit, en dépit des plus hardis secours,
Comme notre Condé, le prendre en onze jours;
Et vous déshonorez vos belles destinées
Quand l'œuvre d'onze jours vous coûte des années.

Cependant à vos yeux, et dans le même été,
Aire, Condé, Bouchain, n'ont presque rien coûté;
Et Mastricht voit tourner vos desseins en fumée,
Quand ce qu'il vous en coûte auroit fait une armée.
Ainsi, bien que la prise ait suivi le blocus,
Que devant Philisbourg nous paroissions vaincus,
Si pour rendre à vos lois cette place fameuse
Le Rhin vous favorise au refus de la Meuse,
Si pour d'autres exploits il anime vos bras,
Pour un peu de bonheur ne nous insultez pas;
Et sur-tout gardez-vous de le croire si ferme,

Que vous vous dispensiez de trembler pour Palerme,
Pour Ypres, pour Cambrai, Saint-Omer, Luxembourg;
Tremblez même déja pour votre Philisbourg.
Le nom seul de mon roi vous est par-tout à craindre:
A triompher de vous cessez de le contraindre;
Et jusques à la paix qu'il vous offre en héros,
Craignez sa vigilance, et même son repos.

AU ROI,

SUR CINNA, POMPÉE, HORACE, SERTORIUS, OEDIPE, RODOGUNE, QU'IL A FAIT REPRÉSENTER DE SUITE DEVANT LUI A VERSAILLES, EN OCTOBRE 1676.

Est-il vrai, grand monarque! et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter,
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode, et retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux?
Achéve: les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père;
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, OEdipe, et Rodogune,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montreroit qu'Othon et Suréna
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna.

Sophonisbe à son tour, Attila, Pulchérie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie;
Agésilas en foule auroit des spectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des acteurs.
Le peuple, je l'avoue, et la cour les dégradent;
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent,
Pour bien écrire encor j'ai trop long-temps écrit;
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit:
Mais contre cet abus que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers ouvrages!
Que de tant de bonté l'impérieuse loi
Raméneroit bientôt et peuple et cour vers moi!
Tel Sophocle à cent ans charmoit encore Athènes,
Tel bouillonnoit encor son vieux sang dans ses veines,
Diroient-ils à l'envi, lorsque OEdipe aux abois
De ses juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin; et si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-temps à les importuner.
Quoi que je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre:
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre;
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.
Souffre, quoi qu'il en soit, que mon ame ravie
Te consacre le peu qui me reste de vie:
L'offre n'est pas bien grande, et le moindre moment
Peut dispenser mes vœux de l'accomplissement.
Préviens ce dur moment par des ordres propices;
Compte mes bons desirs comme autant de services.

Je sers depuis douze ans, mais c'est par d'autres bras
Que je verse pour toi du sang dans nos combats:
J'en pleure encore un fils, et tremblerai pour l'autre
Tant que Mars troublera ton repos et le nôtre:
Mes frayeurs cesseront enfin par cette paix
Qui fait de tant d'états les plus ardents souhaits.
Cependant, s'il est vrai que mon service plaise,
Sire, un bon mot, de grace, au père de La Chaise*.

SUR LES VICTOIRES DU ROI,

EN L'ANNÉE 1677.

Je vous l'avois bien dit, ennemis de la France,
Que pour vous la victoire auroit peu de constance,
Et que de Philisbourg à vos armes rendu
Le pénible succès vous seroit cher vendu.
A peine la campagne aux zéphyrs est ouverte,
Et trois villes déja réparent notre perte;
Trois villes dont la moindre eût pu faire un état,
Lorsque chaque province avoit son potentat;
Trois villes qui pouvoient tenir autant d'années,
Si le ciel à Louis ne les eût destinées:
Et comme si leur prise étoit trop peu pour nous,
Mont-Cassel vous apprend ce que pèsent nos coups.

* Confesseur du roi, qui avait la feuille des bénéfices.

Louis n'a qu'à paroître, et vos murailles tombent;
Il n'a qu'à donner l'ordre, et vos héros succombent:
Et tandis que sa gloire arrête en d'autres lieux
L'honneur de sa présence et l'effort de ses yeux,
L'ange de qui le bras soutient son diadème
Vous terrasse pour lui par un autre lui-même;
Et Dieu, pour lui donner un ferme et digne appui,
Ne fait qu'un conquérant de Philippe et de lui.
Ainsi quand le soleil fait naître un parélie,
La splendeur qu'il lui prête à la sienne s'allie;
Leur hauteur est égale, et leur éclat pareil;
Nous voyons deux soleils qui ne sont qu'un soleil;
Sous un double dehors il est toujours unique,
Seul maître des rayons qu'à l'autre il communique;
Et ce brillant portrait qu'illuminent ses soins
Ne brilleroit pas tant s'il lui ressembloit moins.
Mais c'est assez, grand roi, c'est assez de conquêtes.
Laisse à d'autres saisons celles où tu t'apprêtes;
Quelque juste bonheur qui suive tes projets,
Nous envions ta vue à tes nouveaux sujets.
Ils bravent tes drapeaux; tes canons les foudroient,
Et pour tout châtiment tu les vois, ils te voient:
Quel prix de leur défaite! et que tant de bonté
Rarement accompagne un vainqueur irrité!
Pour nous, qui ne mettons notre bien qu'en ta vue,
Venge-nous du long temps que nous l'avons perdue;
Du vol qu'ils nous en font viens nous faire raison;
Ramène nos soleils dessus notre horizon.
Quand on vient d'entasser victoire sur victoire,
Un moment de repos fait mieux goûter la gloire:

Et, je te le redis, nous devenons jaloux
De ces mêmes bonheurs qui t'éloignent de nous.
S'il faut combattre encor, tu peux, de ton Versailles,
Forcer des bastions et gagner des batailles;
Et tes pareils, pour vaincre en ces nobles hasards,
N'ont pas toujours besoin d'y porter leurs regards.

C'est de ton cabinet qu'il faut que tu contemples
Quel fruit tes ennemis tirent de tes exemples,
Et par quel long tissu d'illustres actions
Ils sauront profiter de tes instructions.

Passez, héros, passez; venez courir nos plaines;
Égalez en six mois l'effet de six semaines:
Vous seriez assez forts pour en venir à bout,
Si vous ne trouviez pas notre grand roi par-tout;
Par-tout vous trouverez son ame et son ouvrage,
Des chefs faits de sa main, formés de son courage,
Pleins de sa haute idée, intrépides, vaillants,
Jamais presque assaillis, toujours presque assaillants;
Par-tout de vrais François, soldats dès leur enfance,
Attachés au devoir, prompts à l'obéissance;
Par-tout enfin des cœurs qui savent aujourd'hui
Le faire par-tout craindre, et ne craindre que lui.

Sur le zéle, grand roi, de ces ames guerrières
Tu peux te reposer du soin de tes frontières,
Attendant que leur bras, vainqueur de tes Flamands,
Mêle un nouveau triomphe à tes délassements;
Qu'il réduise à la paix la Hollande et l'Espagne,
Que par un coup de maître il ferme ta campagne;
Et que l'aigle jaloux n'en puisse remporter
Que le sort des lions que tu viens de dompter.

AU ROI,

SUR LA PAIX DE 1678.

Ce n'étoit pas assez, grand roi, que la victoire
A te suivre en tous lieux mît sa plus haute gloire;
Il falloit, pour fermer ces grands événements,
Que la paix se tînt prête à tes commandements.
A peine parles-tu, que son obéissance
Convainc tout l'univers de ta toute-puissance,
Et le soumet si bien à tout ce qu'il te plaît,
Qu'au plus fort de l'orage un plein calme renaît.
Une ligue obstinée aux fureurs de la guerre
Mutinoit contre toi jusques à l'Angleterre:
Ses projets tout-à-coup se sont évanouis;
Et pour toute raison, AINSI LE VEUT LOUIS.
Ce n'est point une paix que l'impuissance arrache,
Et dont l'indignité sous de faux jours se cache;
Pour la donner à tous ne consulter que toi,
C'est la résoudre en maître, et l'imposer en roi;
Et c'est comme un tribut que tes vaincus te rendent,
Sitôt que par pitié tes bontés le commandent.
Prodige! ton seul ordre achève en un moment
Ce qu'en sept ans Nimègue a tenté vainement;
Ce que des députés la fameuse assemblée
D'intérêts opposés trop souvent accablée,

Ce que n'espéroit plus aucun médiateur,
Tu le fais par toi-même, et le fais de hauteur.
On l'admire avec joie; et, loin de t'en dédire,
Tes plus fiers ennemis s'empressent d'y souscrire:
Un zèle impatient de t'avoir pour soutien
Réduit leur politique à ne contester rien.
Ils ont vu tout possible à tes ardeurs guerrières;
Et, sûrs que ta justice y mettra des barrières,
Qu'elle se défendra de rien garder du leur,
Ils la font seule arbitre entre eux et ta valeur.
Qu'il t'épargne de sang, Espagne! il te veut rendre
Des villes qu'il faudroit tout un siècle à reprendre;
Il en est en Hainaut, en Flandre, que son choix,
En t'imposant la paix, remettra sous tes lois:
Mais au commun repos s'il fait ce sacrifice,
En tous tes alliés il veut même justice,
Et qu'aux lois qu'il se fait leurs intérêts soumis
Ne laissent aucun lieu de plainte à ses amis.
O vous qu'il menacoit, et qui vous teniez prêtes
A l'infaillible honneur d'être de ses conquêtes,
Places dignes de lui, Mons, Namur, plaignez-vous:
La paix vous ôte un maître à préférer à tous;
Et Louis au vieux joug vous laisse condamnées,
Quand vous vous promettiez nos bonnes destinées.
Heureux au prix de vous Ypres et Saint-Omer!
Ils ont eu comme vous de quoi les alarmer;
Ils ont vu comme vous leur campagne fumante
Faire passer chez eux la faim et l'épouvante:
Mais pour cinq ou six jours que ces maux ont duré,
Ils ont mon roi pour maître, et tout est réparé.

Ainsi fait le bonheur de l'Égypte inondée
Du Nil impétueux la fureur débordée;
Ainsi les mêmes flots qu'elle fait regorger
Enrichissent les champs qu'il vient de ravager.
Consolez-vous pourtant, places qu'il abandonne,
Qu'il semble dédaigner d'unir à sa couronne;
Charles, dont vous aurez à recevoir les lois,
Voudra d'un si grand maître apprendre l'art des rois,
Et vous verrez l'effort de sa plus noble étude
S'attacher à le suivre avec exactitude.
Magnanime Dauphin, n'en soyez point jaloux
Si jamais on le voit s'élever jusqu'à vous;
Il pourra faire un jour ce que déja vous faites,
Être un jour en vertus ce que déja vous êtes:
Mais exprimer au vif ce grand roi tout entier,
C'est ce qu'on ne verra qu'en son digne héritier:
Le privilége est grand, et vous serez l'unique
A qui du juste ciel le choix le communique.
J'allois vous oublier, Bataves généreux,
Vous qui sans liberté ne sauriez vivre heureux,
Et que l'illustre horreur d'un avenir funeste
A fait de l'alliance ébranler tout le reste.
En ce grand coup d'état si long-temps balancé,
Si tout ce reste suit, vous avez commencé;
Et Louis, qui jamais n'en perdra la mémoire,
Se promet de vous rendre à toute votre gloire,
De rétablir chez vous l'entière liberté,
Mais ferme, mais durable à la postérité,
Et telle qu'en dépit de leurs destins sévères
Vos aïeux opprimés l'acquirent à vos pères.

M'en désavoueras-tu, grand roi, si je le dis?
Me pardonneras-tu, si par là je finis?
Mille autres te diront que pour ce bien suprême,
Vainqueur de toutes parts, tu t'es vaincu toi-même;
Ils diront à l'envi les bonheurs que la paix
Va faire à gros ruisseaux pleuvoir sur tes sujets;
Ils diront les vertus que vont faire renaître
L'observance des lois et l'exemple du maître,
Le rétablissement du commerce en tous lieux,
L'abondance par-tout répandue à nos yeux,
Le nouveau siécle d'or qu'assure ton empire,
Et le diront bien mieux que je ne le puis dire.
Moi, pour qui ce beau siécle est arrivé si tard
Que je n'y dois prétendre ou point ou peu de part;
Moi, qui ne le puis voir qu'avec un œil d'envie
Quand il faut que je songe à sortir de la vie;
Je n'ose en ébaucher le merveilleux portrait,
De crainte d'en sortir avec trop de regret.

AU ROI.

Plaise au roi ne plus oublier
Qu'il m'a depuis quatre ans promis un bénéfice[1],
Et qu'il avoit chargé le feu père Ferrier

[1] Vers l'année 1686, le roi gratifia un des fils de Corneille de l'abbaye d'Aiguevive, près de Tours.

De choisir un moment propice,
Qui pût me donner lieu de l'en remercier :
Le père est mort, mais j'ose croire
Que si toujours Sa Majesté
Avoit pour moi même bonté,
Le père de La Chaise auroit plus de mémoire,
Et le feroit mieux souvenir
Qu'un grand roi ne promet que ce qu'il veut tenir.

A MONSEIGNEUR,

SUR SON MARIAGE*, 1680.

Prince, l'appui des lis, et l'amour de la France,
Toi, dont au berceau même elle admira l'enfance,
Et pour qui tous nos vœux s'efforçoient d'obtenir
Du souverain des rois un si bel avenir,
Aujourd'hui qu'elle voit tes vertus éclatantes
Répondre à nos souhaits, et passer nos attentes,
Quel supplice pour moi que l'âge a tout usé
De n'avoir à t'offrir qu'un esprit épuisé !
D'autres y suppléront, et tout notre Parnasse
Va s'animer pour toi de ce que j'eus d'audace,
Quand sur les bords du Rhin, pleins de sang et d'effroi

* Avec Anne-Marie-Christine de Bavière, fille de l'électeur Ferdinand-Marie, et d'Henriette-Adélaïde de Savoie. P.

Je fis suivre à mes vers notre invincible roi.
Ce cours impétueux de rapides conquêtes,
Qui jeta sous ses lois tant de murs et de têtes,
Sembloit nous envier dès-lors le doux loisir
D'écrire le succès qu'il lui plaisoit choisir:
Je m'en plaignis dès-lors; et quoi que leur histoire
A qui les écriroit dût promettre de gloire,
Je pardonnai sans peine au déclin de mes ans
Qui ne m'en laissoient plus la force ni le temps;
J'eus même quelque joie à voir leur impuissance
D'un devoir si pressant m'assurer la dispense;
Et sans plus attenter aux miracles divers
Qui portent son grand nom au bout de l'univers,
J'espérai dignement terminer ma carrière,
Si j'en pouvois tracer quelque ébauche grossière
Qui servît d'un modèle à la postérité
De valeur, de prudence, et d'intrépidité:
Mais, comme je tremblois de n'y pouvoir suffire,
Il se lassa de vaincre, et je cessai d'écrire;
Et ma plume, attachée à suivre ses hauts faits,
Ainsi que ce héros acheva par la paix.
La paix, ce grand chef-d'œuvre, où sa bonté suprême
Pour triomphe dernier triompha de lui-même,
Il la fit, mais en maître: il en dicta les lois;
Il rendit, il garda les places à son choix:
Toujours grand, toujours juste, et, parmi les alarmes
Que répandoit par-tout le bonheur de ses armes,
Loin de se prévaloir de leurs brillants succès,
De cette bonté seule il en crut tout l'excès;
Et l'éclat surprenant d'un vainqueur si modeste

De mon feu presque éteint consuma l'heureux reste.
Ne t'offense donc point si je t'offre aujourd'hui
Un génie épuisé, mais épuisé pour lui:
Tu dois y prendre part; son trône, sa couronne,
Cet amas de lauriers qui par-tout l'environne,
Tant de peuples réduits à rentrer sous sa loi,
Sont autant de dépôts qu'il conserve pour toi;
Et mes vers, à ses pas, enchaînant la victoire,
Préparoient pour ta tête un rayon de sa gloire.
Quelle gloire pour toi d'être choisi des cieux
Pour digne successeur de tous nos demi-dieux!
Quelle faveur du ciel de l'être à double titre
D'un roi que tant d'états ont pris pour seul arbitre,
Et d'avoir des vertus prêtes à soutenir
Celles qui le font craindre et qui le font bénir!
C'est de tes jeunes ans ce que ta France espère
Quand elle admire en toi l'image d'un tel père.
N'aspire pas pourtant à ses travaux guerriers:
Où trouveras-tu, prince, à cueillir des lauriers,
Des peuples à dompter, et des murs à détruire?
Vois-tu des ennemis en état de te nuire?
Son bras ou sa valeur les a tous désarmés;
S'ils ont tremblé sous l'un, l'autre les a charmés.
Quelques lieux qu'il te plaise honorer de ta vue,
Un respect amoureux y prévient ta venue;
Tous les murs sont ouverts, tous les cœurs sont soumis,
Et de tous ces vaincus il t'a fait des amis.
A nos vœux les plus doux si tu veux satisfaire,
Vois moins ce qu'il a fait que ce qu'il aime à faire:
La paix a ses vertus, et tu dois y régler

Cette ardeur de lui plaire et de lui ressembler.
Vois quelle est sa justice, et quelle vigilance
Par son ordre en ces lieux raméne l'abondance,
Rétablit le commerce, et quels heureux projets
Des charges de l'état soulagent ses sujets;
Par quelle inexorable et propice tendresse
Il sauve des duels le sang de sa noblesse;
Comme il punit le crime, et par quelle terreur
Dans les cœurs les plus durs il en verse l'horreur.
Par-tout de ses vertus tu verras quelque marque,
Quelque exemple par-tout à faire un vrai monarque.
Mais sais-tu quel salaire il s'en promet de toi?
Une postérité digne d'un si grand roi,
Qui fasse aimer ses lois chez la race future,
Et les donne pour régle à toute la nature.
C'est sur ce digne espoir de sa tendre amitié
Qu'il t'a choisi lui-même une illustre moitié.
Ses ancêtres ont su de plus d'une manière
Unir le sang de France à celui de Bavière;
Et l'heureuse beauté qui t'attend pour mari
Descend ainsi que toi de notre grand Henri;
Vous en tirez tous deux votre auguste origine,
L'un par Louis le Juste, et l'autre par Christine,
En degré tout pareil: ses aïeux paternels
Firent avec les tiens ligue pour nos autels,
Joignirent leurs drapeaux contre le fier insulte [1]

[1] *Insulte* était encore du genre masculin, et ces vers du *Lutrin* de Boileau en sont la preuve:

Évrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyait à couvert de l'insulte sacré.

Que Luther et sa secte osoient faire au vrai culte;
Et Prague du dernier vit les fameux exploits
De Rome dans ses murs faire accepter les lois.
Ils ont assez donné de Césars à l'Empire,
Pour en donner encor, s'il en falloit élire;
Et notre grand monarque est assez redouté
Pour faire encor voler l'aigle de leur côté.
Quel besoin toutefois de vanter leur noblesse
Pour assurer ton cœur à la jeune princesse,
Comme si ses vertus et l'éclat de ses yeux
A son mérite seul ne l'assuroient pas mieux?
La grandeur de son ame et son esprit sublime
S'élévent au-dessus de la plus haute estime;
Son accueil, ses bontés, ont de quoi tout charmer;
Et tu n'auras enfin qu'à la voir pour l'aimer.
Vois bénir en tous lieux l'hymen qui te l'amène
Des rives du Danube aux rives de la Seine,
Vois-le suivi par-tout des graces et des jeux;
Vois la France à l'envi lui porter tous ses vœux.
Je t'en peindrois ici la pompeuse alégresse:
Mais pour s'y hasarder il faut de la jeunesse.
De quel front oserois-je, avec mes cheveux gris,
Ranger autour de toi les amours et les ris?
Ce sont de petits dieux enjoués, mais timides,
Qui s'épouvanteroient dès qu'ils verroient mes rides;
Et ne me point mêler à leur galant aspect
C'est te marquer mon zéle avec plus de respect.

LOUANGES
DE LA SAINTE-VIERGE,

COMPOSÉES EN RIMES LATINES PAR SAINT BONAVENTURE,
ET MISES EN VERS FRANÇOIS PAR P. CORNEILLE [1].

AU LECTEUR.

Cette pièce se trouve imprimée sous le nom de saint Bonaventure, à la fin de ses Œuvres. Plusieurs doutent si elle est de lui, et je ne suis pas assez savant en son caractère pour en juger. Elle n'a pas l'élévation d'un docteur de l'Église, mais elle a la simplicité d'un saint, et sent assez le zéle de son siècle, où, dans les hymnes, proses, et autres compositions pieuses que l'on faisoit en latin, on recherchoit davantage les heureuses cadences de la rime que la justesse de la pensée. L'auteur de celle-ci a voulu trouver l'image de la Vierge en beaucoup de figures du vieux et du nouveau Testament; les applications qu'il en a faites sont quelquefois un peu forcées; et, quelque aide que j'aie tâché de lui prêter, la figure

[1] Ce petit ouvrage parut à Paris, en 1665, in-12.

n'a pas toujours un entier rapport à la chose. Je me suis réglé à rendre chacun de ses huitains par un dixain; mais je ne me suis pas assujetti à les faire tous de la même mesure; j'y ai mêlé des vers longs et courts, selon que les expressions en ont eu besoin, pour avoir plus de conformité avec l'original, que j'ai tâché de suivre fidèlement. Vous y en trouverez d'assez passables, quand l'occasion s'en est offerte; mais elle ne s'est pas offerte si souvent que je l'aurois souhaité pour votre satisfaction. Si ce coup d'essai ne déplaît pas, il m'enhardira à donner de temps en temps au public des ouvrages de cette nature, pour satisfaire en quelque sorte à l'obligation que nous avons tous d'employer à la gloire de Dieu du moins une partie des talents que nous en avons reçus. Il ne faut pas toutefois attendre de moi dans ces sortes de matières autre chose que des traductions ou des paraphrases. Je suis si peu versé dans la théologie et dans la dévotion, que je n'ose me fier à moi-même quand il en faut parler: je les regarde comme des routes inconnues, où je m'égarerois aisément, si je ne m'assurois de bons guides; et ce n'est pas sans beaucoup de confusion que je me sens un esprit si fécond pour les choses du monde, et si stérile pour celles de Dieu. Peut-être l'a-t-il ainsi voulu pour me donner d'autant plus de quoi m'humilier devant lui, et rabattre cette vanité si natu-

relle à ceux qui se mêlent d'écrire, quand ils ont eu quelque succès avantageux. En attendant qu'il lui plaise m'inspirer et m'attirer plus fortement, je vous fais cet aveu sincère de ma foiblesse, et ne me hasarderai à vous rien dire de lui que je n'emprunte de ceux qu'il a mieux éclairés.

LOUANGES
DE LA SAINTE-VIERGE.

Accepte notre hommage, et souffre nos louanges,
Lis tout céleste en pureté,
Rose d'immortelle beauté,
Vierge, mère de l'humble et maîtresse des anges;
Tabernacle vivant du Dieu de l'univers,
Contre le dur assaut de tant de maux divers
Donne-nous de la force, et prête-nous ton aide;
Et jusqu'en ce vallon de pleurs
Fais-en du haut du ciel descendre le remède,
Toi qui sais excuser les fautes des pécheurs.

O vierge sans pareille, et de qui la réponse
Mérita de porter et conçut Jésus-Christ,
Sitôt que Gabriel t'eut fait l'heureuse annonce
Qu'en un souffle sacré suivit le Saint-Esprit;
Vierge devant ta couche, et Vierge après ta couche,
Montre en notre faveur que la pitié te touche,
Qu'aucun refuge à toi ne se peut égaler;
Et comme notre vie, en disgraces fertile,
Durant son triste cours incessamment vacille,
Incessamment aussi daigne nous consoler.

L'esprit humain se trouble au nom de vierge mère,
L'orgueil de la raison en demeure ébloui;
De la vertu d'en-haut ce chef-d'œuvre inoui
Pour leurs vaines clartés est toujours un mystère:
La foi, dont l'humble vol perce au-delà des cieux,
Pour cette vérité trouve seule des yeux,
Seule en dépit des sens, la connoît, la confesse;
Et le cœur, éclairé par cette aveugle foi,
Voit avec certitude, et soutient sans foiblesse,
Qu'un Dieu pour nous sauver voulut naître de toi.

Prodige qui renverse et confond la nature!
Le père de sa fille est le fils à son tour,
Une étoile ici-bas met le soleil au jour,
Le Créateur de tout naît d'une créature:
La source part ainsi de son propre ruisseau;
L'ouvrier est produit par le même vaisseau
Que sa main a formé de terre:
Et toujours vierge et mère, un accord éternel
De ces deux noms en toi, qui par-tout sont en guerre,
Fait grace, et rend la vie à l'homme criminel!

Que pures étoient les entrailles
Où s'enferma ce fils qui tient tout en sa main,
Et que de sainteté régnoit au chaste sein
Que suça ce Dieu des batailles!
Que ce lait qu'il en prit fut doux et savoureux,
Et que seroit heureux
Un cœur qui s'en verroit arrosé d'une goutte!
O mère qui peux tout, prends soin de notre sort,

Guide nos pas tremblants jusqu'au bout de leur route,
Et sauve-nous des maux de l'éternelle mort.

Rose sans flétrissure et sans aucune épine,
Rose incomparable en fraîcheur,
Rose salutaire au pécheur,
Rose enfin toute belle, et tout-à-fait divine;
La Grace, dont jadis la prodigalité
Versa tous ses trésors sur ta fécondité,
N'a fait et ne fera jamais rien de semblable :
Par elle on te voit reine et des cieux et des saints;
Par elle sers ici de remède au coupable,
Et seconde l'effort de nos meilleurs desseins.

Que d'énigmes en l'Écriture
T'offrent sous un voile à nos yeux!
L'esprit qui la dicta s'y plut en mille lieux
A nous tracer lui-même et cacher ta peinture.
Le vieux et nouveau Testament
Tous deux comme à l'envi te nomment hautement
La première d'entre les femmes;
Et cette préférence acquise à tes vertus,
Comme elle a mis ton ame au-dessus de nos ames,
De nos périls aussi t'a su mettre au-dessus.

Avant que du Seigneur la sagesse profonde
Sur la terre et les cieux daignât se déployer;
Avant que du néant sa voix tirât le monde,
Qu'à ce même néant sa voix doit renvoyer,
De toute éternité sa prudence adorable

Te destina pour mère à son Verbe ineffable,
A ses anges pour reine, aux hommes pour appui;
Et sa bonté dès-lors élut ton ministère
Pour nous tirer du gouffre où notre premier père
Nous a d'un seul péché plongés tous avec lui.

Ouvre donc, Mère-vierge, ouvre l'ame à la joie
D'avoir remis en grace et nous et nos aïeux:
Toi-même applaudis-toi d'avoir ouvert les cieux,
D'en avoir aplani, d'en avoir fait la voie.
Les hôtes bienheureux de ces brillants palais
T'offrent et t'offriront tous ensemble à jamais
Des hymnes d'alégresse et de reconnoissance;
Et nous, que tu défends des ruses de l'enfer,
Nous y joindrons l'effort de l'humaine impuissance,
Pour obtenir comme eux le don d'en triompher.

Telle que s'élevoit du milieu des abymes,
Au point de la naissance, et du monde, et du temps,
Cette source abondante en flots toujours montants,
Qui des plus hauts rochers arrosèrent les cimes,
Telle en toi, du milieu de notre impureté,
D'un saint enfantement l'heureuse nouveauté
Éléve de la grace une source féconde;
Son cours s'enfle avec gloire, et ses flots qu'en tout lieu
Répand la charité dont regorge son onde,
Font en se débordant croître l'amour de Dieu.

Durant ces premiers jours qu'admiroit la nature,
La vie avoit son arbre; et ses fruits précieux,

Remplissant tout l'Éden d'un air délicieux,
A nos premiers parents s'offroient pour nourriture.
Ainsi le digne fruit que tes flancs ont porté
Remplit tout l'univers de sainte volupté,
Et s'offre chaque jour pour nourriture aux ames;
Il n'est point d'arbre égal, et jamais il n'en fut,
Et jamais ne sera de plantes ni de femmes
Qui portent de tels fruits pour le commun salut.

Un fleuve qui sortoit du séjour des délices
Arrosoit de plaisirs ce paradis naissant,
Et sur l'homme encore innocent
Rouloit avec ses flots l'ignorance des vices :
Vierge, ce même fleuve en ton cœur s'épandit,
Quand, pour nous affranchir de ce qui nous perdit,
Ton corps du fils de Dieu fut l'illustre demeure,
La terre au grand auteur en rendit plus de fruit,
La nature en reçut une face meilleure,
Et triompha dès-lors du vieux péché détruit.

Ce fils, comme son père, arbitre du tonnerre,
Ce maître, comme lui, des hommes et des dieux,
Ayant pour son palais un paradis aux cieux,
Voulut pour sa demeure un paradis en terre :
Ce père tout-puissant l'y forma de ton corps,
Qu'il commit à garder ce trésor des trésors,
Dès qu'il te vit de l'ange agréer la visite :
Ainsi se commença notre rédemption;
Ainsi tu donnas place au souverain mérite
Qui nous dégage tous de la corruption.

Noé bâtit une arche avant que le déluge
Fit de toute la terre un vaste lit des eaux;
Il fait d'un bois poli ce premier des vaisseaux
Où sa famille trouve un assuré refuge.
Cette arche est ton portrait : son bois poli nous peint
Des parents dont tu sors le choix heureux et saint;
Dieu s'en fait un vaisseau comme ce patriarche;
Mais on voit un autre ordre au mystère caché :
Pour se sauver des eaux Noé monte en son arche,
Dieu pour descendre en toi te sauve du péché.

L'onde enfin se retire en ses vastes abymes,
La terre se revêt des plus vives couleurs,
Et la pitié du ciel s'épand sur nos malheurs,
Ainsi que sa colère avoit fait sur nos crimes.
Si la tempête encore ose nous menacer,
Sa fureur a sa borne et ne la peut forcer;
Un grand arc sur la nue en marque l'assurance,
Et Dieu l'y fait briller pour signal qu'à jamais
Sa bonté maintiendra l'amoureuse alliance
Qui du côté des eaux nous a promis la paix.

Que se crève à grand bruit le plus épais nuage,
Qu'il verse à gros torrents ce qu'il a de plus noir;
L'arc témoin de ce pacte à peine se fait voir,
Qu'il dissipe la crainte et nous rend le courage;
La joie avec l'espoir rentre au cœur des pécheurs
Qui, l'œil battu de pleurs,
Avec sincérité détestent leurs foiblesses;
Et, quoi que sur leur tête ils entendent rouler,

Le souvenir d'un Dieu fidéle en ses promesses
Leur donne à cet aspect de quoi se consoler.

Vois, ô reine du ciel! vois comme il te figure,
Comme de tes vertus ses couleurs sont les traits!
Son azur, dont l'éclat n'a que de purs attraits,
De ta virginité fait l'aimable peinture;
Par le feu, dont le rouge est si bien animé,
Ton zéle ardent pour Dieu voit le sien exprimé;
Ta charité vers nous y trouve son image;
Et de l'humilité, qui par un prompt effet
Du choix du Tout-Puissant mérita l'avantage,
Ce blanc tout lumineux est le tableau parfait.

Telle donc que cet arc la terre te contemple;
Tu fais pleuvoir du ciel cent lumières sur nous,
Ta brillante splendeur séme de là pour tous
Des plus parfaites mœurs un glorieux exemple.
Par toi chaque hérésie a son cours terminé:
En vain de ses enfants le courage obstiné
De ses fausses clartés s'attache aux impostures;
Il suffit de te voir unir en Jésus-Christ
Par ta submission deux contraires natures,
Pour briser tout l'orgueil dont s'enfle leur esprit

Arc invincible, arc tout aimable,
Qui guéris en blessant au cœur,
Arc en pouvoir comme en douceur
Également incomparable,
Arc qui fais la porte des cieux.

Vierge sainte, enfin, qu'en tous lieux
Un respect sincère doit suivre,
Quand de notre destin l'inévitable loi
Nous aura fait cesser de vivre,
Fais-nous part de ta gloire et revivre avec toi.

Le sommeil de Jacob lui fait voir des miracles.
L'échelle, qu'il lui montre en lui fermant les yeux,
De la terre atteint jusqu'aux cieux;
Dieu s'appuie au-dessus pour rendre ses oracles;
Les anges, dont soudain un luisant escadron
De célestes clartés couvre chaque échelon,
S'en servent sans relâche à monter et descendre,
Et d'un songe si beau les claires visions
L'assurent de la terre où son sang doit prétendre,
Et de ce qu'a le ciel de bénédictions.

Marie est cette échelle; elle l'est, et la passe;
Par elle on reçoit plus que Dieu n'avoit promis:
Aussi pour lui parler l'ange qu'il a commis
La nomme dès l'abord toute pleine de grace.
Elle nous donne un fils, mais un fils homme-Dieu;
Et quand son corps sacré quitte ce triste lieu,
Pour le porter au ciel elle a des milliers d'anges:
De ce brillant séjour elle rompt tous nos fers,
De tous nos maux en biens elle fait des échanges,
Et nous prête son nom pour braver les enfers.

Moïse est tout surpris quand, pour lui toucher l'ame,
Dieu se revêt de flamme,

Celle que sur l'Oreb il voit étinceler
Pare un buisson ardent, au lieu de le brûler,
Et s'en fait comme un trône où plus elle s'allume,
Et moins elle consume.
Ton adorable intégrité,
O Vierge-mère! ainsi ne souffre aucune atteinte,
Lorsqu'en tes chastes flancs se fait l'union sainte
De l'essence divine à notre humanité.

Que la manne au désert est d'étrange nature!
Son goût le premier jour est conforme au souhait,
Et, quand pour d'autres jours la réserve s'en fait,
Elle souille le vase et tourne en pourriture:
Ce peu seul qui dans l'arche en tient le souvenir
S'y garde incorruptible aux siècles à venir,
Sans que souillure aucune à son vaisseau s'attache;
Ainsi tu conçois Jésus-Christ,
Et ta virginité demeure ainsi sans tache
En nous donnant ce fils conçu du Saint-Esprit.

Comme tomboit du ciel cette manne mystique
Qui du peuple de Dieu faisoit tout le soutien,
Ainsi du sein du Père est descendue au tien
Celle qui des enfants est le seul viatique.
La manne merveilleuse, et que nous figuroit
Celle qu'en la cueillant tout le peuple admiroit,
Par une autre merveille ainsi nous est donnée:
Ainsi nous pouvons prendre, ainsi nous est offert
Plus que ne recevoit cette troupe étonnée
Qui durant quarante ans s'en nourrit au désert

Ta grace par l'effet avilit ta figure,
Elle en ternit l'éclat, elle en sème l'oubli;
Et par sa nouveauté l'univers ennobli
N'a plus d'amour ni d'yeux pour la vieille peinture;
Les nouvelles clartés de la nouvelle loi
Que Dieu fait commencer par toi,
Ne laissent rien d'obscur pour ces nouveaux fidèles;
Et ce qui jadis éblouit,
Sitôt que tu répands ces lumières nouvelles,
Ou s'épure ou s'évanouit.

Ce grand auteur de toutes choses,
Ce Dieu qui fait d'un mot, quoi qu'il ait résolu,
Te regarda toujours comme un vase impollu
Où ses graces seroient encloses:
Vase noble, admirable, et charmant à l'aspect,
Digne d'un saint hommage et d'un sacré respect,
Digne enfin du trésor qu'en toi sa main enferme:
C'est par toi qu'il voulut qu'on goutât en ces lieux,
Pour arrhes d'un bonheur et sans borne et sans terme,
Ce pain des habitants des cieux.

Tu nous donnes ce pain des anges
Que tes entrailles ont produit,
Ce pain des voyageurs, ce pain qui nous conduit
Jusqu'où ces purs esprits entonnent ses louanges;
C'est ce pain des enfants, ce comble de tous biens,
Qu'il ne faut pas donner aux chiens,
A ces hommes charnels qui ne vivent qu'en brutes;
Il n'est que pour les cœurs d'un saint amour épris;

Et, comme il les guérit des plus mortelles chutes,
Sur tous les autres pains ils lui doivent le prix.

C'est en lui que sont renfermées
Les plus salutaires douceurs
Que puissent aimer de tels cœurs,
Et les plus dignes d'être aimées;
Il est plein d'un suc ravissant,
D'un suc si gracieux, d'un suc si nourrissant,
Qu'il fait seul un banquet où toute chose abonde;
Il est pain, il est viande, il est tout autre mets;
Il rend seul une table en délices féconde,
Et doit être pour nous le banquet des banquets.

Ce mets nous rétablit, ce mets nous régénère;
Il raméne la joie et fait cesser l'ennui;
Ton fils, qui par ce mets attire l'ame à lui,
La guide par ce mets, et l'allie à son Père.
Ce mets de tous les biens est l'accomplissement;
Il est de tous les maux l'anéantissement:
Pour nous il vainc, il régne, il étend son empire;
Il soutient, il fait croître en sainte ambition;
Et, pour dire en un mot tout ce qu'on en peut dire,
Il éléve tout l'homme à sa perfection.

Il est le pain vivant et qui seul vivifie,
Il est ensemble et vie, et voie, et vérité,
Lui-même il nous départ son immortelle vie
Par les épanchements d'une immense bonté.
L'Église avec ce pain reçoit tant de lumière,

Que la nouvelle épouse efface la première
Par les vives splendeurs qui font briller sa foi :
La synagogue tombe, et périt auprès d'elle,
Et l'ombre de la vieille loi
Fait place au jour de la nouvelle.

La manne a donc tari, le ciel n'en verse plus ;
La figure cède à la chose,
Et le pain que Dieu nous propose,
D'un ciel encor plus haut descend pour ses élus.
Si la manne eut cet avantage
Que des fils d'Israël elle fut le partage,
Ce pain est celui du chrétien.
O chrétien ! pour qui seul est fait ce pain mystique,
Viens, mange ; et, puisque enfin c'est un pain angélique,
Fais comme un ange, et montre un zèle égal au sien.

Passons de miracle en miracle.
Moïse met, au nom des tribus d'Israël,
Pour faire un prêtre à l'Éternel,
Douze verges au tabernacle ;
Aaron y joint la sienne ; elle seule y produit
Des feuilles, des fleurs et du fruit ;
Par là du sacerdoce il emporte le titre,
Tout ce peuple n'a qu'une voix,
Et de ce même Dieu qu'il en a fait l'arbitre
Il accepte à grands cris et bénit l'heureux choix.

Quelle nouveauté surprenante !
La fleur sort de l'aridité ;

Le fruit, de la stérilité;
Un bois sec reverdit, il germe, éclôt, enfante.
Où sont tes lois, nature, et que devient ton cours
Dans ces miraculeux retours
Qui rendent, malgré toi, l'impuissance fertile?
Et quel est le pouvoir qui ne prend qu'une nuit
Pour tirer d'une branche et séchée et stérile
Ces feuilles, ces fleurs, et ce fruit?

Ce fruit, et ces fleurs et ces feuilles,
Pour étaler aux yeux un si nouvel effet,
N'attendent point que tu le veuilles;
Dieu le veut, il suffit, le miracle se fait;
Il est son pur ouvrage: et comme ce grand Maître
Sans prendre ton avis toi-même t'a fait naître,
Sans prendre ton avis il renverse tes lois:
Un bois sec rend du fruit par son ordre suprême;
Par son ordre suprême, ô Vierge! tu conçois,
Et ta virginité dans ta couche est la même.

Elle est toujours la même, et ce grand Souverain
En conserve les fleurs toujours immaculées
Alors qu'il fait germer dans ton pudique sein
La fleur de la campagne, et le lis des vallées.
Ta prompte obéissance attire sa faveur
Qui te fait de la terre enfanter le Sauveur,
Sans que ta pureté demeure moins entière;
Et cette obéissance, enflant ta charité,
D'un amour tout divin fait comme une rivière
Qui s'épanche à grands flots sur notre aridité.

Un prophéte promet une nouvelle étoile :
Du milieu de Jacob cet astre doit sortir,
Une verge nouvelle en doit aussi partir :
L'une et l'autre a paru, l'une et l'autre est ton voile.
La verge d'Israël dont Moab est battu
Est un portrait de ta vertu
Qui de tous ennemis t'assure la défaite ;
Et la fleur qu'elle porte est ton fils Jésus-Christ,
En qui d'étonnement la nature muette
Voit ce qu'elle attendoit et jamais ne comprit.

L'étoile garde encor sa chaleur tout entière,
Bien qu'un rayon en sorte et brille sans égal ;
La pureté de sa lumière
Fait toujours même honte à celle du cristal :
Ce rayon qui la laisse ainsi brillante et pure
De ton fils et de toi nous offre la figure ;
De ce fils qui conserve en toi la pureté,
De toi qui le conçois sans souillure et sans tache,
Et qui gardes encor la même intégrité
Quand même de tes flancs pour naître il se détache.

Verge mystique d'Israël,
Par les prophétes tant promise,
Verge que le Père éternel
Sur toutes autres favorise,
De la racine de Jessé,
Comme ils nous l'avoient annoncé,
Nous te voyons sortir exempte de foiblesse :
Tu conçois par miracle, et ton merveilleux fruit

Rend pour toi compatible avecque la grossesse
Cette virginité que tout autre détruit.

N'es-tu pas cette étoile ensemble et cette verge,
Verge que de la grace arrose un clair ruisseau,
Étoile en qui Dieu fait un paradis nouveau,
Vierge et mère à-la-fois, et mère toujours vierge?
L'étoile a son rayon, et la verge a sa fleur:
Ton fils est l'un et l'autre, et de ce cher Sauveur
La fleur et le rayon nous présentent l'image;
Fleur céleste qui porte un miel tombé des cieux,
Et rayon dont l'éclat dissipe tout l'orage
Qui fit trembler la terre et gémir nos aïeux.

O verge dont aucune plante
N'égale la fertilité,
Étoile de qui la clarté
Sur toutes autres est brillante.
Tes paroles, tes actions
Ont toutes des perfections
Au-dessus de la créature;
Et l'homme accablé de malheurs
Ne sauroit où choisir protection plus sûre,
Ni se faire un repos moins troublé de douleurs.

Gédéon voit couvrir la toison de rosée,
En presse les flocons, et remplit un vaisseau
De cette miraculeuse eau
Qu'au reste de son champ le ciel a refusée.
O Marie! ô vaisseau plein de graces d'en-haut,

Que Dieu pour te former sans tache et sans défaut
Réserva pour toi seule et fit inépuisables !
Daigne, pour consoler notre calamité,
En verser quelque goutte aux pécheurs misérables
Que tu vois ici-bas languir d'aridité.

Oh ! que cette rosée étoit vraiment céleste
Qui tomba dans ton chaste sein,
Lorsque de nous sauver un Dieu prit le dessein,
Et que la grace en toi devint si manifeste !
Le Soleil de justice alors qui te remplit
Fit qu'en toi s'accomplit
Le mystère où ce Dieu devoit s'unir à l'homme :
Il est homme, il est Dieu dans ton flanc virginal ;
En commençant dès là ce que sa croix consomme,
Il t'honore à jamais d'un titre sans égal.

Sa grace te remplit sitôt qu'à son message
Ton humble obéissance eut donné son aveu,
Et que son messager y vit un digne feu
Te consacrer entière à ce divin ouvrage.
Telle, dès le moment qu'acheva Salomon
De consacrer un temple aux grandeurs de son nom,
La gloire du Seigneur en remplit tout l'espace ;
D'un miracle pareil il couronne ta foi,
Et joint dès ici-bas tant de gloire à ta grace,
Que la grace et la gloire est même chose en toi.

Salomon, ce roi pacifique,
Éleva dans ce temple un trône au Dieu des dieux ;

Et le Dieu de la paix, le monarque des cieux,
S'en fait un dans ton sein pudique.
Il vient y prendre place et finir notre ennui;
Un messager céleste envoyé devant lui
En ce pudique sein lui prépare la voie:
Mais, bien que de tout temps ce Dieu l'eût résolu,
Bien que l'ange à toi-même en eût porté la joie,
Ce Dieu n'auroit rien fait si tu n'avois voulu.

Mère vierge, mère de grace,
Palais de la Divinité,
Torrent d'amour et de bonté
Dont le cours jamais ne se lasse,
Illustre original de tant d'heureux crayons;
Mère du Soleil de justice,
Fais-en jusque sur nous descendre les rayons,
Porte-lui jusqu'au ciel nos vœux en sacrifice,
Et prête à nos besoins un secours si propice,
Que nous puissions enfin voir ce que nous croyons.

Créatures inanimées,
Qui formez jusqu'ici ce merveilleux portrait,
Souffrez que le beau sexe en rehausse le trait,
Et montre ses vertus encor mieux exprimées.
Laissez-nous admirer l'illustre Abigaïl,
Laissez-nous voir sa grace et son discours civil
Arrêter un torrent de fureurs légitimes;
Elle n'épargne dons, ni prières, ni pleurs,
Et force ainsi David à pardonner des crimes
Qui s'attiroient déja le dernier des malheurs.

Son arrogant époux, en festins si prodigue
Pour tous ceux qu'il assemble à tondre ses troupeaux,
Qui de ses jours d'excès fait ses jours les plus beaux,
Et pour de vains honneurs lâchement se fatigue;
Ce Nabal, dont l'orgueil, enflé de tant de biens,
Passe jusqu'au mépris de David et des siens,
Du pécheur insolent est une affreuse image;
Il brave comme lui le maître de son sort;
A ses vrais serviteurs comme lui fait outrage,
Et comme lui s'attire une infaillible mort.

D'ailleurs ce David tout aimable,
Qu'à se venger on voit si prompt,
Flexible à la prière, et sensible à l'affront,
En clémence, en rigueur à nul autre semblable;
Ce guerrier si benin, qui devient sans pitié
Au mépris et des siens et de son amitié,
Forme de Jésus-Christ l'adorable peinture:
Bien qu'il soit Dieu de paix, le foudre est en ses mains;
Et, tout bon qu'il veut être, il sait venger l'injure
Et qu'on fait à sa gloire et qu'on fait à ses saints.

A force de présents, à force de prières,
La belle Abigaïl arrête ce grand cœur,
Et désarme elle seule une juste fureur
Qu'allumoient de Nabal les réponses trop fières;
Elle fait alliance entre David et lui.
O Vierge! notre unique appui,
Pour nous près de ton fils tu fais la même chose,
Et ce lait virginal de quoi tu le nourris,

Sitôt que ta prière à sa fureur s'oppose,
D'infames criminels nous rend ses favoris.

De ce même David, race vraiment royale,
Digne sang des plus dignes rois,
Mère et fille d'un Dieu qui te laisse à ton choix
Dispenser les trésors de sa main libérale;
Ce Dieu, qui près de lui te donne un si haut rang,
Par la nouvelle loi qu'il scella de son sang,
Nous a tous faits tes fils: montre-toi notre mère;
Sois de cette loi même et la joie et l'honneur,
Et contre tous les traits d'une juste colère
Sers-nous de bouclier, et fais notre bonheur.

En toi seule aujourd'hui se fonde l'espérance
De tout le genre humain:
Toi seule as dans ta main
De quoi du vieil Adam purger toute l'offense:
Par toi le port de vie aux pécheurs est ouvert.
Par toi le salut est offert
A qui te peut offrir tout son cœur en victime:
Et, quoi que les enfers osent nous suggérer.
Quiconque te sait honorer
Ne sait plus ce que c'est que crime.

Il fait donc bon te rendre un sincère respect,
En faire sa plus noble étude,
Se tenir en tous lieux comme à ton saint aspect.
Mettre toute sa gloire à cette servitude:
Car enfin les sentiers que tu laisses battus

Sont par-tout semés de vertus
Qui de tes serviteurs sont l'entière assurance;
Ils guident sans péril à l'éternelle paix,
Et ce qu'on a pour toi de sainte déférence
Avec toi dans le ciel fait revivre à jamais.

Après Abigaïl, aussi sage que belle,
Judith montre un courage égal à sa beauté
Quand des Assyriens le monarque irrité
Traite Béthulie en rebelle:
Pour venger le mépris qu'on y fait de ses lois,
Ce roi, qui voit sous lui trembler tant d'autres rois,
Envoie à l'assiéger une effroyable armée;
Holoferne préside à ce barbare effort,
Et de la multitude en ses murs enfermée
Aucun ne sauroit fuir ou les fers ou la mort.

Que résous-tu, Judith? qu'oppose pour remède
L'amour de ta patrie à de si grands malheurs?
Et que doit ce grand peuple accablé de douleurs
Contre tant d'ennemis espérer de ton aide?
Tu portes dans leur camp le doux art de charmer,
Tu vois leur Holoferne, et tu t'en fais aimer;
Sa joie est sans pareille, et son amour extrême;
Il croit par un festin te le témoigner mieux,
Il s'enivre, il s'endort; et de son poignard même
Tu lui perces le cœur qu'avoient percé tes yeux.

Cette Béthulie assiégée
Des bataillons assyriens,

Et prête à s'en voir saccagée
Par la division des siens,
C'est, ô Vierge! qu'un Dieu révère,
L'épouse de ton fils, l'Église, notre mère,
Qu'assiége l'hérésie, et qu'attaque l'enfer.
Forte de ton secours, elle en brave l'audace;
Et tant que pour appui ses murs auront ta grace,
Elle est sûre d'en triompher.

Belle et forte Judith, qui sauves d'Holoferne
Ta chère Béthulie et tous ses habitants,
Puisque par ton esprit l'Église se gouverne,
Ses triomphes iront aussi loin que le temps:
Tu combats, tu convaincs, tu confonds l'hérésie;
Et, quoi qu'ose sa frénésie,
Elle tremble à te voir les armes à la main,
Tandis que les rayons dont ta couronne brille
Sur nous, qui sommes ta famille,
Répandent du salut l'espoir le plus certain.

Ils n'y répandent pas cette seule espérance,
Ils y joignent l'esprit qui mène à son effet,
Un esprit de douceur, qu'en Dieu tout satisfait,
Un esprit de clarté, de conseil, de science:
La sagesse à la force en nous s'unit par eux,
La crainte filiale au respect amoureux,
Qui donne un vol sublime aux ames les plus basses;
Tous ces trésors sur nous par toi sont épanchés;
Et Dieu t'a départi toute sorte de graces
Pour faire en ta faveur grace à tous nos péchés.

La charmante Esther vient ensuite;
Assuérus l'épouse et la fait couronner,
Et la part qu'en son lit on le voit lui donner
Montre l'heureux succès d'une sage conduite;
La superbe Vasthi, que son orgueil déçoit,
Rejette avec mépris l'ordre qu'elle en reçoit,
Et son propre festin par sa perte s'achève.
Quelle vicissitude en ce grand changement!
L'arrogance fait choir, l'humilité relève;
L'une y trouve son prix, l'autre son châtiment.

Oh, que ces deux beautés ont peu de ressemblance!
En l'une on voit un cœur à la vertu formé,
Un cœur humble, un cœur doux, et digne d'être aimé,
Mais qui ne sait aimer qu'avec obéissance;
En l'autre, une fierté qui ne veut point de loi,
Qui croit faire la reine en dédaignant son roi,
Et que l'orgueil du trône a rendue indocile:
Cet orgueil obstiné ne sert qu'à la trahir,
Et prépare à sa chute une pente facile
Par l'horreur que lui fait la honte d'obéir.

Sainte Vierge, est-il rien au monde
Ou plus humble, ou plus doux, ou plus charmant que toi?
Est-il rien sous les cieux qui fasse mieux la loi
Aux schismes dont la terre abonde?
Non, il n'est rien si gracieux,
Rien si beau, rien si précieux,
Si nous en croyons l'Écriture,
Et même sous l'obscurité

L'énigme y fait trop voir qu'aucune créature
N'approche de ta pureté.

Tu veux donc bien qu'Esther ait place en ton image,
Que ses traits les plus beaux servent d'ombres aux tiens,
Toi dont les actions, toi dont les entretiens
Ont tant d'humilité, tant d'amour en partage.
Parmi tout ce qu'envoie aux siècles à venir
La lecture ou le souvenir,
Ta bonté, ta douceur, ne trouvent point d'égales;
Elles charment Dieu même aussi bien que nos yeux:
Et, plus ici tu te ravales,
Plus il t'élève haut dans l'empire des cieux.

Mêmes vertus en elle ébauchoient ton mérite,
Et son pouvoir au tien n'a pas moins de rapport:
Aman en fait l'épreuve, et son perfide effort
Voit retomber sur lui l'orage qu'il excite.
Un Juif voit tant d'orgueil sans fléchir les genoux;
Pour ce mépris d'un seul il veut les perdre tous,
Il en fait même au roi signer l'ordre barbare:
L'affligé Mardochée à sa nièce en écrit.
Ne tremblez plus, ô Juifs! une beauté si rare
Veut périr ou sauver son peuple qu'on proscrit.

Esther, tendre et sensible au mal qui le menace,
Y hasarde sa vie, et se présente au roi;
Le roi, pour l'affranchir des rigueurs de sa loi,
Vers des appas si doux tend le signal de grace:
Esther avec respect le convie au festin,

Lui peint d'elle et des siens le malheureux destin,
Et de son favori l'insolence et les crimes :
Ce lâche tout surpris demeure sans parler;
Et les siens avec lui sont livrés pour victimes
A ce peuple innocent qu'il vouloit s'immoler.

Ce que fait Esther pour ses frères,
Tu le fais pour tes serviteurs,
Tu fais retomber nos misères
Sur la tête de leurs auteurs ;
Quoi qu'attente leur perfidie,
La grace, qui te donne un Dieu pour ton époux,
En un moment y remédie;
Et, pour rudes que soient leurs coups,
Ta pitié, par elle enhardie,
Ose tout et peut tout pour nous.

L'implacable ennemi de l'homme
Sous l'orgueilleux Aman dépeint,
C'est l'ange en qui jamais cet orgueil ne s'éteint,
Le serpent déguisé qui fit mordre la pomme :
Chassé du Paradis, il nous le veut fermer;
Banni dans les enfers, il y veut abymer
Ceux dont sa place au ciel doit être la conquête !
Mais, quoi qu'ose sa haine à toute heure, en tout lieu,
Vierge, ton pied l'écrase; et, lui brisant la tête,
Tu fais d'un seul regard notre paix avec Dieu.

Tu te plais à garder tes serviteurs fidèles
Comme la prunelle des yeux;

Ta main pour avant-goût des cieux
Leur fait un nouveau siècle et des douceurs nouvelles;
Tu leur sers de refuge; et pour les consoler
Sur eux tu laisses découler
Mille et mille faveurs du Monarque suprême:
Tu puises comme épouse en ses divins trésors,
Vrai livre de la loi que fait sa bonté même,
Et sacré tabernacle où repose son corps.

Vive fleur du printemps, candeur que rien n'efface,
Honneur des vierges, fleur des fleurs,
Fontaine de secours, dont les saintes liqueurs
Conservent toute notre race;
L'odeur de ton mérite ici-bas sans pareil
Attire l'ange du conseil,
Le Souverain des rois, le Seigneur des armées:
Et tu fais que du firmament
Les portes si long-temps fermées
S'ouvrent pour terminer notre bannissement.

Noé flottoit encor sur les eaux du déluge,
Et, troublé qu'il étoit d'avoir vu tout périr,
Il doutoit si lui-même auroit où recourir,
S'il auroit hors de l'arche enfin quelque refuge;
Il lâche la colombe, et les monts découverts
Lui présentent des rameaux verts
Que jusque dans cette arche en son bec elle apporte:
Ce retour le ravit, et ses enfants et lui
Reprennent une joie aussi pleine, aussi forte
Que l'étoient jusque-là leur trouble et leur ennui.

Les Hébreux au désert par l'ordre de Moïse
Élèvent un serpent d'airain;
Sa vue est un remède et facile et soudain
Qui leur rend la santé promise:
Les vipères et les serpents
Qu'en ce vaste désert ce peuple voit rampants
N'ont plus de morsures funestes;
Cet aspect salutaire en fait la guérison,
Et contre eux leur figure a des vertus célestes
Plus fortes que tout leur poison.

Plus simple que n'est la colombe,
Tu nous rends plus de joie et plus de sûreté,
Et protéges si bien la vraie humilité
Que jamais elle ne succombe:
Un Dieu qui sort de toi te laisse des vertus
A relever nos cœurs sous le vice abattus;
Quel qu'en soit le poison, ta force le surmonte;
Et cet heureux remède à nos péchés offert
Passe le serpent du désert,
Et fait la guérison plus prompte.

Cette porte fermée, et qui n'ouvroit jamais,
Que vit Ézéchiel à l'orient tournée,
Par ce même orient de ses splendeurs ornée,
Est encore un de tes portraits;
Aucun n'entre ni sort par elle
Que cette sagesse éternelle
Qui doit de notre chair un jour se revêtir;
Mais, soit qu'elle entre ou sorte, on voit même clôture,

Et Dieu n'y fait point d'ouverture
Ni pour entrer ni pour sortir.

Ta virginité sainte est la porte sacrée
Dont ce Dieu fit le digne choix
Pour faire au monde son entrée,
Comme pour en sortir il le fit de la croix.
Il entre dans tes flancs, il en sort sans brisure;
Avec ce privilége il y descend des cieux:
Sans que ta pureté souffre de flétrissure
Il prend un corps en toi pour se montrer aux yeux;
Et n'est pas moins assis au-dessus du tonnerre,
Bien qu'en ce corps fragile il marche sur la terre.

Tel qu'au travers d'un astre on voit que le soleil
Trouve une impénétrable voie,
Sa lumière en descend avec éclat pareil,
Et ne brise ni rompt l'astre qui nous l'envoie;
Ce canal transparent, toujours en son entier,
Peint l'inviolable sentier
Par où le vrai Soleil passe sans ouverture:
Telle en ta pureté, Vierge, tu le conçois;
Mais l'astre suit ainsi l'ordre de la nature,
Et tu conçois ton fils en dépit de ses lois.

Son bien-aimé disciple à qui ce digne Maître
Te donna pour mère en mourant,
Lui que le tendre amour de ce fils expirant
Fit ton fils en sa place, et qui se plut à l'être;
Cet apôtre prophète à Pathmos exilé

Y voit plus que n'a révélé
D'aucun de ses pareils l'énigmatique histoire;
Il voit un signe au ciel si merveilleux en soi,
Il y voit un crayon si parfait de ta gloire,
Qu'il doute s'il y voit ou ta figure ou toi.

Il y voit une femme en beauté singulière:
Le soleil la revêt de ses propres rayons;
La lune est sous ses pieds avec même lumière
Qu'en son plus grand éclat d'ici nous lui voyons;
Douze astres forment sa couronne;
Et si tant de splendeur au dehors l'environne,
Ce que le dedans cache est encor plus exquis;
Elle est pleine d'un fils qu'à peine l'on voit naître
Qu'aussitôt le souverain Maître
Lui fait place en son trône, et le reçoit pour fils.

Est-elle autre que toi, cette femme admirable?
Et son lumineux appareil
D'astres, de lune, et de soleil,
N'est-il pas de ta couche un apprêt adorable?
Est-ce une autre que toi que de tous ces trésors
Et remplit au-dedans et revêt au-dehors
Le brillant Soleil de justice;
Et fait-il commencer par une autre en ces lieux
Ce royaume de Dieu si doux et si propice
Qui réunit la terre aux cieux?

La milice du ciel qui sous tes lois se range
Comme la lune sous tes pieds,

Y fait incessamment résonner ta louange,
Et sert d'illustre base au trône où tu te sieds;
De tes plus saints aïeux la troupe glorieuse
Fait la couronne précieuse
Des astres qui ceignent ton front;
Le nombre en est égal à celui des apôtres,
Et nous donne l'exemple et des uns et des autres
Pour être un jour par toi près de Dieu ce qu'ils sont.

Cette plénitude étonnante
De grace que sa main sur toi seule épandit,
Joint à tant de vertus, joint à tant de crédit,
La gloire de la voir toujours surabondante.
Vierge par excellence, et mère du Très-Haut,
Toujours sans tache et sans défaut,
Lumière que jamais n'offusque le nuage,
De tant de plénitude épands quelque ruisseau,
Et de tant de splendeurs dont brille ton visage,
Laisse jusque sur nous tomber un jour nouveau.

En toi toutes les prophéties
Qui de toi jamais ont parlé,
Par le plein effet éclaircies,
Font voir ce que leur ombre a si long-temps voilé;
Les énigmes de l'Écriture,
Dont s'enveloppe ta figure,
Ont perdu leur obscurité;
Et ce que t'annoncent les anges,
Ce qu'ils te donnent de louanges
Est rempli par la vérité.

Refuge tout-puissant de la foiblesse humaine,
Incomparable Vierge, étoile de la mer,
Calme-nous-en les flots prêts à nous abymer;
De nos vieux ennemis dompte pour nous la haine;
Purge en nous tout l'impur, tout le terrestre amour,
Toi qui conçois ton Dieu, toi qui le mets au jour,
Sans en être un moment moins pure;
Toi, la pierre angulaire, en qui l'on voit s'unir
Les vérités à la figure,
Ou plutôt la figure en vérités finir.

Les figures ont peint l'excès de ta puissance;
Fais-nous-en ressentir l'effet:
Parle, prie; et Dieu satisfait
Laissera désarmer sa plus juste vengeance.
Tu te sieds à sa dextre à côté de ton fils;
La tienne de ce trône où lui-même est assis
Peut aux plus lâches cœurs rendre une sainte audace:
De là de tous les tiens tu secours les besoins;
Et comme ta prière obtient pour eux sa grace,
L'œuvre de leur salut est l'œuvre de tes soins.

Cette adorable chair qu'il forma de la tienne,
Ce sang qu'il tira de ton sang,
Quelque haut rang au ciel que l'un et l'autre tienne,
T'ont cru devoir le même rang:
Comme sans cesse il considère
Qu'il prit et l'un et l'autre en ton pudique flanc,
Sans cesse il te chérit, sans cesse il te révère;
Et comme il est ton fils aussi bien que ton Dieu,

L'amour et le respect qu'il garde au nom de mère
Ne t'auroient pu jamais souffrir en plus bas lieu.

Ce fils t'éléve ainsi sur toute créature,
Te fait ainsi jouir de la société
De cette immense Trinité
Qui donne à tes vertus un pouvoir sans mesure.
Fais-nous-en quelque part pour monter jusqu'à toi;
Donne-nous cet amour, cet espoir, cette foi,
Qui doivent y servir d'échelle;
Et d'un séjour si dangereux
Tire-nous à celui de la gloire éternelle
Qui fait le prix des bienheureux.

VERSION

DES HYMNES DE SANTEUIL,

POUR LA FÊTE DE SAINT-VICTOR.

A MATINES.

Chantons, peuple, chantons ce guerrier dont Marseille
Vit le sang insulter au démon étonné;
Produire, en s'épanchant merveille sur merveille,
Et teindre les lauriers dont il fut couronné.

Victor quitte les rangs, et dédaigne la paie,
Pour suivre, pauvre et nu, l'étendard de la Croix;

Et du camp des Césars, où sa valeur s'essaie,
Il passe, heureux transfuge, au camp du Roi des rois.

On le charge de fers, on lui choisit des peines,
Au fond d'un noir cachot on le tient garrotté;
Il est libre au milieu des prisons et des chaînes,
Et remplit le cachot de sa propre clarté.

Ses gardes, effrayés par ce double miracle,
Conçoivent des faux dieux une invincible horreur,
Prennent le saint pour guide, et sa voix pour oracle,
Et dans un bain sacré lavent leur vieille erreur.

Gloire au Père éternel, gloire au Fils ineffable,
Gloire toute pareille à l'Esprit tout divin;
Gloire à leur unité, dont l'essence adorable
Régne sans borne aucune, et régnera sans fin.

A LAUDES.

Entre, heureux champion, la carrière est ouverte;
Dieu te voit, et t'appelle au trône préparé;
Entre, et vois les tyrans animés à ta perte,
De l'œil dont tu verrois un trophée assuré.

Quand d'un cheval farouche à la queue on te lie,
S'il déchire ta chair, elle en éclate mieux;
Et s'il brise ton corps, ton ame recueillie,
Par un vol avancé va s'emparer des cieux.

Ton sang, en quelque lieu que sa fougue t'emporte,
Laisse empreinte à longs traits la gloire de ton nom,
Et c'est une semence illustre, vive et forte,
Qui, de nouveaux martyrs, germe une ample moisson.

Les verges sur la croix te font un long supplice;
Tu jouis en secret de toute sa lenteur;
Et ton zèle applaudit à la fureur propice
Qui fait l'image en toi de ton saint Rédempteur.

Tu braves Jupiter, tu ris de sa statue,
Tu la jettes par terre au lieu de l'encenser,
Et ne redoutes point ce foudre qui ne tue,
Qui n'agit qu'en peinture, et ne se peut lancer.

On venge sur ton pied ce noble sacrilége,
Tu n'en cours pas moins vite où t'appelle ton Dieu;
Ton Dieu, dont il reçoit ce digne privilége,
Qui, sans corruption, le garde en ce saint lieu.

Gloire au Père éternel, gloire au Fils ineffable,
Gloire toute pareille à l'Esprit tout divin;
Gloire à leur unité, dont l'essence adorable
Régne sans borne aucune, et régnera sans fin.

A VÊPRES.

Que d'un chant solennel tout le temple résonne:
Ce grand jour du martyr paie enfin les travaux.

Le ciel en est le prix, et Dieu qui le couronne
Change en biens éternels ce qu'il souffrit de maux.

Ses membres écrasés sous la meule palpitent,
Il offre à Dieu le sang qu'il en fait ruisseler;
Et, plein d'un feu nouveau que ces gênes excitent,
Sur cet autel sanglant il aime à s'immoler.

La machine brisée à grands coups de tonnerre,
Sur le peuple tremblant roule, et brise à son tour;
Victor, seul intrépide, et las de vaincre en terre,
Tend le col aux bourreaux pour changer de séjour.

La tête cède au fer qui du corps la détache,
L'ame vole en triomphe au-dessus du soleil,
Et l'on voit chaînes, fouets, et meule, et croix, et hache,
En former à l'envi le pompeux appareil.

Rends-nous plus courageux, grand saint, par ton exemple;
Obtiens-nous des lauriers qui s'unissent aux tiens,
Et fais de tous les vœux qu'on t'offre dans ce temple
Des armes pour dompter l'ennemi des chrétiens.

Gloire au Père éternel, gloire au Fils ineffable,
Gloire toute pareille à l'Esprit tout divin;
Gloire à leur unité, dont l'essence adorable
Régne sans borne aucune, et régnera sans fin.

TRADUCTION
DE PLUSIEURS PSAUMES.

PSAUME IV.

Cùm invocarem, exaudivit me Deus.

Sitôt que j'invoquai le Dieu de ma justice,
Il exauça mes vœux, il prit pitié de moi;
Dans mes afflictions sa main me fut propice,
Et dilata mon cœur qu'avoit serré l'effroi.

Montrez pour moi, Seigneur, une pitié nouvelle:
Vous voyez sur mes bras de nouveaux ennemis;
Dissipez leurs conseils, ramenez mon rebelle,
Exaucez ma prière, et me rendez mon fils.

Lâches, dont le complot en ces ennuis me plonge,
Jusqu'où porterez-vous des cœurs durs et pesants?
Jusqu'où prendrez-vous soin d'appuyer le mensonge?
Jusqu'où d'un vain orgueil serez-vous partisans?

Avez-vous oublié par combien de miracles
Dieu m'a mis dans le trône et soutenu son choix?
Le croyez-vous moins fort à briser tous obstacles
Aussitôt que vers lui j'éleverai ma voix?

Prenez contre le crime une digne colère;
Connoissez votre faute, et cessez de faillir;
Et faites dans vos lits un examen sévère
De ce que votre cœur espère en recueillir.

Qu'un juste repentir offre vos sacrifices:
Mettez-vous en état d'espérer au Seigneur;
Venez, et laissez dire aux esclaves des vices,
Qu'on nous offre du bien, on aura notre cœur.

Sa lumière divine a mis sur mon visage
De ses vives clartés la sainte impression;
Et sa parfaite joie a mis dans mon courage
De quoi me soutenir contre l'oppression.

Avant cette fureur de la guerre civile,
A-t-on vu des sujets plus heureux que les miens?
L'abondance du vin, du froment, et de l'huile,
En augmentoit le nombre en augmentant leurs biens.

Je reverrai, Seigneur, encor la même chose
Dès qu'il vous aura plu me redonner la paix;
C'est sur ce doux espoir que mon cœur se repose;
C'est à ce doux effet qu'il borne ses souhaits.

Ces graces, ô mon Dieu! passeroient les premières:
Mais sur votre bonté j'ose m'en assurer;
Et vous m'avez tant fait de faveurs singulières,
Que j'espère aisément plus qu'on n'ose espérer.

Gloire au Père éternel, la première des causes;
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor maintenant et sans fin*.

PSAUME VI.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

Je l'avouerai, Seigneur, votre juste colère
Ne peut avoir pour moi trop de sévérité;
  Mais ne me corrigez qu'en père,
  Et non pas en maître irrité.

Avec compassion regardez ma foiblesse:
Je souffre sans relâche, et languis sans repos;
  Guérissez-moi, le mal me presse,
  Et passe jusque dans mes os.

Mon ame en est troublée, et ne sait plus qu'attendre,
Tant chaque jour l'accable et de crainte et d'horreur;

* Nous supprimerons à la fin des autres psaumes ce refrain qui les termine tous, et qui est presque toujours le même: c'est le *Gloria Patri*, qu'un usage pieux a introduit dans les chants d'église, à la fin de chaque psaume, mais que le traducteur pouvait se dispenser d'employer, comme Rousseau l'a fait dans ses odes sacrées.

Mais jusqu'où voulez-vous étendre
Les marques de votre fureur?

Détournez-en le cours qui sur moi se déborde;
Du torrent qui bondit venez me préserver:
C'est à votre miséricorde
Qu'il appartient de me sauver.

L'empire de la mort sous qui mon corps succombe
Nous laisse-t-il de vous le moindre souvenir,
Et le silence de la tombe
Nous apprend-il à vous bénir?

Abattu de tristesse et travaillé d'alarmes,
Soupirer et gémir, c'est tout ce que je puis;
Et baigner mon lit de mes larmes,
Ce sont mes plus heureuses nuits.

Mon œil épouvanté de toutes parts n'envoie
Que des regards troublés d'un si cuisant malheur;
Et mes ennemis ont la joie
De me voir blanchir de douleur.

Sortez d'auprès de moi, noirs ouvriers du crime,
Qu'on voyoit si ravis de me voir aux abois;
Du Seigneur la bonté sublime
Daigne entendre ma triste voix.

Mes larmes ont monté jusque devant sa face;

Il a reçu mes vœux; mes soupirs l'ont touché,
Mes cris en ont obtenu grace,
Il n'a plus d'yeux pour mon péché.

Allez; qu'à votre tour la misère vous trouble;
Rougissez tous de honte en cette occasion,
Et que chaque moment redouble
Cette prompte confusion.

PSAUME VIII.

Domine, Dominus noster.

Dieu, notre souverain, tout-puissant, et tout bon,
Auteur de la nature, et maître du tonnerre,
Que la gloire de ton saint nom
S'est rendue admirable aux deux bouts de la terre!

L'œil qui d'un seul regard contemple cès bas lieux,
Voit ta magnificence aux plus bas lieux gravée,
Et, sitôt qu'il s'élève aux cieux,
Par-dessus tous les cieux il la voit élevée.

Ton plus parfait éloge, exprès tu l'as commis
Aux accents imparfaits que hasarde l'enfance,
Pour confondre tes ennemis,
Et détruire l'esprit de haine et de vengeance.

Lorsque je vois des cieux le brillant appareil,
De ta savante main je ne vois que l'ouvrage;
Et lune, étoiles, ni soleil,
N'ont aucunes splendeurs qu'elle ne leur partage.

Parmi ces grands effets qui te font admirer,
Seigneur, qu'est-ce que l'homme, et quel est son mérite?
Et qui t'oblige à l'honorer
D'un tendre souvenir, d'une douce visite?

Un peu moindre que l'ange il t'a plu le former,
De gloire et de grandeurs tu combles sa naissance,
Et ce qu'il te plut d'animer
Fut aussitôt par toi soumis à sa puissance.

A peine la nature avoit rempli ta voix,
Que ta voix sous nos pieds rangea ces nouveaux êtres;
Les hôtes des champs et des bois,
Tout nous sert aujourd'hui, tout servit nos ancêtres.

Les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux
De ton image en nous reconnoissent l'empire;
Et sous ces liquides tombeaux
Tout ce qui nage ou vit c'est pour nous qu'il respire.

Dieu, notre souverain, tout-puissant, et tout bon,
Auteur de la nature, et maître du tonnerre,
Que la gloire de ton saint nom
S'est rendue admirable aux deux bouts de la terre!

PSAUME XVIII.

Cœli enarrant gloriam Dei.

Des célestes lambris la pompeuse étendue
Fait l'éloge du souverain,
Et tout le firmament ne présente à la vue
Que des ouvrages de sa main.

Le jour prend soin d'apprendre au jour qui lui succède
Ce que sa parole a produit;
Et la nuit, qui l'a su de la nuit qui lui céde,
L'enseigne à celle qui la suit.

Aux quatre coins du monde ils parlent un langage
Qu'entendent toutes nations;
Et des plus noirs climats l'hôte le plus sauvage
En comprend les instructions.

Ils servent de tableaux ainsi que de trompettes;
Ce qu'ils disent ils le font voir;
Et des grandeurs de Dieu s'ils sont les interprétes,
Ils en sont aussi le miroir.

Le soleil qui lui sert de trône incorruptible,
Les étale aux regards de tous,

Et ce visible agent d'un monarque invisible
En est paré comme un époux.

Il part tel qu'un géant, armé d'une lumière,
Ceint d'un feu qui nous enrichit;
Et du sommet des cieux il s'ouvre une carrière
Dont jamais il ne s'affranchit.

Chaque jour pour finir et reprendre sa course,
Il remonte au même sommet,
Et sa chaleur par-tout verse l'heureuse source
Des biens que son maître promet.

La loi du même Dieu n'est pas moins salutaire;
Elle touche, elle convertit;
Et pour les yeux du corps que le soleil éclaire,
Elle éclaire ceux de l'esprit.

Sa parole est fidèle, et répand la sagesse
Dans les cœurs les plus ravalés;
Sa justice est exacte, et répand l'alégresse
Dans les cœurs les plus désolés.

C'est la sainte frayeur de ses ordres suprêmes
Qui fait vivre à l'éternité;
Ils sont tous en tous lieux justifiés d'eux-mêmes,
Tous sont la même vérité.

L'or, la perle, et l'éclat des pierres précieuses,
Sont beaucoup moins à souhaiter,

Et les douceurs du miel les plus délicieuses
Sont bien moins douces à goûter.

Aussi ton serviteur avec soin les observe;
Tu le sais, ô Dieu! tu le vois.
Oh! que grand est le prix que ta bonté réserve
Aux ames qui gardent tes lois!

Mais qui connoît, Seigneur, les pêchés d'ignorance?
Épure-m'en dès aujourd'hui;
Pardonne ceux d'orgueil, de propre suffisance,
Et défends-moi de ceux d'autrui.

Si je pouvois sur moi leur ôter tout empire,
Si je m'en voyois bien purgé,
Des crimes les plus grands que tout l'enfer inspire
Je m'estimerois dégagé.

Il ne sortiroit lors aucun mot de ma bouche
Qui ne plût au grand Roi des cieux;
Je ne m'entretiendrois que de ce qui le touche,
Je l'aurois seul devant les yeux.

Seigneur, qui de tous maux êtes le seul remède,
Et de tout bien l'unique auteur,
En ces pressants besoins prodiguez-moi votre aide,
Et soyez mon libérateur.

PSAUME XIX.

Exaudiat te Dominus in die tribulationis:

En ces jours dont l'issue est souvent si fatale,
Daigne ouïr le Seigneur les vœux que tu lui fais,
Et du Dieu de Jacob la vertu sans égale
Par sa protection répondre à tes souhaits!

Des célestes lambris de sa sainte demeure
Daigne son bras puissant t'envoyer du secours,
Et du haut de Sion renverser à toute heure
Sur l'orgueil ennemi les périls que tu cours!

Puisse ton cœur soumis, puisse ton sacrifice
S'offrir à sa mémoire en tous temps, en tous lieux!
Puisse ton holocauste offert à sa justice
Élever une flamme agréable à ses yeux!

Qu'un bonheur surprenant, une faveur solide
Porte plus loin ton nom que n'ose ton desir!
Que dans tous tes conseils son Esprit saint préside,
Et leur donne l'effet que tu voudras choisir!

De tes prospérités nous aurons pleine joie,
Nous bénirons ce Dieu qui t'en fait l'heureux don;

Nous vanterons par-tout son bras qui les déploie,
Nous nous glorifierons nous-mêmes en son nom.

Qu'il ne se lasse point de remplir tes demandes,
Lui qui t'a couronné pour régner sous sa loi,
Et que par des bontés de jour en jour plus grandes
Il fasse encor mieux voir l'amour qu'il a pour toi.

Des lumineux palais de sa demeure sainte
Il entendra tes vœux, défendra tes états,
Montrera qu'il est digne et d'amour et de crainte,
Et qu'il tient en sa main le sort des potentats.

Ceux qui nous attaquoient ont mis leur confiance,
Les uns en leurs chevaux, les autres en leurs chars;
Nous autres mieux instruits par notre expérience,
Nous l'avons mise au Dieu qui régle les hasards.

Ceux-là sont demeurés ou morts, ou dans nos chaînes,
Leurs chars et leurs chevaux les ont embarrassés;
Et ceux qui nous voyoient trébucher sous leurs haines
Nous ont vus par leur chute aussitôt redressés.

Sauvez notre grand roi, bénissez-en la race,
Embrasez-le, Seigneur, de vos célestes feux:
Nous demandons pour lui chaque jour votre grace;
Donnez un plein effet à de si justes vœux.

PSAUME XXIII.

Domini est terra, et plenitudo ejus.

La terre est au Seigneur et toute son enceinte :
Il la forma lui-même en commençant le temps ;
Et son globe appartient à sa majesté sainte,
Ainsi que tous ses habitants.

Tout à l'entour des mers c'est lui qui l'a posée,
C'est lui qui l'affermit au-dessus de tant d'eaux,
C'est lui qui des courants dont elle est arrosée
L'élève sur tous les ruisseaux.

Mais comment s'élever et quel chemin se faire
A la sainte montagne où brille son palais ?
Et qui s'établira dans son grand sanctuaire
Pour y demeurer à jamais ?

L'homme au cœur pur et droit, à l'innocente vie,
Qui n'a point de son Dieu reçu son ame en vain,
Qui par aucun serment, fourbe, ni calomnie,
N'a fait injure à son prochain !

Le Seigneur à jamais bénira sa conduite,
Le Seigneur, dont il prend la gloire pour seul but :

Oui, Dieu lui fera grace, et ses bontés ensuite
　　L'admettront au port de salut.

C'est là ce qu'il réserve à cette heureuse race
Qui ne cherche ici-bas que le Maître du ciel,
Et qui marche en tous lieux comme devant la face
　　De l'unique Dieu d'Israël.

Ouvrez, princes, ouvrez vos portes éternelles;
Portes du grand palais, laissez-vous pénétrer;
Laissez-en l'accès libre aux escadrons fidèles;
　　Le roi de gloire y veut entrer.

Quel est ce roi de gloire? à quoi peut-on connoître
Où s'étend son empire et ce que peut son bras?
C'est un roi le plus fort qu'on ait encor vu naître;
　　C'est un roi puissant aux combats.

Ouvrez, encore un coup, princes, ouvrez vos portes;
Portes du grand palais, laissez-vous pénétrer;
Laissez-en l'accès libre aux fidèles cohortes,
　　Le roi de gloire y veut entrer.

Dites-nous donc enfin quel est ce roi de gloire,
Quels peuples, quels climats sont rangés sous sa loi.
C'est le roi tout-puissant, le roi de la victoire,
　　C'est Dieu qui lui-même est ce roi.

PSAUME XXX.

In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.

J'ai mis en vous mon espérance,
Sera-ce à ma confusion,
Seigneur? et votre bras est-il dans l'impuissance
De me faire justice en cette occasion?

Déployez-le, l'ennemi presse,
Prêtez l'oreille à mes clameurs :
Venez, et hâtez-vous d'appuyer ma foiblesse;
Pour peu que vous tardiez, tout me manque, et je meurs.

Je n'ai plus ni vivres ni places,
Je n'ai ni troupes ni vigueur;
Et, si votre secours n'arrête mes disgraces,
Je succombe à la force, ou tombe de langueur.

Mais vous serez ma citadelle,
Vous suppléerez à mes besoins;
J'aurai pour ma conduite une grace nouvelle,
J'aurai pour subsistance un effet de vos soins.

C'est en vain qu'on me dresse un piége,
C'est en vain qu'on veut m'assiéger;

Vous romprez les filets, vous confondrez le siége,
Un seul de vos regards saura me protéger.

Souffrez qu'en vos mains je remette
Une ame réduite aux abois :
O Dieu de vérité! servez-moi de retraite,
Vous qui m'avez déja racheté tant de fois.

PSAUME XXXI.

Beati quorum remissæ sunt iniquitates.

Heureux sont les mortels dont les saints artifices
Ont lavé les péchés par des pleurs assidus,
Et par le rude choix de leurs justes supplices
Les ont si bien couverts que Dieu ne les voit plus!

Plus heureux l'homme encor dont l'innocente vie
N'a rien que Dieu lui veuille imputer à forfait,
L'homme en qui jamais fourbe et jamais calomnie
N'infecte ce qu'il dit, n'empeste ce qu'il fait!

Mon crime s'est long-temps caché sous le silence;
Mes maux en sont accrus, mon visage envieilli;
Et les cris que m'arrache enfin leur violence
Sont le fruit douloureux que j'en ai recueilli.

Mon ame en a senti ta main appesantie,
Dont le fardeau secret m'accable nuit et jour;
Mon corps en a senti sa vigueur amortie,
Et l'angoisse a plus fait sur moi que ton amour.

C'est elle qui me force à ne te plus rien taire:
Je veux t'avouer tout, Seigneur, et hautement
Me dire un assassin, un traître, un adultère;
En accepter la honte, aimer le châtiment.

En vain, mon ame, en vain cet aveu t'effarouche,
Il faut servir à Dieu de témoin contre nous;
Vois que ces mots à peine ont sorti de ma bouche,
Qu'ils m'ont rendu sa grace et fléchi son courroux.

C'est comme en doit user une ame qui n'aspire
Qu'à rentrer au vrai calme où met la sainteté;
Il faut qu'elle s'accuse, il faut qu'elle soupire
Tandis qu'elle a le temps d'implorer sa bonté.

Que la fureur des eaux par un nouveau déluge
Sur les plus hauts rochers ose encor s'élever;
Quand l'homme t'a choisi, Seigneur, pour son refuge,
Ces eaux jusques à lui ne sauroient arriver.

J'ai mis en toi le mien contre l'affreux ravage
Des tribulations où tu m'as vu plongé;
J'ai mis en toi ma joie: achève et me dégage
De toutes les fureurs dont je suis assiégé.

Oui, je te donnerai, me dis-tu, la prudence,
Pour servir à tes pas de régle et de flambeau,
Je t'instruirai moi-même en ma haute science,
Et j'aurai l'œil sur toi jusque dans le tombeau.

Vous donc, si vous voulez éviter les tempêtes
Que son juste courroux roule à chaque moment,
Mortels, ne soyez pas semblables à des bêtes
Qui manquent de raison et de discernement.

Domptez avec les mors, domptez avec la bride,
Ces esprits durs et fiers, ces naturels brutaux
Qui refusent, Seigneur, de vous prendre pour guide;
Hommes, mais après tout moins hommes que chevaux.

Il est mille fléaux pour le pécheur rebelle
Qui ne veut suivre ici que son propre vouloir;
Mais la miséricorde est un rempart fidéle
Pour quiconque à vous seul attache son espoir.

Faites-en éclater une pleine alégresse,
Justes, sans crainte aucune ou de trouble ou d'ennui;
Et vous, cœurs purs et droits, glorifiez sans cesse
L'auteur de votre joie, et vous-mêmes en lui.

PSAUME XXXVII.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

Seigneur, quand tu voudras convaincre ma foiblesse,
Mets à part la fureur de tes ressentiments,
Et ne consulte point ton ire vengeresse
Sur le choix de mes châtiments.

Les flèches que sur moi ton bras a décochées
De leurs pointes d'acier hérissent tout mon cœur,
Et ta main enfonçant leurs atteintes cachées
S'est affermie en sa rigueur.

Je ne vois sur ma chair que blessures mortelles,
Qu'ulcères qu'à toute heure ouvrent de nouveaux traits;
Mes crimes ont pour moi des pointes éternelles
Qui de mes os chassent la paix.

Ces crimes entassés élèvent sur ma tête
Des eaux de ta colère un fier débordement,
Et d'un fardeau si lourd la pesanteur m'apprête
Un long et triste accablement.

Ma folie a long-temps négligé ma blessure;
Elle en a vu sans soin la plaie et les tumeurs,

Et voit honteusement tourner en pourriture
La corruption des humeurs.

La misère m'accable et la douleur me presse;
J'en marche tout courbé, j'en vis tout abattu,
Et par-tout où je vais l'excès de ma tristesse
M'y traîne foible et sans vertu.

Ce n'est qu'illusion que l'éclat de ma vie,
Qu'un vieux songe qui flatte, et qu'on rappelle en vain;
Il fait place à l'horreur de cette chair pourrie,
Et d'un corps qui n'a rien de sain.

Dans ces afflictions et ces gênes cruelles,
Quand je crois ne pousser que des gémissements,
Je sens de nouveaux maux, et des rigueurs nouvelles
Les tourner en rugissements.

Seigneur, jetez les yeux sur ma douleur profonde:
Vous savez mes desirs, vous les connoissez tous;
Et j'ai beau déguiser ces maux à tout le monde,
Ils n'ont rien de caché pour vous.

Mon cœur est plein de trouble, et ma vigueur entière
M'abandonne et m'expose à des ames sans foi:
Et celui qui servoit à mes yeux de lumière
Lui-même n'est plus avec moi.

Son exemple a séduit mes amis et mes proches.
Ils ont vu ma misère, et s'en sont écartés.

Et ces lâches esprits reviennent aux approches
Sous l'étendard des révoltés.

Les plus attachés même à chercher ma présence
M'ont regardé de loin sans m'offrir de secours,
Et laissé sans obstacle agir la violence
Qui cherchoit à trancher mes jours.

De ceux qui m'ont haï les langues mensongères
Par des contes en l'air chaque jour m'ont noirci,
Et leurs fourbes sans cesse ont forgé des chimères
Par qui mon nom fut obscurci.

J'ai fait la sourde oreille et refusé d'entendre
Ce que de l'imposture osoit l'indigne cours,
Et ma bouche muette a dédaigné de rendre
Réponse aucune à leurs discours.

J'ai mieux aimé passer pour un homme incapable
Et de rien écouter, et de rien démentir,
Ou plutôt pour un homme ou stupide, ou coupable,
Qui n'a point de quoi repartir.

Vous répondrez pour moi, Seigneur, et je l'espère,
Moi qui n'ai jamais eu d'espérance qu'en vous :
Vous saurez, et bientôt, exaucer la prière
Que je vous en fais à genoux.

Vous ne permettrez point qu'une pleine victoire
Mette au-dessus de moi ces esprits insolents,

Eux qui n'ont déja pris que trop de vaine gloire
D'avoir vu mes pas chancelants.

S'il faut souffrir encore un coup de fouet plus rude.
Je suis prêt; déployez votre sévérité:
Ma peine est au-dessous de mon ingratitude,
Et mon crime a tout mérité.

Je l'avouerai tout haut, pour rendre mieux connue
L'infame énormité de tout ce que j'ai fait,
J'y pense nuit et jour, et n'ai devant la vue
Que l'image de mon forfait.

Mais faut-il cependant que mes ennemis vivent
Avec tant d'avantage affermis contre moi,
Et que le nombre accru de ceux qui me poursuivent
A jamais me fasse la loi?

Vous voyez à quel point enflent leur médisance
Ceux dont l'injuste aigreur rend le mal pour le bien.
A quel point ma bonté, réduite à l'impuissance,
Les porte à ne douter de rien.

Ne m'abandonnez pas à toute ma disgrace:
Autre que vous, Seigneur, ne peut me relever;
Ne vous éloignez pas que ce torrent ne passe,
Vous qui seul m'en pouvez sauver.

Venez, venez, mon Dieu, venez tôt à mon aide,
Contre tant de malheurs qui m'ont choisi pour but.

Vous qui de tous mes maux êtes le seul reméde,
    Et l'espoir seul de mon salut.

PSAUME XLIV.

Eructavit cor meum verbum bonum.

Je me sens tout le cœur plein de grandes idées,
Je les sens à l'envi s'en échapper sans moi,
Je les sens vers le roi d'elles-mêmes guidées,
    Dédions-les toutes au roi.

Ma langue, qui s'empresse à chanter son mérite,
Suit plus rapidement l'effort de mon esprit
Que ne court une plume en la main la plus vite
    Qui puisse tracer un écrit.

Sa beauté sans égale entre les fils des hommes
Mêle une grace infuse à ses moindres discours.
Et Dieu, qui l'a béni sur tous tant que nous sommes,
    L'appuie, et l'appuiera toujours.

Grand monarque, dont l'ame est sans cesse occupée
A bien remplir ce rang où le ciel vous a mis,
Vous n'avez qu'à paroître et ceindre votre épée
    Pour confondre vos ennemis.

Vos attraits sont si forts, vos actions si belles,

Tant de gloire et d'amour les sait accompagner,
Que chacun se déclare et pour eux et pour elles;
Et vous faire voir, c'est régner.

La justice en votre ame et la mansuétude
Avec la vérité font un accord si doux,
Que de tant de vertus la sainte plénitude
Fait par-tout miracle pour vous.

D'un acier pénétrant la pointe de vos flèches
Percera tous les cœurs rebelles à leur roi;
Et, voyant ruisseler leur sang par tant de brèches,
Les peuples tomberont d'effroi.

Comme votre grandeur s'est toujours mesurée
Sur la droiture même et la même équité,
Votre règne n'aura pour borne à sa durée
Que celle de l'éternité.

La haine des forfaits, l'amour de la justice,
Font de tous vos desseins les sacrés appareils:
Et Dieu répand sur vous une onction propice
Plus qu'il ne fait sur vos pareils.

De riches vêtements au jour de votre gloire,
D'ambre, aloës, et myrrhe, embaumés à-la-fois,
Seront tirés pour vous des cabinets d'ivoire
Par les filles des plus grands rois.

La reine votre épouse à votre droite assise

Brillera d'une auguste et douce majesté;
Ses habits feront voir dans leur dorure exquise
Une exquise diversité.

Mais écoute, ma fille, écoute et considère
Combien en sa personne éclatent de trésors;
Oublie auprès de lui la maison de ton père,
Et ce cher peuple d'où tu sors.

Plus son amour pour toi se fera voir extrême,
Plus tes soumissions les doivent honorer;
Car enfin c'est ton roi, ton seigneur, ton Dieu même,
Qu'on fera gloire d'adorer.

Les princesses de Tyr te rendront leur hommage
Avec même respect qu'on t'aura vu pour lui:
Le riche avec ses dons briguera ton suffrage
Et réclamera ton appui.

Mais si l'ame au-dedans n'est encor mieux ornée,
Reine, ce sera peu que l'ornement du corps,
Bien que la frange d'or en fleurons contournée
Y borde cent divers trésors.

De cent filles d'honneur tu te verras suivie
Quand il faudra paroître aux yeux d'un si grand roi;
Et tes plus proches même y verront sans envie
Qu'on les y présente après toi.

Toutes en montreront une alégresse entière,

Toutes y borneront leurs plus ardents souhaits,
Toutes estimeront à faveur singulière
Le droit d'entrer dans son palais.

Pour récompense enfin d'avoir quitté tes pères,
Il te naîtra des fils plus grands, plus braves qu'eux,
Qui feront recevoir tes lois les plus sévères
Aux peuples les plus belliqueux.

La terre, qu'on verra trembler devant leur face
Conservera sous eux ton digne souvenir;
Et l'on respectera ton nom de race en race
Dans tous les siècles à venir.

Toutes les nations en ta faveur unies
De ce nom à l'envi publieront la grandeur:
Et les temps jusqu'au bout de leurs courses finies
En verront briller la splendeur.

PSAUME XLV.

Deus noster refugium et virtus.

Que Dieu nous est propice à tous!
Il est seul notre force, il est notre refuge,
Il est notre soutien contre le noir déluge
Des malheurs qui fondent sur nous.

La terre aura beau se troubler;
Quand nous verrions par-tout les roches ébranlées,
Et jusqu'au fond des mers les montagnes croulées,
Nous n'aurions point lieu de trembler.

Que les eaux roulent à grand bruit,
Que leur fureur éclate à l'égal du tonnerre,
Que les champs soient noyés, les campagnes par terre,
Que l'univers en soit détruit.

Leur fière impétuosité,
Qui comble tout d'horreur, comble Sion de joie,
Et ne fait qu'arroser, alors que tout se noie,
Les murs de la sainte Cité.

Dieu fait sa demeure au milieu,
Dieu lui donne un plein calme en dépit des orages;
Et dès le point du jour, contre tous leurs ravages,
Elle a le secours de son Dieu.

On a vu les peuples troublés,
Les trônes chancelants pencher vers leur ruine;
Dieu n'a fait que parler, et de sa voix divine
Ils ont paru tous accablés.

Invincible Dieu des vertus,
Que ta protection est un grand privilége!
Quels que soient les malheurs dont l'amas nous assiége,
Nous n'en serons point abattus.

Venez, peuples, venez bénir
Les prodiges qu'il fait sur la terre et sur l'onde:
La guerre désoloit les quatre coins du monde,
Et ce Dieu l'en vient de bannir.

Il a brisé les arcs d'acier,
Tous les dards, tous les traits, tous les chars des gendarmes,
Et jeté dans le feu, pour finir vos alarmes,
Et l'épée et le bouclier.

Calmez vos appréhensions;
Voyez bien qu'il est Dieu, qu'il est l'unique maître,
Et que, malgré l'enfer, sa gloire va paroître
Parmi toutes les nations.

Encore un coup, Dieu des vertus,
Que ta protection est un grand privilége!
Quels que soient les malheurs dont l'amas nous assiége,
Nous n'en serons point abattus.

PSAUME L.

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Prenez pitié de moi, Seigneur,
Suivant ce qu'a d'excès votre miséricorde;

Souffrez qu'en ma faveur son torrent se déborde,
Et désarme votre rigueur.

Au lieu de ces punitions
Que doit votre justice à mon ingratitude,
Jetez sur mon péché toute la multitude
De vos saintes compassions.

Daignez de plus en plus laver
De mes iniquités les infames souillures :
Vous avez commencé de guérir mes blessures;
Hâtez-vous, Seigneur, d'achever.

Je ne me trouve en aucuns lieux
Où d'un si noir forfait l'image ne me tue,
Et, de quelque côté que je porte la vue,
Elle frappe aussitôt mes yeux.

Je n'ai péché que contre vous;
Mais aussi j'ai péché, Seigneur, à votre face:
Ainsi vous serez juste, et si vous faites grace,
Et si vous jugez en courroux.

Que puis-je, après tout, que pécher?
Si c'est par le péché que j'ai vu la lumière,
Et si c'est en péché que m'a conçu ma mère,
Par où puis-je m'en détacher?

C'est par cette seule bonté,
Qui tire du pécheur l'aveu de sa foiblesse,

Et qui m'a révélé ce que votre sagesse
A de plus sainte obscurité.

Jusqu'en mon sein faites couler
Ces eaux qui de blanchir ont le grand privilége;
Quand j'en serai lavé, la blancheur de la neige
N'aura point de quoi m'égaler.

Parlez, et me faites ouïr
De si justes sujets de véritable joie,
Que jusque dans mes os mon oreille renvoie
De quoi toujours se réjouir.

Mais pour cela, Seigneur, il faut
Détourner vos regards de mes fautes passées,
En rendre au dernier point les taches effacées,
Et purger le moindre défaut.

Ce n'est pas tout; il faut en moi
Créer un cœur si pur, qu'il tienne l'ame pure;
Renouveler en moi cet esprit de droiture
Qui n'agit que sous votre loi.

Lorsque vous m'aurez pardonné,
Ne me rejetez pas de devant votre face;
Et ne retirez pas l'esprit de votre grace
Après me l'avoir redonné.

Rendez-moi ce divin transport
Où s'élevoit ma joie en votre salutaire:

Cet esprit tout de feu, qui s'efforce à vous plaire,
Et dont vous bénissez l'effort.

J'enseignerai ces vérités
Qui ramènent l'injuste à suivre la justice;
Et je veux qu'à son tour mon exemple guérisse
Ceux que mon exemple a gâtés.

Sur-tout préservez-moi, Seigneur,
De plus faire verser le sang de l'innocence;
Et je dirai par-tout quelle est votre clémence
A justifier un pécheur.

Ouvrez mes lèvres, ô mon Dieu!
Que je puisse mêler ma voix aux voix des anges;
Et je ferai, comme eux, de vos saintes louanges
Mon plus doux objet en tout lieu.

Sur des autels fumants pour vous,
Si vous l'aviez voulu, j'aurois mis des victimes:
Mais l'holocauste enfin n'efface pas mes crimes,
N'éteint pas tout votre courroux.

Le sacrifice qui vous plaît,
C'est un esprit touché, des yeux fondus en larmes;
Le cœur humble et contrit vous arrache les armes,
Vous fait révoquer votre arrêt.

Que mes crimes n'empêchent pas
Que pour votre Sion votre bonté n'éclate;

Relevez-en les murs, s'il faut qu'on les abatte,
Protégez-la dans les combats.

Vous daignerez lors accepter
Des taureaux immolés le juste sacrifice;
Et l'holocauste offert à votre amour propice
Ne s'en verra point rebuter.

PSAUME LIII.

Deus, in nomine tuo salvum me fac.

Si vous ne voulez pas, seigneur, que je périsse,
En votre nom faites ma sûreté;
Montrez votre puissance à me rendre justice,
Et déployez votre bonté.

Il m'en faut, Roi des rois, une assistance entière:
Daignez ouïr la voix d'un malheureux;
Il ose jusqu'à vous élever sa prière,
Ne rejetez pas d'humbles vœux.

D'un perfide étranger l'impitoyable envie
Me va réduire à périr en ces lieux;
Un puissant ennemi cherche à m'ôter la vie
Sans vous avoir devant les yeux.

Mais le cœur me le dit, leur rage forcenée
Succombera sous de plus justes coups;
Et cette ame, Seigneur, que vous m'avez donnée
Verra son défenseur en vous.

Renversez leurs fureurs sur leurs coupables têtes;
Exterminez ces lâches ennemis;
Écrasez leur orgueil sous leurs propres tempêtes,
Suivant que vous l'avez promis.

J'oserai vous offrir alors un sacrifice,
Et ferai voir à tout notre avenir
Combien sert votre nom à qui lui rend service,
Et combien on le doit bénir.

Je dirai hautement: De toutes les misères
Le Tout-Puissant m'a si bien garanti,
Que j'ai vu trébucher les haines les plus fières
De tout le contraire parti.

PSAUME LXII.

Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo.

Dieu, que je reconnois pour l'auteur de mon être,
De qui dépend mon avenir,

Sitôt que la lumière a commencé de naître,
Je m'éveille pour te bénir.

Pour apaiser l'ardeur qui dessèche mon ame,
Sa soif n'a de recours qu'à toi ;
Et ma chair que dévore une pareille flamme
Se fait une pareille loi.

Dans un climat sans eaux, sans habitants, sans voie,
Devant toi je me suis offert,
Pour mieux voir les vertus que ta bonté déploie,
Et ta gloire dans ce désert.

Cette bonté, Seigneur, vaut mieux que mille vies,
Que mille empires à-la-fois :
Nous t'en devons louer, et nos ames ravies
Y vont unir toutes nos voix.

Puissé-je de mes jours n'employer ce qui reste
Qu'aux éloges d'un Dieu si bon,
Et n'élever les mains vers la voûte céleste
Que pour en exalter le nom !

Se puisse ainsi mon ame enivrer de ta grace,
Et s'enrichir de tes présents,
Que ma joie à ma langue en confiera l'audace
Jusques à la fin de mes ans !

Au milieu de la nuit, dans le fond de ma couche,
J'en veux prendre un soin amoureux,

Et, dès le point du jour, mon esprit et ma bouche
    Béniront ton secours heureux.

En l'appui de ton bras, sous l'ombre de tes ailes,
    J'ai mis mon bonheur souverain;
Et mon ame attachée à tes lois éternelles
    A reçu l'aide de ta main.

Mes ennemis ont vu dissiper leur poursuite;
    Leur sang coulera sous l'acier;
Dans le sein de la terre ils cacheront leur fuite,
    Ainsi que renards au terrier.

Mon trône est raffermi, ma joie est ranimée;
    Et tes humbles adorateurs
Feront gloire de voir la bouche ainsi fermée
    Aux lâches calomniateurs.

PSAUME LXVI.

Deus misereatur nostri.

Jette un œil de pitié sur toute notre race,
Seigneur, pour la bénir, désarme ton courroux;
Laisse briller sur elle un rayon de ta face,
    Et fais-nous grace à tous.

Afin que nous puissions connoître ici ta voie,
Qu'elle puisse y régler nos pas, nos actions,
Et que ton salutaire y répande la joie
En toutes nations.

Que des peuples unis l'humble reconnoissance
Fasse voir en tous lieux ton saint nom applaudi;
Du levant au couchant qu'aucun ne s'en dispense,
Ni du nord au midi.

Qu'en ces peuples divers régne même alégresse;
Qu'à l'envi sous tes lois ils courent se ranger,
Tes lois dont l'équité les juge avec tendresse,
Et les sait diriger.

Une seconde fois, que leur reconnoissance
Fasse éclater ta gloire en tous lieux à grand bruit;
Une terre stérile a produit l'abondance,
Et nous donne son fruit.

Qu'en tous lieux à jamais ce grand Dieu nous bénisse,
Qu'en tous lieux à jamais il nous protége en Dieu,
Qu'en tous lieux à jamais sa gloire retentisse,
Qu'on le craigne en tout lieu.

PSAUME LXIX.

Deus in adjutorium meum intende.

Des méchants à qui tout succède
Cherchent à me faire périr;
Seigneur, accourez à mon aide,
Hâtez-vous de me secourir.

Que leur haine contre ma vie
S'épuise en efforts superflus,
Que leur rage mal assouvie
Les laisse tremblants et confus.

Que leur détestable conduite,
Qui me rend le mal pour le bien,
Cherche leur salut en leur fuite,
Et me voie assuré du mien.

Que sans tarder ils en rougissent,
Pleins d'épouvante et de douleur,
Ces lâches qui se réjouissent
Du noir excès de mon malheur.

Remplissez de tant d'alégresse
Quiconque en vous s'est confié,

Qu'il ait lieu de dire sans cesse,
Le Seigneur soit magnifié.

Moi, qui ne suis qu'un misérable,
Accablé de maux et d'ennui,
Qui sans votre main secourable,
Vais trébucher faute d'appui :

Seigneur, je succombe et je cède ;
Mes ennemis me font périr :
Hâtez, mon Dieu, hâtez votre aide ;
Il est temps de me secourir.

PSAUME LXXXIV.

Benedixisti, Domine, terram tuam.

Il vous a plu, Seigneur, bénir votre contrée,
Ce cher et doux climat choisi sur l'univers ;
Et par tant de soupirs votre ame pénétrée
 A tiré Jacob de ses fers.

Vous avez répandu les bontés d'un vrai père
Sur ce que votre peuple a commis de péchés ;
Et, pour ne les plus voir d'un regard de colère,
 Votre amour vous les a cachés.

Toute cette colère enfin s'est adoucie,
Vous avez détourné les traits de sa fureur,
Et de tous les excès dont nous l'avons grossie
Vous avez pardonné l'erreur.

Changez si bien nos cœurs qu'elle se puisse éteindre,
Qu'elle ne trouve point de quoi se rallumer;
La plus foible étincelle est toujours trop à craindre
A qui ne veut que vous aimer.

Pourriez-vous, Dieu tout bon, pourriez-vous sur nos têtes
Tenir le bras levé durant tout l'avenir,
Et ne quitter jamais ces foudres toujours prêtes
A vous venger et nous punir?

Non, non, ce vieux courroux fait place à la clémence;
Il s'est évanoui pour lui laisser son tour:
Vous allez rendre à tous la joie et l'assurance
De voir régner tout votre amour.

Hâtez-vous de montrer, en prince débonnaire,
Cet effet de pitié si long-temps attendu;
Faites-nous le grand don de votre salutaire;
Vous l'avez promis: il est dû.

Peuples, faites silence à cette voix secréte
Par qui le Tout-Puissant s'en explique avec moi;
Et je vais vous apprendre en fidéle interpréte
Quelle paix suivra votre foi.

Ce sera cette paix dont sa bonté suprême
De ses vrais serviteurs remplit la sainteté,
Et que possède un cœur qui, rentrant en soi-même,
    En chasse toute vanité.

Ce divin salutaire est bien près de paroître,
De se rendre visible aux yeux de qui le craint;
Oui, sa gloire est bien près de se faire connoître
    A ce que la terre a de saint.

La rencontre s'est faite, après tant de colère,
De la miséricorde avec la vérité;
La justice et la paix, par un baiser sincère,
    Marquent notre félicité.

Je vois naître déja d'une terre sans vice
La même vérité pour qui nous soupirons,
Et du plus haut du ciel cette même justice
    Descendre sur nos environs.

Je ne m'en dédis point, le grand Maître du monde
Fait briller tout l'éclat de sa bénignité;
La terre, par lui seul et pour lui seul féconde,
    Va donner le fruit souhaité.

La justice en tous lieux lui servira de guide;
Elle lui tracera ses routes ici-bas,
Et mettra dans la voie où le vrai bien réside
    Quiconque s'attache à ses pas.

PSAUME LXXXVI.

Fundamenta ejus in montibus sanctis.

Le Seigneur a fondé sur les saintes montagnes
Ce temple et ce palais qui s'élèvent aux cieux;
Et tout ce qu'Israël a peuplé de campagnes
N'a rien de si cher à ses yeux.

Cité du Dieu vivant, cité pleine de gloire,
Sion, où l'Éternel daigne dicter sa loi,
Oui, pour faire à jamais honorer ta mémoire,
On dit par-tout du bien de toi.

On y vient de Rahab, on vient de Babylone
Apprendre dans tes murs quelles sont ses bontés;
Et les rois quitteront les douceurs de leur trône
Pour mieux y voir ses vérités.

Elles y sont aussi toutes comme en leur source;
Et des bords étrangers, et du milieu de Tyr,
Et de l'Éthiopie où le Nil prend sa course,
Ils y viennent se convertir.

Sion, qui les voit tous s'habituer chez elle,
Et comme nés chez elle aime à les regarder,

Fait de son peuple et d'eux une cité fidèle
Qu'au Très-Haut il plaît de fonder.

Dieu les écrira tous dans son livre de vie;
Ils ne mourront ici que pour revivre mieux;
Et cette heureuse loi qu'en terre ils ont suivie
Les réunira dans les cieux.

Du Seigneur cependant attachés à la voie,
Dans les glorieux murs de la sainte cité,
Tous marquent à l'envi par l'excès de leur joie
Celui de leur félicité.

PSAUME XC.

Qui habitat in adjutorio altissimi.

Sous l'appui du Très-Haut quiconque se retire,
Et de tout se confie en lui,
Sous sa protection jusqu'au bout il respire,
Et n'a point besoin d'autre appui.

Il dira hautement: Vous êtes mon refuge,
Seigneur, vous me tendez la main;
C'est en vous que j'espère, et je n'aurai pour juge
Que mon protecteur souverain.

Sous un bras si puissant je suis en assurance

Contre les piéges des chasseurs,
Et le plus noir venin de l'âpre médisance
Ne m'imprime aucunes noirceurs.

Espérez tous en lui; l'ombre de ses épaules
Vous tiendra par-tout à couvert,
Et son vol étendu jusque sous les deux pôles
Vous servira d'asile ouvert.

En cet heureux état sa vérité suprême
Vous fait par-tout un bouclier,
Et dans l'obscurité la frayeur elle-même
N'a point de quoi vous effrayer.

L'attentat en plein jour, les négoces infames
Qui ne se traitent que de nuit,
Du démon du midi les pestilentes flammes,
De tout cela rien ne vous nuit.

Un million de traits, un million de flèches,
Tomberont à vos deux côtés,
Sans que flèches ni traits fassent aucunes brèches
Sur ce que gardent ses bontés.

Considérez d'ailleurs comme agit sa colère
Sur qui se plaît à l'offenser;
Vous verrez les pécheurs recevoir leur salaire,
Et les foudres les terrasser.

Espérez tous en lui, j'aime à vous le redire,

Et ne puis vous le dire assez;
C'est prendre un haut refuge, et le plus vaste empire
N'a point de forts si bien placés.

L'asile que nous font sa grace et sa justice
Est inaccessible à tous maux;
Et, sous quelque fléau que la terre gémisse
Vous n'en craindrez point les assauts.

Ses anges par son ordre auront soin de vos routes
Quelque part qu'il vous faille aller,
Et tout autour de vous ils seront aux écoutes
Dès qu'il vous faudra sommeiller.

Dans ces âpres sentiers qu'à peine ouvre la terre
Ils vous porteront en leurs mains,
De peur que votre pied heurtant contre la pierre
Ne fasse avorter vos desseins.

Des plus hideux serpents l'affreuse barbarie
Vous laissera marcher sur eux;
Vous foulerez aux pieds le lion en furie,
Le dragon le plus monstrueux.

C'est en moi qu'il a mis toute son espérance,
Dira de vous ce Dieu tout bon,
Et je protégerai par-tout son innocence,
Puisqu'il a reconnu mon nom.

Il n'aura qu'à parler, j'entendrai sa prière,

Je prendrai part à ses douleurs;
Je ferai succéder ma gloire à sa misère,
Et mon bonheur à ses malheurs.

A la longueur du temps que je veux qu'il me serve
Je joindrai mon grand avenir;
Et je lui ferai voir quel bonheur je réserve
A ceux qui savent me bénir.

PSAUME XCII.

Dominus regnavit, decorem indutus est.

Le Seigneur, pour régner, s'est voulu rendre aimable,
Il s'est revêtu de beauté;
Il s'est armé de force, en prince redoutable,
Ceint de gloire et de majesté.

Ses ordres sur un point ont affermi la terre
Pour y répandre son pouvoir;
Et, s'il veut qu'elle tremble à l'éclat du tonnerre,
Il lui défend de se mouvoir.

Il prépara pour siége à sa grandeur suprême
Dès-lors ces globes éclatants,
D'où, comme avant le temps il régnoit en lui-même,
Il voulut régner dans le temps.

Tous les fleuves dès-lors lui rendirent hommage,
Ils élevèrent tous la voix,
Tous les fleuves dès-lors, par un commun suffrage,
Acceptèrent toutes ses lois.

Pour le voir de plus près de leurs grottes profondes
Tous surent élever leurs flots;
Tous surent applaudir par le bruit de leurs ondes
A qui les tiroit du chaos.

Les enflures des mers sont autant de miracles
Qu'enfante leur sein orgueilleux;
Et ce Maître de tout dans ses hauts tabernacles
Se montre encor plus merveilleux.

Tes paroles, Seigneur, n'en sont que trop croyables;
Et, tant que dureront les jours,
La sainteté doit luire en ces lieux vénérables
Où nous implorons ton secours.

PSAUME XCIV.

Venite, exsultemus Domino.

Venez, peuple, venez; il est honteux de taire
Les merveilles du Roi des rois;
Élevons avec joie et nos cœurs et nos voix

Au vrai Dieu, notre salutaire;
Que la louange de son nom
Puisse en notre faveur préoccuper sa face,
Nos concerts mériter sa grace,
Nos larmes obtenir pardon!

Il est le Dieu des dieux, il en est le grand Maître,
Aussi fort, aussi bon que grand;
Il ne dédaigne point l'hommage qu'on lui rend;
Il conserve ce qu'il fait naître;
Il est de tout l'unique auteur;
Il enferme en sa main les deux bouts de la terre;
Des monts plus hauts que le tonnerre
D'un coup d'œil il voit la hauteur.

Du vaste sein des mers les eaux les plus profondes
Sont à lui, prennent loi de lui;
Il est seul de la terre et l'auteur et l'appui,
Il la soutient contre tant d'ondes.
Venez, pleurons à ses genoux;
Il nous a faits son peuple, il aime ses ouvrages,
Et dans ses heureux pâturages
Il n'admet de troupeaux que nous.

Oyez, oyez sa voix qui répond à vos larmes;
Mais n'endurcissez pas vos cœurs,
Comme alors qu'au désert contre vos conducteurs
Il s'élevoit tant de vacarmes:
Vos pères y voulurent voir
Jusques où s'étendoit le pouvoir d'un tel Maître;

Et l'épreuve leur fit connoître
Par leurs yeux mêmes ce pouvoir.

Quarante ans, vous dit-il, j'ai conduit cette race,
Quarante ans j'ai sondé leurs cœurs,
Sans y voir que murmure, et qu'orgueil, et qu'erreurs,
Sans y trouver pour moi que glace :
Ces vieux ingrats à tous propos
Ne vouloient plus savoir les chemins de me plaire;
Et je jurai, dans ma colère,
De leur refuser mon repos.

PSAUME XCV.

Cantate Domino canticum novum.

Qu'on fasse résonner dans un nouveau cantique
Les éloges du Roi des rois;
Formez, terre, à sa gloire un concert magnifique.
Unissez-y toutes vos voix.

Exaltez son grand nom, vantez ce qu'il opère,
Faites-le bénir hautement;
Annoncez chaque jour son digne salutaire,
Annoncez-le chaque moment.

Que toutes nations apprennent de vos bouches
Ses merveilles et ses grandeurs;

Qu'il ne soit cœurs si durs, ni peuples si farouches
Qui n'en admirent les splendeurs.

A sa juste louange aucun ne peut atteindre,
Aucun la porter assez haut;
Par-dessus tous les dieux il est lui seul à craindre,
Seul tout-puissant, seul sans défaut.

Ce ne sont que démons que les gentils adorent
Sous un titre usurpé de dieux;
Et c'est l'unique Dieu que nos besoins implorent
Qui d'un mot a fait tous les cieux.

La gloire et la beauté qui suivent sa présence
Couronnent ses perfections;
La sainteté suprême et la magnificence
Parent toutes ses actions.

Portez donc au Seigneur, gentils, portez vous-mêmes
De quoi lui rendre un plein honneur;
Exaltez son grand nom par des respects suprêmes,
Portez-y la bouche et le cœur.

Entrez dedans son temple, et prenez des victimes
Pour les immoler au vrai Dieu;
Adorez avec nous de ses grandeurs sublimes
Le saint éclat en ce saint lieu.

Que la terre s'émeuve à l'aspect de sa face
De l'un jusques à l'autre bout,

Et qu'elle fasse dire à toute votre race
Que le Seigneur régne par-tout.

Le monde qu'il corrige et remet dans la voie
N'aura plus d'instabilité;
Et, quelques jugements que sur tous il déploie,
Ils n'auront que de l'équité.

Qu'une alégresse entière en tous lieux épandue
Remplisse la terre et les mers;
Que tout le ciel l'étale en sa vaste étendue,
Que tous les champs en soient couverts!

Des bois mêmes, des bois l'écorce et les feuillages
Marqueront leurs ravissements,
Comme s'ils avoient part à ces hauts avantages
Qui naissent de ses jugements.

Aussi jugera-t-il les vertus et les vices
Selon la suprême équité;
Et pas un ne doit craindre aucunes injustices
Des régles de sa vérité.

PSAUME XCVI.

Dominus regnavit, exsultet terra.

Enfin le Seigneur régne, enfin il a fait voir
Son absolu pouvoir:
Terre, fais voir ta joie en tes cantons fertiles;
Et toi, mer, en tes îles.

Quelque nuage épais qui de sa majesté
Couvre l'immensité,
L'heureux prix des vertus et la peine du vice
Font briller sa justice.

Le feu qui le précède et par-tout lui fait jour
Se répand tout autour;
Et de ses ennemis, qu'enveloppe sa flamme,
Il brûle jusqu'à l'ame.

Ses foudres éclatants ont semé l'univers
De prodiges divers;
On les vit sur la terre, on en vit ébranlées
Montagnes et vallées.

Les rochers les plus hauts fondirent devant Dieu
Comme la cire au feu,

Et virent sous le bras qui lançoit le tonnerre
Trembler toute la terre.

Le ciel annonça lors à tous les éléments
Ses justes jugements;
Et les peuples, voyant ce qu'ils n'auroient pu croire,
Reconnurent sa gloire.

Soient confus à jamais les vains adorateurs
Du travail des sculpteurs,
Et cet impie orgueil qui rend de vrais hommages
A de fausses images!

Anges, que dans le ciel vous vous faites d'honneur
D'adorer le Seigneur!
Sion, que de douceurs sitôt que ses merveilles
Frappèrent tes oreilles!

Les filles de Juda dans toutes leurs cités
Bénirent ses bontés,
Et tous ses jugements à leurs ames ravies
Semblèrent d'autres vies.

Aussi, Seigneur, aussi vous êtes le Très-Haut,
Et le seul sans défaut;
Tous les dieux près de vous sont dieux aussi frivoles
Que leurs froides idoles.

Vous qui de son amour portez un cœur touché,
Haïssez le péché;

Dieu, qui hait les pécheurs, garantit l'ame sainte
De leur plus rude atteinte.

Sa bonté pour le juste aime à se déclarer;
Elle aime à l'éclairer;
Et sur l'homme au cœur droit les graces qu'il déploie
Ne répandent que joie.

Justes, prenez en lui, prenez incessamment
Un plein ravissement;
Et de sa sainteté consacrez la mémoire
Par des chants à sa gloire.

PSAUME XCVII.

Cantate Domino canticum novum, quia mirabilia fecit.

Sion, encore un coup, par un nouveau cantique
Des bontés du Seigneur bénis les hauts effets;
Fais régner dans tes murs l'alégresse publique
Pour les miracles qu'il a faits.

Rien n'a pu te sauver que sa dextre adorable,
Qui t'a fait un triomphe après tant de combats,
Et tu n'en dois enfin l'ouvrage incomparable
Qu'à la sainteté de son bras.

Son divin salutaire a paru dans le monde,

Et dégagé la foi des révélations;
Lui-même a dévoilé sa justice profonde
A la face des nations.

Il n'a point oublié quelle miséricorde
Aux enfants d'Israël promit sa vérité:
L'effet à sa promesse heureusement s'accorde,
On voit ce qu'on a souhaité.

Oui, tout ce qu'a de bon l'un et l'autre hémisphère,
Ceux où règne le jour, ceux où règne la nuit,
Tout a vu du grand Dieu le sacré salutaire,
Et les merveilles qu'il produit.

Chantez, peuples, chantez, et par toute la terre
Exaltez la vertu de son bras tout-puissant;
Montrez par votre joie au Maître du tonnerre
L'effort d'un cœur reconnoissant.

N'épargnez point les luths à votre psalmodie,
De la plus douce harpe ajoutez-y les tons,
Joignez-y l'éclatante et forte mélodie
Des trompettes et des clairons.

A l'aspect du Seigneur, éclatez d'alégresse;
Que la mer en résonne en tout son vaste enclos!
Et que la terre entière avec chaleur s'empresse
A mieux retentir que ses flots!

Les fleuves suspendront leurs courses vagabondes

Pour applaudir au Roi qui nous vient protéger;
Les montagnes suivront l'exemple de tant d'ondes,
Voyant comme il vient tout juger.

Aussi jugera-t-il les vertus et le vice
Sur la justice même et la même équité,
Sans faire soupçonner de la moindre injustice
Sa plus haute sévérité.

PSAUME XCIX.

Jubilate Deo, omnis terra.

Terre, que ton enclos tout entier retentisse
Des louanges de ton Seigneur
Ne songe à lui rendre service
Que l'hymne dans la bouche, et l'alégresse au cœur.

Paroître, en le servant, chagrin devant sa face,
C'est ne le servir qu'à regret:
Entrons, et que la joie efface
Ce qu'attire d'ennuis le mal le plus secret!

Vous, son peuple, apprenez qu'il est roi, qu'il est maître,
Que tout empire est sous le sien,
Que sa parole a tout fait naître,
Et que sa main, sans nous, nous a formés de rien.

Nous sommes ses brebis, à qui ses pâturages
En tous lieux sont toujours ouverts :
Portons chez lui de saints hommages,
Et courons dans son temple entonner nos concerts.

Adorons tous son nom ; sa douceur adorée
Fait revivre à l'éternité ;
Et telle sera la durée
De sa miséricorde et de sa vérité.

PSAUME CI.

Domine, exaudi orationem meam.

Seigneur, écoutez ma prière,
Laissez-lui désarmer votre juste courroux,
Et permettez aux cris que pousse ma misère
De pénétrer le ciel pour aller jusqu'à vous.

Ne détournez plus votre face
Des mortelles douleurs qui m'ont percé le sein,
Et dès le premier coup, dès leurs moindres menaces,
Penchez vers moi l'oreille, et retirez la main.

A quelque heure que ma souffrance
Implore votre appui, réclame votre nom,
Ne regardez mes fers que pour ma délivrance,
Ne regardez mes maux que pour leur guérison.

Mes jours ne sont que la fumée
D'un tronc que vos fureurs viennent de foudroyer;
Ils vont s'évanouir, et ma chair consumée
Couvre à peine des os aussi secs qu'un foyer.

Le foin sur qui le soleil frappe
A moins d'aridité que le fond de mon cœur;
Ma languissante vie à toute heure m'échappe,
Et faute de manger je nourris ma langueur.

En vain je pleure et me tourmente;
Ce n'est que me hâter de courir au tombeau:
A force de gémir mon supplice s'augmente,
Et mes os décharnés s'attachent à ma peau.

Le pélican est moins sauvage
Au fond de son désert que moi dedans ma cour;
Et, comme si le jour me faisoit un outrage,
Je fuis comme un hibou les hommes et le jour.

Tel qu'un passereau solitaire,
J'ai peine à supporter mon ombre qui me suit;
Et tout le long du jour si je ne puis me taire,
Je repose encor moins tout le long de la nuit.

Mais ce qui plus enfin me touche,
C'est que mes ennemis déclament contre moi,
Et que ceux qui n'avoient que ma gloire à la bouche
Conspirent avec eux pour me faire la loi.

Tandis qu'ils apprêtent leurs armes,
La cendre en mes repas se mêle avec mon pain;
Et, comme mon breuvage est trempé dans mes larmes,
L'amertume rebute et ma soif et ma faim.

Votre colère est légitime,
Vos bontés m'ont fait roi, j'en ai trop abusé:
Mais ne m'éleviez-vous qu'à dessein que mon crime
Me fît choir de si haut que j'en fusse écrasé?

L'ombre, plus elle devient grande,
Se perd d'autant plus tôt dans celle de la nuit:
C'est là de mes grandeurs ce qu'il faut que j'attende;
Mon crime est leur ouvrage, et ma perte est leur fruit.

Vous êtes seul que rien n'efface,
Toute une éternité ne change rien en vous;
Et vous vous souviendrez, Seigneur, de race en race,
Que vous nous devez grace après tant de courroux.

Votre serment nous l'a promise:
Hâtez-vous, par pitié, de secourir Sion;
Seigneur, il en est temps, le mal est à sa crise;
Il est temps d'exercer votre compassion.

De ses murailles fracassées
Le débris est si cher à vos vrais serviteurs,
Que sa poussière allume en leurs ames pressées
L'ardeur d'en voir les maux tourner sur leurs auteurs.

Par tous les climats de la terre
Les peuples aussitôt trembleroient sous vos lois;
Et ce coup merveilleux serviroit de tonnerre
A jeter l'épouvante au cœur des plus grands rois.

Ce qu'ils ont refusé de croire,
Ils le verroient alors, et diroient hautement:
Le Seigneur dans Sion a rétabli sa gloire,
Et rebâti ses murs jusqu'à leur fondement.

Nous leur dirions pour repartie:
C'est ainsi que de l'humble il écoute les cris,
Et que, jetant les yeux sur l'ame convertie,
Il en reçoit l'hommage et les vœux sans mépris.

Qu'à toute la race future
On laisse par écrit qu'il est et juste et bon:
Les peuples qu'après nous produira la nature,
Feront dès le berceau l'éloge de son nom.

Sur-tout que l'histoire leur marque
Comme assis dans son trône il voit de toutes parts,
Et que du haut du ciel ce tout-puissant Monarque
Daigne jusque sur terre abaisser ses regards.

C'est de là qu'il entend la plainte,
Que des tristes captifs il descend au secours
Pour retirer des fers la race heureuse et sainte
De ceux qui pour sa gloire ont prodigué leurs jours.

Il veut qu'après leur esclavage
Ils courent annoncer cette gloire en tous lieux,
Et qu'en Jérusalem un plus entier hommage
Le respecte, l'exalte, et le connoisse mieux.

Leurs ames, de ses biens comblées,
A de sacrés transports se laisseront ravir;
Les peuples en son nom feront des assemblées,
Et les rois s'uniront exprès pour le servir.

Mais, cependant que je m'emporte
A prévoir les chemins que tiendra sa vertu,
Dis-moi ce qui me reste à vivre de la sorte,
Et combien doit languir mon esprit abattu.

Ne borne point si tôt ma course,
Recule encore un peu le dernier de mes jours:
Les tiens ont de la vie une immortelle source;
Tu peux m'en faire part sans qu'ils en soient plus courts.

Au moment que tout prit naissance,
Tu préparas la terre en faveur des humains,
Et, ces vastes miroirs de ta toute-puissance,
Les cieux furent, Seigneur, l'ouvrage de tes mains.

Tandis que tu vivras sans cesse,
Ils céderont au feu qui les doit embraser;
Comme ce qui respire, ils auront leur vieillesse.
Et comme un vêtement on les verra s'user.

Cette brillante couverture
N'attend que ton vouloir à perdre son éclat:
Toi seul n'es point sujet à changer de nature,
Et tout le cours des ans te voit en même état.

Mais, dans notre peu de durée,
Du moins tes serviteurs revivent en leurs fils;
Ils habitent par eux la terre desirée,
Et passent dans leur race aux siècles infinis.

PSAUME CIX.

Dixit Dominus Domino meo.

Le Seigneur vient de dire à son Verbe ineffable,
Qui n'est pas moins que lui mon souverain Seigneur:
Viens te seoir à ma dextre, et rends-toi redoutable
Par ce dernier comble d'honneur.

Cependant mon courroux aura soin de descendre
Sur ceux qui t'accabloient de leurs inimitiés;
J'en confondrai l'audace, et je saurai les rendre
Tels qu'un escabeau sous tes pieds.

Je ferai de Sion partir l'éclat suprême
Du sceptre universel qu'à tes mains j'ai promis:
Comme je règne au ciel, tu règneras de même
Au milieu de tes ennemis.

Au jour de ta vertu tu leur feras connoître,
Par les saintes splendeurs de tes droits éclatants,
Que mes regards féconds de mon sein t'ont fait naître
Avant la naissance des temps.

Je te l'ai trop juré pour m'en vouloir dédire,
Selon Melchisédech tu seras prêtre et roi;
Et je joindrai moi-même un éternel empire
Au sacrifice offert par toi.

Oui, Seigneur, oui, grand Dieu, ce divin salutaire
Qui se sied à ta dextre et nous donne tes lois,
Viendra briser lui-même au jour de sa colère
Les plus fermes trônes des rois.

Parmi les nations ses lois autorisées
Feront tant de ruine et de tels châtiments,
Qu'en mille et mille lieux les têtes écrasées
Publieront ses ressentiments.

L'eau trouble du torrent lui servit de breuvage
Tant qu'il lui plut traîner son exil ici-bas;
Et sa gloire en reçoit d'autant plus d'avantage
Que rudes furent ses combats.

PSAUME CX.

Confitebor tibi, Domine.

J'aurai, Seigneur, toute ma vie
Votre éloge à la bouche, et votre amour au cœur;
Et les plus gens de bien auront l'ame ravie
D'unir à mes efforts leur plus sainte vigueur.

Dans la grandeur de vos ouvrages,
Je vois l'impression de toutes vos bontés;
Et dans ce qu'ont d'éclat leurs plus hauts avantages
Le prompt et plein effet qu'ont eu vos volontés.

La gloire et la magnificence
Sont des trésors brillants qu'un mot seul a produits;
Et de votre justice on verra l'abondance
Tant qu'on verra les jours fuir et suivre les nuits.

Le souvenir de vos merveilles
S'affermit à jamais par cet illustre don
Que fit votre pitié de viandes sans pareilles
A ce peuple choisi pour craindre votre nom.

Cette mémoire invariable
Du grand pacte qu'ont fait vos bontés avec nous

Vous fera déployer votre bras secourable,
Et pour un si cher peuple en montrer les grands coups.

Par eux vous le rendrez le maître
Des plus riches terroirs de tant de nations;
Et tous vos jugements lui feront reconnoître
Ce qu'ont de sainteté toutes vos actions.

Vous avez des ordres fidéles
De qui la fermeté jamais ne se dément;
Ils ont tous pour appui des régles éternelles,
Et la vérité même en est le fondement.

Peuple, adore son bras propice
Qui nous envoie à tous de quoi nous racheter;
Mais sache qu'en revanche il veut que sa justice
A toute éternité se fasse respecter.

Son nom est saint, il est terrible;
S'il le faut adorer il le faut craindre aussi;
Et des routes du ciel la science infaillible
Ne sauroit commencer que par sa crainte ici.

Leur plus parfaite intelligence
N'est utile qu'autant qu'on observe ses lois;
Et la louange due à sa magnificence
Durant tout l'avenir doit occuper nos voix.

PSAUME CXI.

Beatus vir qui timet Dominum.

Heureux qui dans son ame a fortement gravée
La crainte du Seigneur;
Sa loi sans chagrin observée
Tourne en plaisirs pour lui ce qu'elle a de rigueur.

De sa postérité, tant qu'elle suit ses traces
Le nom devient puissant,
Et tout ce qu'il obtient de graces
Passe de père en fils en son sang innocent.

Il voit en sa maison la gloire et la richesse
Fondre de toutes parts;
Et sa justice fait sans cesse
Un amas de trésors au-dessus des hasards.

Il voit pour les cœurs droits une vive lumière
Naître en l'obscurité,
Et de Dieu la faveur entière
A sa miséricorde enchaîner l'équité.

Il prend à son exemple une ame pitoyable,
Prête au pauvre, et s'y plaît;

Se prépare au jour effroyable,
Et se juge trop bien pour craindre un dur arrêt.

La mémoire du juste, éclatante et bénie,
Percera l'avenir,
Sans que jamais la calomnie
Dans sa plus noire audace ait de quoi la ternir.

Son cœur est prêt à tout; en Dieu seul il espère
Dans ses calamités,
Et se tient ferme en sa misère
Jusqu'à ce qu'il ait vu ses ennemis domptés

Aux pauvres cependant il départ, il prodigue
Son bien sans s'émouvoir;
Et le ciel, que par eux il brigue,
Le comble à tout jamais de gloire et de pouvoir.

Le pécheur le verra dans ce haut avantage,
Et séchera d'ennui;
Son cœur en frémira de rage,
Et ses desirs jaloux périront avec lui.

PSAUME CXII.

Laudate, pueri, Dominum.

Enfants, de qui les voix, à peine encor formées,
Ne font que bégayer,
C'est à louer le nom du Seigneur des armées
Qu'il les faut essayer.

Que ce nom soit béni dans toute l'étendue
Que les siécles auront!
Que la gloire en soit même au-delà répandue
De ce qu'ils dureront!

De climat en climat, ainsi que d'âge en âge,
Il est à respecter,
Et du nord au midi, de l'Inde jusqu'au Tage,
Il le faut exalter.

Sa gloire, qui s'éléve au-dessus des monarques,
Est seule sans défaut:
Et bien qu'on voie au ciel en briller mille marques,
Elle est encor plus haut.

Quel roi fait sa demeure au-dessus du tonnerre,
Comme ce Dieu des dieux,

Qui voit du haut en bas, et tout ce qu'a la terre,
Et tout ce qu'ont les cieux?

Il dégage le pauvre, et la pauvreté même,
Du plus épais bourbier,
Et tire le plus vil, par son pouvoir suprême,
Du plus sale fumier.

Il les place lui-même à côté de leurs princes,
Parmi les potentats;
Il leur donne lui-même à régir leurs provinces
Et régler leurs états.

Il fait plus, il répand sur la femme stérile
La joie et le bonheur;
Et, faisant de sa couche une terre fertile,
Il la met en honneur.

PSAUME CXIII.

In exitu Israël de Ægypto.

Du fidèle Abraham race heureuse et chérie,
Quand de tes premiers fers ton Dieu te garantit,
Que du fond de l'Égypte, et de sa barbarie,
La maison de Jacob sortit:

Il voulut en Judée étaler l'abondance
De sa miséricorde et de sa sainteté,
Et choisit Israël pour siége à sa puissance,
Et pour objet à sa bonté.

De ce peuple fuyant, loin d'arrêter sa course,
La mer fuit devant lui sitôt qu'elle le vit;
Et les eaux du Jourdain, rebroussant vers leur source,
Lui cédèrent leur propre lit.

Soudain les plus hauts monts de joie en tressaillirent,
Comme un troupeau sur l'herbe au son des chalumeaux;
Soudain tout à l'entour les collines bondirent,
Comme bondissent les agneaux.

O mer, qui t'obligeoit de prendre ainsi la fuite?
Indomptable élément, quel bras t'a déplacé?
Par quel ordre, Jourdain, et sous quelle conduite
Tes eaux ont-elles rebroussé?

Qui vous fit tressaillir, orgueilleuses montagnes,
Comme au son du pipeau tressaillent les troupeaux?
Collines, qui servez de ceinture aux campagnes,
Qui vous fit bondir comme agneaux?

Qui l'eût pu, que ce Dieu qui fait trembler la terre,
Qui n'a qu'à le vouloir, et tout change de lieu,
Qui nous gouverne en paix, qui nous couronne en guerre,
Qui de Jacob est le seul Dieu?

C'est lui qui convertit les rochers en fontaines,
Qui de leurs flancs pierreux tire des torrents d'eaux,
Qui des vastes déserts en arrose les plaines,
Qui les y sépare en ruisseaux.

Ce n'est point aux mortels à prendre aucune gloire,
Le cœur qu'elle surprend la doit désavouer;
C'est ton nom, qui fait seul plus qu'on n'eût osé croire,
C'est lui, Seigneur, qu'il faut louer.

Fais de tes vérités briller si bien l'empire,
Et rends de ta pitié le pouvoir si connu,
Qu'entre les nations on ne puisse nous dire :
Votre Dieu, qu'est-il devenu?

Aveugles mal guidés qui courez vers la chute,
Sachez que pour séjour c'est le ciel qui lui plaît,
Que son moindre vouloir hautement s'exécute,
Que tout est par lui ce qu'il est.

Vos dieux n'ont point de bras à lancer le tonnerre,
Gentils, ils ne sont tous que simulacres vains;
C'est de l'or, de l'argent, du bois, et de la pierre,
Qui tient sa forme de vos mains.

Vous leur faites des yeux, vous leur faites des bouches,
Qui ne savent que c'est de voir et de parler;
Et leurs plus vifs regards sont benins ou farouches
Comme il vous plaît les ciseler.

Les oreilles chez eux sont de si peu d'usage,
Qu'autour d'elles le son frappe inutilement;
Et le nez que votre art plante sur leur visage
Ne leur y sert que d'ornement.

Enfin ils n'ont des mains que pour faire figure;
Leurs pieds, s'il faut marcher, n'y sauroient consentir;
Et s'ils ont un gosier, il n'a point d'ouverture
Par où leur voix daigne sortir.

Deviennent tous pareils à ces vaines idoles
Ceux qui leur donnent l'être et les font adorer!
Devienne tout semblable à tous ces dieux frivoles
Quiconque en eux veut espérer!

La maison d'Israël a mis son espérance
Aux suprêmes bontés du souverain Auteur;
Et son bras tout-puissant l'a mise en assurance:
Il s'en est fait le protecteur.

La famille d'Aaron y met son espérance,
Elle n'attend secours ni faveur que de lui;
Et son bras tout-puissant la met en assurance:
Il lui sert d'invincible appui.

Tous ceux qui craignent Dieu mettent leur espérance
Au suprême pouvoir de son bras souverain;
Et ce Dieu juste et bon les met en assurance,
Et pour appui leur tend la main.

Il nous tient à tel point gravés dans sa mémoire,
Qu'il ne peut oublier nos bonnes actions,
Et nous comble ici-bas, en attendant sa gloire,
De mille bénédictions.

Aux enfants d'Israël il prodigue ses graces,
Il entend leur prière, il bénit leurs ferveurs;
Et sur les fils d'Aaron, qui marchent sur ses traces,
Il verse les mêmes faveurs.

Il en est libéral par toutes nos provinces
A ceux dont l'ame sainte exalte et craint son nom;
Aux petits comme aux grands, aux bergers comme aux princes,
Il départ ce précieux don.

Puisse de jour en jour sa bonté souveraine,
Qui vous attache à lui par des liens si doux,
Et redoubler ce don, et l'épandre à main pleine
Sur vos fils ainsi que sur vous!

Entre les nations dont il peuple le monde
Il lui plut vous bénir comme ses bien-aimés;
Et quand il a formé le ciel, la terre, et l'onde,
C'est pour vous qu'il les a formés.

Ce Créateur de tout, ce maître du tonnerre,
S'est réservé là-haut le ciel pour habiter;
Mais se le réservant, il vous donne la terre;
C'est de là qu'il y faut monter.

Cependant chez les morts il n'est aucune flamme
Qui ranime, Seigneur, ton sacré souvenir,
Et sous un froid tombeau qui couvre un corps sans ame
On n'apprend point à te bénir :

C'est à nous qui vivons à te rendre un hommage
De louange et de gloire aussi bien que d'encens ;
C'est à ceux qui vivront à t'offrir d'âge en âge
Un tribut de vœux innocents.

PSAUME CXVI.

Laudate Dominum, omnes gentes.

Nations qui peuplez le reste de la terre,
Bénissez toutes le Seigneur ;
Peuples, que la Judée en ses cantons resserre,
Louez comme elles sa grandeur.

Vous voyez, nations, sa grace descendue,
Et vous, peuples, sa vérité :
Toutes deux sont pour nous d'une égale étendue,
Et durent à l'éternité.

PSAUME CXIX.

Ad Dominum cum tribularer, clamavi.

Dans les ennuis qui m'ont pressé
J'ai toujours au Seigneur élevé ma prière,
Et n'ai point réclamé son aide en ma misère
Qu'il ne m'ait exaucé.

De lâches calomniateurs
Font que tout de nouveau, Seigneur, je la réclame :
Daigne m'en garantir, et délivre mon ame
Des perfides flatteurs.

Il n'est point de contre-poisons
Contre le noir venin des langues médisantes,
Et ce sont tout autant de blessures cuisantes
Que toutes leurs raisons.

Les traits que lance un bras puissant
Portent bien moins de morts que ceux de leur parole,
Et les pointes d'un feu qui ravage et désole
N'ont rien de si perçant.

Que mon exil me fait d'horreur!
J'y vis comme en Cédar je vivrois sous des tentes,

Et ne vois que brutaux, dont les mœurs insolentes
N'étalent que fureur.

Plus j'ose leur parler de paix,
Plus j'aigris contre moi leur haine et leur colère;
Et la vaine douceur de nuire et de mal faire
Forme tous leurs souhaits.

PSAUME CXX.

Levavi oculos meos in montes.

Près d'être accablé de misère,
Jusqu'au plus haut des cieux j'ai levé mes regards,
Et recherché de toutes parts
D'où pourroit me venir le secours nécessaire.

Mais, dans une si rude guerre,
Je n'ai vu que mon Dieu qui pût me secourir;
C'est à lui qu'il faut recourir,
A ce Dieu qui de rien fit le ciel et la terre.

Ne craignons ni faux pas ni chute,
Puisque ce Dieu des dieux s'abaisse à nous garder:
C'est un crime d'appréhender
Qu'un œil si vigilant se ferme ou se rebute.

Il veille, Israël, il te veille;
Il voit tous les périls qui s'ouvrent sous tes pas;
Marche sans trouble, et ne crains pas
Que jamais il s'endorme, ou même qu'il sommeille.

Il est ta garde en tes alarmes,
Il te guide et protége en ta calamité;
Et puisqu'il marche à ton côté,
Ta main pour te couvrir n'a point à chercher d'armes.

Le soleil qui commence à luire
Ne te brûlera point dans la chaleur du jour;
Et quand la lune aura son tour,
Ses rais les plus malins ne pourront plus te nuire.

Contre le fer, contre la flamme,
Contre tous les assauts du malheur qui te suit,
Il te gardera jour et nuit;
Il fera plus encore, il gardera ton ame.

Daigne en la mort comme en la vie
L'excès de sa bonté répondre à tes souhaits,
Et de tes desseins à jamais
Favoriser l'entrée et bénir la sortie!

PSAUME CXXI.

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.

Oh, l'heureuse nouvelle !
Le grand mot qu'on m'a dit ! nous irons, peuple aimé,
Nous entrerons, troupe fidèle,
Dans la maison du Dieu qui seul a tout formé.

Nous reverrons encore
Les murs, les murs sacrés de la sainte Sion,
Où le Dieu qu'Israël adore
Fait briller tant d'effets de sa protection.

Cette reine des villes,
Qu'il doit faire durer même au-delà des temps,
Ne craint point de guerres civiles,
Tant l'union est forte entre ses habitants.

Ces nombreuses lignées
Qui du sang d'Israël portent si haut l'honneur,
Des terres les plus éloignées
Y viennent rendre hommage au grand nom du Seigneur.

Dans ses tours les plus fortes
La pudeur, l'équité, le saint amour revit,

Et la justice entre ses portes
Tient le haut tribunal des enfants de David.

Montrez-lui votre zèle,
Peuple; à vœux redoublés souhaitez-lui la paix;
Ce que vous obtiendrez pour elle
Entretiendra chez vous l'abondance à jamais.

Qu'à jamais ta puissance,
Sion, à cette paix force tes ennemis,
Et qu'à jamais cette abondance
Du sommet de tes tours coule chez tes amis!

J'ai chez toi tant de frères,
Mes proches avec toi m'ont fait de si doux nœuds,
Que tant de liaisons si chères
Pour ce bienheureux calme unissent tous mes vœux.

Ce temple où Dieu lui-même
Fait éclater souvent toute sa majesté
Sur-tout oblige un cœur qui t'aime
A des vœux assidus pour ta prospérité.

PSAUME CXXII.

Ad te levavi oculos meos, qui habitas in cœlis.

Auteur de l'univers, qui choisis pour demeure
Les immenses palais des cieux,
A toute rencontre, à toute heure,
Jusque-là, jusqu'à toi j'ose élever mes yeux.

Ainsi le serviteur sur la main de son maître
A tous moments porte les siens,
Lorsqu'il tremble, et veut reconnoître
Ce qu'il doit en attendre ou de maux ou de biens.

La servante inquiète aux mains de sa maîtresse
N'attache pas mieux ses regards
Que ma douloureuse tendresse
Ramène à toi, Seigneur, les miens de toutes parts.

Jette un œil de pitié sur mon ame accablée
Et d'opprobres et de mépris;
La honte dont elle est comblée
De ses plus durs travaux chaque jour est le prix.

Le riche me dédaigne, et l'orgueilleux m'affronte.
Mais enfin jette ce coup d'œil;

Le riche recevra la honte,
Et tu renverseras l'opprobre sur l'orgueil.

PSAUME CXXIII.

Nisi quia Dominus erat in nobis.

Si le Dieu d'Israël ne m'avoit garanti
De l'insolente audace et de la perfidie,
Qu'Israël lui-même le die,
Si le Seigneur n'eût pris notre parti :

Des ennemis couverts les pièges décevants,
Des ennemis connus les bras faits au carnage,
Auroient si bien uni leur rage,
Qu'elle nous eût engloutis tout vivants.

Le barbare complot de tant de conjurés
Qui s'enivrent de sang et se gorgent de crimes
Nous eût plongés en des abymes
Où leur fureur nous auroit dévorés.

De leurs plus fiers torrents les orgueilleux ruisseaux
N'ont fait en dépit d'eux que bondir sur nos têtes,
Où, sans lui, mille autres tempêtes
Auroient roulé d'insupportables eaux.

Béni soit le Seigneur, béni soit le secours
Que sa faveur départ, que sa bonté déploie!
Il leur vient d'arracher leur proie,
Et de leurs dents il a sauvé nos jours.

Ils nous avoient poussés sur les bords du tombeau,
Ils y tenoient déja notre ame enveloppée;
Mais elle s'en est échappée,
A l'oiseleur comme échappe un oiseau.

On a brisé les lacs qu'ils nous avoient tendus,
De notre liberté nous recouvrons l'usage;
Et nous triomphons de leur rage
Dans le moment qu'on nous croyoit perdus.

Peuple, n'en doute point, c'est le Seigneur, c'est lui
Dont le bras invincible a pris notre défense;
Et son adorable puissance
A qui le sert aime à servir d'appui.

PSAUME CXXIV.

Qui confidunt in Domino.

Quiconque met en Dieu toute sa confiance,
A même fermeté que le mont de Sion,

Rien ne peut l'ébranler ; et, dans sa patience,
Il est assez armé contre l'oppression.

Si pour Jérusalem l'enceinte des montagnes
Forme des bastions qu'on a peine à forcer,
Ce Dieu, qui d'un coup d'œil les réduit en campagnes,
Sert aux siens d'un rempart qu'on ne peut renverser.

Non, il ne souffre point aux méchants un empire
Sous qui l'homme de bien soit long-temps abattu,
De peur qu'à cette amorce une ame qui soupire
Ne prenne goût au crime, et quitte la vertu.

Hâtez-vous donc, Seigneur, hâtez-vous de répandre
Sur qui s'attache à vous quelques prospérités ;
Versez-y des faveurs qui nous fassent comprendre
Quels biens suivent un cœur qui suit vos vérités.

Quant à ceux qui ne sont que détours et que ruses,
Rangez-les avec ceux qui ne sont que forfaits ;
Ne faites point de grace à leurs folles excuses ;
Et par là d'Israël établissez la paix.

PSAUME CXXV.

In convertendo Dominus captivitatem Sion.

Dès qu'il plut au Seigneur mettre fin à nos peines,
Sitôt qu'il eut brisé nos fers,
Nous traitâmes de songe et de chimères vaines
Les maux que nous avions soufferts.

Un plein ravissement de tout notre visage
Bannit les marques du passé,
Et, jusqu'au souvenir d'un si dur esclavage,
Tout cessa, tout fut effacé.

Toutes les nations qui voyoient notre joie,
Se disoient d'un air sourcilleux:
Il faut que le bonheur où leur Dieu les renvoie
Soit bien grand et bien merveilleux!

Oui, leur répondions-nous, c'est le Dieu des merveilles,
C'est lui qui nous tire d'ici;
Et, comme ses bontés sont pour nous sans pareilles,
Notre alégresse l'est aussi.

Favorisez, Seigneur, des mêmes priviléges
Ces restes pour qui nous tremblons;

Comme vent du midi faites fondre les neiges
Qui fertilisent leurs sablons.

Ils ont semé leurs bleds, mais sous des lois sévères
Que leur imposoient leurs malheurs;
Leur douleur égaloit l'excès de leurs misères:
Autant de pas, autant de pleurs.

Mais s'ils les ont semés avec pleine tristesse,
Accablés d'ennuis et de maux,
Ils reviendront, Seigneur, avec pleine alégresse,
Chargés du fruit de leurs travaux.

PSAUME CXXVI.

Nisi Dominus ædificaverit domum.

Que sert tout le pouvoir humain?
A bâtir un palais qu'en sert tout l'artifice?
Hommes, vous travaillez en vain,
A moins que le Seigneur avec vous ne bâtisse.

Des soldats les plus courageux
Qui veillent jour et nuit à garder une ville,
Si Dieu ne la garde avec eux,
Toute la vigilance est pour elle inutile.

C'est en vain que, pour amasser,
Un avare inquiet se lève avant l'aurore,
Il ne fait que se harasser
Pour du pain de douleur qu'à regret il dévore.

Dieu joint pour ses enfants chéris
Un paisible sommeil à la sainte abondance;
Pour siens, il adopte leurs fils,
Et leurs moindres travaux portent leur récompense.

Tels que des guerriers généreux
Qui s'arment en faveur d'un pouvoir légitime,
Ces fils, qu'il donne aux moins heureux,
Soutiennent puissamment un père qu'on opprime.

Heureux qui les voit bien agir,
Qui trouve en leur secours un assuré refuge!
Il n'a jamais lieu de rougir
Quand il lui faut répondre au tribunal d'un juge.

PSAUME CXXVII.

Beati omnes qui timent Dominum.

Oh que votre bonheur vous doit remplir de joie,
Vous tous qui craignez le Seigneur,
Qui ne marchez que dans sa voie,
Et lui donnez tout votre cœur!

Des travaux de vos mains il fait la nourriture
Nécessaire à votre soutien;
Point pour vous de bien qui ne dure,
Point de mal qui ne tourne en bien.

Vos femmes, tout ainsi que ces fécondes vignes
Qui des maisons parent le tour,
Vous rendront les fruits les plus dignes
Que promette un parfait amour.

Vos fils se rangeront autour de votre table
Comme des jeunes oliviers,
Et leur concorde inviolable
Suivra vos plus heureux sentiers.

Voilà comme ce Dieu bénira par avance
Un cœur pour lui vraiment atteint,
Et ce qu'aura pour récompense
Dès ici l'homme qui le craint.

Que du haut de Sion ses bontés vous bénissent,
Et n'étalent dans sa cité,
Jusqu'à ce que vos jours finissent,
A vos yeux que félicité!

Qu'elles vous fassent voir prospérer votre race
Dans les enfants de vos enfants,
Israël toujours sans disgrace,
Et tous ses peuples triomphants!

PSAUME CXXVIII.

Sæpe expugnaverunt me à juventute meâ.

Dès mes plus jeunes ans les pécheurs ont sans cesse
Par d'injustes complots attaqué ma foiblesse:
Jacob, qu'ils ont poussé long-temps si vivement,
A droit de dire hautement:

Dès mes plus jeunes ans les pécheurs ont sans cesse
Par d'injustes complots attaqué ma foiblesse;
Ils ont voulu me perdre et me faire la loi,
Mais ils n'ont pu rien contre moi.

Ces méchants ont forgé sur mon dos plus de crimes
Qu'au désert tous les ans n'en portent nos victimes,
Et n'ont fait, pour tout fruit de leur méchanceté,
Qu'augmenter leur iniquité.

Le Seigneur a sur eux renversé leurs tempêtes;
Son bras, juste vengeur, a foudroyé leurs têtes:
Ainsi soient terrassés à leur confusion
Tous les ennemis de Sion!

Qu'ils deviennent pareils à ce foin inutile
Qui sur le haut des toits pousse un tuyau débile,

Et ne se montre aux yeux que pour le voir sécher
        Avant qu'on l'en puisse arracher!

Qu'ils deviennent pareils à ces méchantes herbes
Dont jamais moissonneur n'a ramassé de gerbes,
Que tient le glaneur même indignes de sa main,
        Et n'en daigne remplir son sein!

Les passants qui sauront quelle est leur injustice
Ne leur diront jamais: Le Seigneur vous bénisse,
Le Seigneur vous appuie, ainsi que notre cœur
        Vous bénit au nom du Seigneur!

PSAUME CXXIX.

De profundis clamavi.

Des abymes profonds où mon péché me plonge,
        Jusqu'à toi j'ai poussé mes cris:
Tu vois mon repentir et l'ennui qui me ronge,
Seigneur; ne reçois pas mes vœux avec mépris.

Prête à mes longs soupirs cette oreille attentive
        Qui n'entend point sans secourir;
Jette sur les élans d'une douleur si vive
Cet œil qui ne peut voir de maux sans les guérir.

Pour grands que soient les miens, je le dis à ma honte

Seigneur, je les ai mérités;
Mais qui subsistera, si tu demandes compte
De tout l'emportement de nos iniquités?

Auprès de ta justice il est une clémence
Que souvent tu choisis pour loi;
Elle est inépuisable, et c'est son indulgence
Qui m'a fait jusqu'ici subsister devant toi.

Je me suis soutenu, Seigneur, sur ta parole,
Dans ce que je n'ai su parer:
Un Dieu n'afflige point qu'ensuite il ne console;
C'est ce que tes bontés m'ordonnent d'espérer.

Espère, ainsi que moi, peuple de la Judée;
Fils de Jacob, espérez tous,
Et du matin au soir gardez la sainte idée
D'espérer en sa grace en craignant son courroux.

A sa miséricorde il n'est point de limites,
Il en a des trésors cachés;
Et prépare lui-même un excès de mérites
A racheter bientôt l'excès de nos péchés.

Attends donc, Israël, attends avec courage
L'effet de ce qu'il a promis;
Il paiera ta rançon, rompra ton esclavage,
Et brisera les fers où ton péché t'a mis.

PSAUME CXXX.

Domine, non est exaltatum cor meum.

Je n'ai point soupiré pour cette indépendance
Où veut monter l'orgueil par des droits usurpés;
Vers elle aucuns regards ne me sont échappés,
Non pas même par imprudence.

Vous le savez, Seigneur, ma plus vaste pensée
Ne m'a jamais enflé d'aucune ambition,
Ni recherché l'éclat d'une illustre action,
Pour voir ma fortune haussée.

Si j'ai manqué d'avoir ce mépris de moi-même,
Cet humble sentiment que vous m'avez prescrit;
Si j'ai jamais laissé surprendre mon esprit
A la splendeur du diadème,

Puisse votre rebut se rendre aussi sévère,
Aussi rude à mon cœur mortellement navré,
Qu'est sensible à l'enfant nouvellement sevré
Le refus du lait de sa mère!

Porte, porte au Seigneur ta pleine confiance.
Israël, peuple élu qu'il a daigné bénir,

Et depuis ce moment jusqu'à tout l'avenir
Dédaigne toute autre espérance.

PSAUME CXXXIII.

Ecce nunc benedicite Dominum.

Ministres du Seigneur, bénissez à l'envi
Sa main toute-puissante,
Qu'aucun ne s'en exempte;
Montrez tous ce grand cœur dont vous l'avez servi.

C'est vous, qui demeurez dans sa sainte maison,
Que ce devoir regarde,
Vous qui l'avez en garde,
Et qui pour tout le peuple offrez votre oraison.

Quand ce peuple, accablé de travaux et d'ennui,
Paisiblement sommeille,
Qu'autre que vous ne veille,
Levant les mains au ciel, bénissez-le pour lui.

Dites sur Israël : Que le grand Dieu des dieux,
Par sa bonté propice,
A jamais vous bénisse,
Lui qui créa d'un mot et la terre et les cieux !

PSAUME CXLII.

Domine, exaudi orationem meam.

Exauce-moi, Seigneur, suivant ta vérité :
Il est temps que ta fureur cesse ;
Exerce ta justice à remplir ta promesse,
Ou ta justice aura trop de sévérité.

Ne demande point compte, ou souffre à ta pitié
Que ce soit elle qui l'entende :
S'il faut qu'à la rigueur chacun de nous le rende,
Qui pourra devant toi se voir justifié ?

Ne te suffit-il point qu'un ennemi cruel
Persécute ma triste vie,
Que l'opprobre en tout lieu me suive et m'humilie,
Que je sois du mépris l'objet continuel ?

Cette obscure demeure où je me tiens caché
Comme si j'étois mort au monde,
Ma noire inquiétude et ma douleur profonde,
Mes troubles, mes sanglots, ne t'ont-ils point touché ?

Je rappelle en mon cœur le souvenir des jours
Où tu faisois tant de merveilles :

Je rappelle à mes yeux tant d'œuvres sans pareilles,
Tant de soins amoureux, et tant de prompts secours.

J'éléve à tous moments mes foibles mains vers toi,
Et jamais la campagne aride
Ne fut des eaux du ciel si justement avide
Que l'est tout mon esprit des bontés de mon Roi.

Hâtez-vous, ô mon Dieu! hâtez-vous, Roi des rois:
Je suis sur le bord de la tombe;
Pour peu que vous tardiez, c'en est fait, je succombe,
Et l'haleine me manque aussi bien que la voix.

De mes jours presque éteints rallumez le flambeau,
Chassez la mort qui les menace;
En l'état où je suis détourner votre face,
C'est achever ma perte, et m'ouvrir le tombeau.

Montrez dès ce moment comme votre courroux
Céde à votre miséricorde;
Montrez comme au besoin votre bonté l'accorde
Aux ames dont l'espoir ne s'attache qu'à vous.

Daignez faire encor plus; montrez-moi le sentier
Qu'à me rétablir je dois suivre:
C'est de vous que j'attends la force de revivre,
Moi, qui dans tout mon corps ne vois plus rien d'entier.

Arrachez-moi des mains qui m'ont persécuté;
J'ai mis en vous tout mon refuge:

Vous êtes mon Dieu seul, et serez mon seul juge;
Réglez mes actions sur votre volonté.

Vous porterez plus loin vos célestes faveurs,
Votre Esprit saint sera mon guide;
Et, me rendant ce trône où votre nom préside,
Vous y ranimerez mes premières ferveurs.

Vous passerez l'effet que je me suis promis;
Et, m'ayant tiré de misère,
Vous la renverserez sur le parti contraire;
Et vos bontés pour moi perdront mes ennemis.

Oui, vous disperserez tous mes persécuteurs,
Vous vous en montrerez le maître,
Et leur ferez à tous hautement reconnoître
A quel point votre bras soutient vos serviteurs.

PSAUME CXLVII.

Lauda, Jerusalem, Dominum.

Louez, Jérusalem, louez votre Seigneur,
Montagne de Sion, exaltez votre maître;
Honorez-le de bouche, adorez-le de cœur:
C'est de lui que vous tenez l'être.

De vos portes c'est lui qui soutient les verroux,
C'est lui qui dans vos murs tient tout en assurance;
Il y bénit vos fils, il les y comble tous
De richesses et d'abondance.

Par lui de tant de vœux la paix est le doux fruit;
Par lui de vos confins elle s'est ressaisie;
Du bled le mieux nourri que la terre ait produit
C'est lui seul qui vous rassasie.

Pour se faire obéir dans les plus grands états,
Il n'a du haut des cieux qu'à dire une parole,
Ses ordres sont portés aux plus lointains climats
Plus vite qu'un oiseau ne vole.

C'est lui seul qui répand la neige à pleines mains;
Comme flocons de laine, il l'oblige à descendre;
La bruine à son choix s'épart sur les humains
Comme s'épartiroit la cendre.

En perles de cristal que lui-même endurcit,
Il sème la froidure et laisse choir la glace;
Et, quand cette froidure une fois s'épaissit,
Qui peut tenir devant sa face?

D'un seul mot qu'il prononce il la résout en eaux;
A peine il a parlé, qu'elle devient liquide,
Et d'un souffle il la fait couler à gros ruisseaux
A travers la campagne humide.

Il choisit Israël pour lui donner sa loi,
Il lui daigne lui-même annoncer ses justices;
C'est de lui qu'il se plaît à se dire le roi,
Et recevoir les sacrifices.

Il n'en fait pas de même à toutes nations;
Non, ce n'est pas ainsi qu'avec tous il en use,
Et de ses jugements les saintes notions
Sont des graces qu'il leur refuse.

PSAUME CXLVIII.

Laudate Dominum de cœlis.

Louez, pures intelligences,
Le Dieu qui vous commet à gouverner les cieux,
Et du plus haut séjour de ses magnificences,
Donnez l'exemple à ces bas lieux.

Louez-le tous, esprits célestes,
Ministres éternels de ses commandements:
Puissances, qui rendez ses vertus manifestes,
N'y refusez aucuns moments.

Soleil, à toi seul comparable,
Lune, à qui chaque nuit fait changer de splendeur.

Astres étincelants, lumière inépuisable,
Louez à l'envi sa grandeur.

Vastes cieux, prisons éclatantes,
Qui renfermez les airs, et la terre, et les eaux;
Réservoirs suspendus, mers sur le ciel flottantes,
Imitez ces brillants flambeaux.

Quand il lui plut vous donner l'être,
Le rien fut sa matière, et l'ouvrier sa voix;
Il ne fit que parler, et ce grand tout, pour naître,
N'en attendit point d'autres lois.

Il égala votre durée
A celle que dès-lors il choisit pour le temps;
Il prescrivit à tous une borne assurée;
Il vous fit des ordres constants.

Louez-le du fond de la terre,
Abymes dans son centre à jamais enfoncés;
Exaltez ainsi qu'eux ce Maître du tonnerre,
Fiers dragons, et le bénissez.

Bénissez-le, foudres, orages,
Frimas, neiges, glaçons, grêles, vents indomptés,
Qui ne mutinez l'air et n'ouvrez les nuages
Que pour faire ses volontés.

Vous, montagnes inaccessibles,
Vous, gracieux coteaux qui parez les vallons;

Arbres qui portez fruit, cédres incorruptibles,
Qui bravez tous les aquilons;

Vous, monstres, vous, bêtes sauvages,
Serpents qui vous cachez aux lieux les plus couverts;
Animaux qui peuplez nos champs et nos bocages,
Volages habitants des airs;

Peuples et rois, soldats et princes,
Citadins, gouverneurs, souverains, et sujets;
Juges qui maintenez les lois dans vos provinces,
Louez Dieu dans tous ses projets.

Louez, tous sexes et tous âges,
Louez ce Dieu vivant, réclamez son appui;
Et sachez qu'aucun Dieu ne mérite d'hommages,
Ni de vœux, ni d'encens, que lui.

Suppléez aux bouches muettes;
L'air, la terre, les eaux, les cieux même en sont pleins;
Soyez, fils de Jacob, soyez les interprétes
De tant d'ouvrages de ses mains.

Il vous a donné la victoire,
Vos tyrans sont défaits et vos malheurs finis;
Il a pris soin de vous, prenez soin de sa gloire,
Vous qu'à sa gloire il tient unis.

PSAUME CXLIX.

Cantate Domino canticum novum, laus ejus in ecclesiâ sanctorum.

Ames, des dons du ciel comblées,
Par un nouveau cantique exaltez le Seigneur;
Que de son peuple aimé les saintes assemblées
Y portent la voix et le cœur.

Que tous les cœurs s'épanouissent,
Qu'au Dieu qui les a faits ils fassent d'humbles vœux;
Que les fils de Sion en lui se réjouissent
Du Roi qu'il a choisi pour eux.

Que le plein chœur de leur musique
Exalte son grand nom, adore son secours,
Et marie aux accords de ce nouveau cantique
Ceux des harpes et des tambours.

Sur le penchant de la ruine,
Il aime à relever son peuple favori;
Plus il le voit soumis, plus sa bonté divine
Protége ce qu'il a chéri.

Elle appuie, elle glorifie
Ceux qui font pour sa gloire un ferme et saint propos;

Quel qu'il soit, jour ou nuit, l'homme qui s'y confie
Veille en joie, ou dort en repos.

Ses saints n'ont que lui dans la bouche;
Sa louange est l'objet qui remplit tous leurs chants;
Et leurs mains, pour dompter l'orgueil le plus farouche,
Auront un glaive à deux tranchants.

C'est ainsi qu'ils prendront vengeance
De tant de nations qui les ont opprimés,
Et leur reprocheront la barbare insolence
Dont les peuples se sont armés.

Nous verrons leurs rois dans nos chaînes,
Ces rois dont la fureur étonnoit l'univers;
Et tout ce qui sous eux servit le mieux leurs haines
Tombera comme eux dans nos fers.

Telle est l'éclatante justice
Qu'a résolu ce Dieu d'en faire par nos mains,
Et le triomphe heureux que sa bonté propice
Dès ici prépare à ses saints.

PSAUME CL.

Laudate Dominum in sanctis ejus.

Louez l'inconcevable essence,
La majesté d'un Maître admirable en ses saints,
Louez l'auguste éclat de sa magnificence,
Louez-le dans tous ses desseins.

Louez-le de tant de merveilles
Qu'en faveur des mortels prodigue sa bonté;
Louez incessamment ses grandeurs sans pareilles,
Louez leur vaste immensité.

N'épargnez hautbois ni trompettes
Pour lui faire à l'envi des concerts plus charmants;
Employez-y clairons, harpes, luths, épinettes,
N'oubliez aucuns instruments.

Unissez en votre musique
La flûte à la viole, et la lyre aux tambours;
Que l'orgue à tant de sons mêle un son magnifique,
Prête un harmonieux secours.

Joignez-y celui des cymbales;
Et de ces tons divers formez un tel accord,

Que, pour vanter son nom, leurs forces inégales
Ne semblent qu'un égal effort.

CANTIQUE
DES TROIS ENFANTS.

Benedicite omnia opera Domini.

Ouvrages du Très-Haut, effets de sa parole,
Bénissez le Seigneur,
Et, jusqu'au bout des temps, de l'un à l'autre pôle
Exaltez sa grandeur.

Anges, qui le voyez dans sa splendeur entière,
Bénissez le Seigneur;
Cieux, qu'il a peints d'azur et revêt de lumière,
Exaltez sa grandeur.

Eaux, sur le firmament par sa main suspendues,
Bénissez le Seigneur;
Vertus, par sa clémence en tous lieux répandues,
Exaltez sa grandeur.

Soleil, qui fais le jour; lune, qui perces l'ombre,
Bénissez le Seigneur;
Étoiles, dont mortel n'a jamais su le nombre,
Exaltez sa grandeur.

Féconds épanchements de pluie et de rosée,
Bénissez le Seigneur;
Vents, à qui la nature est sans cesse exposée,
Exaltez sa grandeur.

Feux, dont la douce ardeur ouvre et pare la terre,
Bénissez le Seigneur;
Froids, dont l'âpre rigueur la ravage et resserre,
Exaltez sa grandeur.

Incommodes brouillards, importunes bruines,
Bénissez le Seigneur;
Frimas, triste gelée, effroyables ravines,
Exaltez sa grandeur.

Admirables trésors de neiges et de glaces,
Bénissez le Seigneur;
Jour, qui fais la couleur, et toi, nuit, qui l'effaces,
Exaltez sa grandeur.

Ténèbres et clarté, leurs éternels partages,
Bénissez le Seigneur;
Armes de la colère, éclairs, foudres, orages,
Exaltez sa grandeur.

Terre, que son vouloir enrichit ou désole,
Bénissez le Seigneur;
Et, jusqu'au bout des temps, de l'un à l'autre pôle
Exaltez sa grandeur.

Monts sourcilleux et fiers, agréables collines,
Bénissez le Seigneur;
Doux présents de la terre, herbes, fruits, et racines,
Exaltez sa grandeur.

Délicieux ruisseaux, inépuisables sources,
Bénissez le Seigneur;
Fleuves, et vastes mers qui terminez leurs courses,
Exaltez sa grandeur.

Poissons, qui sillonnez la campagne liquide,
Bénissez le Seigneur;
Hôtes vagues des airs, qui découpez leur vide,
Exaltez sa grandeur.

Animaux, que son ordre a mis sous notre empire,
Bénissez le Seigneur;
Hommes, qu'il a faits rois de tout ce qui respire,
Exaltez sa grandeur.

Israël, qu'il choisit pour unique héritage,
Bénissez le Seigneur;
Et d'un climat à l'autre, ainsi que d'âge en âge,
Exaltez sa grandeur.

Prêtres, de ses secrets sacrés dépositaires,
Bénissez le Seigneur;
Du Monarque éternel serviteurs exemplaires,
Exaltez sa grandeur.

Ames justes, esprits en qui la grace abonde,
Bénissez le Seigneur;
Humbles, qu'un saint orgueil fait dédaigner le monde,
Exaltez sa grandeur.

Mais sur tous, Misaël, Ananie, Azarie,
Bénissez le Seigneur;
Et, tant qu'il lui plaira vous conserver la vie,
Exaltez sa grandeur.

Bénissons tous le Père, et le Fils ineffable,
Avec l'Esprit divin;
Rendons honneur et gloire à leur être immuable,
Exaltons-le sans fin.

On te bénit au ciel, Dieu, qui nous fis l'image
De ton être divin;
On te doit en tous lieux louange, gloire, hommage;
On te les doit sans fin.

CANTIQUE
DE LA SAINTE VIERGE.

Magnificat anima mea Dominum.

Après un si haut privilége
Dont il plaît au Seigneur de me gratifier,

Je me dois tout entière à le magnifier,
Et mon silence ingrat seroit un sacrilége.

Quand même je voudrois me taire,
Un doux emportement parleroit malgré moi;
Et cet excès d'honneur m'est une forte loi
D'épanouir mon ame en Dieu mon salutaire.

Il a regardé ma bassesse,
Il a du haut des cieux daigné s'en souvenir;
Et, depuis ce moment, tout le siécle à venir
Publiera mon bonheur par des chants d'alégresse.

La merveille tant attendue
De son pouvoir en moi fait voir l'immensité;
Et je dois de son nom bénir la sainteté
Dont la vive splendeur sur moi s'est répandue.

De sa miséricorde sainte
L'effort de race en race enfin tombe sur nous;
Il en fait part à ceux qui craignent son courroux,
Et je porte le prix d'une si digne crainte.

Son bras a montré sa puissance;
Les projets les plus vains, il les a dispersés;
Les desseins les plus fiers, il les a renversés,
Et du plus haut orgueil abattu l'insolence.

Les plus invincibles monarques
Se sont vus par sa main de leur trône arrachés;

Et ceux que la poussière avoit tenus cachés
Ont reçu de son choix les glorieuses marques.

Par des faveurs vraiment solides,
Il a rempli de biens ceux que pressoit la faim;
Et ceux qui puisoient l'or chez eux à pleine main,
Sa juste défaveur les a renvoyés vides.

C'est ce qui nous donne assurance
Qu'il a pris Israël en sa protection,
Et n'a point oublié la grace dont Sion
Avoit droit de flatter son illustre espérance.

Il la promit avec tendresse,
Abraham et ses fils en eurent son serment;
Tout ce qu'il leur jura paroît en ce moment,
Et ce miracle enfin dégage sa promesse.

Gloire au Père, cause des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Telle soit maintenant, et telle encor sans fin,
Qu'elle étoit en tous trois avant toutes les choses.

CANTIQUE DE ZACHARIE.

Benedictus Dominus Deus Israel.

Qu'à jamais soit béni le Maître du tonnerre,
Le Souverain des rois, le grand Dieu de Sion,
Qui, pour nous visiter, descend du ciel en terre,
Et commence à nos yeux notre rédemption!

Pour relever nos cœurs d'une chute mortelle,
Avec notre bassesse il unit sa hauteur;
Et du sang de David, son serviteur fidèle,
Du salut tant promis il a formé l'auteur.

Ainsi l'avoient prédit les célestes oracles
Qu'on vit de siècle en siècle illuminer les temps;
Il en vient dégager la foi par ses miracles,
Et changer la promesse en effets éclatants.

Ils nous ont, de sa part, laissé pleine assurance
Que tous nos ennemis par lui seroient domptés,
Qu'il réduiroit pour nous leur haine à l'impuissance,
Et guériroit les coups qu'ils nous auroient portés.

Ils avoient répondu de sa grace à nos pères,
Qu'il en seroit prodigue et pour eux et pour nous,

Et qu'il se souviendroit, au fort de nos misères,
Du pacte qu'il posa pour borne à son courroux.

Tout ce qu'ils en ont dit, il l'a juré lui-même;
Abraham en reçut un solennel serment,
Que la haute faveur de sa bonté suprême,
Pour descendre sur nous, choisiroit son moment.

Il promit de nous mettre au-dessus de l'atteinte
De la fureur jalouse et des fers ennemis;
De nous mettre en état de le servir sans crainte,
Et vient de nous donner ce qu'il avoit promis.

Nous lui rendrons hommage avec cette justice,
Avec la sainteté qui le sait épurer,
Et nous ferons durer ce zéle à son service
Autant qu'auront nos jours ici-bas à durer.

Et toi qu'ont vu nos yeux en tressaillir de joie,
Enfant, qui l'as connu du ventre maternel;
Tu seras son prophéte à préparer sa voie,
Et l'annoncer à tous pour Monarque éternel.

Son peuple aura par toi l'heureuse connoissance
Qu'il lui vient aplanir les routes du salut,
Remettre ses péchés, et rendre l'espérance
A ceux qui choisiront sa gloire pour seul but.

C'est par cette pitié qui régne en ses entrailles
Que va le Saint des saints sanctifier ces lieux;

C'est avec ces bontés que le Dieu des batailles
Pour nous rendre visite est descendu des cieux.

Ceux qu'arrête la mort dans ses fatales ombres,
Se verront par lui-même éclairés à jamais;
Leurs pas démêleront les détours les plus sombres,
Et l'auront pour leur guide aux sentiers de la paix.

CANTIQUE DE SIMÉON.

Nunc dimittis servum tuum, Domine.

Enfin, suivant votre parole,
Vous me laissez aller en paix,
Seigneur; et mon ame s'envole
Au sein d'Abraham pour jamais.

Vous avez daigné satisfaire
De mes yeux le plus doux souci;
Ils ont vu votre salutaire,
Et n'ont plus rien à voir ici.

C'est le salutaire suprême
Que vos saintes prénotions
Vous ont fait préparer vous-même
Devant toutes les nations.

Par cette lumière adorable
Les gentils seront éclairés,
Et d'une gloire incomparable
Vos peuples seront honorés.

Gloire au Père, cause des causes;
Gloire au Fils, à l'Esprit divin,
Et telle qu'avant toutes choses,
Telle soit-elle encor sans fin.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR P. CORNEILLE,

AVOCAT GÉNÉRAL A LA TABLE DE MARBRE DE NORMANDIE, LE 22 JANVIER 1647, LORSQU'IL FUT REÇU A L'ACADÉMIE FRANÇOISE A LA PLACE DE M. MAYNARD.

MESSIEURS,

S'il est vrai que ce soit un avantage pour dépeindre les passions que de les ressentir, et que l'esprit trouve avec plus de facilité des couleurs pour ce qui le touche que pour les idées qu'il emprunte de son imagination, j'avoue qu'il faut que je condamne tous les applaudissements qu'ont reçus jusqu'ici mes ouvrages, et que c'est injustement qu'on m'attribue quelque adresse à décrire les mouvements de l'ame, puisque, dans la joie la plus sensible dont je sois capable, je ne trouve point de paroles qui vous en puissent faire concevoir la moindre partie. Ainsi je vois ma réputation prête à être détruite par la gloire même qui la devoit achever, puisqu'elle me jette dans la nécessité de vous montrer mon foible, prenant possession des graces qu'il vous a plu me faire : je ne me dois regarder que comme un de ces indignes mignons de la fortune que son caprice n'élève au plus haut de la roue, sans aucun mérite, que pour mettre plus en vue les taches de la fange dont elle les a tirés. Et certes, voyant cette honte inévitable dans l'honneur que je reçois,

j'aurois de la peine à m'en consoler, si je ne considérois que vous rappellerez aisément en votre mémoire ce que vous savez mieux que moi, que la joie n'est qu'un épanouissement du cœur; et, si j'ose me servir d'un terme dont la dévotion s'est saisie, une certaine liquéfaction intérieure, qui, s'épanchant dans l'homme tout entier, relâche toutes les puissances de son ame; de sorte qu'au lieu que les autres passions y excitent des orages et des tempêtes dont les éclats sortent au dehors avec impétuosité et violence, celle-ci n'y produit qu'une langueur qui tient quelque chose de l'extase, et qui, se contentant de se mêler et de se rendre visible dans tous les traits extérieurs, laisse l'esprit dans l'impuissance de l'exprimer. C'est ce qu'ont bien reconnu nos grands maîtres du théâtre, qui n'ont jamais amené leurs héros jusqu'à la félicité qu'ils leur ont fait espérer, qu'ils ne se soient arrêtés là tout aussitôt, sans faire des efforts inutiles à représenter leur satisfaction, dont ils savoient bien qu'ils ne pouvoient venir à bout.

Vous êtes trop équitables pour exiger de leur écolier une chose dont leurs exemples n'ont pu l'instruire; et vous aurez même assez de bonté pour suppléer à ce défaut, et juger de la grandeur de ma joie par celle de l'honneur que vous m'avez fait en me donnant une place dans votre illustre compagnie. Et véritablement, messieurs, quand je n'aurois pas une connoissance particulière du mérite de ceux qui la composent, quand je n'aurois pas tous les jours entre les mains les admirables chefs-d'œuvre qui partent des vôtres, quand je ne saurois enfin autre chose de

vous, sinon que vous êtes le choix de ce grand génie qui n'a fait que des miracles, feu M. le cardinal de Richelieu; je serois l'homme du monde le plus dépourvu de sens commun, si je n'avois pas pour vous une estime et une vénération toujours extraordinaires, quand je vois que de la même main dont ce grand homme sapoit les fondements de la monarchie d'Espagne, il a daigné jeter ceux de votre établissement, et confier à vos soins la pureté d'une langue qu'il vouloit faire entendre et dominer par toute l'Europe. Vous m'avez fait part de cette gloire, et j'en tire encore cet avantage, qu'il est impossible que de vos savantes assemblées où vous me faites l'honneur de me recevoir, je ne remporte les belles teintures et les parfaites connoissances, qui, donnant une meilleure forme à ces heureux talents dont la nature m'a favorisé, mettront en un plus haut degré ma réputation, et feront remarquer aux plus grossiers, même dans la continuation de mes petits travaux, combien il s'y sera coulé du vôtre, et quels nouveaux ornements le bonheur de votre communication y aura semés. Oserai-je vous dire toutefois, messieurs, parmi cet excès d'honneur et ces avantages infaillibles, que ce n'est pas de vous que j'attends ni les plus grands honneurs ni les plus grands avantages. Vous vous étonnerez sans doute d'une civilité si étrange; mais, bien loin de vous en offenser, vous demeurerez d'accord avec moi de cette vérité, quand je vous aurai nommé monseigneur le chancelier, et que je vous aurai dit que c'est de lui que j'espère et ces honneurs et ces avantages dont je vous parle, puisqu'il a bien voulu être le protecteur d'un

corps si fameux, et qu'on peut dire en quelque sorte n'être que d'esprit: en devenir un des membres, c'est devenir en même temps une de ses créatures; et puisque, par l'entrée que vous m'y donnez, je trouve et plus d'occasions et plus de facilité de lui rendre mes devoirs plus souvent, j'ai quelque droit de me promettre qu'étant illuminé de plus près, je pourrai répandre à l'avenir dans tous mes ouvrages avec plus d'éclat et de vigueur les lumières que j'aurai reçues de sa présence. Comme c'est un bien que je devrai entièrement à la faveur de vos suffrages, je vous conjure de croire que je ne manquerai jamais de reconnoissance envers ceux qui me l'ont procuré, et qu'encore qu'il soit très vrai que vous ne pourriez donner cette place à personne qui se sentît plus incapable de la remplir, il n'est pas moins vrai que vous ne la pouviez donner à personne, ni qui l'eût plus ardemment souhaitée, ni qui s'en tînt votre redevable en un plus haut point, ni qui eût enfin plus de passion de contribuer de tous ses soins et de toutes ses forces au service d'une compagnie si célèbre, à qui j'aurai des obligations éternelles de m'avoir fait tant d'honneurs sans les mériter*.

* Ce discours, écrit avec plus de négligence qu'aucun autre ouvrage de Corneille, semble prouver, par le peu de soin qu'il y donna, son mépris secret pour l'Académie, qui, après avoir censuré *le Cid* par une basse complaisance pour le cardinal de Richelieu, avait encore été assez injuste pour lui préférer deux fois deux hommes dont le nom est à peine connu. On sent combien un remerciement, qui lui rappelait nécessairement cette double injure, dut lui paraître pénible à faire, et combien d'ailleurs il était au-dessous de lui. P.

RÉPONSE DE VOLTAIRE

A UN DÉTRACTEUR DE CORNEILLE.

Comme on achevait cette édition (de 1764, 12 vol. *in*-8°), il est tombé entre les mains de l'éditeur je ne sais quel livre intitulé, *Réflexions morales, politiques, historiques et littéraires sur le théâtre*, sans nom d'auteur; à Avignon, chez Marc Chave, imprimeur et libraire.

L'auteur paraît être un de ces fanatiques qui commencent depuis quelque temps à lever la tête, et qui se déclarent les ennemis des rois, des lois, des usages, et des beaux arts. Cet homme pousse la démence jusqu'à traiter Corneille d'impie. Il dit que le parallèle continuel que Corneille fait des hommes avec les dieux fait tout le sublime de ses pièces. Il anathématise ces beaux vers que Cornélie, dans *la Mort de Pompée*, adresse aux cendres de son mari:

> Oui, je jure des dieux la puissance suprême,
> Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même,
> Car vous êtes plus cher à ce cœur affligé, etc.

et voici comme cet homme s'exprime: « Mettre des « cendres au-dessus de la puissance des dieux qu'on « adore, est-il rien de plus faux et de plus insensé? « Cette pensée tournée et retournée est répétée en « mille endroits dans les tragédies de Corneille. Ce

« fou, qui, aux Petites-Maisons, se disait le Père éter-
« nel, et cet autre qui se croyait Jupiter, ne parlaient
« pas plus follement, etc. »

Il faut voir quel est ici le fou, si c'est le grand Corneille ou son détracteur. Ce pauvre homme n'a pas compris que, *pour dire encor plus*, ne signifie pas, et ne peut signifier que la cendre de Pompée est au-dessus de la Divinité, mais que la cendre de son époux est plus chère à Cornélie que les dieux qui n'ont pas secouru Pompée. Ce sentiment qui échappe à une douleur excessive n'a jamais déplu à personne. Le détracteur prétend-il qu'on doive sur le théâtre adorer dévotement Jupiter et Vénus? que prétend-il? que veut-il? et qui de Corneille ou de lui mérite les Petites-Maisons? Laissons ces misérables compiler des déclamations ignorées. Le mépris qu'on a pour eux est égal au respect qu'on a pour le grand Corneille.

RÉPONSE

DE L'AUTEUR DES COMMENTAIRES

A UN ACADÉMICIEN.

Vous me reprochez, Monsieur, de n'avoir pas assez étendu ma critique dans mes commentaires sur plusieurs vers de Corneille; vous voudriez que j'eusse examiné plus sévèrement les fautes contre la langue et contre le goût; vous blâmez ces vers-ci dans *Pompée* * :

> Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
> Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes.
> Prenez donc en ces lieux liberté tout entière.

J'avoue que je devais remarquer les deux premiers vers, *qu'un bonheur des armes* ne peut se dire, et *qu'un bonheur des armes qui eût vaincu des soupçons* n'est pas tolérable. Mais il y a tant de fautes de cette espèce, que j'ai craint de charger trop les commentaires. J'ai laissé quelquefois au lecteur le soin d'observer par lui-même les beautés et les défauts.

> Prenez donc en ces lieux liberté toute entière,

ne me paraît point un vers assez défectueux pour en

* Acte III, scène IV.

faire une note. Vous avez trouvé trop de déclamation, trop de répétitions dans le rôle de Cornélie. Il me semble que je l'indique assez.

Je ne puis blâmer avec la même rigueur que vous ce que Cornélie dit au cinquième acte, en tenant l'urne de Pompée dans ses mains :

> N'attendez pas de moi de regrets ni de larmes;
> Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
> Les foibles déplaisirs s'amusent à parler,
> Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

Il est vrai qu'en général on ne doit point dire de soi qu'on a un grand cœur; il est vrai qu'aujourd'hui on n'applique point de charmes à des maux; il est encore vrai que quand on parle assez long-temps, on ne doit point dire que les foibles déplaisirs s'amusent à parler : mais voici ce qui m'a déterminé à ne point critiquer ces vers. Il m'a paru que Cornélie s'impose ici le devoir de montrer un grand cœur, plutôt qu'elle ne se vante d'en avoir un.

Appliquer des charmes à des maux m'a paru bien, parceque dans ces temps-là ce qu'on appelait charmes, la magie, était extrêmement en vogue, et que même Sextus Pompée, fils de Cornélie, fut très connu pour avoir employé les prétendus secrets des sortiléges. *Les foibles déplaisirs s'amusent à parler*, semble signifier ici, *s'amusent à se plaindre*, et Cornélie s'excite à la vengeance.

Je n'ai point repris ces vers :

> Mettant leur haine bas me sauvent aujourd'hui
> Par la moitié qu'en terre il a reçu de lui.

Je conviens avec vous qu'ils sont mauvais; mais ayant déja remarqué la même faute dans *Polyeucte*, je n'ai pas cru devoir y revenir dans les notes sur *Pompée*.

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous savez que d'autres ont trouvé dans mes remarques trop de sévérité; mais je vous assure que je n'ai songé ni à être indulgent, ni à être difficile. J'ai examiné les ouvrages que je commentais, sans égard ni au temps où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la nation dont est l'auteur. Quiconque cherche la vérité ne doit être d'aucun pays. Les beaux morceaux de Corneille m'ont paru au-dessus de tout ce qui s'est jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre: je ne pense point ainsi, parceque je suis né en France, mais parceque je suis juste. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de justice que moi aux étrangers; je peux me tromper, mais c'est assurément sans vouloir me tromper.

Le même esprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de Corneille comme de ses grandes beautés. Vous avez raison de dire que ses dernières tragédies sont très mauvaises, et qu'il y a de grandes fautes dans ses meilleures. C'est précisément ce qui me prouve combien il est sublime, puisque tant de défauts n'ont diminué ni son mérite ni sa gloire. Je crois, de plus, qu'il y a des sujets qui ont par eux-mêmes des défauts absolument insurmontables: par exemple, il me semble qu'il était impossible de faire cinq actes de la tragédie des *Horaces* sans des longueurs et des additions inutiles. Je dis la même chose de *Pompée*; et il me paraît évident que l'on ne pouvait faire le beau

cinquième acte de *Rodogune* sans gâter le caractère de la princesse qui donne le nom à la piéce.

Joignez à tous ces obstacles, qui naissent presque toujours du sujet même, la prodigieuse difficulté d'être précis et éloquent en vers dans notre langue. Songez combien nous avons peu de rimes dans le style noble. Sentez quelles peines extrêmes on éprouve à éviter la monotonie dans nos vers, qui marchent toujours deux à deux, qui souffrent très peu d'inversions, et qui ne permettent aucun enjambement.

Considérez encore la gêne des bienséances, celle de lier les scènes de façon que le théâtre ne reste jamais vide; celle de ne faire ni entrer ni sortir aucun acteur sans raison. Voyez combien nous sommes asservis à des lois que les autres nations n'ont pas connues; vous verrez alors quel est le mérite de Corneille d'avoir eu du moins des beautés qu'aucune nation n'a, je crois, égalées. Mais aussi vous voyez qu'il n'est guère possible d'atteindre à la perfection. Les difficultés de l'art, et les limites de l'esprit se montrent par-tout. Si quelque piéce entière approche de cette perfection, à laquelle il est à peine permis à l'homme de prétendre, c'est peut-être, comme je l'ai dit, la tragédie d'*Athalie*, c'est celle d'*Iphigénie*. J'ai toujours pensé que ce sont là les deux chefs-d'œuvre de la France, comme j'ai pensé que le rôle de Phèdre était le plus beau de tous les rôles, sans faire aucun tort au grand mérite du petit nombre des autres ouvrages qui sont restés en possession du théâtre. Ce mérite est si rare, et cet art est si difficile, qu'il faut avouer que depuis Racine nous n'avons rien eu de véritablement beau.

Par quelle fatalité faut-il que presque tous les arts dégénèrent dès qu'il y a eu de grands modèles? Vous n'êtes content, Monsieur, d'aucune des pièces de théâtre qu'on a faites depuis quatre-vingts ans; voilà presque un siècle entier de perdu. Je suis malheureusement de votre avis : je vois quelques morceaux, quelques lambeaux de vers épars çà et là dans nos pièces modernes, mais je ne vois aucun bon ouvrage. J'oserai convenir avec vous hardiment qu'il y a une tragédie d'*OEdipe*, qui est mieux reçue au théâtre que celle de Corneille; mais je crois avec la même ingénuité que cette pièce ne vaut pas grand'chose, parcequ'il y a de la déclamation, et que le froid ressouvenir des anciennes amours de Philoctète et de Jocaste me paraît insupportable.

Toutes les autres pièces du même auteur me semblent très médiocres; et la preuve en est que j'en oublie volontiers tous les vers, pour ne m'occuper que de ceux de Racine et de Corneille.

J'ai fait toute ma vie une étude assidue de l'art dramatique; cela seul m'a mis en droit de commenter les tragédies d'un grand maître. J'ai toujours remarqué que le peintre le plus médiocre se connaissait quelquefois mieux en tableaux qu'aucun des amateurs qui n'ont jamais manié le pinceau.

C'est sur ce fondement que je me suis cru autorisé à dire ce que je pensais sur les ouvrages dramatiques que j'ai commentés, et de mettre sous les yeux des objets de comparaison. Tantôt je fais voir comment un Espagnol et un Anglais ont traité à peu près les mêmes sujets que Corneille. Tantôt je tire des exem-

ples de l'inimitable Racine. Quelquefois je cite des morceaux de Quinault, dans lequel je trouve, en dépit de Boileau, un mérite très supérieur.

Je n'ai pu dire que mon sentiment. Ce n'est point ici un vain discours d'appareil, dans lequel on n'ose expliquer ses idées, de peur de choquer les idées de la multitude; mais, en exposant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en effet exposé que des doutes que chaque lecteur pourra résoudre.

J'ai toujours souhaité, en voyant la tragédie de *Cinna*, que puisque Cinna a des remords, il les eût immédiatement après la scène où Auguste lui dit:

> Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire;
> Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je n'ai pensé ainsi qu'en interrogeant mon propre cœur; il m'a semblé que si j'avais conspiré contre un prince, et si ce prince m'avait accablé de bienfaits dans le temps même de la conspiration, ce serait alors même que j'aurais éprouvé un violent repentir.

Si d'autres lecteurs pensent autrement, je ne puis que les laisser dans leur opinion; mais je sens qu'il ne m'est pas possible de leur sacrifier la mienne.

J'observerai encore avec vous qu'il y a quelquefois un peu d'arbitraire dans la préférence qu'on donne à certains ouvrages sur d'autres. Tel homme préférera *Cinna*, tel autre *Andromaque*; ce choix dépend du caractère du juge. Un politique s'occupera de *Cinna* plus volontiers; un homme plein de sentiment sera beaucoup plus touché d'*Andromaque*. Il en est de même dans tous les arts: ce qui se rapproche le plus

de nos mœurs est toujours ce qui nous plaît davantage.

Ainsi, Monsieur, quand je vous dis que les tragédies d'*Athalie* et d'*Iphigénie* me paraissent les plus parfaites, je ne prétends point dire que vous deviez avoir moins de plaisir à celles qui seront plus de votre goût. Je prétends seulement que dans ces deux pièces il y a moins de défauts contre l'art que dans aucune autre; que la magnificence de la poésie y répand ses charmes avec moins d'enflure, et avec plus d'élégance que dans les pièces d'aucun autre auteur; que jamais plus de difficultés n'ont produit plus de beautés: mais, comme il y a des beautés de différente espèce, celles qui seront le plus conformes à votre manière de penser seront toujours celles qui devront faire le plus d'effet sur vous.

Je m'en suis entièrement rapporté à vous sur tout ce qui regarde la grammaire: c'est un article sur lequel il ne peut guère y avoir deux avis; mais, pour ce qui regarde le goût, je ne peux faire autre chose que de conserver le mien, et de respecter celui des autres.

Je suis, etc.

SENTIMENT

D'UN ACADÉMICIEN DE LYON

SUR QUELQUES ENDROITS DES COMMENTAIRES DE CORNEILLE*.

J'avois adopté dans ma jeunesse quelques idées de M. de Voltaire sur la poésie, et sur la manière d'en juger. Les critiques de M. Clément m'ont inspiré quelques réflexions dont je vais rendre compte aux gens de lettres plus instruits que moi qui les jugeront.

M. de Voltaire, en commentant Corneille, a prétendu qu'il ne faut introduire dans le discours que des métaphores qui puissent former une image ou noble, ou agréable. Il condamne ces deux vers d'*Héraclius*:

Et n'eût été Léonce en la dernière guerre,
Ce dessein avec lui seroit tombé par terre.

Il blâme sur ce principe ces autres vers d'*Héraclius*:

Le peuple, impatient de se laisser séduire
Au premier imposteur armé pour me détruire
Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra servir d'idole à son zèle charmé.

Pour sentir, dit-il, combien cela est mal exprimé, mettez en prose ces vers:

* Cet article répond à une critique de Clément, en partie repro-

« Le peuple est impatient de se laisser séduire au « premier imposteur armé pour me détruire, qui, « s'osant revêtir de ce fantôme aimé, voudra servir « d'idole à son zèle charmé. »

Ne sera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés? Peut-on se vêtir d'un fantôme? L'image est-elle juste? Comment peut-on se mettre un fantôme sur le corps? etc.

M. Clément traite ce sentiment de M. de Voltaire de ridicule excessif. Il l'attaque d'une manière plausible en ces termes :

« La métaphore est principalement consacrée aux « choses intellectuelles qu'elle veut rendre sensibles « par des images frappantes. Ainsi, quand on dit : *Mon « ame s'ouvre à la joie, mon cœur s'épanouit*, on em- « prunte l'image d'une fleur qui s'ouvre et s'épanouit « aux rayons du soleil. Or, quoiqu'on puisse peindre « cette fleur, on ne peut pas assurément peindre de « même une ame, etc. »

Il me semble qu'on doit répondre à M. Clément : Ce n'est pas de pareilles métaphores que M. de Voltaire parle; elles sont devenues des expressions vulgaires, reçues dans le langage commun. Le premier qui a dit, *Mon cœur s'ouvre à la joie, la tristesse m'abat, l'espérance me ranime*, a exprimé ces sentiments par des images fortes et vraies : il a senti son cœur, qui étoit auparavant comme serré et flétri, se dilater en recevant des consolations : et c'est même ce que des peintres, en des temps grossiers, ont voulu figurer

duite dans une édition récente des Chefs-d'œuvre de Corneille. (*L'Éditeur de* 1817.)

dans des tableaux d'autel, en peignant des cœurs frappés de rayons qu'on supposoit être ceux de la grace. La tristesse ne jette point une ame sur le plancher; mais un peintre peut fort bien figurer un homme abattu, terrassé par la douleur, et en figurer un autre qui se relève avec sérénité quand l'espérance lui rend ses forces. *Une ame ferme, un cœur dur, tendre, caché, volage, un esprit lumineux, raffiné, pesant, léger,* furent d'abord des métaphores; elles ne le sont plus, c'est le langage ordinaire. M. de Voltaire parle de celles qu'un poëte invente. Je crois avec lui qu'il faut absolument qu'elles soient toujours justes et pittoresques. *Un dessein qui tombe à terre* n'a, ce me semble, ni justesse, ni vérité, ni grace, et il est impossible de s'en faire une idée. M. Clément prétend qu'on peut dire dans une tragédie, *un dessein est tombé par terre*, parcequ'on dit dans la conversation *ce dessein a échoué.* Je crois qu'il se trompe. Je pense que le premier qui s'avisa de dire, *mes desseins ont échoué,* se servit d'une métaphore hardie, noble, frappante, et très pittoresque. L'idée en étoit prise d'un naufrage, et les desseins étoient mis à la place de l'homme; c'étoit proprement l'homme qui faisoit naufrage. Il est d'usage de dire qu'*un dessein a échoué;* ce n'est plus une métaphore. C'est aujourd'hui le mòt propre. Il n'en est pas de même de *tomber par terre;* c'est une invention du poëte, elle n'a rien de pittoresque ni de noble; et ce vers ne me paroît pas plus élégant que celui-ci.

Et n'eût été Léonce en la dernière guerre.

Il me semble aussi que personne n'approuvera un

imposteur qui, *s'osant revêtir d'un fantôme aimé, sert d'idole à un zèle charmé*. Si quelqu'un s'avisoit aujourd'hui de nous donner de tels vers, je ne pense pas qu'on trouvât un seul homme qui osât en prendre la défense.

On a blâmé dans l'*Andromaque* ce vers d'Oreste, qui compare les feux de son amour aux feux qui consument Troie,

> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

On condamne ce vers d'Arons dans *Brutus*, où Arons dit en parlant des remparts de Rome,

> Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.

En effet, ces figures sont trop recherchées, trop hors de la nature. Le *fantôme aimé dont on se revêt pour servir d'idole au zèle charmé*, paroît encore plus défectueux; c'est ce que le P. Bouhours appelle du Nervèze, dans sa *Manière de bien penser*.

Souvent il arrive que des vers louches, obscurs, mal construits, hérissés de figures outrées, et même remplis de solécismes, font quelque illusion sur le théâtre. La régle que donne M. de Voltaire, pour discerner ces vers, me paroît assez sûre. Dépouillez ces vers de la rime et de l'harmonie, réduisez-les en prose, alors le défaut se montre à nu, comme la difformité d'un corps qu'on a dépouillé de sa parure.

Je me souviens d'avoir entendu réciter ces vers, dans une tragédie fort extraordinaire,

> Du sang de Nonius avec soin recueilli,
> Autour d'un vase affreux dont il étoit rempli.

Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe,
Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe.

Réduisez ces vers en prose, et voyez si vous pouvez en faire quelque chose d'intelligible. Comparez-les ensuite aux vers d'Eschyle sur un sujet semblable, traduits par Boileau dans le *Traité du sublime*.

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables
Épouvantent les dieux de serments effroyables;
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.

C'est à peu près la même idée que celle des vers précédents; mais quelle différence! Vous trouverez ici non seulement de grandes images et de l'harmonie, mais encore toute l'exactitude de la prose la plus châtiée.

Le judicieux Boileau avoit donc très grande raison de dire,

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Je pense qu'il n'y a aucun bon vers, même avec la construction la plus hardie, qui ne résiste à l'épreuve que M. de Voltaire propose, et qui ne sorte triomphant de cet examen rigoureux.

Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidèle!

est peut-être la construction la plus hasardée qu'on ait jamais faite. C'est un vers, si on compte douze syl-

labes; c'est de la prose, si on en détache le vers suivant. Mais, dans l'un et dans l'autre cas, *qu'aurois-je fait fidèle*, est mille fois plus énergique que si on disoit, *qu'aurois-je fait si tu avois été fidèle?* Ce tour si nouveau enlève; il ne faudroit pas le répéter. Il y a des expressions que Boileau appelle *trouvées*, qui font un effet merveilleux dans la place où un homme de génie les emploie: elles deviennent ridicules chez les imitateurs.

M. Clément croit que M. de Voltaire veut dire qu'il faut tourner en prose un vers, en lui substituant d'autres expressions pour en bien juger. C'est précisément le contraire. Il faut laisser la construction entière, telle qu'elle est avec tous les mots tels qu'ils sont, et en ôter seulement la rime.

M. de la Motte sembla prétendre que l'inimitable Racine n'étoit pas poëte; et, pour le prouver, il ôta les rimes à la première scène de *Mithridate*, en conservant scrupuleusement tout le reste, comme il le devoit pour son dessein. M. de Voltaire lui démontra, si je ne me trompe, que c'étoit par cela même que ce grand homme étoit aussi bon poëte qu'on peut l'être dans notre langue. Pourquoi? c'est qu'on ne trouva pas dans toute cette scène de *Mithridate*, délivrée de l'esclavage de la rime, un seul mot qui ne fût à sa place, pas une construction vicieuse, rien d'ampoulé ou de bas, rien de faux, de recherché, de répété, d'obscur, de hasardé. Tous les gens de lettres convinrent que c'étoit la véritable pierre de touche. On voyoit que Racine avoit surmonté sans effort toutes les difficultés de la rime. C'étoit un homme qui, chargé de fers,

marchoit librement avec grace. C'est certainement ce qu'on ne pouvoit dire d'aucun autre tragique depuis les belles scènes de Cornélie, de Pauline, d'Horace, de Cinna, du Cid. Ouvrons *Rodogune*, dont la dernière scène est un chef-d'œuvre, et lisons le commencement de cette pièce fameuse, dégagé seulement de la rime.

« Ce jour pompeux, ce jour heureux nous luit en- « fin, qui doit dissiper la nuit d'un trouble si long, ce « grand jour où l'hyménée, étouffant la vengeance, « remet l'intelligence entre le Parthe et nous, affran- « chit la princesse, et nous fait pour jamais un lien de « la paix du motif de la guerre. Mon frère, ce grand « jour est venu où notre reine, cessant de tenir plus « la couronne incertaine, doit rompre son silence obs- « tiné aux yeux de tous, nous déclarer l'aîné de deux « princes jumeaux, et l'avantage seul d'un moment de « naissance dont elle a caché la connoissance jus- « qu'ici, mettant le sceptre dans la main au plus heu- « reux, va faire l'un sujet et l'autre roi. Mais n'admi- « rez-vous point que cette même reine le donne pour « époux à l'objet de sa haine, et n'en doit faire un roi « qu'afin de couronner celle qu'elle aimoit à gêner « dans les fers ? Rodogune, traitée par elle en esclave, « va être montée par elle sur le trône, etc. »

En lisant le commencement de *Rodogune* tel qu'il est mot à mot dans la pièce, je découvre tout ce qui m'étoit échappé à la représentation. *Un jour pompeux, un jour heureux, un grand jour*, en quatre vers ; *une nuit d'un trouble, une princesse affranchie*, sans que je sache encore quelle est cette princesse : *un motif de la*

guerre qui devient un lien de la paix, sans que je puisse deviner quel est ce motif, quelle est cette guerre, qui la fait, à qui on la fait, quel est le personnage qui parle. Je vois une reine qui cesse de tenir plus la couronne incertaine, et qui va mettre le sceptre dans la main au plus heureux; mais on ne m'apprend pas seulement le nom de cette reine. J'apprends seulement que Rodogune va être montée sur le trône par cette reine inconnue.

Toutes ces irrégularités se manifestent à moi bien plus aisément dans la prose, que lorsqu'elles m'étoient déguisées par la rime et par la déclamation. Je suis confirmé alors dans le principe de M. de Voltaire, qui établit que, pour bien juger si des vers sont corrects, il faut les réduire en prose. M. Clément dit que ce système est celui d'un fou. Je ne crois point être fou en l'adoptant: j'espère seulement que M. Clément aura un jour une raison plus sage et plus honnête.

Les bornes de ce petit écrit ne me permettent que d'ajouter ici quelques mots sur les injures atroces que M. Clément dit à M. de La Harpe dans sa dissertation, qui devoit être purement grammaticale. Il l'accuse d'avoir fait une partie des commentaires sur le théâtre de Corneille par un motif d'intérêt, et il hasarde cette calomnie pour l'accabler d'outrages, qui ne peuvent que retomber sur celui qui les prodigue si injustement. Je n'ai jamais vu M. de Voltaire; mais je suis assez instruit de ses procédés envers la famille de Pierre Corneille, et du sentiment de tous les honnêtes gens, pour savoir combien ils réprouvent les invectives odieuses de M. Clément, qui sont aussi déplacées

que ses critiques. J'ai peu vu M. de La Harpe, je ne le connois que par les excellents ouvrages qui lui ont mérité tant de prix à l'Académie, et par des piéces de poésie qui respirent le bon goût. Tous ceux qui ont pu lire ce libelle de M. Clément, condamnent unanimement cette fureur grossière avec laquelle il amène ici le nom de M. de La Harpe pour l'insulter sans aucune raison. On est bien surpris qu'il continue comme il a débuté, et qu'après avoir fait un volume d'injures déja oubliées contre M. de Saint-Lambert et tant d'autres gens de lettres si estimables, il veuille persuader au public que MM. de Voltaire et de La Harpe ont travaillé de concert à décrier le grand Corneille; tandis que l'auteur de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Mérope*, de *Brutus*, de *Sémiramis*, de *Mahomet*, de *l'Orphelin, de la Chine*, de *Tancrède*, est à genoux devant le père du théâtre, devant le grand auteur du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, de *Pompée*, tandis qu'il ne relève les fautes qu'en admirant les beautés avec enthousiasme; tandis qu'à peine il critique *Pertharite*, *Théodore*, *Don Sanche*, *Attila*, *Pulchérie*, *Agésilas*, *Suréna*; enfin tandis qu'il n'a entrepris le commentaire de cet auteur, si grand et si inégal, que pour augmenter la dot de sa vertueuse descendante.

Il m'a paru que le commentateur de Corneille n'avoit eu en vue que la vérité et l'instruction des gens de lettres. J'aime à voir comment, en imitant la conduite de l'Académie lorsqu'elle jugea *le Cid*, il mêle à tous moments la juste louange à la juste critique. J'aime à voir comme il craint souvent de décider. Voici comme il s'exprime sur une difficulté qu'il se

propose dans l'examen du troisième acte de *Cinna*. *C'est sur quoi les lecteurs qui connoissent le cœur humain doivent prononcer. Je suis bien loin de porter un jugement.* J'aime sur-tout à voir avec quel respect, avec quels sentiments d'un cœur pénétré, il met *Cinna* au-dessus de l'*Electre* et de l'*OEdipe* de Sophocle, ces deux chefs-d'œuvre de la Grèce, et cela, même en relevant de très grands défauts dans *Cinna*. M. de Voltaire m'a paru un homme passionné de l'art, qui en sent les beautés avec idolâtrie, et qui est choqué très vivement des défauts. Un libraire m'a assuré qu'il se traite ainsi lui-même, et qu'il a été malade par un excès d'affliction de ce qu'on avoit imprimé de lui des pièces de société qu'il ne jugeoit pas dignes du public.

Qu'a donc de commun M. Clément avec l'auteur de *Cinna*, et avec celui de *Mahomet?* De quel droit se met-il entre eux? Pourquoi ce déchaînement contre tous ses contemporains? Faut-il ainsi aboyer à la porte à tous ceux qui entrent dans la maison! Que ne donne-t-il plutôt des exemples! Que ne donne-t-il sa tragédie de *Médée!* Nous lui applaudirons si elle est bonne. Les beautés qu'il aura répandues enrichiront notre littérature; mais tant qu'il fatiguera le public de satires en prose et d'injures personnelles, il ne faudra que le plaindre.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME DIXIÈME.

FIN DU TOME DIXIÈME.